

**Examen critique
de l'ouvrage
d'Aristote
intitulé
Métaphysique**

Karl Ludwig Michelet

LIREGRATUITEMENT.COM

**Examen critique de
l'ouvrage d'Aristote
intitulé Métaphysique**

Karl Ludwig Michelet

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

DU LIBRAIRE-EDITEUR

En 1816 y Hegel', chef d'une des plus célèbres écoles de philosophie de l'Allemagne, s'exprimait ainsi en ouvrant son cours d'histoire de la philosophie, à Heidelberg : « Nous verrons que dans les autres contrées de l'Europe où les sciences sont cultivées avec zèle et autorité y il ne s'est plus conservé de la philosophie que le nom ; que tout, souvenir y que l'idée même en a péri , et qu'elle n'existe plus que chez la nation allemande. Nous avons reçu de la nature la mission d'être les conservateurs de ce feu sacré , comme aux Eumolpides d'Athènes^ avait été confiée la conservation des mystères d'Eleusis, aux habitants de Samothrace celle d'un culte plus pur et plus élevé, etc. » — Jugement sévère sur l'état des études et des systèmes philosophiques n'était que trop mérité , surtout en ce qui concerne la France où les doctrines de Locke et de Condillac^ la philosophie de la sensation^

s'étaient traduites en matérialisme universel et en

1. Georges-Frédéric-Guillaume HEGEL est né le 27 août 1770, à Stuttgart» et est mort du choléra à Berlin, le 14 novembre 1831. Ses œuvres ont été recueillies et publiées en 16 vol. in-8, Berlin 1832-1856, par ses amis, MM. Heineke, Schubert, Gans, Henning, Hotho, Michelet, Forster, avec cette épigraphe:*

XàX-nHii ài\ ronXtİ9Twl(j)fıtiXiyo» (Sophocle).

2. Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie, 1. 1, p* 4,

VI AVANT-PROPOS

morale de l'intérêt ; où , tandis que les sciences physiques acquerraient chaque jour de nouveaux et plus admirables développements, les sciences morales et métaphysiques s'égarées dans les plus fausses routes s'éloignaient de plus en plus de leur but immortel conduites par des sectaires qui osaient faire naître la pensée des sécrétions du cerveau', et qui en érigeant l'intérêt personnel en principe suprême de la morale, déclaraient par cela même folie toute espèce de dévouement à la famille, à l'amitié, à la patrie, à l'humanité; mais, à l'époque même où l'illustre disciple de Schelling prononçait les paroles solennelles que nous ayons rapportées, les événements politiques qui renouvelaient la France, imprimèrent aussi aux esprits un mouvement réactionnaire vers d'autres doctrines d'une origine moins nouvelle, plus sociales et plus généreuses. L'histoire, dit M. Willm dans son Essai sur la nationalité des philosophes', auquel nous nous félicitons d'emprunter

1. < Les nerfs sont les organes de la vie ; le cerveau est l'organe de la « pensée. » GHÉNIER, sur le premier mémoire de Cabanis: Tableau de l'état de l'âme française depuis 1789, p. 65-66; éd. de 1821. — Comme on le voit, la philosophie de la sensation avait été gravement altérée par le mélange impur des paradoxes et des sophismes du système de l'esprit Bénédictin » du Système de la nature du baron d'Holbach, des Mémoires de Cabanis, de la Loi naturelle, ou catéchisme de Yolney, etc. C'est à M. Laromiguière, disciple de Coudillat, mais disciple indépendant, (fut-il dit) la réhabilitation de cette philosophie ou plutôt sa transformation ; car il rendit à l'âme toute son activité, et mit, pour ainsi dire, un abîme entre nos facultés et la sensation, et de la sorte prépara, par ses leçons à la faculté des lettres pendant sa jeunesse, la réforme philosophique que consommèrent M. Comte et l'autorité de M. Comte. Koyré, les travaux et le professorat de M. Comte, de K. J. Comte, etc.

2. Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin, trad. de l'allemand et précédé d'un Essai sur la nationalité des philosophies » par J. Willk, inspecteur de l'acad. de Strasbourg. Paris, Lethiaut, 1836.

AVANT-PROPOS. VII

ces judicieuses aperçus, n'était chargé de donner un édifice à ce système du sensualisme et par les crimes inouïs qui lui autorisaient de ses maximes et par une suite d'actions héroïques et sublimes, " qui attestaient dans l'homme une autre dignité et une autre origine que celles que lui reconnaissait la philosophie dominante. Après quelques vaines tentatives de corriger ce système en y introduisant des éléments qu'il repoussait ou de lui opposer une autre philosophie, qui avait vieilli et qui était

trop peu analogue à l'esprit actuel de la nation , les hommes distingués placés à la tête de renseignement philosophique' se tournèrent alors vers l'étranger , et lui empruntèrent des idées propres à raviver en France l'étude de la philosophie et à lui imprimer une direction nouvelle. On s'adressa tour à tour aux sources pures et limpides , mais peu profondes de la philosophie écossaise , et aux mines riches et fécondes^ mais d'un abord difficile , de la philosophie allemande. Cependant en Allemagne aussi , où le mouvement philosophique commence par Kant , allait se consoler sous la main puissante de Hegel beaucoup de hommes esprits éprouvèrent le besoin de se mettre en rapport avec la pensée des autres peuples- Cette tendance des

1 . C'est de « cette époque que datent plus particulièrement les études d'Alfred Schlegel sur la philosophie écossaise » de Vécole allemande , études qui nous ont valu plus tard la continuation par Hegel , l'ouvrage (sur la philosophie) de Hegel (1808) des Estais sur le développement humain par Hegel , l'ouvrage de philosophie dans l'université d'Édimbourg, 5 tomes in-8; la trad. par Hegel- JoulTroy des Esquisses de philosophie morale du même 1 vol- in-8, 1826; la trad. par le même Hegel . Jouffroy des Œuvres complètes de Reid, chef de l'école écossaise, avec des fragments de M. Royce-Golljudr avant in-^; la trad. de la Philosophie transcendentale de Kant, par Hegel. SchoD, deux tomes in-^; la Critique de la raison pure du même par Hegel. G, J. Xissot, 2 vol. in^, 1855<le2<'vol.« si ce n'est sous presse); la Philosophie de l'homme de Hegel trad. de Hegel, par Hegel- Sardhon de Penhoo , 1 vol. in-8 ; etc. etc.

VIII AV AMT-PROPOS

.meilleurs esprits de PAUemagne et de la France à se j*approcher et à s'entendre, est le fait le plus intéressant de rhistoire de la philosophie de ces derniers temps. Dans ce grand travail d^échange«t de conciliation, ce sont les Français^ M. Cousin ' à leur tête, qui montrèrent le plus d'ardeur et de metliode.

M. Cousin eut , de plus , le mérite et la gloire de ramener la philosophie à ses sources primitives en rattachant l'histoire de la philosophie à la philosophie ellemême. C'est en effet de l'étude et de la connaissance des systèmes de Fantiquité , bien compares , bien compris, épurës encore par les doctrines d'une plus céleste origine , que naîtront de nouveaux systèmes qui nous rapprocheront de plus en plus de la vëritë, lorsque le génie de la philosophie moderne , développé par ces savantes méditations et ces veilles laborieuses , se sentira assez de puissance et de force pour s'abandonner à ses propres inspirations.

Cette (érection nouvelle des études philosophiques et ce besoin de connaître et d*approfondir les origines de la science ont été judicieusement appréciés par l'Académie des Sciences morales et politiques; et^ en choisissant pour le premier sujet de prix qu'elle proposa en Philosophie l'examen de la Métaphysique d'Aristote , pouvait-elle donner une preuve plus signalée du haut intérêt qu'elle porte aux destinées futures de la philosophie?

1. « L'amour de M- Cousin pour la phUosophie aUemande lui a été reprodié comme une tendance anti-française. Il a, au contraire, fidèlement conservé le caractère national pour qui, comme il le dit lui-même j la netteté , là précision, la clarté, la liaison parfaite sont un besoin, de schelliuc* »

Ce haut intérêt , cette docte soUicité se révèlent , ainsi que les plus heureuses appréciations j dans Je tra* vaîl de nUustre rapporteur de ce concours.. L'extrait que nous allons donner de son rapport, sera aussi la meilleure introduction et te plus utife commentaire que nous puissions mettre en tête de l'ouvrage de M. Michelet. La modestie du philosophe pourra souffrir quelque peu des éloges donnés à son œuvre ; et c'est ici un devoir pour nous de déclarer que c'est tout à fait à Finsu de M. Michelet que nous publions cet avant-propos ; mais Tintérêt de la science a prévalu auprès de nous sur toute autre considération ; et le public , en définitive, ne peut que nous savoir gré d'avoir sacrifié tous nos scrupules de convenance, toutes nos susceptibilités^ aux avantages qui doivent résulter de cette communi* cation ..

EXTRAIT DU RAPPORT

A TÂcadémie des Sciences morales et politiques , sur les mémoires envoyés pour concourir au prix de philosophie, proposé en 1833 et à décerner en 1835, sur la Métaphysique d'Âristote, au nom de la section de philosophie; par M. V. Cousin (pages 1-4; 55- 90 j 118-119).

Sujet du prix de philosophie : Examen critioue de Tou vrage d'Âristote, intitulé^ la ft|étaphysique.

1^ Faire connaître cet ouvrage" par une analyse étendue et en déterminer le plan ^

â" En faire rhistoïïey^en «îgnaler Vinfluciicestirlesays* tèmès ultérieur» da&a Tatitiquité et les temps modérneis ;

&^ Rechercher et discuter la part d'erreur et la part de vérité qui s'y trouvent, quelles sont les idées qui en subsistent encore aujourd'hui, et celles qui pourraient

entrer utilement dans la philosophie de notre siècle;

MESSIEURS

Depuis Descartes, la philosophie d'Aristote après avoir régné si longtemps dans les écoles françaises, semblait avoir succombé avec la scholastique. Le dix-septième siècle lui enleva les esprits d'élite, qui peu à peu entraînent la foule; et lorsque, au dix-huitième siècle, une philosophie qui se prétendait issue d'Aristote, remplaça le Cartésianisme, l'enthousiasme qu'elle excita, au lieu de remonter jusqu'à l'auteur supposé de cette philosophie et de le ramener sur la scène n'avait fait au contraire, en inspirant le dédain du passé, qu'augmenter et en quelque sorte consacrer l'indifférence générale pour un système déclaré incompréhensible, et aussi vain dans son genre que celui de Platon dans le sien.

Le nom d'Aristote appartenait plus qu'à l'histoire naturelle.

Et voilà cependant qu'au dix-neuvième siècle une classe de l'Institut de France, une académie nouvelle et bien connue pour être dévouée à l'esprit nouveau, choisit pour le premier sujet de prix qu'elle propose en philosophie, l'examen de la Métaphysique d'Aristote. ii

Un pareil choix était une sorte d'événement philosophique.

philosophie; et on craignait ne pas être assez instruit au sujet des suites de ce concours d'opinion partiellement égaré par le temps, surtout d'une école attardée, accordée aux concurrents; de l'autre, la nou-

veauté de la question qui devait^ ce semble , les trouver sans pré-
paration ; le peu de secours que fournissaient tous les travaux
antérieurs , et Taccablante abondance de matériaux inutiles , la
diversité et la prcrfbndeur des connaissances qu'imposait votre
programme ; ici une grande familiarité avec la langue grecque ,
pour déchiffrer un vieux monument sur lequel n'a pas encore
passé la critique moderne ; là une longue habitude de l'histoire
de la philosopliie pour retrouver et suivre , non pas à la surface ,
mais dans le fond même des doctrines, l'influence de la pensée
d'Aristote ; enfin^ une intelligence plulosophique capable de
comprendre cette pensée , de se mesurer en quelque sorte avec
elle j et d y marquer la limite de Terreur et celle de la vérité :
toutes ces difficultés réunies menaçaient votre concours de résul-
tats peu satisfaisants.

Voici maintenant la réponse des faits à ces craintes qui ne
vous avaient point arrêtés.

Dans le délai prescrit, neuf mémoires ont été envoyés au
concours. Un très-petit nombre excepté ; tous témoignent d'un
long travail , et plusieurs sont des ouvrages éteiidus et de Tordre
le plus distingué , où le talent philosophique le dispute à Férudi-
tion et à la critique.

Ceci prouve, Messieurs, que les; sujets spéciaux et bien déter-
minés., si difficiles qu'ils soient d'ailleurs, sont un attrait pour le
travail consciencieux. Ceci prouve encore qu'il s'est fait en France
un grcive changement

%tt AVÀxrr-PROPOS«

dans les esprits ; que rhistoire de la philosophie est en*

fin incorporée à la philosophie elle-même ^ et que cette alliance intime , les fécondant Fune et l'autre y a ramené

le G:ôut des grands problèmes , et fait naître celui de rétude des grandes époques et des grands monuments de Pesprit humain. Quel fruit portera cette direction nouvelle? Le temps seul peut répondre à cette question ; mais^ en attendant, c'est un fait incontestable que qette direction existe. Votre concours la supposait f il la signale et il raccroîtra.

MEMOIRE DE M. MICHELET

Theofheastos.

La première partie de votre programme est assurément la plus importante. Il est évident qu'il faut d'abord connaître à fond ce dont on veut faire l'histoire et apprécier la valeur. C'est aussi la première partie de votre programme que l'auteur du mémoire n° 5 a traitée avec le plus d'étendue.

Vous aviez demandé aux concurrents de déterminer le véritable plan de la Métaphysique d'Âristote , et de donner une analyse solide et complète de cet ouvrage. Là se trouvaient engagés les problèmes les plus épineux , et qui OBT exercé les efforts des critiques les plus habiles^ depuis notre compatriote Samuel Petit jusqu'à nos contemporains Brandis et Titze. Votre rapporteur déclare ici qu'après avoir lu tout ce qui a été écrit sur ce sujet tant controversé, il n'a rien trouvé qui le sa-

À VA1IT-PROP05. XIII

tisfaase autant que le travail du n^o 5 , aucune dissertation plus complète, où les difficultés de la question soient plus franchement abordées , plus mûrement pesées , et la discusûon conduite avec autant de force et de profondeur.

La réponse à la première partie de votre programme est divisée dans ce mémoire en trois chapitres. Dans le premier, après avoir discuté et réduit à leur valeur exacte les deux passages célèbres de Strabon et de Plutarque, sur l'époque où auraient été connus pour la première fois les ouvrages d'Arîstote , et en particulier la Métaphysique, Pateur, arrivant à ce dernier ouvrage, examine une à une les hypotlièses les plus célèbres et les plus plausibles sur les écrits primitifs qui ont pu servir à sa composition. En effet, Topinion la plus accréditée est que la Métajiliysique est un tout factice , composé, long- temps après la mort d'Aristote, de pièces et de morceaux plus ou moins bien cousus ensemble. L'effort de la critique a été jusqu'ici de montrer le désordre réel de ce tout mal uni , de le démembrer et de retrouver dans le catalogue des écrits d'Aristote , que donnent Diogène de Laerte et TAnonyme publié par Ménage , ses diverses parties , comme ouvrages distincts portant des titres particuliers , et ayant eu une existence indépendante , avant qu'Audronicus se fût avisé , à cause de l'analogie des matières, de les mettre ensemble sous le titre unique de Métaphysique , titre qui n'en est pas un , et dont Vauthenticité ne mérite pas même d'être discutée. On a retrouvé dans les deux catalogues ci-dessus mentionnés des écrits dont les sujets et les titres répondent exactement à tel livre, ou à telle portion de livre de ce tout incohérent qu'on appelle la Métaphysique. Notre auteur reprend dans le plus grand

XiV AYARX-PROPOS.

détail ces ciiver\$e\$ hypothèses : il les met en lumi^é, les fortifie, les développe, et la Métaphysique é*Atistote sort tout en lamb^{ux} de cette discassioa. Âîriⁱ ^ Ta^{teur} démontiQ de nouveau que les trois derniers liyréd ^ le douzième , le treizième et le quatorzième[^] forment un ouvrage à part ; que si le douzième livre se lie fort bien aux onze premiers , les deux derniers n^y tiennent point[^] et, au lieu dé les achever et de les clore, reprennent précisément des matières déjà traitées dans les livres précédents, par exemple, la réfutation de la théorie dea nombres et des idées qui se trouve et doit sç trouver dans le premier livre, réfutation qui est le point de départ nécessaire d'Ajîstote, et qui est tout à fait déplacée à la fin de Touvrage. Ces trois livres détachés de tous les autres , avec un changement d'ordre qui fait du premier le dernier, et place le douzième après le quatorzième , forment un tout complet et bien lié , et il est de la plus grande vraisemblance que c'est là Touvrage particulier d'Aristote cité dans les catalogues soujs le titre de Trept (fàorjocpiaç , en trois livres, lesquels roulaient sur les idées et le bien , itepl râyaOoij xat Trçpî iSiftiv. Cette hypothèse appartient à Samuel Petit. ']? ^otre auteur la reprend en détail , la développe, et, selon nous, la met

hors de toute contestation. Nous regardons oe point comme acquis à la critique.

Quant au second livre de la Métaphysique, déjà, dans l'antiquité, Jean Philoponus révoquait en doute son authenticité , et l'attribuait à Pasistrates de Rliodes , frère d'Eudème et disciple d'Aristote; et cinq manuscrits collationnés par Bekker le donnent à Pasiclès[^] pure

1 Miscellanea, Lib' iy. 9: De metaphysicorum libronim ArisCo-
telis 9nttno 1 p. 54. «

AVAIIT-PKCSOCU XV

Tananle pour Pasistrates. L'auteur soutient que ce^{ae}cond
livre n'était pas autre chose que l'introduction des trpis livre»
nepi[^]Âotroifiaç. Çl[^]te hypothèse qui lui est propre est présentée
avec art ; mais elle nous laisse eueore beauconap dUofcertitadè.

Viennent ensuite Texamen et presque toujours la confirma-
tion d'autres hypothèses[^] (pii dètaèherA les duiTèÈ Hvres de la
Métaphysique[^] et en font des ouvrages îsol[^]. Nous lie citerons
que les plus vraisemblables de ces hypothèses. Le cinquième livre
[^] dont la plac[^]ait déjà contestée dans .l'antiquité , semble bien
avoir été le traité particulier[^] Trept xû>v i:o<j(X)(ôu;
Xeyofxevwv; et le dixième [^] l'écrit que cite Diogène de Laerte ,
itepl iiovd- \$Qqj ou celui nsfki hcLvzmv.

Où conçoit combien Texamen détaillé de ces différentes hypo-
thèses fait entrer profondément dans la connaissance' intime de
la Métaphysique d'Aristote. Leur premier résultat semble être
l'iaipossibiité absolue de découvrir aucune unité de plan dans
l'arrangement actuel des quatorze livres. A ce résultat désespé-
rant, que semble si bien: établir son premier chapitre , Fauteur ,
dans le second , oppose un résultat absolument contraire[^] un ar-
gument de fait, une preuve directe d'une unité de plan dans la
Métaphysique telle qu'elle est aujourd'hui, en donnant de cette
Métapliysique une analyse suffisamment étendue de laquelle sort
la démonstration intrinsèque de l'unité et de l'harmonie qui y
règne. Ce chapitre est l'analyse la plus sincère, la plus complète et

la plus méthodique que nous connaissions de la Métaphysique d'Aristote.

L'ouvrage commence par établir la division qu'il adopte

XVI AVANT PROPOS.

de la Métaphysique. Selon lui, elle se divise en trois parties :

La première est une introduction qui comprend les

trois premiers livres, Aristote y donne la définition de la philosophie première, et établit qu'elle est la science

des principes.

La seconde partie est un examen détaillé des principes <le Vêxé en général. C'est ce que les modernes appelleraient une ontologie. Elle s'étend depuis le I^{er} jusqu'au 10^e livre inclusivement.

De là il passe à l'exposition du premier principe. Après avoir examiné dans l'ontologie les principes des substances sensibles et périssables, il s'élève à la substance absolue, éternelle, immuable et immatérielle, principe et cause de l'existence de toutes choses : cette substance est Dieu. Cette dernière partie de la Métaphysique est une théologie, comme Aristote l'appelle lui-même : elle comprend les quatre derniers livres.

Sans doute nous ne pouvons pas songer à donner ici un résumé du résumé de l'auteur. Cependant le sujet est si grand, si nouveau, si difficile, le livre d'Aristote par son antiquité, sa célébrité et sa longue influence, inspire tant d'intérêt, et notre auteur Ta si profondément et si nettement analysé, qu'on nous par-

donnera peut-être de présenter ici le plus brièvement possible la substance de ce morceau.

Aristote, quelque spéculatif que soit le résultat dernier auquel il aspire, ne s'y élève pourtant pas par la seule voie de la spéculation ^ c'est sur la base solide de l'expérience qu'il fonde la recherche de la vérité* Ainsi ^ au lieu de développer a priori la nature de l'objet

AVANT -PROPOS. VII

qu'il a l'intention de traiter, il interroge d'abord les opinions reçues, les notions communes ("kéroi i^tuxepiytoi, Koivoli êvyoiM) que chacun trouve dans son esprit. C'est de là qu'il tire une première définition de son objet. La question ainsi établie, il passe aux solutions que ses devanciers en ont données ; car il ne lui paraît pas vraisemblable que de pareils hommes se soient trompés à tous égards. Au contraire, ils doivent avoir raison sur un point et même sur plusieurs. Mais il ne se contente pas de rapporter historiquement les opinions des philosophes qui l'ont précédé : il discute ces opinions, les tourne et retourne de tous côtés, et en exprime ainsi ce qui s'y trouve de vrai et de juste. Enfin il aborde l'objet lui-même, qui présente aussi beaucoup de côtés différents. Aristote les compare l'un à l'autre et signale leurs contradictions, comme il a fait celle des philosophes. Ainsi commencer par le sens commun, interroger l'histoire, appliquer à la question une dialectique sévère qui la décompose dans tous ses éléments, et en expose toutes les difficultés, telle est la marche-générale d'Aristote. Il débute par l'expérience, mais il ne s'y arrête pas et de l'expérience il s'élève à la spéculation.

Nous venons d'indiquer la marche même et les divisions de l'introduction de la Métaphysique , introduction qui comprend les trois premiers livres de cet ouvrage. Dans le premier , Aristote examine les opinions reçues et les systèmes des philosophes ; dans le second, et surtout dans le troisième ^ il propose les difficultés qui se rencontrent dans le sujet.

Suit, dans le mémoire "que nous examinons, une analyse à la fois substantielle et suffisamment détaillée de chacun de ces trois livres ; nous n'avons que les plus

XX A VAUT' PROPOS

théologie forme la dernière partie de [a Métaphysique ^ et comprend les quatre derniers livres.

Le point auquel sont arrivées les recherches d'Aristote est donc la nature de l'être absolu, du principe unique et premier, de la cause unique et première, c'est-à-dire de Dieu. Mais avant d'entrer dans cette recherche difficile et de pénétrer en quelque sorte dans le sanctuaire de Tétris , il faut faire ici une station et récapituler les résultats obtenus ; car le rapprochement de tous ces résultats est déjà un progrès , le point de départ et la garantie de progrès nouveaux. Tel est le but du 11^e livre , qui peut être regardé comme une introduction à la théologie. Ce livre revient sur l'objet fondamental de la philosophie ; il montre de nouveau que la vérité ne se trouve pas dans les phénomènes sensibles , mais dans le monde intellectuel. Il traite du changement et du mouvement par l'apport au premier principe.

Viennent ensuite les 12[®], 13[®] et 14[®] livres, mais dans l'ordre renversé que l'auteur a cherché à établir, à savoir : le 13[®] , le 11[®] et le 12[®]. Et en effet le 12[®] livre semble bien le point culminant de toute la Métaphysique , et on ne voit pas trop ce qu'après ce 12[®] livre Aristote pouvait avoir à dire encore, car ce livre achève la théologie. Ce changement est le seul que notre auteur introduise dans l'ordre actuel des livres de la Métaphysique , et il est certain qu'il donne aux

trois derniers une liaison nouvelle qui complète l'harmonie du tout.

Après la petite introduction que forme le 11[®] livre , Aristote, dans les 13[®] et 14[®] livres qui se suivent insépa-

AVANT-PROPOS. XXI

rabtement , aborde la substance immatérielle , immuable et éternelle ; et comme son opinion à ce sujet est pour lui de la plus haute importance , il lui semble nécessaire de la défendre d'abord contre les opinions les plus accréditées de son temps y celle des Pythagoriciens et celle des Platoniciens. Ces deux livres sont donc consacrés à l'examen et à la réfutation de ces opinions. Il reprend ce qu'il en a dit dans le premier livre à quelquefois même dans les mêmes termes ; mais le point de vue sous lequel il les considère ici est tout autrement spécial. Il s'efforce de prouver contre les Pythagoriciens , que les êtres mathématiques , les nombres dans lesquels Téole pythagoricienne place la vraie existence , ne la constituent pas eux-mêmes n'existent point, indépendamment des êtres sensibles ;

et il essaie aussi de prouver contre Platon , que les idées n'ont pas plus d'existence indépendante que les nombres; que, ni les nombres ni les idées ne sont le premier principe . des choses, et que, par conséquent, la substance immuable et éternelle ne peut pas s'y rencontrer.

Cette démonstration préalable , qui était tout à fait nécessaire, achevée dans les 18^{es} et 14^{es} livres ^ Aristote traite expressément dans Un dernier livre, le 12^e des éditions , de la nature de la substance immuable.. ; .

Ici, le talent de notre auteur semble avoir sticcembé sous le poids des* idées accumulées dans ce dernier livre. Son analyse , ordinairement si pénétrante et si nette ^ est émoussée et confuse ; le passage d'une idée à l'autre n'est pas marqué avec assez de précision ^ et rensemble nous a paru manquer de lumière. Gependai;it.c'est^là le morceau capital de la Métaphysique d'Arist- Qte;= Elle est tout entière dans ce livre ; c'est sur ce livre que

TI

XXIX AVANT-PBOPOS,

deyaitppr^er le plus grand effort de U critique, Selon nous y l'atiteur, y a été moins heureux qjie dans les livres précédents ^ qt: nous ne craignons pa3 de lui indiquer cette. pcirtie de son exposition comme un travail à revoir j car toq|e la fortune d' Aristote est là , et on ne peut pas trpjp s'appliquer à dégager et à ^çlairer les idée^ originales et profondes qu'Arîstote résume foirter i^enty mais ne développe pas» l^ous nqvis garderqns bieix d'entreprendre ici la tâche que notre auteur §aura bien un jour accomplir tuirmême , et nous nous contenton3 de détachqr

quelques-unes des propositions les plus importantes de ce dernier livre*

' Lesr principes sont h la fois universels et particuliers j toutes Içs choses ont les mêmes principes ^ et chaque espèce de ehoses a ses principes à part. Ceci e^t un trait di&tinctif delà philosophie d'Aristote. Les idées d^ Platon soût exclusivement générales; les principes d'Arîstote rcïnfermeiit à la fois la généralité et la partîeuiafité.

La puissance pure , la simple virtualité n'est qu'une ohf>traction|. Tout ce qui n'est pas en acte n'est pa\$, et Vêtxe ahsq lu est ui) acte éternel : de là , le mouvement p^rpetpel «t l'é^rnité du inonide^

L'être absolu est à la fois immobile et principe du fPfOuvetmqnt.

Le pFemier principe moteur, étant > immobile en méÊae temps qu'il est actif, n est pas susceptible de changements II existe donc nécessairement, et, oomtee «aïkèceasifé reposé dans sa' nature même , il est le hi^h.

• iLef bien est à la fois 1 objet et la fin du désît-, l'objet et la fin de la pensée, et, pour parler la langue d'Aristote,

AviNTrPiiopos. xxin

il est le désirable et PinteUigihIe,, to opsKTov ^m td vqutov.

L'inteUigible ne peut être pour rinteUigence un ob<jet étranger- C'est eu pensant, et en se pensant ellemême, qu'elle devient povir elle-mém€ intelligible^ dç sorte que l'intelligible et rintelligence: sont identiques.

Gq u'est pas la virtualité de la pen^e<^ niais sa ma-[^] nifeata-
tion active qui fait [^] beaut[^] et son; caractère divin. De là , cette a
formide d'Aristolje : la vraie pensée est la penaéede la pensée[^]
£rrîv yj vâv[^]mç voi[^]aect)[^] v'6r\fjiç. La pensée , ou pour me ser-
vir d'une expression française qui correspond parfaitement à
voytkk; , et exprime, non pas seulement la virtualité dû principe
pensant[^] mais son action même , en même temps que la' sub-
stan* tialité dé cette action[^] 1 e p e n s e r est ce qu'il y a dé plus
excellent: il est le souverain bien« Voilà pourquoi veiller sentir et
penser sont les plus grandes jouissances . L*espoir etlesottveiatr-
nesontdesjduissaneesque par leur rapport [^]cellea[^]là.

L'univers contient-il le souverain bien comme un être séparé
et indépendant , ou comme son bien propre, son ordre et son
harmonie? ou le contient-il des deux itianières à la fois? Le bien
d'une armée est à là fois son ordre et son général. Ce dernier est
même par excellence le bien de Tarmée ; car il n[^]existe pas eh
vertu de l'ordre : l'ordre au contraire est son ouvrage.

Tout dans l'univers , poissons , oiseaux , plantes [^] est plein
d'harmonie et se rapporte a une fin et à une existence unique.

Il n'y a qu'un seul principe , et Âristote termine par ce vers
d'Homère, qui lui suffit pour exprimer sa pensée en face du poly-
théisme :

QvK èçynSov iiQXuxotpcevtV)' eïi Mîfuaioi,

Reportons maintenant tîos regards en arrière et voyons où
nous soBfinres parvenus à la suite de notre auteur. Nous sommes
arrivés à une contradiction absolue. Le premier chapitre a dé-
membre toute la Métaphysique d'Aristotc , l[^] mise en pièces et
Ta convaincue d'être un CQpiposé de parties différentes , dont les

titres marnes se retrouvent , pour la plupart, dans les d^x catalogues anciens que nous possédons des ouvrages d'Aristôte ^, et voilà que le second chapitre vient de nous tnoatrer dans cette même Métaphysique un ordre, admirable, le plus solide enchaînement. Un troisième cfaapiti-e va lever cette contradiction , et de la manière la plus simple du monde. Oui , Aristote , avant de composer sa Métaphysique , avait fait et publié beaucoup dé traités particuliers sur cette même matière : de là , les différents ouvrages des catalogues ; et plus tard^ Aristote a entrepris de recueillir tous ces écrits en un grand corps où toutes ses idées fussent liées ensemble et ramenées à Tunité ; il se sera donc servi de ces écrits antérieurs , tout en les remaniant pour les combiner et les assortir à son but. Supposez maintenant que ce remaniment, cette composition n'ait pas été parfaitement achevée par Aristote^ qu'il ne l'ait pas publiée lui-même, et qu'elle n'ait été publiée qu'assez long-temps après lui , lorsque les divers écrits particuliers qui lui avaient servi de matériaux étaient encore en circulation , et vous aurez l'idée la plus claire de ce qui s'est passé relativement à la Métaphysique d' Aristote. Elle forme un tout où règne une grande unité , et cette unité renversera toujours toutes les hypotlièses qui tendait à nous la faire considérer comme un ouvrage de marqueterie composépâr Andronicus de Rhodes. Et puis, si Andronicus de Rhodes avait pu composer, même avec des morceaux d' Aristote ,

▲ V«T-PROPOS«^

rouvrage.ilontpA vient délire une bien imparfaite analyse y Andronicid nVurait pas ëtë aeulement un critiqué habile V ee.âeraitun homme du plus beau génie y puis-* qu'il aurait créé l'ensemble de la Métaphysique j c'est-àdire la Métaphysique elle-

même ; car elle est tout entière dans cet ensemble; c'est cet ensemble qui notisen manifeste la nījētbode ^ la marche, tes procédés. Un pareil ouvrage philosophique ne. peut appartenir qn'au - grand philoso» phe ; et cotume ce n'est ni Lyncurge, ni Pisis- trate^ qui ont fait riliade avec des rapsodies d'Homère, de même ce n'est point Ândronicus qui a, composé TUIade de la philoso- phie, même avec des morceaux d'Aristote. D unautre côté, 4&ns cette Iliade comme dans l'autre, il y a des irrégularités^ des répé- titions, des dissonances,. parce que ni l'une ni l'autre n'a été achevée ni publiée par son auteur. Enfin , comme les différentes parties de la Métaphysique avaient été^ avant leur collection et compositipil définitive;, des morceaux distincts et itidépendants , et que ces différents morceaux avec leurs titres spéciaux sOnt en- core mentionnés dans* le catalogue de r A..nonyme et dans^ oe- lui de Diogèoe de Ijaerte , il est assez naturel que bien des cri- tiques aient contesté l'authenticité du tout,, et n'aient • admis que celle de ce& pièce\$* détachées. TeUe est la manière très-simple et trésingâHquse dont l^auteur résout la contradiction qu'il avait lui-même établie pour faire pénétrer plus profondément le lec- teur dans la difficulté du sujet. Sans doute celte solution n'est pas une démonstration ; ce n^est qu'une induction ^ et il ne faut pas oublier qu'en his« toire les inductions n'ont qu'une valeur ap- proximative. Â. déifaut. d'une certitude absolue , celle-ci a du moins le caractère de la plus grande vraisemblance, et on ne peut pas là mettre en lumière plus habilement que ne le fait

XXVI AVAUT^PROPOS.

rauteur/ U entreprend de prouver par l'analyse de plusieurs grands durrages d'Aristote que lég» i^ifvpag» ont été, composa de la même manière que la Métaphysique/ La Morale à Nico-

maque paraît bien un corps dont les divers membres auront d'abord été séparément. Il en est démembré de la Physique dont l'auteur donne une analyse très remarquable. Pour l'agathum la chose est évidente de soi. Et l'auteur a tellement été plein de cette idée qu'il en est venu à se familiariser tellement avec la manière de composer d'Aristote, qu'il entreprend de retrouver et de restituer l'élaboration successive de la Métaphysique. Il lui donne pour fondement et pour noyau le traité en trois livres lié à tort (j'fita<; puis il nous montre Aristote augmentant successivement cette première base d'un certain nombre de traités particuliers, et toujours ainsi jusqu'à la rédaction dernière et définitive de la *Upérn* (ftkoao(flaL y notre *Metaphysique*. Il compte quatre rédactions successives de cet ouvrage. Mais il lui suffit qu'on en admette deux et dans cette limite, nous sommes très-portés à partager son avis et à regarder le traité $\hat{\pi}$ (fikoàtxpCûiq cotpme la base première de notre *Métaphysique*, et c'est « $\hat{\pi}$ Consme Ic/développé de ce premier traité sur un plan beaucoup plus vaste qu'Aristote aura rempli à l'aide de tous 568 écrits particuliers composés et publiés entre les deux points extrême de sa carrière.

Telle est la conclusion de la première partie du mémoire n° 5. Nous nous plaisons à répéter, et l'Académie pensera sans doute avec nous, qu'il est impossible de mieux traiter la première question posée dans le programme. S'il pouvait rester quelque incertitude sur quelques-uns des résultats auxquels l'auteur est arrivé,

AVANT-PROPOS. XlVll

il ne peut y avoir aucune sur le talent qu'il a pu atteindre, et si seul en lui-même il n'a pas de doute si

c'est à son érudition et à sa critique des détails où à sa forte intelligence que nous devrions donner la préférence. . ' . *

Le plus grand éloge que nous puissions faire de la seconde partie de ce mémoire sur l'histoire de la Métaphysique d'Aristote et l'influence qu'elle a exercée ^ est de ne pas la trouver trop au-dessous de la première. ' Nous ne pouvons craindre de trouver ici une histoire presque matérielle des commentaires et des imitations qui ont été faites de la Métaphysique d'Aristote. L'auteur est trop philosophe pour ne pas considérer l'histoire de la Métaphysique dans celle des idées qui la représentent. C'est donc cette histoire des idées d'Aristote qu'il s'est attaché à reproduire; c'est leur influence où, avouée et consentie , ou ignorée même de ceux qui l'éprouvaient , qu'il retrace avec une grande précision j mais avec une concision qui dégénère quelquefois en sécheresse. ' •

L'auteur part de ce principe, qui est la clef de l'histoire de la philosophie , que les principes d'aucun grand système ne se perdent dans l'histoire ; que la vérité de leur vérité qu'ils se sont accrédités dans le monde ^ qu'ils s'y maintiennent et y prolongent leur influence. Lui aussi admire et partage cette grande ^ pensée de Leibniz: « J'ai trouvé que la plupart de » systèmes qu'on « raison dans une grande partie de ce qu'ils avancent , « et tort seulement dans ce qu'ils nient. » Ainsi les systèmes ne périssent pas tout entiers ; ils se décomposent

et s'enrichissent de leurs dépouilles les systèmes qui les suivent. Quel est donc celui des principes de la Métaphysique

XXVni AyAliT-PAOPOS.

physique d'Aristote qu'on peut en regarder comme le principe positif, et qui, à ce titre > doit avoir résisté à l'écoulement du temps, traverse les siècles et exerce la plus grande influence, sur tous les systèmes qui ont suivi ? Pour bien saisir ce principe ^ qu'on pourrait appeler le principe d'Aristote, il faut le comprendre dans son contraste avec le principe de Platon.

Si Platon recueille et résume en les élevant tous les systèmes antérieurs de la philosophie grecque, Aristote

développe et perfectionne Platon. Le génie de Platon est plus inventif; il y a en lui une richesse incomparable; et sous l'inspiration de l'enthousiasme, il produit et sème toutes les grandes vérités. Après lui, il s'agit de coordonner tous ces résultats et de les réduire en,

système; c'a été la tâche d'Aristote. « Dans son enthousiasme, Platon, dit Fauteur, avait trop oublié les « choses particulières en se promenant dans le ciel des « idées » L'idée, selon Platon, est la substance générale des choses, ce qui existe véritablement, le *oyttûç* » Le monde intellectuel des idées est le seul véritable, et les choses particulières n'ont qu'une existence passagère et phénoménale. Là est en même temps la limite du système de Platon et la part d'erreur qui s'y trouve. L'idée platonicienne n'existe qu'en puissance, comme Aristote le verra; elle n'est réelle, elle ne passe à l'acte que dans la particularité. La particularité n'est pas hors du genre; mais elle est elle-même le genre en acte, et l'idée ou l'universalité se retrouve dans son opposé même, qu'elle élève jusqu'à elle en même temps que celui-ci lui communique la réalité et la vie.

C'est ce principe de la particularité opposé à celui de l'universalité de l'idée platonicienne, qui est le

AVANT-PROPOS. XXIX

principe suprême de la Métaphysique d'Aristote, et dont il faut reconnaître et suivre l'influence dans l'histoire entière de la philosophie. Il n'est plus ici question d'éditions et de commentaires d'Aristote, mais de sa pensée qui, une fois mise dans le monde, a fait sa route elle-même, a pénétré et vivifié tant d'esprits qui ne savaient pas même que la pensée qu'ils développaient appartenait à Aristote; et c'est là la vraie influence. L'influence avouée et connue ne produit guère que limitation, et celle-ci une reproduction stérile; mais l'influence ignorée inspire; elle fait éclore la diversité dans la ressemblance, et des systèmes qui ont une famille dans l'histoire, mais avec des traits et une physionomie qui leur est propre.

Notre auteur parcourt donc l'histoire de la philosophie depuis Aristote jusqu'à nos jours; et à l'aide du principe qui lui représente Aristote, il recherche et découvre dans tous les systèmes l'élément aristotélicien. Mais, il faut le dire, cette revue est un peu trop rapide, et l'élément aristotélicien est plutôt indiqué que fortement saisi, dégagé et mis en lumière, comme pourtant il aurait fallu le faire, dans des systèmes très-difficiles à comprendre, et que l'auteur se contente de toucher en quelque sorte de sa formule péripatéticienne comme d'une baguette magique pour en faire jaillir l'élément caché du péripatétisme. Pour les lecteurs profondément versés dans l'histoire de la philosophie, cette analyse substantielle et rapide suffirait peut-être, et la manière de l'auteur, toujours précise, serait assez claire. Mais si «on peut le défendre du reproche d'obscurité, il lui reste celui d'une roi-

deur et d'une sécheresse qui tiennent « sans doute à la brièveté de cette seconde partie; Nous retrouverons le même caractère dans la

5XX À VAMTÉ-PROPOS.

troisième , ooo^cree à rapprocktion de la Mëtaphysi-* que d'Amtole.

Cette partie, du prQgrâimne de P Académie appelait les teiatàtiveâ et les spéculations hardie3;.car pour juger Aristote et déterminer ce qu'il j a de vrai et ce qu il j'a dé faux dans la Métaphysique , ,et ce que la pïïlôsopnie de notre siècle doit, en rejeter et en prendre^ il faut s'élever à une hauteur pu l'on court risque de rencontrer bien des nuages. C'était là la partie aventureuse du programn^e , une arène ouverte aux conceptions personnelles et arbitraires ; et voilà pourquoi vous aviez. sa gïcment séparé cette dernière partie des deux autres où il s'agissait de recherches toutes positives. Celle-ci était le champ naturel de l'esprit de système j et nou.^ nfe pouvons trop rappeler à l'Académie quel vol il fallait prendre pour dominer Ariâtôte et le mettre en rapport avec notre temps. Vous ne serez donc pas surpris que l'auteur du mémoire n^ 5 ne se soit pas fait faute d'emprunter ses jugements à un système.

Après avoir montre que la Métapbj^siquè a exercé là plus grande iuilue/ice sur les doctrines (|ui Tout suivie, il.devf^t néoessai renient adniettre que cette Ihflûenbe peut être encçre très-pitissantè , et il proclame qu'il attend beaucoup de l'étude approfondie d' Aristote pour l£| philosopXiie de. notre siècle* Selon lui > il y &^ dans lé livré de. la Métaphysique un Certain notnbre de véritéii fq^damcn taies qui ne peuvent pps périr et

qui subsistent encore aujourd'hui. U en énumère cinq qu'il trouve dans l'ouvrage grec j mais qu'il développera sa manière et qu'il élève à, de j forfixules sous lesquelles en effet les idées du philosophe d'Étagire s'appliqueraient: à ces questions qui agitent la philosophie contemporaine.

AVANT-PROPOS. XJL%1

Voici les cinq points que l'auteur recommande à la philosophie du XIX^e siècle.

I^{re}* Absurdité du dualisme : absurdité de partir de principes opposés , par exemple de l'Unité seule ou de la seule pluralité; nécessité d'un terme ou principe intermédiaire qui réunisse les deux opposées | fasse disparaître leur opposition apparente et développe leur identité intérieure (livre 12).

Mais les opposés ne sont tels que parce qu'ils sont limités et finis: car c'est évidemment en se limitant qu'ils s'opposent l'un à l'autre. Le terme ou principe intermédiaire qui doit résoudre leur opposition doit donc être sans limites lui-même : il doit être infini.

Mais il ne peut y avoir de principe infini que la pensée« La matière ou l'existence extérieure étant limitée y l'un des opposés y joint l'autre nécessairement. Il est donc impossible de trouver dans la matière le terme ou principe intermédiaire que nous cherchons. La pensée seule a cette universalité, cette infinité où la dialectique tend à opposer ne nuit point, à la simplicité. «Lar'. « pensée, dit l'auteur, cet être admirable qui comprend et développe tous les opposés , toutes les déterminations et les réalités , sans sortir de son unité indivisible; elle leur donne une existence distincte, « elle les distingue clairement

sans rien J)erdf e de son, « unité ititéii^ebre. » Voilà êôtnmënt il faut éntêridrc' A:ris(btè , rôî*s(^u'ii piféténd que le fcétmeviïiter-mediàire éntre îèà deux* ôppôsès doit être pris comme pi^mîer priiidp*é ;' 'Car cette propposition -vteht înjimédiatenieit apréd te' deVeîopfpieméht de çon principe fondamental , que la vraie penséfe est la pensée de la pensée.

XXXII AvAliT-^ROPOS.

2*" Cependant Âristpte dit, dans le livre â^ : (^ Il « n'existe pas de moyen tenne entre deux opposés f « une chose est ceci, ou elle ne l'est pas; elle ne sau- « raît avoir en même temps les deux attributs oppo- « ses. » Mais cette proJ)osîtion ne s'applique qu'aux choses finies, et elle à besoin d'être expliquée par cette autre phrase du même livré : <t En puissance , la même « chose peut réunir les deux opposés , mais non pas en « acte ; de sorte que Tun des opposés peut naître de <i Fautre, parce que celui-ci lecontîent virtuellement. » D'où il suit, selon l'auteur, que la première ntaxime d'Aristote, l'absurdité du dualisme et de plusieurs principes opposés, n'est point en contradiction avec cette seconde Qiaxime, qu'il n'y a pas de moyen terme centre deux opposés , laquelle semble favoriser le dualisme et la pluralité des principes, parce que ces deux maximes se rapportent à des objets difflérents. La seconde ne se rapporté qu'aux phénomènes , la première à la substantialité des choses. L'opposition des principes est la lot du monde fini; l'harmonie des contraires est la loi de la pensée; La contradiction n'est donc qu'apparente, et, SGiis cette contradiction apparente, sont deux directions ^alemfent utiles et également fécondes.

3* Le troisième pôint.est l'identité de l'unité et de. l'essence {ÿivre â*}, « Un homme est, et il est un, dît «c Arjistote , sont

deux propositions identiques. » Si Tunité, c'est l'être, la pluralité n'existerait donc pas. Mais il implique. que l'unité, la vraie unité, soit en principe autre chose que la pensée elle-même. Dans ce cas, l'explication de la pluralité est donnée ; car dès que l'unité n'est plus une simple abstraction, „ dès qu'à titre de pensée elle n'existe qu'en acte, et que l'acte im-

AVA]ST«-VRO^OS. XXXIII

plique plusieurs ternies, il en résulte un<^ pluralité qui vient de Tunité même et qui y retourne sans cesse, comme à son principe et au principe de l'être^

U^ L'auteur explique encore et résout par la pékisée l'opposition de la forme et delà matière ^ de la virtualité et de l'acte, de ' l'uni versalité et de la particularité. Gomme la matière sans forme ne serait qu'une àbstraotion, de même la virtualité ne s^?ait qu'une simple possibilité^ si Tacte ne la réalisait. De nième encore l'universel né se réalise que dans le particulier. Les formes sulxâantielles d'Aristote sont les id<ées de Platon. En effet Aristote dit positivement que la forme substantielle d'une chose est Tunité de son espèce. L'unité de l'espèce ne périt point avec les individus, mais se reproduit dans tous. L'individu est l'universel en acte. Les deux opposés ne s'excluent donc pas, et leur coexistence est la réalité de Tun et de l'autre. G est dans lé mémoire lui-même qu'il faut voir comment Fauteur explique la coexistence de ces deux opposés dans Tunité de la pensée.

6^ Vient ensuite l'explication du premier principe considéré comme la pensée de la pensée, Ge point, précédemment exposé^ est le triomphe de la Métaphysique d'Aristote, le dernier terme et Tunité des quatre principes ci-dessus mentionnés. Pour montrer

la fécondité de ce principe suprême , l'auteur en varie les formes de différentes manières et rappelle toutes celles que hii a données Aristote. « La vérité et l'être, dit Aristote dans le 2^e livre, répondent l'un à l'autre; » et, ailleurs^ dans le 12^e livre : « Dieu est l'acte éternel de la pensée. » Là est déjà l'idée chrétienne de la création par le Verbe ou la pensée , et la base future de la philosophie mo-

XXXIV AVAWT-PROrOS.

deroe dans le Gogito, ergo su m.*: penâer, c^est être*

Tels sont les cinq points dans lesquels notre auteur renferme la part de Terîté qui se trouve dans la Métaphysique d'Aristote*. Nous n'avons pu que les indiquer, et peut-être , par notre brièveté , au lieu de les mettre en lumière^ les avons-nous compromis en ne les énonçant qu'en abrégé des explications dont ils auraient grand besoin. Nous renvoyons à l'auteur une partie de ce reproche. En supposant qu'il n'ait pas quelquefois fait violence à la pensée d'Aristote, en la transformant comme il la fait, il est certain qu'il n'a* pas manqué dans cette transformation cet art heureux qui conduit aisément le lecteur de ce qu'il sait à ce qu'il ne sait pas, et d'une forme de la pensée à une forme différente et plus élevée , par une suite d'intermédiaires bien choisis et par une gradation habilement ménagée. Entre les idées d'Aristote et celles qu'expose l'auteur, il y a peut-être des différences essentielles; mais incontestablement, entre les formules d'Aristote et les siennes , la différence est insignifiante , et, pour être sauvée, elle demandait un art infini. Au lieu d'élever les idées et les formules d'Aristote à ses idées et à ses formules , il impose ses idées et ses formules à Aristote. Il n'éclaire pas l'antique monumens ; il l'obscurcit en quelque sorte de l'ombre d'un système étranger.

Quel est donc ce système qui sert à l'auteur de mesure et de règle de critique? Il va se dévoiler davantage dans l'indication de la part d'erreur que renferme h ses yeux la Métaphysique. Cette part d'erreiir est surtout dans la méthode.

JLVàW-PROPOS. XXXV

San&dpu Je l'auteur n'accuse point Àristotc de n^avoir eu qu\ne méthode empirique ; lui-même rappelle les beaux passages du premier livre où là sensation eât convaincue dq ne pouvoir donner que le fait sans sa cause ni sa raison. Mai^ il lui reproché de s'adresser trop à l'expérience pour découvrir la vèrît^ et les principes. C'est là, selon lui^ qie réside la part d'erreur tju'il s'applique k signaler. Il soutient qoç l'expérience ne peut servira reconnaître les principes , et 11 ne lui laisse d'autre droit que celui d'un simple contrôle sur les re'sultats de nos spéculations. Nous ne pouvons admettre cettç critique sans explication, et nous n'hésitons pas à protester contre ce procès £iit en quelques mots à la méthodp expérimentale.

L'auteur entend-il seulement par expérience, Vexpérience sensible, l'empirisme? Dans ce cas il aurait raison* mais ce ne serait pas contre Aristote qui. part de l'expérience sensible (efZTrapea)^ mais ne s'y arrête pas , et ne s'en sert que comme d'un ppiût de départ nécessaire.

Mainteœnt n'j a-t-il pas une autre expérience que celle des sens ? Au-dessus des sens, il y a en nous un entende^ ment , une rabpn, une intelligence qui , à l'occasion des impressions sensifiible\$, des besoins et desaffections qu'ellej) excitent, entrent en exercice, et nous découvrirait ce que les ^^é ne peuvent atleindre, tantôt des vérité» d'un ordre vulgaire, taptpt dQS vérités de

l'ordre le plus élevé , les vérités 1^ plus générales , par exemple , les principes sur lesquels roule toute la Métaphysique d'Àrîstpte, Arji^totç Iç dit positivement : il admet une intuition immédiat^ des premiersprihcûpés (liv. 3)..Il ne s'agit plus ici des sens. C'est la raison qui nous \^ève

XXXVI AVAWT-PROÎPOS.

spontanément les principes. Mais cette Raison et son action féconde, qui nous donne nos vraies connaissances^ ne la connaissons^ous pas aussi? et c'fominent la connais-* sons-nous? N'est-ce pas par la conscience et par la réflexion?, Or. là consi-* ciehce et la réflexion ne constituentelles pas une expérience tout aussi réelle que celle des sens? Cette expérience tout intérieure h'est-ellè pas !• certaine], , 2^ régulière , â* féconde en grands résultats ? L'auteur dira-t-il que les connaissanceB que nous devons à cette expérience intérieure, à la conscience et à la réflexion , en contractent un caractère personnel et subjectif ? Mais nous répondrons que ce côté personnel et subjectif n'est que l'enveloppe et non le fond de la conscience ; que son vrai fond , c'est la raison et l'intelligence qui y arrivent à la connaissance d'elles-mêmes? Est-ce l'auteur qui niera qu'il y ait dans la pensée humaine un fond éternel qui se manifeste par son côté subjectif lui-même, comme la puissance se manifeste par l'acte, et l'univerself par le particulier? Est-ce l*auteur qui prétendra que la raison , par cela seul qu'elle se manifeste et agit en nous, et que nous en avons conscience, n'est plus la raison, c'est-à-dire l'essence même des choses 9 si , comme il Ta tant répété , l'essence des choses est dans la pensée ? Laissons les mots à l'école et ne nous payons pas de formules vaines. Tout ce que nous savons sur quoi que ce soit , sur l'essence et sm* la pensée, nous ne le savons que parce que

nous pensons. Tout aboutit à notre pensée dans son caractère personnel et impersonnel tout ensemble , et c'est là qu'est le ferme fondement de nos conceptions les plus sublimes, comme des notions les plus humbles. Etudier en nous ce développement intérieur de l'intelligence, et constater ses lois, sans y mettre du nôtre le moins possible, c'est puiser

À l'instar de « ROPOS. XXII »

là y a-t-il à sa source la plus immédiate et la plus sûre.

Cette expérience rationnelle , combinée avec l'expérience sensible , fournit au philosophe tous les matériaux de la science.

A l'expérience nous rapportons encore l'investigation attentive des notions communes , généralement répandues , attestées dans les langues des hommes , manifestées par leurs actions , et qui composent ce qu'on appelle le sens commun , c'est-à-dire , l'expérience universelle de nos semblables. Chacun de nos semblables est nous-même. L'artisan et le prêtre sont des hommes aussi ; la nature humaine tout entière , l'esprit humain tout entier sont en eux; la raison, la pensée s'y manifestent, et en s'y manifestant avec ordre et selon les lois qui leur sont propres , manifestent la nature et les lois de l'essence des choses. Etudier nos semblables, c'est nous étudier nous-même, et L'expérience du sens commun est toujours le contrôle nécessaire, et quelquefois même la lumière et le guide de notre expérience intérieure.

A côté de l'expérience du sens commun est l'expérience du génie. L'humanité y en agissant , en parlant , manifeste un système

qu'elle ignore elle-même ; mais quelques hommes qui ont plus de loisir et de réflexion , cherchent ce système , et les essais qu'ils ont faits pour le découvrir, transmis d'âge en âge, forment une seconde expérience plus précieuse encore que la première ; cette expérience s'appelle l'histoire de la philosophie.

Ces quatre grandes espèces d'expériences composent une méthode expérimentale dont toutes les parties se

suivent et alécrivent.-L'ane' l'autre. Cette méthode est pour nous la vraie. Aristote soupçonnée avec ses quatre éléments , et il Ta pratiquée. sur. quelques points avec une rectitude et une profondeur admirables. Mais il est certain que nulle part il ne traite spécialement la méthode et qu'il n'en a pas de parfaitement arrêtée. C'est la philosophie moderne qui a commencé à s'occuper de la méthode en elle-même , et c'est à la méthode expérimentale qu'elle doit ses progrès. Nous ne pouvons donc approuver l'auteur du mémoire que nous examinons de lui avoir fait une aussi petite part dans l'étude de la philosophie.

Ce procès fait à l'expérience trahit l'école à laquelle appartient l'auteur. Lui-même nous apprend qu'il appartient à la dernière philosophie allemande > à cette grande école que notre illustre confrère M. Schelling a créée •> et dont une branche féconde, devenue elle-même une école originale, reconnaît pour chef Hegel. L'auteur présente un disciple fervent de ce dernier philosophe* Ce n'est pas pour qui Ten blâmerons ; mais nous eussions désiré que, tout en demeurant fidèle au système de son célèbre maître , il en eût épuré la langue > et l'eût élevée à cette simplicité, à cette universalité qui , seule , peut réfléchir sans se fausser, les événements de tous les pays et de tous les temps.

' Bn terminant ce rapport , que ce soit un dédommagement
du travail ingrat que vous nous avez imposé, de nous répéter à
nous-même et de rappeler à l'Académie que ce concours a sur-
passé toutes nos espérances. Grâce aux travaux que vous avez
suscités, le nionti-

ipaent le plus ob^i^ur et le plus important peu^-être
qui, \io^\$ soit reMé de Tantiquil^ philosophique, e^t

AVALfT*»BO»Ot. XXXnC

aujourd'hui étudié^ éclairci , apfHrofondi; les m^émoir^ <fàe
Toub honorez de to8 suffrages^ 'dès qu'ils seforrt pulpes , r^an-
dront la connaissance de ce grand ta^^ Qumèni* Votre concours
fera époque , Messieurs , et son souvenir est déBormais attaché
à l'histoire de l'UUtaphjFsique d'Ariskole.

'Au nom de la section de philosophie}

le rapporteur , V. Cousin.

L'Académie des Sciences morales et politiques, fidèle à la
pensée qui lui avait inspiré ce premier concours ^ vient d'en ou-
vrir un second sur l'Or g a n u m du même Aristote. l'Orgatium
est l'instrument et le point de départ de la philosophie comme
sa Métaphysique en est le résumé , la fâite et la couronne. Il n'y a
pas là une seule ligne sur laquelle les siècles^iKn'aient travaillé.
C'est

qu^Aristote est^ en effet ^ du nombre des cinq ou six écri-
vains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée, à Ces
génies-mères , suivant les belles expressions de M. de Chateau-
briand, semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. On renie
souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux \ on

compute leurs défauts j mais on se débat en vsûn sous leur joug. Tout M teint de leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces ; ils ouvi^t des horizons d'où jaillissent des flots de lumière; ils sèment des idées^ germes de mille autres. Leurs œuvres sont les mines inépuisables on les entraiilep mêmes de reysprîtUumain. »

En résumé , notre belle- France où jamais îfesprit philoso-
phique ne s'est montré plus curieux de tout approfondir^ ^ plus
jaloux de . conslitrner les seîncea sur la base solide de ^expé-
rience et de la raison , où deux de

XL AVAKT-PROPOS.

nos plus célèbres professeurs' ont , par d'eaccdlentes traduc-
tions de Platon , naturalisé le premier des philosophes de la
Grèce , le père de toutes les grandes pensées qui ont germé de-
puis au profit de la civilisation y où Ton s'occupe avec tant de zèle
de remettre en lumière le philosophe de Stagire*, long-temps ca-
lomie après avoir régné plusieurs siècles et sans partage sur les
destinées du monde , où ces deux grands génies sont devenus ac-
cessibles à toutes les intelligences, et ont pour interprètes et suc-
cesseurs dans nos chaires de philosophie des hommes dont le
symbole est lntelligence du passé, le progrès , la liberté morale et
la foi dans l'avenir ; notre belle France , disons-nous avec orgueil
, s^est] depuis 1816, noblement affranchie des reproches fulmi-
nés alors par Hegel , et Ton peut dire aujourd'hui que, digne
émule de l'Allemagne, elle marche à la lumière d'astres de mêMe
grandeur et pour ainsi dire fraternels , dans les voies qui mènent
à la vérité*

Le libraire-éditeur.

1. J. V. LECLERC: Pensées de Platon sur la religion, la morale, la politique, 1^{re} éd. 1819, 2^e éd. 1824 — V. COUSIN: (Œuvres complètes de Platon (10 Tol. ont paru), 1824-1835.

% Sur la vie et les œuvres d'Aristote, les travaux les plus récents après ceux de Bulhe à la tête de son édition inachevée (1791-1800, Deux-Ponts et Strasbourg, 5 vol. in-8), et dans la grande Encyclopédie allem. de Ersch et Gruber, sont: Aristotella, par Ad. Stahr, en allem. 2 vol. in-8, Hrilé 1830-1832; Brandis et Kopp, dans le Rhénisches museum, t. f, 1827, p. 236s (iq.; Titze, de Aristotelis operum serie et distinctio, Lips. 1826; Jourdain, Recherches critiques sur l'âge et l'origine des trad. lat. d'Aristote, Paris, 1819, in-8, ouvrage couronné par l'Acad. des inscrip. et belles-lettres; les articles aristoté de la Biogr. univ. de Michaud, t. 2, 1811, par MH. Gnvier et Clavier, et de l'Encyclop. der gens du monde, t. 2 (Treutzel et Wurtz 1833), par M^r Guigniaut; enfin le Rapport de H. Cousin sur le concours de la Métaphysique d'Aristote, suivi de sa traduction du V livre de la Métaph. (Paris, Ladrangé 1835, 1 vol. in-8).

préface;

La Métaphysique d'Aristote est de tous les ouvrages de l'antiquité celui qui m'a toujours le plus intéressé, et auquel j'ai voué l'étude la plus suivie. Aussi, depuis que je professe la philosophie à l'université, je fais chaque année un cours public où je joins à l'explication du premier livre de la Métaphysique l'exposition des principes de la philosophie d'Aristote en général. J'avais enfin découvert dans cette production sublime du philosophe grec le plan le plus harmonieux dont tous les critiques avaient nié l'existence. Tous les matériaux destinés à prouver l'authenticité de cet ouvrage étaient déjà rassemblés dans mes papiers. Je m'étais tel-

lement pénétré des principes qu'Aristote y développe , que je crus avoir saisi le point de contact par lequel ils s'identifient avec les principes de toutes les grandes philosophies , pour former avec eux celle dé

1. Cette préface de M- Micb|2L&t ne nous est. arrivée de Beclin qae p<^tèrieu,«. remèiil'à la mûè' en vente <ie son outrage.

noire siècle , supe^iêure sans doute aux précédentes , parce qu'elle est enrichie de leurs dépouilles réunies.

Silôt que j'eus connaissance dû concours que PAcade'mie des sciences morale et politiques avait ouvert, je conçus le plan de Pécrit que je livre ici au public ; et dans le premier moment, je n'hésitai point à entrer dans la lice. L^exemple de deux de mes collègues, honorés des suffrages de l'Institut, Tun pour une découverte concernant le galvanisme, dans un temps où la France et la Prusse étaient ^n guerre,, l'autre, il y a quelques années, pour son ouvrage sur îa digestion, avait pu fortifier. la résoUitîon que j'évais prise d'envoyer raon miémoire à un concours dont le sujet répohd^iît si bien à mes vœux^

itfaîs lientôt Je fus arrêté pax Ja réflexion que là philosophie était dans une toute autre position qiie la physique et la médecine., Ces^sciñcei^, reposant êsseatièllement sur Texpé-rience ,, peuyeat aisément aboutir à lin résultat cajpable d'emporter l'approtatioji unîvèrsdle /pourvu qu'on ne sautç aucun moyen tçrme., et q^u'on ne substitue pas ses propres hypothèses aux données aeja naturç.p*aiHéùrs, la méthode èxpériniehtë d^ ces; soyte^ de sciences est Ta même chez ,tous lêş peupjes; leur philosophie, au contraire^, nou&d^ôuTre le caractère qui les dislingue les uns des autres. Chacune de ces philosophies est un

miroir central qui réfléchît le mieux l'individu^{ité} 4fi. 5,0[^]
p^{euplé}, parce qu'elle n'est autre chose que cette individualité
même ,

PREFACE. XLm

^feeà 6a fiûffmui[^] la plus simple et considérée dans
l'intélétu^{nt} -à la pènië pure. Ufte philosopliie quelcôn* tf««
tt^{^é&ff}; «donc adoptée qne par la nation qui l[^] vne naître* Les
astronomes et les mathématiciens de toute h terre s'entendent ,
et 3 n'y a pas de chimie française ou anglaise ; .mais en jihiloso-
phie , les contrastes les plus afgus se sont ptononcés même entre
des pays limitrophes.

Si, après la renaissance des lettres[^] la France, an dix-septième
siècle, a protégé la philosophie spéculative, contre rAngleten^e
qui enfanta l'empirisme de Lock^{CC}, celle-ci, au dix-huitième[^] im-
prima la direction de sa philosophie à la France qui , à son tour,
opposa l'expérience à la métaphysique naissante [^]de PAUe-
magne. C'est ainsi que le génie de la France a su emr brasser suc-
cessivement les deux principes opposés entre lesquels. TEurope
est partagée. Descartes , oublié plus tard par ses compatriotes,
fit. germer sa philosophie principalement sur le sol de la Hol-
lande et.de l'Allemagne j et Gondillac, Bonnet, Destutt deTracy,
et d'autres j établirent leurs systèmes sur les idées des écoles bri-
tanniques. Dans le siècle passé, la France et l'Allemagne avaient
donc été antagonistes en philoiçophie j et si telle avait encore été,
au dix-neuvi[^]mesiècle, la position des deux peuples, j'aurais eu
peu de chancea de succès. •

Le sujet même du concours semblait, à la vérité, aplanir les
difficultés, parce que, depuis Locke, A'ris-

XLIV PREFACE

tote a été regardé comme le coryphée de l'empirisme. Mais c'est précisément un préjugé que je tâche de combattre de toutes mes farces» J'ai exposé, dans mon mémoire jusqu'à quel point Aristote est empirique. Mais dans ce sens, toute, véritable philosophie doit l'être. L'idée spéculative et la marche dialectique qui la fait éclore, le philosophe les trouve en lui; c'est son expérience, et il n'a qu'à cultiver ce germe inné de la pensée divine en relevant à sa conscience

Ce fut donc un fait bien autrement important qui dut me décider. Toutes les vraies philosophies tendent au même but, parce que la vérité est une et indivisible; les différences ne portent que sur les méthodes qui y conduisent. Et quoique jusqu'à présent les nations de l'Europe soient opiniâtrement restées fidèles à la leur, la France est la première qui, dans les derniers temps, leur ait frayé la route pour parvenir à une intelligence générale. La France est intermédiaire entre le sud et le nord de l'Europe; elle en est le cœur qui transmet à tous les points de la surface un changement quelconque opéré à l'une des extrémités, et qui ébranle l'organisme tout entier, lorsque, dans ce centre même, un mouvement violent vient à éclater. Une renommée devient européenne, aussitôt qu'elle est reconnue par la France; et les barrières qui séparaient les peuples sont abattues. Le concours même que l'Académie avait ouvert me signalait la tendance d'accueillir toutes les idées et de préparer une philosophie universelle.

Cette haute position que la France occupe a fait éva-

noir tous mes. scrupules. Mais au moment de livrer mon ouvrage au public des deux nations, je ne puis me défendre de nouveaux doutes qui s'agitent dans mon esprit. Le hasard de la naissance m'a placé.) à la vérité, entre les deux peuples; et issu de Français, j'ai conservé pour le pays de mes ancêtres l'affection due à une première patrie. Malgré cela, je n'ignore pas que ma nouvelle patrie a eu la plus grande influence sur la tournure de mon esprit; j'implore donc l'indulgence du lecteur français, pour ce qu'il peut y avoir d'étranger dans les formes de ce mémoire.

Pour les germanismes qu'on rencontrera dans mes idées j'espère que j'ai dit ci-dessus m'inspire la confiance que la France ne me les reprochera pas, et qu'elle les accueillera avec bienveillance. La philosophie dont le lecteur trouvera quelques éléments dans mes second, quatrième et cinquième chapitres, tend à cette philosophie universelle qui, ne voulant point fonder une école particulière ne choisit pas non plus, suivant un goût plus ou moins arbitraire, quelques lambeaux des différents systèmes, pour en imaginer un nouveau. Mais faisant passer tous les systèmes exclusifs au creuset de l'histoire, elle en remanie et refond les éléments propres à entrer dans la cristallisation d'une philosophie universelle que l'histoire de la philosophie elle-même est au point de constituer, en recueillant les idées qu'une lutte de plus de deux mille ans a mises à l'épreuve de toute contestation.

C'est surtout mon quatrième chapitre qui doit servir

Z.Lri

PREFACE

ft prëuvèrcet endiainement et cette unité sùbst[^]ntiiblle dé lOTïs
lès systèmes antérieurs; en y reconnaissant la fibTttiue pAîpatë-
ticiënhe , j'ai prétendu en fiîirc jaillir [^]n miÉmè temps l'élément
de la Tenté absolue. Aij[^]si , [^]on second chapitre renferme aussi
les éléments de la philosophie de nos jours , puisque toutes les
v[^]iti[^] énoBoées da[^] cette analyse de la Métaphysique d'Aiis-

tbte ontuaie valeur si absolue [^] qu'elles pourmtent faire partie
de la pliîlosopbie universelle que noire siède développera dé phis
eh plus. Tous mes tcsux semient couronnés[^] si ce mémoire pou-
vait -contribuer quelque peu à ce but général de la philosophie
moderne.

BerJin , le 8 décembre 1835-

MIGHELCT.

errata.

page % Kjgiîè 88, iise» ésoétiquê W fieu de èxotérique. ibid,
34, nettoz eeltc Kg«e ayant 1* dernière de k page

suivante.

20, • T, liset ç[^]atfKeiïdèffr*.

40, H , mettez après les mott[^] <fu /ea»[^] Lucullus la pre-

* mièrenote.

44, 27 , lisez auteur au lieu de censeur.

45, 8, » il regarde » regarde.

49, 25, » Tow » JIto.

50, 10, » U7I (eZ » fe/.

53, 9, » le réalisa » réalisa*

ibid. 13, » Tm/i àTisutre » <2e Vun à Vautre.

^id. 25 , » jyrouver qu'ils en ont, au lieu ài^ prouver
quils ont.

^6y 12, » treizième au lieu de troisième»

75^ 4, » xait^ioxar' » xaî (^uo xac.

page 80, ligne 28, lisez possumus » possum.

92, 6 et 15 TrpoiQffxyjO'av » 7rp03QO';f>îffav.

t'^ûf. 22, mettez un point devant 2^an5.

93, 29 , lisez idées au lieu de litres.

dum^ouvement

et e£&oez la virgule.

23 , lisez i'^ au lieu de a^

24, après pensée, ajoutez de la pensée.

29 , » la vie, » „ c'est-à-dire la nature»

32 y lisez proposée au lieu de^o^osee^.

19, effacez A.

1 , lisez notices au Jiieu 4e noff 5.

23, » (A,M,N) » (A,Mj]S.)

„7., » • evavTuuV)^^ » tvavT^cdvS*

3, » directes » diverses.

■il

V^%li<»%%V»W%%«»%%» %«*%A/VtA/%.
»'V»%A%W%»»%v»»%/V%Wfc^M^fc^/v%v%^^^»w^i

EXAKEN CRITIQUE

DE

g^^DUnriÀi&l JD'iLLSd^i^vi

MÉTAPHirSIQUE.

INTRODUCTION

Point de tue, sous lequel sera traitée d'abord CETTE QUESTION.
— De tous Ics savants qui ont soumid la Métaphysique d'Aristote à un examen critique, il n'y en a eu aucun qui ait doute que les idées renfermées dans ce livre ne soient celles du penseur de Stagire. Aussi la critique la plus sévère et la plus sceptique ne pouvait-elle faire autrement. En effets puisque la Mé^ taphysique est la science des principes ' et par conséquent le fondement de toutes les autres sciences , et que

1. Métaph. 1,1, pag. 6, éd. de Brandis : t^v dvo/utaÇo/BUnnjy
«o^ac iripl rà ttp&ettt ^.-wxoelTd(; àfifàji imoXoiiiiJSaiwyvi
nAvriç; et quelques lignes après : îrt ftkv oZ* ii

eurm

INTRODUCTION

les principes de philosophie énoncés dans la Métaphysique trou-
veût leur application dans le reste des écrits d'Aristote les plus
authentiques, sa Métaphysique doit être aussi authentique que
ceux-là. Car il est impossible

en philosophie d'exposer les conséquences, sans être remonté
à leur source et en avoir posé les principes. Par conséquent , dans
la supposition même que la Métaphysique attribuée à Aristote ait
pour auteur un autre philosophe^ elle contiendrait toujours les
idées d'Aristote rédigées par un disciple qui aurait mis par écrit
les instructions de son maître, empêché par la mort de publier
lui-même cet ouvrage.

Ce qui a été révoqué. eu doute au sujet de la Métaphysique d*
Aristote , c'est donc moins l'authenticité des idées, que celle de la
forme. Mais ici, la critique ne s'est pas contentée de demander, si
Aristote ou un de ses disciples en est l'auteur ; elle a été jusqu'à
prétendre que le livre de la Métaphysique , quelqu'en ait été l'au-
teur, n'existe plus dans l'état dans lequel il est sorti de la plume
de celui qui l'a composé, et qu'il a subi différents changements
de la main des différents rédacteurs ou éditeurs par laquelle il a
passé ; ou plutôt , dit-on , Fauteur de la Métaphysique, telç que

nous l'avons maintenant , n'a pas du tout voulu la donner sous la forme d'un seul livre; mais c'est un assemblage assez confus de différentes dissertations, de morceaux, rédactions, éditions et cours, qu'un Péripatéticien a réunis, plus ou moins bien, en un seul tout. Voilà le jugement qu'on serait presque en droit de porter sur ce livre, non seulement en comparant les notices historiques qui nous ont été conservées par les anciens, soit sur le sort des

INTRODUCTION. S

écritâ d'Aristote en général , soit en particulier sur la composition de ce livre ; non seulement en jetant Un léger coup-d'œil sur la suite des livres, telle que nous la possédons maintenant , mais encore après un examen plus mûr et plus exact, et une lecture même réitérée de l'ouvrage.

Si, cependant, tel était l'état de ce livre, nous pourrions sans doute à juste titre accuser le destin de ne nous avoir conservé que mutilé le livre le plus sublime de toute l'antiquité. Et si les sciences d'un peuple sont un temple dont la Métaphysique est le saint des saints, il serait sans doute choquant de voir le désordre régner dans ce sanctuaire de l'esprit de la nation grecque , tandis que le plus grand ordre et la plus belle harmonie dominent dans toutes les productions de l'art , de l'éloquence et de la poésie, que nous avons conservées de ce peuple si admirable. Mais il n'en n'est point ainsi; et l'examen critique que nous allons faire de cet ouvrage, prouvera que le génie de l'art qui fait le caractère dis-

tinctif de la nationalité grecque a pénétré jusque dans les profondeurs épineuses de sa Métaphysique.

Division de cette dissertation. — • Pour cet objet, j'exposerai et j'examinerai d'abord toutes les raisons extérieures qui soutiennent l'hypothèse dont je viens de parler. Dans un second chapitre, j'alléguerai pour l'authenticité de ce livre la preuve intrinsèque puisée dans l'unité du plan qui y règne. A cet effet, je serai obligé de donner une analyse exacte de son contenu et l'exposition de la marche des idées qu'on y rencontre. Cette vérité prouvée philosophiquement sera, dans le troisième chapitre, conciliée avec les notices

h INTRODUCTION.

historiques contraires qui sont trop fortes pour les négliger entièrement; on y verra par là même le résultat qu'il en faut tirer pour la composition de ce livre.

Les questions ultérieures seront réservées à un quatrième et cinquième chapitre (voyez la fin du troisième chapitre).

, ^IW»iW%'»»%W»K^%<V»WWV»%%<l^'»^%%<V%
<»%%<i^W^W»%%^o^'

CHAPITRE

HTPOTHèses SUR LA COMPOSITION DU LIVRE d'ARISTOTE

INTitulÉ MÉTAPHYSIQUE.

NOTICES HISTORIQUES SUR LE SORT DES MANUSCRITS AUTOGRAPHES d'ARISTOTE en GENERAL , ET DE SES EDITIONS DANS l'ANTIQUITE.

Déjà dans l'antiquité un commentateur d'Aristote, Asclépius de Tralles , qui vivait au commencement du sixième siècle, un des disciples d'Ammonius, fils d'Her-mias avait observé, suivant Sainte-Croix', « que l'ouvrage des Métaphysiques n'est pas aussi bien rédigé et « n'a pas autant d'ordre, que les autres écrits d'Aris- « totote : »

O Se Tpoiro; rtç duvTa'Iewç, Sxi firtv i irapouaa irpayfiAxeioc ov;^ ouoiWç roûç Scklaiç toTç toO ApidiOT^ouç auy-3C£xpoTy]fXÊvyi • ovSe to eviaxtov re mal to auxexèç rñç ^é- | £û)<; • Ta i\$ 6^ £khùv Tipay^xoreiûv ôXéXxRipa (jLeTevy)véx9« Ttal TtoXkdutç ta axjxà Xlyetv*

Voilà un premier germe de doute qui cependant n'est pas né au sixième siècle seulement , puisque Alexandre d'Aphrodisias , commentateur beaucoup plus ancien qu'Asclépius, est déjà obligé de défendre Aristote contre

1. Magasin encyclopédique, cinquième année, tome III* : Notice des ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles, philosophe du sixième siècle, p. 359- 568. — La citation qui suit est prise de l'un des ouvrages de ce Néoplatonicien , de son commentaire manuscrit sur les six premiers livres de la Métaphysique , où il a consigné par écrit les instructions orales de son maître ; car le titre du. commentaire sur le premier livre est : ox'^Xm eU to fiel^ov àlXfot rîit furà ta fyvuà

de pareils reproches dans son commentaire sur la Métaphysique , par exemple dans ses remarques préliminaires du second

livre {Âlfx l^atTov), du cinquième (A) etc. Ce doute croissant toujours davantage, on en est venu enfin à l'hypothèse reçue assez généralement aujourd'hui que les quatorze livres de la Métaphysique que nous possédons encore sont autant de dissertations ou morceaux isolés, les seuls restes de tous les écrits d'Aristote ou de ses disciples en matière de métaphysique; il en faut cependant excepter un fragment de la Métaphysique de Théophraste , publié par Brandis à la suite de son édition de la Métaphysique d'Aristote. D'après cette même hypothèse, comme ces pièces n'auraient pas du tout été écrites dans le but de faire un seul tout j ce n'aurait été que beaucoup plus tard qu'un disciple d'Aristote, vraisemblablement le Péripatéticien Andronicus de Rhodes, qui vivait à peu près du temps de Cicéron , trois siècles après Aristote , aurait réuni ces fragments, frappé par la ressemblance des matières qu'ils traitaient, et en aurait formé une nouvelle science ou partie de la philosophie (Upayiiazeia) y nommée depuis Métaphysique.

Cette hypothèse se rattache à une autre beaucoup plus générale qui concerne tous les écrits d'Aristote. Selon cette dernière, Aristote n'aurait publié pendant sa vie presque aucun de ses ouvrages , ou du moins n'en aurait livré au public qu'un très petit nombre, et des moins importants. Ceux-ci auraient été perdus, et comme par un miracle, il ne nous serait parvenu que ceux dont les manuscrits autographes , cachés pendant long-temps et ayant souffert beaucoup de dégâts et de détériorations , auraient été enfin rédigés et publiés par ses disciples, quelques siècles après sa mort. Si cette hypothèse était vraie, certainement nous ne pourrions pas

espérer de prouver que la Métaphysique est sortie de la plume d'Aristote ^ telle que nous la possédons main-^ tenant. Il importe donc d'abord d'écarter cette fausse supposition qui , énoncée il y a près de deux mille ans et assez généralement reçue, n'a pas laissé cependant d'être repoussée dans les différents temps par de judicieux critiques^ et surtout de nos jours en Allemagne par Stalir% le dernier qui ait écrit sur cette matière.

L'auteur de cette hypothèse est Strabon', dont voici le récit : « La ville de Scepsis en Troade est la patrie « des disciples de Socrate , Erastus et Coriscus. Le fils *i de ce dernier est Nélée, qui a suivi les cours (^Kpda(xé- « tfoç) d'Aristote et de Théophraste. Il hérita de la « bibliothèque (tttv ^t^lioâmyiv) de Théophraste, gut « contenait aussi celle d'Aristote; cai' celui-ci l'avait « léguée à Théophraste , qu'il avait aussi désigné pour « son successeur dans l'école Péripatéticienne. Aristote « est le premier , que je sache , qui ait rassemblé des « livres , enseignant ainsi aux rois d'Egypte à réunir « une bibliothèque. Nélée transporta la bibliothèque , « qu'il avait reçue de Théophraste, à Scepsis, sa patrie, « et la laissa à ses descendants, hommes peu instruits, « qui ser-rèrent les livres (ta jBipXta), sans choisir un « lieu convenable à leur conservation. Mais lorsqu'ils « virent le soin avec lequel les rois de Pergame aux- « quels appartenait leur ville , recherchèrent des livres « pour former une bibliothèque à Pergame, ils les « cachèrent dans'un souterrain ; c'est là qu'ils furent « gâtés par l'humidité et les teignes. Lcmg-temps après , « la famille vendit les livrés d'Aristote et de Théo- « phraste à Apellicon de Téos pour beaucoup d'argent.

« Apellicon était amateur de livres plutôt que philo-

Livre XIII, pag. 419 (édiL de Casaubon

« sophe ; tâchant donc de restaurer ces écrits ((Vjtûv « îiravop-flwffiv tov JiajBpwjutorcwv), il en fit copier denou- « veaux exemplaires (avTcypa^a xaiva), et les com- « pléta mal , de sorte qu'il les publia remplis de fautes. « C'est ainsi qu'il arriva que les Përipatéticiens , succes- « seura de Théophraste , ne possédant point les livres « d'Aristote , à l'exception d'un petit nombre et sur- « tout des écrits exotériques^ ne purent pas cultiver à a fond la philosophie^ mais se contentèrent de discuter « des tlièses isolées. Les Përipatéticiens, depuis le temps « que ces livres parurent, eurent^ à la vérité, occasion (i de mieux traiter la philosophie et c].^entrer dans les a idées d'Aristote ^ mais la quantité de fautes qui s'y « trouvaient les força dans beaucoup de matières de se • jbonier à la vraisemblance. Rome contribua encore « à augmenter ces fautes. Car bientôt après la mort « d'Apellicon, Sylla s'étant emparé d'Athènes, em- « porta la bibliothèque d'Apellicon. Lorsqu'elle se « trouva à Rome , le grammairien Tyrannion , grand « admirateur d'Arîstote , s'en occupa (hzyiîiphoizo) , « ayant su gagner la faveur du bibliotliécaire. Quelce ques libraires cependant se servirent de mauvais « copistes , et ne comparèrent pas les copies avec l'on- « ginal ; ce qui a coutume d'arriver aussi à d'autres « livres j écrits pour être vendus , soit à Rome , soit à « Alexandrie. »

D'après ce récit, la Métaphysique étant un ouvrage exotérique par excellence, n'aurait pas du tout été publiée par Arîstote , et n'aurait été opnnue que quelques siècles après, peu de temps avant la naissance de Jésus* Christ. Mais je ne parle pas ici de l'invraisemblance qu'un philosophe comme Aristote n'ait fait que

des cours à sels disciples , sans publier une partie du moins d'Aristote et de Théophraste , ne roule bientôt plus que

D ARISTOTE. CILAP. I[^] Â. 9

de ses cahiers les plus importants. Je n'ai pas besoin de prouver l'impossibilité qu'un trésor d'idées , aussi riche que Test celui d'Aristote , soit resté dans l'oubli pendant plusieurs siècles, puisque évidemment les écoles qui ont succédé immédiatement à Aristote, je veux dire les Stoïciens et les Epicuriens , ont puisé dans ce trésor j et ont dû même j trouver la seule source pour enrichir leur philosophie. Je n'insiste pas sur la lettre bien connue ' d'Alexandre dont l'authenticité est probable , dans laquelle il reproche à Aristote d'avoir publié les profondes instructions ' qu'il lui a données en particulier, et à laquelle le philosophe répond, que ce x]ui est publié pour les connaisseurs et pour ses disciples , ne l'est pas pour le peuple. Je ne rassemble pas non plus toutes les preuves isolées^ , que l'un ou l'autre des ouvrages d'Aristote a été connu avant le temps de Cicéron ; ce qui nous mènerait trop loin. D'un autre côté, quoique Strabon ne nous ait pas indiqué la source qui lui a fourni son récit , nous n'avons aucun sujet de douter de son authenticité. Comment donc résoudre cette difficulté?

Il ne s'agit que de considérer attentivement le rapport de Strabon , pour se convaincre que les conséquences énoncées dans la seconde partie de ce récit , ne sont que le propre raisonnement de Strabon^ fondé sur les faits historiques de la première partie de sa narration ; mais le célèbre géographe, ayant mal compris les notices qu'il nous rapporte , en a tiré de fausses conclusions. Car son récit , qui d'abord embrasse toute la bibliothèque sur leurs manuscrits autographes (yi jStjSXca). Or, on peut

Voyez Stahr, Arîstotelia ^ t. II. pag. 95E

admettre ce qu'il dit du sort des manuscrits autographes , et avec cela croire qu'il en ait existé des copies , soit qu'Arîstote eût publié ses cahiers déjà de son vivant, soit que ses disciples lui en eussent individuellement demandé des copies pour leur usage particulier , quoique, d'après la manière de confectionner les livres dans ces temps , la première supposition ne soit pas 'fort différente de la seconde ; car à défaut de l'imprimerie , la multiplication des exemplaires d'un livre était dans l'antiquité toujours plus ou moins individuelle. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Strabon ayant tiré une fois de ces notices historiques le faux résultat, que presque aucun des livres d'Arîstote n'avait été publié par lui-même, en déduit une conséquence ultérieure dont la vérité est sans doute incontestable. On ne saurait nier que les Péripatéticiens , successeurs d'Arîstote , n'aient perdu toute originalité en ne possédant pas la moindre étincelle de l'esprit de leur maître. Mais cela ne tient pas à des causes extérieures et si accidentelles , comme Strabon paraît le croire , lui qui , pour expliquer un phénomène de l'histoire de la philosophie assez singulier , a gâté une notice historique qu'il avait trouvée quelque part, et dont il a fait plus de cas qu'elle ne le méritait. Cette décadence de la philosophie péripatéticienne avait des causes plus intrinsèques. La profondeur d'Arîstote n'était pas méthodique. Nous voyons en lui le génie philosophique qui, sans le secours delà méthode, embrasse par la vue tout l'univers connu , et le soumet à sa pensée. Puisqu'il doit cette connaissance , non pas à la méthode , mais à son seul génie , elle lui est individuelle , et ne peut pas se maintenir comme secte. Au contraire , son école devient popu-

laire , empirique , et déserte la spéculation, tout en gardant en mains et pouvant étudier la Métaphysique de son maître.

D*AAISTOTE. CHAP* I^ A. II

Dějà Plutarque se doutait de la fausse manière dont Strabon avait envisagé et employé un récit trouvé sans contredit dans des sources plus anciennes. Car, dans la biographie de Sja * , à l'occasion de la prise d'Athènes par celui-ci , son sujet le forçant , pour ainsi dire , à parler de la bibliothèque d'Apellicon , il reproduit en abrégé la relation de Strabon, à quelques changements essentiels près qui indiquent qu'il se défiait des conséquences que Strabon en avait tirées. Voici en substance ce que dit Plutarque à ce sujet :

« Sylla partant d'Ëphèse avec tous ses vaisseaux , « aborda trois jours après au Pirée. S'étant fait initier a dans les mystères , il se réserva la bibliothèque d'A- « peUicon de Téos , dans laquelle se trouvaient la plus part des livres d'Aristote et de Théophraste , qui dans « ce temps n'étaient pas encore bien (ejaywç) connus « du peuple (toFs TroXXoês). On dit , que cette bibliothèque étant portée à Rome , le grammairien Tyran- « nion en mit en ordre une grande partie (^èva^evdaaaâai « là iroXXa). C'est de lui qu'Àndronicus de Rhodes, ayant « reçu une quantité d'exemplaires, les publia , et com- « posa les catalogues , que nous possédons maintenant « (àvdy pochai Toùç vûv yepofxévouç Titvaxaç). Les anciens Péri* « patéticiens considérés en eux-mêmes ont , à la vérité, <t été instruits et érudits , mais ils ne semblent pas avoir « eu une connaissance étendue et exacte des « écrits d'Aristote et de Théophraste (ypa/xiixaTwv oure tf TToXXoïç, out'àxptSws è)fxExv)(Yiyf,6xe<;)j parce qu'ériéritagede « Nélée de Scepsis, à qui Théophraste avait laissé les « livres(T<i

|3t|3^ta), était tombé dans les mains « d^hommes indifférents et non instruits. »

chapitre

la DE LA MÉTAPHYSIQUE

Ce récit est introduit par un « on dit », que Plutarque a rapporté sans doute à Strabon y sans le citer pour garant de ce qu'il raconte. Ensuite il ne modifie pas seulement les faits transmis par Strabon , mais encore les conséquences 'que le géographe en tire. Plutarque ne dit pas que les ouvrages d'Aristote n'ont pas été publiés du tout avant Apellîcon de Téos, mais seulement qu'His n'étaient pas bien connus et répandus dans la grande masse des lecteurs , et que même les Péripatéticiens n'en avaient pas une connaissance étendue et exacte , apparemment parce qu'ils n'avaient pas beaucoup de goût pour la spéculation de leur maître. Il est vrai que Plutarque retombe bientôt après dans l'erreur de Strabon que les héritiers de Nélée ont été la cause de l'oubli dans lequel Aristote fut enseveli , et de la décadence de son école. Mais la vérité perce à travers les paroles de Plutarque , puisqu'il en impute la faute tout aussi bien au caractère des Péripatéticiens (oui «jtpi- /Bwç evTeTuj^yjxoTes), qu'aux héritiers de Nélée. Car en admettant même que les héritiers de Nélée aient été cause que les philosophes du Lycée ont possédé un si petit nombre des livres d' Aristote (ypa/z/jtaTwv oxixe îtoXXoîç), dans tous les cas ces héritiers ne peuvent pas être cause de cette connaissance peu exacte, que les Aristotéliens avaient de leur maître. Les écrits d' Aristote (zi ypccyL'- [koLxa) que Plutarque

confond ensuite avec ses manuscrits (xà j3t|3Xta) n'étaient pas fort connus et répandus, jusqu'au moment où Apellicon de Téos et bien plus encore Tyrannion et Andronicus de Rhodes relevèrent par leurs publications la mémoire d'Aristote et l'intérêt pour ses ouvrages qui avait disparu par le manque d'esprit philosophique dont son école avait été frappée. Ces disciples d'Aristote n'ont donc pas donné la première édition d'écrits inconnus jusqu'à ce temps, mais une

d'aristotb. chap. 1 ^ a. i3

édition revue et corrigée sur les manuscrits autographes d'Aristote; ce qui devait en effet exciter la curiosité et l'attention du public. Le rapport de Strabon même prouve déjà ce que je viens d'avancer. Apellicon, dit-il^ fit faire de nouvelles copies y et remplit les lacunes. Ces nouvelles copies en supposent d'autres, déjà publiées avant lui j sur lesquelles il corrigea et compléta les manuscrits d'Aristote rongés par les teignes. Tyrannion^ d'après Plutarque, corrige de nouveau dans son édition les fautes qu'Apellicon avait introduites; cependant les libraires de Rome gâtèrent de leur côté ces améliorations de Tyrannion par la négligence avec laquelle ils firent copier cette édition d'Aristote. C'est ainsi qu'enfin Andronicus de Rhodes le premier donna une édition plus correcte et plus complète de tous les ouvrages qu'il avait trouvés sous le nom d'Aristote y et les distribua dans un certain ordre. Il fit les catalogues, dit Plutarque, tels que nous les avons maintenant; c'est-à-dire il réunit les ouvrages qui appartiennent à la même science, et il divisa tous les écrits d'Aristote en différentes classes (Tpayjmaterai), comme nous le verrons bientôt (B).

Le lexicographe Suidas ' ramène notre citation de Plutarque à sa juste valeur et tire , pour ainsi dire , le résultat que nous avons déduit des deux récits précédents. « Le consul Sylla ayant levé l'ancre à Éphèse et « ayant abordé à Athènes, s'y arrêta pendant quelque « temps; il s'empara de la bibliothèque d' Apellicon « de Téos qui s'y trouvait , et l'emporta. Elle renfer- « mait la plupart de ceux des livres d' Aristote et de Théophraste qui, comme dit Plutarque, n'étaient « pas encore bien connus par la foule , mais parvinrent « depuis à la connaissance des hommes 2>. Suidas ad-

i. Article liXXaç,

14 DE LA MÉTAPHYSIQUE

metdoDC^ que les écrits d'Aristote devinrent plus connus depuis ce temps , mais non pas qu'ils n'avaient pas été publiés jusqu'alors. Cependant il n'est pas impossible que parmi les manuscrits autographes d'Aristote on ait trouvé des livres qui n'avaient jamais encore été publiés et qui le furent alors pour la première fois. Ce qui prouve clairement que les éditions d'Apellicon , de Tyrannion et d'Andronicus ne furent pas les premières à donner la connaissance des écrits d'Aristote , mais ne firent que la rafraîchir et l'étendre , c'est que Cicéron sous les yeux duquel un événement aussi important se serait passé j n'en fait nulle part mention dans ses nombreux ouvrages philosophiques , et cite partout les ouvrages d'Aristote, sans dire un mot de ces nouvelles découvertes ; et pourtant Cicéron était l'ami et l'admirateur de Tyrannion , comme ses lettres le prouvent. ' Nous verrons ci-dessous (D, 1, b), que ses citations se rapportent à une édition d' Aristote antérieure à celle d'Andronicus.

11 ne reste plus à résoudre qu'une seule difficulté dans le passage de Strabon. Si cet auteur passe furtivement du sort de la bibliothèque d'Aristote et de Théophraste au destin beaucoup plus cruel qu'ont subi les manuscrits autographes de ces philosophes, nous avons droit de demander ce que les héritiers de Nélée ont fait des autres livres de la bibliothèque, qu'ils avaient reçue en héritage. C'est ici qu'Athénée remplit la lacune que les trois citations précédentes n'ont pu combler : « L'autre (rôtius, dit-il, possédait tant d'anciens livres grecs, qu'il surpassait tous ceux qui sont devenus célèbres

1. Gicéron : Epist. ad div.; Ad Quintum fratrem U, 4 ; ad Aufidium H, 6; IV, 4 et 8; ad Quintum fratrem, III, 4; ad Atticum, XII, 6 et 2, (voyez Stahr, Aristotelia, t. II, pag. 124-126).

Deipnosopb. I

DARISTOTE. CSiP. I ^ Â. 15

« par les recueils qu'ils ont faits y Polycrate tyran de Samos, Pisistrate tyran d'Athènes, Euclide, Nécocrates de Chypre, ensuite les rois de Pergame, le poète Euripide, les philosophes Aristote et Théophraste, et Nélée qui a conservé leurs livres. C'est de celui-ci que qu'on d'Egypte Ptolémée, surnommé Philadelphe, les acheta, et les fit transporter avec ceux qu'il avait recueillis à Athènes et à Rhodes, dans la belle « Alexandrie » Strabon et Athénée ne sont point en contradiction ; car le premier parle des manuscrits autographes d'Aristote, le second de sa bibliothèque. Nélée vendit donc toute la bibliothèque d'Aristote et de Théophraste au roi d'Egypte, à l'exception

des manuscrits autographes de ces philosophes^ soit que le roi en achetât des copies , soit que la bibliothèque d'Alexandrie, ce qui me paraît plus vraisemblable, possédât déjà les écrits d'Aristote. Car comment une bibliothèque aussi riche que Tétait celle des Ptolémées n'aurait-elle pas avant tout possédé les ouvrages d'un philosophe si distingué, que les critiques d'Alexandrie eux-mêmes l'avaient jugé classique dans leur catalogue des philosophes? D'ailleurs, Démétrius de Phalère, ami du premier roi d'Egypte, Ptolémée fils de Lagus, lui avait donné des conseils pour la fondation de la bibliothèque» Est-il possible que Démétrius, disciple d'Aristote, ait oublié lçs ouvrages de son maître? Déplus, Ptolémée Pliiladelphe était lui-même philosophe péripatéticien.; Enfin les témoignages directs qu'une fort grande quantité d'exemplaires de toutes sortes d'écrits d'Aristote se trouvaient à Alexandrie, ne manquent pas, tellement que les critiques se disputaient déjà alors , pour savoir lesquels étaient authentiques et lesquels ne l'étaient pas ; ce qui en même temps prouve que la bibliothèque ne

16 DE LA MÉTAPHYSIQUE

possédait pas les manuscrits autographes ^ puisque dans ce cas toute incertitude aurait cessé. ' Le vendeur voulait donc garder ces manuscrits comme une relique précieuse de son maître ; ou bien 9 ce qui est moins probable, l'acheteur ne pensa pas à l'immense utilité que l'on pouvait tirer de ces originaux , en corrigeant sur eux les exemplaires d'Alexandrie.

Enfin Atlienée nous explique aussi comment Apellicon parvint à découvrir les manuscrits autographes d'Aristote : <: C'était un homme, dit-il, ' qui menait <(une vie des plus bizarres et des plus inconstantes. « Parfois il s'occupait de la philosophie, et re-

cueillit « les écrits des Péripatéticiens , la bibliothèque d'Aris- «
tote et beaucoup d'autres ; car il était très-riche. U se « mit furti-
vement en possession des anciens décrets au- « tographes
conservés dans le temple de la mère des « dieux (fxyîTpûov) ^,
et ramassa dans d'autres villes tout « ce qu'il y avait de vieux et
tous les rebuts («TrofleTov) » . C'est donc à cette manie que
nous retrouvons assez souvent de nos jours , surtout en Angle-
terre , que nous devons la découverte desmanuscripts autographes
d'Aristote, qui sans cela auraient été dévorés entièrement par
l'humidité el les vers ; découverte qui , je ne veux pas le nier , a
procuré à Tyrannion et à Andronicus la faculté de donner des
éditions d'Aristote plus authentiques et mieux rédigées que celles
qui avaient paru jusque alors et dont les exemplaires se trou-
vaient en foule , surtout à Alexandrie.

1. Voyez les preuves et les passages des anciens dans les re-
cherdies de Stahr. (Aristotelia, t. IL pag. 55-80).

Beipnosoph. V

3. C'était le lieu où l'on conseryait les archives d'Athènes.

d'aristote. CHAP. I , B.

SONKEES HISTORIQUES ET HYPOTHESES SUR LE TEMPS
DANS LEQUEL LA METAPHYSIQUE A PARU POUR LA PRE-
MIERE FOIS SOUS SA FORME ET SOV TITRE ACTUELS*

Après ces notices générales concernant le sort des écrits
d'Aristote, revenons à sa Métaphysique. Appartenait-elle à la ca-
tégorie des livres qu'Aristote avait déjà publiés lui-même , ou a-t-

elle paru pour la première fois dans l'édition d'Andronîcus de Rhodes? D'après un rapport de Porphyre", Andronîcus rangea le premier tous les ouvrages d'Aristote par ordre de matières. Car Porphyre ^ en parlant de la manière dont il rédigea lui-même les écrits de son maître Plotin , s'exprime ainsi : a J'ai imité Apollodore l'Athénien et Andronicus le « Péripatéticien, dont le premier rédigea en dix vo- « lumes les œuvres d'Epicharme, le poète comique j « le second divisa en classes (Τρῳαῖωτῆεα) les écrits a d'Arîstote et de Théophraste, en réunissant les ou- « vrages dont le contenu était homogène. C'est ce que « j'ai fait aussi. » Il est donc probable que déjà Andronicus partagea toutes les œuvres d'Arîstote en quatre classes, comme nous les avons encore : 1* les ouvrages de logique ou le Σπῳαβον (37 Τρῳαῖεα Τεεα Χοῖκῖ) ; 2** les livres physiques (ν νῳα)ῖα:Βῖ<x φυαῖτο) ; 8° les écrits moraux (19 ΤΤῳαῖῑα ΤΣῖα ἰῖῖῖ) ; et enfin, U^ ri [ἰῖῖ ῖῖ futruī, ἰρῳαῖεα Τετα, comprenant nos quatorze livres de la Métaphysique. C'est donc tout au plus du temps d' Andronicus qu'on semble pouvoir dater l'existence de la Métaphysique.

vie de!4otla, chap

18 DE LA. MÉTAPHYSIQUE

Mais cela même n'est pas hors de toute contestation , et il y a en outre une circonstance positive qui pourrait nous faire douter, si l'e'dition d'Andronicus comprenait

déjà la Métaphῖῖῖῖῖῖ en qῖῖator^te livres. La rédaction d'Andrônîcus , que Plutarque, qui vivait à la fin du premier et au commencement du second siècle de l'ère chrétienne^ avait

en vue, ne semble pas encore avoir été la dernière. Car Diogène de Laërte, qui vécut vraisemblablement dans la seconde moitié du troisième siècle, c'est-à-dire presque trois siècles après Andronicus I ne dit pas un mot de la Métaphysique, dans son catalogue détaillé des ouvrages d'Aristote. Cependant, si elle existait de son temps, comment est-il possible qu'il n'ait pas cité un des livres principaux d'Aristote, tandis qu'il fait mention des moindres productions de ce philosophe? Toutefois il reste vrai qu'Alexandre d'Apfardisias, l'un des plus anciens commentateurs de la Métaphysique d'Aristote, connaissait déjà les quatorze livres de la Métaphysique que nous avons maintenant, puisqu'il les a commentés. Or, il a vécu avant Diogène vers la fin du second siècle et au commencement du troisième. C'est donc de cette époque que nous pouvons dater avec la plus grande assurance l'existence de la Métaphysique tout entière. Car, quoique ce commentaire, qui jusqu'ici n'a été publié qu'en latin, n'embrasse que les douze premiers livres, cependant le commentaire grec sur le treizième et le quatorzième livre existe en manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Si, comme François Patricius le croit, ce commentaire sur toute la Métaphysique n'a pas pour auteur Alexandre

Livre V

2, Comparez Fabricius: bibliot. h. grec. Uv. IV, ch. 25.

D'Andronicus. CHAP. I, B. 19

d'Apfardisias, à qui le traducteur latin, Jean Geneus Sepulveda \ de Gordoue, Ta attribué, selon moi à juste titre, mais

Alexandre Mg/ams, commentateur plus ancien qui vivait sous l'empereur Claude. L'existence de la Métaphysique est plus ancienne encore, et il est d'autant plus probable qu'Andronicus l'avait déjà rédigée. Mais il y a plus, nous avons même une notice qui prouve que Nicolaus Damascenus, qui vécut du temps de l'empereur Auguste, a écrit un commentaire sur la Métaphysique d'Aristote, et qu'il s'est plaint déjà du manque d'ordre, qui régnait dans cet ouvrage.

L'existence de la Métaphysique avant Diogène de Laërte étant prouvée, comment expliquer le silence de ce compilateur? Ici il faut admettre de deux choses l'une : ou bien que Diogène n'a eu connaissance, ni du livre d'Aristote, ni de son commentateur, qui n'a dû par conséquent l'omettre dans son catalogue ; ou bien le livre d'Aristote, intitulé Métaphysique, s'y trouve sous un ou plusieurs autres titres. La dernière supposition est la plus probable. Ainsi Diogène de Laërte cite un ouvrage d'Aristote 77^{es} (Metaphysica, mais seulement en trois livres), de sorte que, si nous pouvions prouver que ces trois livres font partie de la Métaphysique, il nous resterait à découvrir les autres livres de cet ouvrage, qui, isolés et cachés sous des titres particuliers, se retrouveraient peut-être dans le catalogue de Diogène. La biographie anecdotique d'Aristote, que Ménage a publiée le premier dans son commentaire sur cet endroit de Diogène, parle aussi, dans son catalogue des écrits d'A-

1. Voir sa préface Avant le commentaire du 7^e livre, pag. 170*171.

3. Bohle: Aristot. Opera, vol. I, pag. 292-295, et p. 287. S. Ayer in Aristot. Opera. II, comm. 44.

P|«. 201-202 (édit. d'Amsterdam

aO DE LA. KÉTAPHTSTQlTE

ri^ote) de l'ouvrage i:epi fikocrofiac , mais en quatre livres; et un manuscrit de Diogène de Laerte^ conservé à la bibliothèque royale de Paris , porte également S* au lieu de y . Outre cela^ l'anonyme cite MeTayudixà x' : ce qui pourrait signifier dix livres , x' étant la dixième lettre de Talphabet ; mais comme Panonyme se sert aussi du signe ctt' pour désigner le nombre six , et que dans ce cas i'* désigne dix , x' pourrait ici signifier vingL Dans la première supposition, les quatre livres Ttepi y tXoo-oyja^ et les dix livres /xrrayuaixa sont peut-être les deux grandes pièces qui sont entrées dans la formation de nos quatorze livres de la Métaphysique. " ^

Le titre même delà Métaphysique rj iieixacfvaiyLi izpayfiaieia^ et plus encore celui qui de nos jours est le plus généralement reçu , ti juteta ta yvaixa , prouvent que la Métaphysique est un amalgame de plusieurs ouvrages isolés. Car , quoique la plupart des titres des ouvrages d'Aristote soient pluriels, rà Uakinxi, -zà BBiyçi, xi Otxovo/xixût. Ta AvaXuTixa, cependant celui de la Métaphysique n'est pas pluriel seulement. Il est vrai que le nom xà pexaçoixoé paraît aussi, comme nous venons de le voir chez Tanonyme de Ménage ; mais les deux autres titres, ri fiexà xà ^ uaixo: TrpaypaTeia et xi fiexixi ^uffixa supposent nécessairement un recueil d^écrits ajouté aux livres de physique.

Si ces données historiques ne nous permettent de faire remonter la première édition complète de la Métaphysique que tout au plus jusqu'aux temps d'Auguste ou plutôt d'Andronicus , parce qu'entre celui-ci et Nicolaus Damascenus nous ne trou\ ons pas

la moindre trace d'une nouvelle rédaction ^ il est plus difficile encore de constater le temps , où elle reçut le titre qu'elle porte maintenant. Il semble naturel , à la vérité , qu'Andronicus qui

d'Aristote. CHÂP. I , B. 2t

rédigea les écrits d'Aristote en classes (itpayfiotxiiciç) ait donné à la Métaphysique le nom de $\eta\gamma\iota\tau\alpha\ \xi\iota\ \phi\upsilon\alpha\chi\alpha\ \iota\rho\alpha$ /fAA-Teia y mais aucune donnée historique ne le confirme. Ensuite^ la note par laquelle le copiste termine la Métaphysique de Théophraste publiée par Brandis, nous apprend que Nicollans Damascenus avait écrit quelque chose sur la Métaphysique d'Aristote.

Toi Ito to jStSXcbv AvipovtKOç [liv xat EppiiTrTroç àyyooxjmv où^è yip fiveicty avto'J ôXoç 7rE7ro£y]VTat h ti? àvaypocQYJ tûv BeoffpdxjTOv jStSXeW. NtxoXaos J' tv x^ ^€(ùpioc teSv Apio-TO-

fpdaTou. X, t. X. *

Cependant cela ne prouve pas nécessairement que Nicollas savait déjà lui-même nommé son commentaire ii ÔÉwpeaTW Apw-TTOTeXowç fixà rà^uaixa. Alexandre d'Aphro* dias sans doute connaît déjà le titre de Métaphysique, quoique d'ordinaire il préfère celui de itpd^vfi (ptXoao<fia. Ainsi, puisque nous ne connaissons pas l'âge du biographe anonyme , l'époque où nous savons avec certitude que la Métaphysique a généralement porté le nom qu'elle a aujourd'hui, ne semble pas pouvoir être fixée avant le cin* quième siècle , temps où vivait Syrien ' qui a écrit un commentaire sur le troisième, le quatorzième et le quinzième livre de la Métaphysique (B, M, N), et qui se sert de cette dénomination. Car le titre de ce commentaire sur le troisième livre est ,

suivant les manuscrits * que j'ai examinés et étudiés à la bibliothèque royale de Paris :

Il mourut vers l'an

% Ilssodt au nombre de huit : 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1912:, 102G, 2554. Aucun de ces manuscrits ne contient un commentaire complet sur toute la Métaphysique, comme Buhle (Arist. Op. I ; pag. 513) paraît le supposer.

Zp̄iavov Tov t̄Xo|lvot; i:epi wv èv w (5^e rUt; (xeii là çu-

Le commentaire n'existe imprimé qu'en latin, traduit par Jérôme Bagolinus, Venise 1558. Ce que Syrien appelle le second livre , est le troisième chez les commentateurs latins , les interprètes grecs nommant le premier livre t̄Xya (Aetfov et le second l̄acXya D^axTov. Syrien cependant n'exclut pas le nom de irpcoT)} ^ iXoafca^ qui se trouve par exemple au commencement de son commentaire :

ovToç Y) ov, xaè Tt'i; 3^ eTTtorTrîjuuy]^ oTii^ Tcpcoty) yiXoaywc x, t. X.

Chez les commentateurs après Syrien', Simplicius ^ Ammonio», Philopponus , Asclépius, le mot de Métaphysique est également le terme consacré pour désigner ce livre.

Voilà à peu près toutes les données historiques , sur lesquelles les savants ont pu se fonder pour assurer, que la Métaphysique est composée de différents ouvrages isolés d'Aristote , et qu'elle a été rédigée long-temps après sa mort par l'un de ses disciples ^ Je

n'ai point encore l'intention ni de réfuter ni d'approuver cette hypothèse. Je veux seulement la présenter ici dans tout son jour et dans tout son éclat , soit en rapportant les conjectures des philologues, soit en ajoutant à ces hypothèses , pour* les compléter,* tout ce que j'ai trouvé à cet égard par mes propres recherches. C'est ainsi seulement qu'ayant fait voir tout ce que cette supposition a de plus brillant et de plus spécieux, nous pourrions montrer le revers de la médaille , et dévoiler au lecteur la parfaite harmonie qui règne dans cet ouvrage. Après quoi, nous

d'aristqtc. chap. I , C* a3

en tirerons la conséquence^ en conciliant ces deux points de vue philologique et philosophique > qui paraissent se trouver en contradiction absolue^

LE NOM DE MÉTAPHYSIQUE n'est POINT AUTHENTIQUE.

D'abord ce qui dans la Métaphysique d'Âristote n'est certainement pas de lui , c'est le titre même^ soit qu'on la nomme xiyltxi xà (fuaixdj ce qui est le titre généralement répandu dans nos éditions , soit xiluxcfXfvaii^U avec rA^nQuym^, soit enfin selon Syrien rj fiexi xà tfuaiKi npQ(yikoi,xiiioL. Âristote , ou celui qui a rédigé la Métaphysique, ne lui a pas donné lui-même ce titre. Car il ne se trouve ni dans aucun autre ouvrage d'Âristote , ni dans tout le texte de celui-ci. Mais on y rencontre plusieurs autres noms , ce qui déjà semblerait indiquer que la Métaphysique n'est pas d'un seul jet ; cependant dans le second chapitre ces différents noms seront expliqués d'une manière plus satisfaisante. D'abord Tauteur nomme la science qu'il va traiter (royux , et nous dit qu'il entend par là 1^ science des premières causes et

des principes, comme nous l'avons vu dans les passages cités dans la note de l'introduction. Au commencement du second livre qui est très-court, et que les interprètes grecs ont nommé pour cette raison *oikoflakxov*, nous rencontrons le nom de *ἡ πρώτη ἀρχή* Aristote à l'entrée du quatrième livre (r), recommençant à neuf, introduit le nom de *ἡ πρώτη φύσις* (ce qui dans une terminologie moderne serait un *Ontologie*), et bientôt après celui de *ἡ πρώτη φύσις* (filétFùfia. Vers la fin du premier

Mélaph. IV. , chap. 2, p

du sixième livre (E) il la nomme enfin *ἡ πρώτη φύσις*, de nouveau *ἡ πρώτη φύσις*. Ce dernier nom est le plus authentique, puisque Aristote s'en sert aussi dans d'autres ouvrages. Alexandre d'Aphrodisias avait donc raison de donner à la Métaphysique d'Aristote ce titre pour ainsi dire officiel, puisque certainement il est d'Aristote lui-même.

Mais d'où est venu le nom de Métaphysique ? On peut à ce sujet énoncer plusieurs hypothèses. Les uns disent que les écrits primitifs qui ensuite ont servi à la composition de ce livre furent placés dans l'édition complète des œuvres d'Aristote, soit dans celle d'Andronicus de Rhodes ou dans une autre plus ancienne ou plus récente, après les huit livres (*ἡ πρώτη φύσις*), ou bien après tous les écrits de physique. Cette supposition est surtout appuyée par le titre *ἡ πρώτη φύσις*, et comme ce titre est généralement reçu aujourd'hui, cette supposition paraît l'être de même. Et, en effet, nous ne saurions nier qu'Aristote n'ait aussi

écrit la Métaphysique, s'il l'a écrite, après les livres nommés yix-jtxTî âxpeîacxiç. Car, dans le premier des deux passages que nous venons de citer, il ajoute aux mots que nous avons rapportés : wcjTe lie, ToiÎTov tov xatpov «TroxeiaSo»). « Cette question ne pourra être traitée, que lorsque je m'occupem rai à écrire la philosophie première ». D'un autre côté^ dans la Métaphysique', Aristote renvoie le lecteur

MéUph. VI, chap. 1, p. 125^ I

2. Auscultationis physictt I, 9: nepeSè t^ç xorà rè eZS9(d^px^c, ir^- •ztpw fiict. H TioXXoù X.UL Tfç t9 rives elvï f ZC dtxptSslaç riiç itpiATriÇ fiXoaofiaç ^oyov iarl ptopiaxt. Ihid. II, 2 : nûç t sx^c rb ^apmhv xa! riirti^ fùo9ofia% tt^ç Tiptàmç

Ziopicai ipyov. En effet, ces matières se trouvent traitées dans notre Métaphysique ; la première 1. VII, ch. 5, p. 150 J. 13, jusqu'à la fin du VUI* liv. ; la seconde dans tout le^ douzième (a). ,

Liv. I, cli. 5, p. 9, I

' d'aristote. CHÂ^ . I9 C. 25

à la Physique déjà écrite, comme sHl voulait donner à entendre, que pour bien comprendre les premiers principes de toutes les choses, il faut d'abord avoir étudié la physique et ensuite seulement s'occuper de la Métaphysique. Voilà aussi Fexpli-

cation qu'Alexandre d'Aphrodisias a donné de ce nom , au commencement de son commentaire sur le troisième livre. '

Scientia^ quam q uerimus et de qua nobis est sermo susceptus , sapientia ipsa est et Theologia, quae ex ordine Metaphysica inscribitur, quoniam posterior est, quo ad nos, naturali' doctrina, quam item solet primam philosophiam appellare, quia primarum nobilissimarumque rerum est con templatrix*

Voilà pourquoi Arîstote lui-même , dans la collection de ses œuvres, pourrait déjà avoir placé les écrits métaphysiques après les ouvrages de physique. Et je ne trouve point invraisemblable, que l'école des Péripatéticiens ait changé le nom de ta iitzi ta ^ueroca en celui de Yj fJLExi xi (fvtjmi T:pay\kxxE(ay aussitôt qu'elle s'aperçut que ces dissertations formaient une nouvelle partie de la philosophie, qu'il fallait ajouter aux trois sciences, à la logique, à la jJiysique et à la morale , qui jusqu'alors avaient été les seules que l'usage eût consacrées comme parties essentielles de la philosophie. Si ce second titre peut , avec quelque fondement , être rapporté à Andronicus de Rhodes , il s'ensuivrait que le premier existait déjà avant le temps de cet éditeur d'Aristote, Il est vrai qu'Alexandre d'Aphrodisias , deux siècles plus

1. Gomment, in Aristot. primam phiios. p. \$4, b, interprète ioh. Gen. Sepulveda, Yen. 1561.

tard , se servit encore habituellement du nom de 19 irpc&tiQ

(piko<TO(fioL. Mais cette circonstance peut très-^bien s'ex-
^* pliquer par un rigorisme de ce commentateur, qui ne voulut employer qu'un titre , dont son maître se fût servi lui-même. D'ailleurs, celui de Métaphysique nW pas inconnu à Alexandre ,

comme nous le voyons par le passage que nous venons de citer. Comparez encore la fin du commentaire sur le second livre (p. 64, ^) , où ce nom se retrouve plusieurs fois , et le commencement du commentaire sur le quatrième Jivre (p. 81, b). Ce nom dans ses deux premières formes , dont nous avons parlé , a donc été généralement répandu du temps d'Alexandre d'Aphrodisias. Plutarque ' lui-même le connaît déjà; Andronicus devait donc s'en être servi ^ puisque Plutarque avait devant les yeux Pédition d'Aristote faite par ce Péripatéticien. ' Ce n'est donc pas Syrien qui le premier Ta mis en vogue.

Il en est autrement du troisième titre , /xeiayucrixa. D paraît appartenir à un temps postérieur, et, dans ce cas, nous devrions fixer l'époque du biographe anonyme quelques siècles après Syrien. En effet , ce nom semble le résultat d'u^e réflexion qu'à peine nous pouvons attribuer aux anciens commentateurs. Nous pourrions croire que la ^Métaphysique a été appelée /xeTayvorixa , parce qu'elle traite des choses qui ne sont pas dans la nature , mais après ou derrière la nature. Cette explication, cependant, s'il en est qui veuillent l'adopter^i est plutôt un calembourg ingénieux, qu'une étymologie fondée sur la vérité. Car il est faux que le principe de tou-

1. Vie d'Alexandre , ch. 7 : kXviB&ç yàp ^ /xrrà t« fy^otà 'npoe/fiaxeùL itpoç S<S«-

yé'/pamoit,

Voyez ci-dessus : A et B

d'aristote, cbâp. I , C. 27

tes choses , et par conséquent aussi celui de la nature , soit hors de la chose dont il est le principe. En effet , pour être principe de la nature , il faut qu'il soit dans la nature et ^'agisse pas extérieurement sur elle, mais soit comme son noyau et sa force vitale, qui se manifeste à chaque point de sa surface et ne perd point sa propre Intellectualité pour être répandue ^ pour ainsi dire , dans toutes les yeinës de la nature. Ce dernier titre de la Métaphysique est donc le moins admissible et le moins aathentique*

En voilà assez sur les noms de la Métaphysique. Dans ce que nous venons de développer nous pourrions déjà découvrir une réfutation de l'opinion de ceux qui prétendent qu'Aristote n*a pas lui-même envisagé la Métaphysique comme un seul tout. Car, dans le passage de la Physique (I, chap. 9) que nous avons mentionné, il promet lui-même de .donner une philosophie première. Ces savants poui^sauver leur hypothèse devraient donc admettre que la mort, qui enleva notre auteur à l'âge de soixante- trois ans , Vbl empêché d'accomplir sa promesse. Cependant , comme nous n'avons aucune donnée historique sur ce points certainement ce n'a pu être sans les raisons les plus graves ^ qu'on a nié l'authenticité de la Métaphysique. Or^ la seule ^ mais il faut l'avouer, la preuve la plus forte que les philologues aient apportée , c'est le désordre qui , à ce qu'ils disent , domine dans ce livre. Ainsi , lorsque dans le second chapitre j'aurai prouvé qu'il y règne l'ordre et l'harmonie la plus admirable, j'aurai détruit en même

temps la seule preuve qu'on puisse avec quelque fondement alléguer contre son authenticité.

a8 DE Li XÉTAPHIHQDK

HTPOTHÈSES SDB LES MORCKAnX ET DISSERTATIONS PRIMITIVES , QUI OHT SERTI A ta CONFECTION DE LA MÉTAPBYSIQUE.

Écoutons donc maintenant les coojectnres des savant» sur les morceaux qui ont été, suivaDteox, recousus tant bien que mal pour former le tout factice de la Métaphysique , telle que nous la possédons maintenant , . ainsi réunie peut-être, seulement après des rédat^ons successives.

LES THOiSDEBniERt LiVBEiin- xtv (& H, N) nmiLUKfTr Dii tout

sous LE TITOEDE nEpi 4iAoIo4iAZ EBTBOIS LITRES.

Ménage dans son commentaire sur Diogène Inerte , ' adoptant l'hypothèse de Samuel Petit , ' a supposé jjue les trois livres itepi yiXoffoyiaç sont les trois derniers livres de la Métaphysique , le douzième , le treizième et le quatorzième. Et ces deux philologues allèguent pour appuyer cette opinion, Simphciuset Cicéron. Examinons donc les passages de ces deux auteurs pour voir , si cette hypothèse a quelque fondement.

LE TBEI21LBIE ET LE QUXTORIIEIIE LIVRE DE LA HETAPBTSIQUE SOXT LES DEUX PREMIEBS LIVRES DE l'oUVBAGE DEPl 4IAo2o*JAS.

Le passage de Simplicius se trouve dans son com-

I. Ad V,ii2; p

'i. HiBcelUneorum libr. IV, di. 9: De HclapbTsicornm ILhrnrum ArîsEotelU ordiDC. p. 31-53.

d'aristote. chap. 1 , D, I, a. ao

mentaire sur Ouvrage d'Aristote mpi ^u)(^ç, où Aristote ' cite lui-même ses livres itepi (pàoaof laç en ces termes :

O[xoi(ù<; Se xal èv roti; rcepi (ptloaoolaç XsyojExevoiç Awph-Ori, avTÔ p.h to ^cSov ej olvyjç rijq toù évoq l\$é(xq x,ai totj

Sur ces mots Simplicîus * fait la remarque suivante :

Ilept ^iloaotflaq p.h vùv léyzi xà iitpl zoij àyaBoù aÛTO) £x xHç nXarcavoç avayeypoLiiiÀéva. Gvvoviaq , iv oîç «QTTopfir-Tas T6 HuOayopeiOVç xai IIXaTc^visciç Trepî tov ovtwv

Jean Philoponus qui vivait au milieu du septième siècle, cent ans après Simplicius, nous dit absolument la même chose dans son commentaire sur ce passage : '

Ta Trept Tayafloû êmypoLfOfieva tt s p « (filoaofiaç léyec ev Ixejvoiç Strà(;aypd(fo\jç (ruvovataçrou TLlctcèvoç JcjtopeF AptcxTOTéXyiç • ecjrt Se yvinaiov «ùtou to ^iSXiov ' laTopei o5v exer Tyjv Jikdxowoq xat twv UwSayopctwv Trept tcôv ovtwv xai Twv apxûv aÛTWV ^ofa;.

En effet, nous trouvons maintenant cette re'futation des opinions des Pythagoriciens et des Platoniciens sur le premier principe de toutes choses , détaillée au long dans le treizième et le quatorzième livre delà JVie'taphy-

D[^] anima I. SL

% Gommentar. inAristot. de anima, fol. 5,b.

3. G , foi. 1 , a. — Plusieurs inorceau du livre manuscrit de Philoponus étnopîcu TT[^]t ^ ux[^]if) imprimés dans Brandis (de perditis Aristotolis libris de ideis et de bono sive pbilosophia, p. 49), répètent cette idée. Et Suidas l'a également transcrite dans son dictionnaire, article

ToO UàAtuvos ffvvouv/as év toeOtA xaeraxArrsi , xvi fiéfviti-Tai roïi ffvvraysutorrcf ÀpivrO"

30 DE LA MÉTAPHYSIQUE

sîque. Aristote y renverse d'abord la théorie des idées lesquelles , selon les Platoniciens 9 étaient le premier prio» cipe, et ensuite la théorie des nombres, auxquels les Pythagoriciens accordaient la même dignité. Et ce qu'il y a de fort remarquable , c'[^]st que pour les dogmes de Platon , qu' Aristote combat ici , on ne peut pas toujours trouver les citations dans ces dialogues; de sorte qu'en effet , il réfute , comme le prétend Philoponus, les instructions orales de son maître (ràç aypayouç cnjvoudiaç) recueillies dans le temps où il suivait ses leçons, que le disciple, suivant Simplicius, avait soigneusement consignées par écrit (êjt tvjc II[^]aTwvoç àvayeypaiiiiéva <7uvoi/c7taç). Le livre T:epi fikotjocfLOLq paraît être un des premiers ouvrages d' Aristote , celui oh , prenant congé de ses maîtres par un examen scrupuleux et exact de leurs dogmes (livres treizième et quatorzième de la Métaphysique) , il énonce en même temps pour la première fois son propre système avec toute la force de l'âge mûr (livre dou-

zième) ; car Aristote paraît n'avoir rien , ou avoir très-peu écrit dans sa jeunesse. *

Il est donc de la plus haute vraisemblance , que l'ouvrage Tiept (fïkoaofiocç et les derniers livres de la Métaphysique sont identiques. Asclépius , allégué par Brandis, dit " expressément, dans l'introduction de son commentaire sur la Métaphysique , que ce livre avait aussi le titre de (fù.oaocpia, :

Iczéov ^k oTi èniypdferai (^rj Trapoûaa vpayiiûLrtta) xai fjo(f Icn liai (fCkofjorfloL y.cd Ttpwr\ ytXoaoyta xat [Ltxà ni yucxaa.

On pourrait sans doute dire que cette conformité du

Voyez ci-après : d, note sixième

^. De perditis Aristotelis libris de ideis et de bono sive de pbilosophia, p. 11, not. 14.

d'aristotb. tîHAP. I, D^ I > a. 3i

contenu entre les deux écrits ne prouve rien , puisque Aristote revient «usst souvent que ^occasion s^en présente , et même plusieurs fois dans notre Métaphysique , sur la réTutation de la théorie des idées et des nombres; il peut donc s en être occupé dans deux ouvrages diiTérents* Il est vrai ^^He est un sujet favori d'Âi'istote, parce que c'était ce qui, dans son temps, importait le plus. Cependant , dans ces différents endroits il ne s'en oocape qu*en passant ; et il est impossible que dans deux ouvrages différents il l'ait traité avec le même détail. Or, dans notre Métaphysique cette r^utation emhrasse deux livres entiers , et d'après les

mots de Simplicius (iv olç tdTopeT) , il semble aussi qu'elle ait rempli plus d'un livre , c'est-^{*}^-<lire la majeure partie de l'ouvrage irepi fikotyoftûLç. En effet , si les deux écrits sont identiques, cette matière en a occupé les deux tiers , savoir : le treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique , puisque Aristote n'a gardé que le dernier tiers , le douzième livre, pour l'exposition de ses jM'opres principes.

Cependant la notice donnée par Simplicius et Philoponus, qu'Aristote a examiné dans son traité izepl ytXo- GOfiûiÇy les Pythagoriciens et les Platoniciens, et l'identité même du titre assurée par Asclépîus sont des arguments qui>, sans laisser d'être graves, ne suffisent pourtant pas pour nous forcer à reconnaître l'identité de cet ouvrage avec les trois derniers livres de la Métaphysique. Car, il se présente d'abord ici une objection ' tout-à-fait simple qui paraît renverser toutes les preuves

1. Voyez Trendekaiburg : Gommentar. in Aristot. de Anima libr. III, p. 221; il défend Topinion de Brandis de perditis Aristotelis, etc. contre Titze (d e Aristot. operum série et distinctio ne , p. 70 sqq«), qui a renouvelé l'hypothèse de Petit et de Ménage.

'ira DE L\ MÉTAPHYSI<{UE

quelque fortes qu'elles puissent être. C'est ceUe-[^]ci : Le passage , ■ qu'Aristote cite lui-même comme étant pris de sou ouvrage i:epi <fiko(7o(ftxq , ne se trouve point , diton , ni dans Tun des trois derniers livres de la Métaphysique , ni même dans aucun des livres précédents de cet ouvrage. De là on conclut que leur identité est impossible , et que par conséquent nous avons perdu les livres irept tptXocjoyta;.

Je réponds à cette objection qu'à la vérité les mots dont Aristote se sert, *abzo* (xèν ro Çûov è^ àù'rtç tîis xoù évoç iSéxç y.ed toû irpcoTOU (imovq Y.ai 7cXûfToi»ç xai ^dBwj'qy ne se trouvent pas littéralement dans la Métaphysique. Mais aussi , ce n'est pas une allégation littérale , et Aristote dit lui-même que ces mots sont un résultat , tiré des développements qu'il a donnés dans son livre *Trepç ytXoao*(ficfL^(^o\ xoi(ù(^ Si xa« êv toTç irept ytXoaoyt'as Xeyojxévotç Sitùpid^Yi). Il nedit pas *èlèyOri^ eiprixai* ,, comme il a coutume de faire , lorsqu'il cite ses propres paroles. Déjà Simplicius, dans son commentaire, ' a compris de cette manière les mots d' Aristote; car il dit que , d'après ce qu'x\,rîstote rapporte, on peut conclure que les Platoniciens se sont exprimés ainsi :

Kai èy.ocXovv y a)ç ex twv utt' ApiorTO téXoyç Xeyo- /xlv wv texfxai'ps aO cli, tiv SudtSa. Tupwrov jix>5xoç, où yip «ttXwç p^xoç^ «XXa To 7rp(5>Tov^ ïva to cuxtov <jy]fxatvû)(TtV

to(7aUTWÇ \$k Ticci TTpÔJTOV TlXaTOÇ TyjV XpxdScf,, Xai TTpWTOV j3a-

6oç T>îV TtrpdSo^,

Or , les passages du treizième et du quatorzième livre de la Métaphysique^ qui peuvent être regardés comme les développements qu'Arîstote a eus en vue , lorsqu'il écrivit ces mots de son ouvrage *Tiepî ^x^s^* se présentent en

Fol., 6, a

d'aristote. ghâp. I» D, i,a.' 33

foule. Comparez : XIII , chap. 2 , p. 263 ^ 1. 12-19 ; chap. 8, p. 264, 1. 13-14; chap. 6, p. 270, 1. 29^ et p. 271, 1. 21 ; chap. 8, p. 282, 1. 4-7; chap. 0, p. 288, 1. 12-16 ; XIV, chap. 2, p. 295, 1. 29 ; p. 296, L 1 ; surtout, chap. 8, p. 199, 1. 2, et p. 800, 1. 15.

Mais ce n'est pas tout : non seulement les idées de Platon et des Pythagoriciens , qu'Aristote allègue comme étant exposées dans son ouvrage *izepl tfikoaofioiq*, se retrouvent maintenant dans les deux derniers livres de la Métaphysique ; mais Simplicius et Philoponus , dans la suite de leurs commentaires sur cet endroit d'Aristote , énonçant avec plus de détail les opinions des Platoniciens et des Pythagoriciens, développent les mêmes idées qu'Aristote attribue à ses adversaires, dans le « treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique. Si maintenant nous pouvions prouver que ces deux commentateurs ont puisé ces développements dans *Tou* vrage d' Aristote irepî (pikoaofia^* , tandis qu'ils se retrouvent dans les derniers livres de la Métaphysique , l'identité de ces deux écrits serait prouvée. Quelque vraisemblable qu'il soit déjà par soi-même qu'ces commentateurs ont profité de la citation d' Aristote , pour expliquer ces mots par celui de ses ouvrages auquel il renvoie lui-même, Jean Philoponus se donne la peine de nous le dire en propres termes. Car après les mots mentionnés ci-dessus , *idzopel ovv ènet x. t. X.* , il ajoute : *Xéyet ovv (fcHineiv àuTouç^ ot(x. t. X.* Il explique donc maintenant en détail ce qu'Âristote avait dit dans cet ouvrage

*Aiyei ouV ^aaxsiv àuxolçy Sxi ri etSri ipiSixoi ehiv, àpiQ" fiol
gk ie^a^uoï' IxaffTov yàp twv el\$m itud^cL tktyov. Apid* [lovç
faCV ouv èxoXovv xà eïSrif ri on âxjTrep 6 àpiOioç iJXTpdxd*

,?4 ' . DE LA KÉTAPHYSIQUE

<7Ttxi x9jç uXV}ç* a^pcGTt^v yip oucav xftS' ctbrhif eyye-
vôyLevx iv ctbx^opil^ttainhpyfOtiTispiypcifHéHÔTiSifXTiep oi
«piOioxoc irâcvreç Ix fAiac sc(7ty ip/fiç tfji p^ovoiSoq Trapvi^fxé-
voi ^ outgj K4ce rà sci^ ex Tiôç p-iàti Vâv T:dyx(ùv àpyjnç TZ-
CLpdyîXoiu ApcOfxM yiv ovv ^ta toCto , 'JexaJtxoi ^è Aa Tyjv
TrXeidTîjTa twv eidûv • TÉXeioç yap ipiQyLoq 6 èh.oL * ize-
piéyei yàp izdatzen apidi^ov èv laytôi • oc yip piexi ttîv 9e%dia
eiç rouç «tto fiovdsQq luoxTv à/tfcxôcfAîTTouert • Jto xai isxstç
exX)39y), oîovei Je^aç Tiç ouaa. Apyob; ie wv etJôiv toutwv
îkeye xyiv fiovaSa. Y.ai iudicL xal xpidSa %où xexpdSoLy iioxi ot
«tto fxova^oç orz^vTtfisjxevoi (xexpc tSç xtxpdSoq îTOioiJfft tov
Jéxa.

Comparez avec ce passage les deux deroiers livres de la Mc?ta-
physîque en entier^ mais principalement XIII, chap. 8, p. 280, 1.
20^ et p. 281,1. 23, où Aristote parle^ comme Philoponus , de la
perfection du nombre dix j et XIV, chap. i , p. 291 ^ 1. 7 et suiv.

Ces citations à la vérité ne sont pas littérales. Mais Brandis' est
aussi deTopinion, que Jean Philoponus n^allègue pas les propres
termes de Ouvrage d' Aristote izepl tfâodoffiaq. Il prétend même
que ce conmentateur n'a puisé que la première idée (oitra eîSVj
àpiQpLoi ehiv^ipiOiïol ii (?exaâtxoi • IxacJTov yàp twv eiS&y fe-
noiSa, (keyov) du livre d'Arî&tote, et que tout le reste est l'expli-
cation de l'interprète même. Je partage entièrement cette opi-
nion; car il abandonne bientôt la phrase indirecte (yacxxeiv
ot^)^xohqy c^ti)} et déjà aux mots exacJTov yàp tojv zlsCtv 5!e-
TidSa l^eyov , c'est lui-même qui parle. On le voit bien mieux en-
core par le raisonnement qui suit^ ou il explique les raisons sur
lesquelles cette opinion des Platoniciens pouvait se fonder. S'il en
est ainsi , il n'y a pas du

i. L. c. p. 49\ . DOt 35 ; p. 55-56.

d'aristoxe. CoAP. 1 , Dy f j a. [X

tout de difficulté à admettre l'identité des trois derniers livres, de la Méta^{ij}«q«e et de l'invirffte mpl (pAwQ^{a/ç} y parce que l'idée renfermée dans le » pteoderB mots, de Philoponus se retrouve sans contredit d^M eeUe paartk de la Métaphysique [^] et que naos n'aVOna plus besoin de cliercher dans ce p^sesage un^ô citation littéraire qui[^] il est vrai| ne s'y[^] trouve pas.

Sîmpliciûs confirme cette supposiUoD. Cw il ne s'ex#['] prime pas avec sautant d[^]exaotitude que Philopotuis [^] en aU?guant les opinions d^s ces phik>soplies« IL no dit pas pr[^]isemeit qu'il les a puisées dans le livre d'Aristote { il se sert seulement de l'impresion Uywr^{^q} dans un passage <pH précède immédiatement ceint que nous av[<]His cité :

T>7[^] a[j.epi(jxov évoiffecaç* ta yàp Imp^{^i}Ssa xci yni^f [^]taxpt(yiv. To iiev TravTsXèç twv eîiaiv 7rX:Soog fii rnc-

TSTpa^{^i} o)[^] TrpcoTotç apiQiioïç T9 jxèν TrspiTTÛv xp [^]è àpxitùv* èl a>v xaicc auvo[^]ycayîiv Jéicot yivzxca âptS/xrfç. Msti â'ç Touç «pio(xoi\$ eu Çwaî; [^]eutépaiç xat TToXXoaTa?; ri yew/xē- TptKûc /Trpo Twv yuffixwv UTTOTtSgfxevoi fieyeSyj [^] xaJ T«iîT« wç ets aiTcous Toyç et[^]riTtxoùç av[^]yov àpiS[^]zouç xa« tàq- toutwv [^]PX*^{'^} • TO fxèν cxTi/xerov a>ç àpLtpkç eiç rijv [xovoc^{^a} [^]xhv 9i jfpa/xfxyjv o)[^] irpoir/iv Aaaiaatv etç ti[^]v Suàcfxy xaitiv.gTriyavetav «5 ciç èirt luXéov iiaaxâav e/ç ttîv xpid^{^o}L y elç ik Tsrjv TSTpa^{^a} to <jTepeiv.

Néanmoins ces idées ne sont pas étrangères au treizième et au quatorzième livre de la Métaphysique.

Ce qui cependant reste singulier, c'est que Simplicius ne renvoie pas du tout son lecteur au livre *théologie*

¹ Si Simplicius ne peut plus citer cet écrit comment Philoponus qui vivait après lui, pouvait-il le faire? Voilà ce qui engage Trendelenburg à admettre que Jean Philoponus n'a pas puisé à la source cette citation d'Aristote, quoiqu'il ne veuille pas prétendre par là que déjà du temps de cet interprète le livre *théologie* n'existait plus? Cependant Trendelenburg tout en avouant lui-même que Simplicius renvoie le lecteur non à l'ouvrage *théologie*, mais à son commentaire sur la Métaphysique perdu maintenant, n'a pas vu que cette notice toute simple renverse sa propre objection mentionnée ci-dessus. Car si Aristote, dans ses livres *éthiques* y dit que les développements donnés dans son ouvrage *éthiques* (*éthiques*) contiennent les idées des Pythagoriciens et des Platoniciens, et que Simplicius, en exposant dans son commentaire sur les livres *éthiques* ces développements, ne nous renvoie pas à l'ouvrage *éthiques* mais à son commentaire sur la Métaphysique, il est évident que c'est par la raison que ces commentaires n'étaient autre chose que les commentaires sur les livres *éthiques* qu'il regardait comme identiques avec les trois derniers livres de la Métaphysique. Ou bien, si Simplicius n'était point convaincu de cette identité, apparemment que l'écrit *éthiques* n'existait plus comme ouvrage indépendant, et qu'il se vit obligé de citer celui de ses commentaires, qui roulait sur un livre, dont le contenu

1. Goussier, in Arist. de Anima, p. 230, et ibid. not. 5. L. c. p. 231.

5. L. c' f ol . 7 : Kal axfiarepov /asv ii t&v âvlp&v ewoia iv rolç
tU rà fitrà rà

fwtoK&fML yeyptcfAfUitoii M/j^/ow rat, Voycz fol. 5, b, de la-
tradaction latine (R^r angelista Lungo Asulano interprète Venet.
1554).

D*ARISTOTÊ. CHAP. I » D, Ij a* 3j

^tait à peu près le même que celui du livre itcpi fiïùà^ fiaq. Je
penche ici pour la première de ces suppositions. Gar^ puisque
Âristote dil qu^ a développé les opinions des Pythagoriciens et
des Platoniciens dans ses liyreB izepi (fikooofMi; (ivcoiç irept (fi-
koaofiaç leyo (uévoïç'^^etcpxe Simplicius, pour expliquer ces
mots, dit que par ces mêmes développements on peut deviner les
expressions dont ces philosophes se sont servis (a>ç ex wv
ÛTr'ÀpcoxoTé- Xovç Xeyofji&vojv Tex/xoupeaOai) : il est clair
que Simpli*» cius a cherché ces développements (t<x Tcey^fivfa)
là où Aristote prétend qu'ils se trouvent. Il est donc impossible
qu'en citant son commentaire sur la Métaphysique y Simplicius
ait reproduit autre chose que la citation d* Aristote lui-même ,
quoique sous une autre forme, et enrichie des développements
que, dans son commentaire sur la Métaphysique , il avait ajoutés
lui-même aux mots d' Aristote.

C'est ici que nous avons amené la discussion au point où les
deux opinions opposées , de Brandis et de Muret ' d'un côté, de
Petit et de Tilze de l'auti-e , peuvent très bien se concilier.
Lorsque Touvrage Trepî yiXocxofuxç qui d'abord avait été un
Hvre indépendant, et a long-temps existé comme tel dans la bi-
bliothèque d'Alexandrie , vint faire partie delà Métaphysique;
Aristote, ou celui qui est l'auteur de cette rédaction, pouvait avoir

fait à ces trois livres irspi ytXocxof taç des changements considérables, justifiés p[^]r la nouvelle destination qu'ils avaient reçue. La réfutation des dogmes de Platon et des Pythagoriciens n'était plus un but essentiel de l'ouvrage. Dès lors les deux livres qui la contenaient ne devaient servir qu'à développer négativement la nature du pre-

Voyez ci-dessous d

38 DE LÀ MÉTàPBYSIQTJB

xâi«r prînoipe des dioses. L[^]Kposîtion plus détaillée des dogmes de ^& philosophes[^] qui pûrait avoir .occupé la plîïs grande partie de Toavrage dans sa première «édition[^] fit piaee à la critique ; et Âristote supposa plutôt les dôgme[^] qu'il ne les énonça. Maintenant[^] ce n'est plus que par la critique même que l)ous> pouvons juger des opinions de ses adversaires {ùç ex rôv vn Af>i(jrox{kovç Ityaiiévm Tsxf;.ae'pecr5«t). Plusieurs des pasi[^]ges deTé* critirepc (peXo[^]o[^]caç[^]auquel Aristote nous renvoie dans ses antres ouvrages , pourraient donc bien avoir été supprimés ààns cette nouvelle forme du livre; de sorte que ceux-là n'ont pas tort qui, avec Brandis, prétendent que nous avons perdu les trois livres ?repè tfikoao[^]iciç, puisque en effist ce n'est picns absolument le même livre dâfis son état primitif. Mais ceux qui , adoptant Fopinion de Petit, disent que nous l'avons encore , quoique sous une forme plus récente , ont également raison. Le livre primitif peut encore avoir existé long-temps, après que la rédaction complète de la Métaphysique eut paru dans rédiïion d'Andronicus de Rhodes , ou de qui que ce \$oit qui Fait faite.

Mais bientôt après il se perdit, lors-» qu'on vit que le contenu essentiel de ces trois livres Tref c fùio^<if{(x<; se retrouvait dans les trois derniers livres de la Blétabysique. D'après ce que j'ai dit, il est vraisemblable que déjà du temps de Sîmplicius et de PhiloponiUB ce livre s'était perdu dans sa forme première, 11 est vrai que Phiioponus le cite encore autre part, comme Trendelenburg ' l'a déjà remarqué. Mais cela ne prouve rien., puisque Trendelenburg dit lui-même que Philop<^nus prend souvent ses citations d'une seconde main ; et PliUoponus n'est pas le seul qui le fasse. Peut-être

-I. X. e. p. 330^ noU

d'àrisvote. oHiP. i^ D, i^ b. 39

ne savait-il pas aHl existait encore ou non; car il n'êtaît pas aussi facile alors de se procurer des livres que main* tenant. BraîMlis ' croit de même que le livre était déjà' perdu.

LE TROISIÈME LIVRE IIEPi 4>IAo2o\$iaZ EST IDENTIQUE
XVEC

LZ DOUnÈME DE LA METAPHYSIQUE^

Pafi3oii\$ outre. Les commentateurs d'Aristote, dont nous venons d'exami^erJes passages^ n'ont prouvé que] identité de dejux livres ittpi (fàorofid^ç avec. les deux derniers de la Métaphysique. Mais 4e douzième livre de la Métaphysique est paiement cité par Cicérpn comme étant ui^ lîy re i:epixfiko<jo(ficcc; de sorte que npus aurions dea prepves pour l'identité de tous les trois livres. Cioéron dans son dialogue De Natura Deorum^ I, L&^ dit: Aristoteles quoque in tertio de philo^ sphia libro multa turbat, a magistro Platoneuno dissentiens. Modo enim inenti tri-

buit omnem divinitatem, modo mundum ipsum Deum dicit esse :
 modo quemdam alium praeficit mundo, eique eas partes tribuit,
 ut replicatione quadam mihi motum regat atque tueatur : Tum
 cœli ardorem Deum dicit esse, non intelligens y cœlum mundi
 esse partem ^ quem alio loco ipse designavit Deum.

Velleius, Tun des interlocuteurs que Cicéron fait parler de la
 sorte , est un épicurien ; et quoique Cicéron

40 DE LA MÉTAPHYSIQUE

fut très-versé dans la lecture des philosophes grecs , il n'est
 pas à présumer qu'il ait puisé à la source toutes les citations
 qu'il fait j celles d'Aristote . surtout. Gâtèrent principalement les
 Épicuriens , les Stoïciens y et avant tout les philosophes de la
 nouvelle Académie qu'il avait étudiés , parce que c'étaient les
 écoles qui l'intéressaient le plus ; car elles étaient les seules qui
 dans ce temps fussent en vogue chez les Romains. Il ne paraît pas
 avoir possédé lui-même beaucoup d'ouvrages d'Aristote, puisqu'il
 en cherche des exemplaires dans la bibliothèque du jeune Lucu-
 Uus. Il avait donc apparemment trouvé cette citation dans l'ou-
 vrage d'un Épicurien , puisque c'est un Épicurien qui parle; et le
 dogme d'Aristote n'a pas été moins mutilé que les idées des
 autres philosophes développées par Velleius dans cette histoire
 de la philosophie ^ que Cicéron lui fait exposer. Cicéron * avoue
 lui-même l'impertinence avec laquelle le personnage qu'il intro-
 duit dans son dialogue, émet son jugement sur les différents sys-
 tèmes des autres philosophes. Cependant quelle que soit la mala-
 dresse qu'il a montrée ou Velleius, ou Cicéron lui-même, ou celui
 dont Cicéron a pris cette citation , il est impossible de mécon-
 naître * dans cette exposition de Cicéron la doctrine du . voil ^
 (mens) , qui se trouve dans le douzième livre de la Métaphysique

(ohap. 6 et suivants), où Aristote dit que le $\nu\omicron\upsilon\varsigma$ comme pensée de la pensée ($\gamma\omicron\nu\alpha\iota\varsigma\ \nu\omicron\tau\omicron^{\wedge}\epsilon\omicron\iota\varsigma$) est le premier principe des choses, la cause immuable de tout

i. DeFinikus, III, 3.

%, De uatura Deorura I, 8: Tnm Velleius fidenter jane, ut soient isti, nihil tam verens, quam ne dubitare aliqua de re vide-retur» etc.

3. Titze (1. c. , p. 84-87) a constalé l'identité des deux pas-sages par une comparaison détaillée et exacte.

d'aristotjs. CHAP. I[^] D, I, b. 4'

mouvement. Il ajoute que sa première émanation est le mou-vement du eiel , aux sphères duquel Aristote accorde la divinité , précisément parce qu'elles sont la première manifestation du principe divin de tout mouvement. Aristote n'attribue donc pas la divinité tantôt au $\nu\omicron\varsigma$, tantôt au monde, tantôt au ciel , comme Cicéron lui en fait le reproche. Mais il avance que la sub-stance intellectuelle de Dieu se manifeste dans la nature et dans le cours des astres, sans s'y perdre et sans être, pour ainsi dire, hors de soi. Malgré cette émanation, elle reste toute en soi et pour soi ; et ce qu'elle a créé, les flambeaux célestes et tout le monde, prend part, selon Aristote, à sa- divinité. « Une ancienne tradition, dit-il ', « que nos ancêtres nous ont laissée , porte que les « sphères iSont des dieux, et que la divinité embrasse « toute la nature. Si nous ôtons de cette tradition tout « ce qui appartient à la mythologie , il nous reste l'idée « que les premières sub-stances qui forment {es sphères « célestes , sont de nature divine ; et diaprés ce que qOus « venons d'exposer, cela est tout-à-fait juste. »

Cicéron ne semble donc point connaître encore la nouvelle rédaction de la métaphysique, puisqu'il en cite un passage comme se. trouvant dans l'ancienne édition, *irept feXo(7oç)eaç*. - Le traité *De Natura Deorum* était donc écrit, avant que la nouvelle édition d'Andronicus eût été faite 3 ou Cicéron a emprunté cette citation d'un auteur, qui écrivait dans un temps où l'ouvrage *Trepi filoocfiaç* n'avait point encore paru comme partie intégrante de la Métaphysique. Mais Cicéron dit que ce passage se trouve dans le troisième livre « *i:epi cpikoaofuxç*, et d'après l'ordre actuel de ces trois livres, s'ils sont

i. Métaphys. Xii, ch. 9, p. 254, l. 5-16.

identiques avec les trois derniers livres de la métaphysique, nous lisons ce passage dans le premier livre *wpi çiXowytay*, c'est-à-dire le douzième de la Métaphysique. Cependant cette difficulté ne doit pas nous effrayer, car elle confirme au contraire l'hypothèse que nous venons de développer. Le douzième livre doit évidemment être placé au quatorzième, comme nous allons le prouver. Ces trois livres de la Métaphysique traitent de la substance éternelle, du premier principe de toutes choses; sujet qui pouvait bien être celui d'un livre, dont le titre était *irept cfiktxiöfiot*. Les livres précédents de la Métaphysique exposent, au contraire, les principes des autres substances, c'est-à-dire des substances sensibles et finies. Ces trois derniers livres forment donc un tout à eux seuls. Or, dans le treizième et le quatorzième livre, Aristote dit ce que la substance première n'est pas, en réfutant les Platoniciens et les Pythagoriciens, qui ont prétendu que les idées et les nombres sont cette substance primitive. Dans le douzième livre, il développe d'une manière positive la nature de cette substance. Il prouve qu'elle est la pensée de la pen-

sée , dont la substance est l'actualité et Tentéléchie absolue elle-même (évépyeicc , evreXéxfita). Cependant jamais la méthode d'Aristote n'est de développer d'abord la nature de son objet, et de passer ensuite à la réfutation de ses prédécesseurs, qui ont traité de la même matière; il observe toujours la marche contraire. Il faut donc trans^ poser ces livres de la manière indiquée : XIH, XIV,

Cependant cette transposition n'est pas une siipponction seulement , que toutefois nous serions en droit de faire, parce qu'elle est amenée nécessairement par l'analogie constante des autres écrits d' Aristote, sans au-

d'àristote. chap. i, D, i, b. 4^

cQoe eKoeption. Mats il a Boih de noas apprendre loiméttie) au cotnineDcement du treisdème iiTre , que ce li^re 66 trouvait à la tétede tout œ traite. Le cotâancement est intéressant encore à d'autres égards. Exami-» Dons4e donc attentivement :

îlepi fjtèv ouv z^ç ràv ctia9r\zw oùae'ûcç eipinxcu xlç êdxiv f
^è wepî Tî5\$ îtar' evépyeiv.

Il dit qu'il ne parle plus ici de la substance sensible , mais de la substance intelligible , e'ternelle ; que la substance sensible a été traître dans les livres de la (puaixyĩ àapoamç ' , et dans le livre sur l'actualité. Ce dernier est le neuvième livre de la Métaphysique (o) , comme on le voit facilement par la lecture de ce livre. Le Sci-Tepov qu'il ajoute , prouve que la Métaphysique est la «uite de la Pliysique ; aussi avons-nous vu plus haut (G) , que dans la Physique , il fait espérer au lecteur la M^aj^ysîqne. Ces deux Ouvrages tiennent donc ensemble à peu près comme le livre ^fi«wK

Nixo/xa^{ewt} ^t la Politique, puisque les derniers mots de la Morale (Xeyupiôv ouy âf^{df}oi) forment la transition à la Politique , et que Taixteur^{te} dans la Politique un passage de la Morale en disant wpotepov '. U serait donc prouvé qu'Aristote lui-même est la cause du nom ^e la Métaphysique re[^] dans la suite , s'il ne Ta pas donné déjà lui-même à la collection des livres qu'il destinait à former sa philo[^]

1. ir nomme souvent cet ouvrage à fuaocà: Métaph. MU, ch. 1, p. 166[^] I. 8 ; XIV , cil.. 1 , p. [^] J. [^]. Et tiDtdt un , tantôt deux mwi-seriU de B«ldter ont également ce titre , mais seulement depuis le troisièrae livre*

2 Polit. HI, 9 : KxdUngp'sipvrron npôn pov iv toIç hOuoîs. Compare[^]: Elh. Nêiomach. V, 5.

44 DE LÀ MÉTAPHYSIQUE

Sophie première. D'autres' cependant croient , avec plus de fondement peut-être , que la citation ev t[^] fieOoitù T>5 Twv (fvmxm irepî t>5\$ SXyjç, désigne le huitième livre de là Métaphysique, parce qu'Arîstote y traite de la matière comme principe 'de la substance physique. On pourrait y ajouter encore le septième livre où Arîstote parle également de la forme et de la matière comme principes des 'substances sensibles.

Quoi qu'il en soit , la suite du passage est ce qui nous intéresse plus particulièrement ici :

el eau Ttç êcxTi , Trp wto v ta Trapà tûv âX[^]cav Xeyofxeva, 3'6û>-

pYlTéoV»

Or, ce qu'Aristote veut traiter ici en premier lieu, serait , suivant l'ordre actuel des livres, le dernier point, puisque les deux derniers livres , dont le résultat est purement négatif, contiennent une réfutation denses devanciers , qu'il voulait donner la première. Et ce que, dans ce passage , il dit vouloir examiner ensuite ^ c'est à dire s'il existe une substance immuable et éternelle, et quelle est sa nature , est l'objet du douzième livre. Si le treizième succédait au douzième, Aristote promettrait donc dans le treizième livre une chose déjà accomplie, dans le douzième , avant de l'avoir promise. On ne conçoit pas comment , si cet ordre , ou plutôt ce désordre a déjà pour censur Andronicus de Rhodes , la contradiction dans laquelle Aristote se mettrait avec lui-même, aurait pu échapper à cet éditeur. Cette inadvertance du célèbre péri patéticien excuserait en quel-

Samud Petit , I. c.p

d'aristote. chap. 1^a D^a I⁹ b. 45

que sorte les autres éditeurs de la Métaphysique qui , sans exception jusqu'à nos jours ^ ont tous commis la même faute.

Sja'ien , dans son commentaire manuscrit sur le treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique ^ n a pas non plus la moindre idée de la nécessité de cette transposition. Et quoique, à la fin du commentaire sur le troisième livre (B), regarde le douzième comme le plus essentiel ^ parce qu'il réut la plupart des problèmes énoncés dans le troisième , cependant dans le reste de son commentaire , il ne fait que Tapologie de Platon et de Pythagore, en disant dans la préface du commentaire sur le treizième

livre , qu'il ne veut pas paraître détracteur d'Aristote ^ qu'il reconnait son mérite dans la logique , la morale , la physique et les autres livres de la Métaphysique , et que ce philosophe ne s'est . trompé que dans les deux derniers. D'après Syrien le proverbe F i q i s coronat opus, ne pourrait donc pas s'appliquer à la Métaphysique , mais bien , dans notre supposition , si nous mettons le douzième livre à la fin.

Le livre Tieps (fikoatftai; se termine alors par un vers d'Homère :

L'univers est une monarchie , parce qu'il n'y a qu'un principe premier. Cette fin n'est pas indigne d'un philosophe , surtout si nous réfléchissons que c'est un de ses premiers ouvrages. Un des philosophes les plus distingués de l'Allemagne , l'Aristote de notre siècle , a de même terminé par les vers d'un poète national celui de ses chefs-d'œuvre , par lequel il a débuté. Après avoir exposé tous les arguments que fournit la raison, un philosophe peut bien citer à l'appui de son opinion l'auto-

^6 1>E tX MÉTAPHYSIQUE

rite, d'^uu poète y compte Aristote le cite lui-même dans le second livre, chap. 3 ^ p. 39, L 26^27 :

Ot Se iJLdp':vpa à|toutatv èitayecOcti 7roiyt>5v.

Le commentateur d'Alexandre d'Aphrodisias lui-même prouve , que le douzième livre est le dernier. Car , quoique Fabricius , comme nous l'avons déjà vu ci-dessus(B), et après lui Buhle' prétendent, que dans les bibliothèques on trouve en manuscrit des commentaires grecs d'Alexandre aussi sur le treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique, et que Syrien* cite même le

commentaire d'Alexandre sur ces deux derniers livres ; cependant toutes les éditions latines, qui ont paru de ce commentaire , ne contiennent que les douze premiers livres ; de sorte que le douzième est le dernier. En effet, si nous ne voulons pas ranger le treizième et le quatorzième livre avant le douzième, ils paraissent tout à fait déplacés et inutiles. Car pourquoi réfuter encore l'erreur , après avoir montré la vérité dans tout son lustre et dans tout son éclat, comme le douzième livre le fait réellement ? Et , même , quelle que soit la place qu'on assigne à ces deux derniers livres , jamais ils ne paraîtront fort nécessaires, et semblent n'avoir eu le bonheur de faire partie de la Métaphysique, que parce que, d'ancienne date, ils étaient réunis au douzième livre qui évidemment est la perle de toute la Métaphysique. Alexandre a donc eu raison de ne pas les commenter. En général , il se met dans le juste point de vue , en tâchant, dans tout son commen-

Aristot. Opéra omnia: Vol.1,p

3. Ad Metaph.. Xii, c.6,p. 271,1. 6-T,M. tO-12; ad XIV, e. 5, p. 305, 1. 2-5.

taire, de défendre la place de chaque livre contre ceux qui , déjà de son temps , ont reproché à la Métaphysique de manquer d'ordre, si elle n'a pas commenté le treizième et le quatorzième livre, c'est apparemment parce qu'il désespéra de pouvoir les rattacher naturellement à tout le reste de la Métaphysique. Syrien , au contraire, qui aime à prendre le parti de Platon contre Aristote , a choisi de préférence ces livres pour les commenter , afin

d'avoir une occasion de défendre Platon contre les réfutatioi^s de son disciple.

A Hhypothe^de, que le douzième livre ert le dernier, parait, s'opposer le passage XIV , eh. 2, p4 203, L 31-

32 : ov)Q <xy xoMVV bH iiSipi, eïntp [ih édiù)^
xoèvdri/payw fih ahoLi, x^arcep iv àlûiotç lijoiç ai/ifiéen' •npAyp-
LdLxeuâ^vaih OÙ il parle d'une idée qu'il développe dans le dou-
zième, chap. 6 ,p. 2^6^ 1. 16^16 : où yip ëaxai ii{vn<fii àit^q'
hié^ XexcLi yip to ^va'jxet ov f^n that. Mais il pôuyait avoir
énoncé cette idée déjà dans un autre ouvrage , ce que £v «XXotç
Xoyotç semble indiquer. Ou plutôt le troisième livre TTspî ffi-
koaotfiaç y c'est-à-dire le douzième de la Métapliysique, faisait
un traité à part, avant que, réuni aux deux autres livres, il vînt
former Fouvrage nepl ytXocxo-

Mais outre le p£|9sage de Gicéron , nous avons encore
d^autres preuves tirées du douzième livre , qui attestent quHl est
proprement le quatorzième. La jBn du quatorzième livre (N) ,
par exemple , où Fauteur dit que les éttes mathématiques ne sont
pas principes, se rattacha très-bien au commencement du dou-
zième où il pro^ met de chercher les print»pes :

Voyez ci-après: d

/g DE LA MÉTAPHYSIQUE

yêveaiv aitwv xaJ \ufi8ivcL ipoirov 5uva(j9ai aui'Êrpat^ toO
^i ytûûKTzà efvai xi (jiaSyifxaTixà tcSv atjflyîTÛv ^ &(; êvioi
Xeyouai , lunSe TauTtxç efvat tas àp^as-

et :

Ileût -rtç oiaiaç î% S-ewptix * twv yip oùaiwv cd âp^ac Jcai Ta
a?Tia ^Tqzovv':^*

Ensuite , Aristote parle dans le douzième livi'e comme s'il avait déjà r«^futé et mis à l'écart la doctrine des idées^ chap. 6, p. 246, 1. iO-ii. Enfin, il dît qu'il faut se rappeler les opinions des autres (iitfivîaOcu xaî ^iq TâvcE?.- Im ano(fdæi(;) , chap. 8, p. 250, 1.12-13, où Fauteur ne pouvait point avoir en vue le premier livre de la Métaphysique, qui traite également des dogmes de ses prédécesseurs , parce que originairement les trois derniers livres faisaient un tout isolé.

PREUVES GÉNÉRALES DE L IDENTITÉ DE L'OUVRAGE HÊPi ^IAO20«JA2 AV^G LES TROIS DERNIERS LIVRES DE LA MÉTAPHYSIQUE.

Cependant, malgré toutes les preuves que nous avons alléguées jusqu'ici , il n'est pas encore hors de contestation, si les trois derniers livres de la Métaphysique sont en effet l'ouvrage Trepî yi).o(jo(ptaç. Car aux objections particulières que j'ai réfutées ci-dessus, viennent s'en joindre de générales qui ne se rapportent pas à l'un des trois livres seulement. Une difficulté beaucoup plus grave que celles dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, c'est celle-ci. Dans le passage de la Auscultatio physica (11^ 2), où Aristotecile la (fikoao<fia, itpdxrij

D^ikRISTOTE. GHÀP. I ^ D^ I ^ C 49

^d'après un passage du 1. 1, ch. 9^ n^était point encore écrite, ' il allègue un peu plus haut les livres itepi f cXo- (jo(f{a(; comme un ouvrage qui a déjà paru :

E(7/xèv ydp 77&>ç nai Yjfietç téXoç * S^X^Ç yàp tô ou £yexa
 * eipyi'Tat S' kv toîig Ttepc ^ lAo^ofiaç.

La première question qui se présente ici , c'est de savoir, si cette citation peut s'appliquer aux trois derniers livres de la IV^lé-
 taphjsique. Le seul passage que nous pourrions produire serait :
 XII, chap , 7, p. 2tô, 1. 4, etc ; mais aussi suffit-il. Nous pouvons
 hardiment avancer que c'est Pendroit , auquel Âristote a voulu
 renvoyer le lecteur de la Physique. Car dans le passage de ce livre
 , dont nous venons de transcrire quelques mots , il dit un peu au-
 paravant, que le hut est ou bien le meilleur état d'une chose (
 ^ovXeraî yàp où irav fXvcu to Ib^aTOV xHh, oîKkà TO iSéXtec-
 Trov) , ou bien Ja chose ou la persbnnne elle-même , qui se trouve
 dans ce meilleur état (xcec xp(6p,zBoL (bç Yi^mv ivey.a. itdixtùv
 bnap'/iivxfùv* sajxèv y dp iruç Kac vpLtiç tIXoç). Simplicius *
 explique très-bien cette double signification du but :

Alla 7:wç YipLeiç rshi , xal ttûç)(f(ùp.eBoL Trâatv ; h oTi
 Jt^û^ TO tIXoç • TO piv cí)ç~To OU fvexa "h Ifeaiç , S nep œxot-
 tov oc vecoTepoi xaXouaiv , otov vj \jyUia, , ?c o iarpoç
 (nox dÇ^xai • TO Se èv & ToiîTo e5Ti xai S ittpiyiyvexcu p ôcj-
 Trep o vyiMVtùV * TOÛTO y dp êcjTi teXoç ùç w to, 8 xa« i^jx-
 erç Icxfxev.

Aristote ^ lui-même donne la même explication en moins de
 mots :

AiTToâç ik TO OU fvexa* to Te ou xai to & ,

De Anima II

50 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Comparons maintenant notre passage de la Physique avec celui de la Métaphysique, dans lequel nous avons cru reconnaître la citation d'Aristote. Il dit dans ce dernier, que « le souverain bien est le but, la cause finale, /< comme principe moteur de notre désir et de notre « pensée ». A cet égard le but est le meilleur état de notre être. Mais, continue-t-il : a le but appartient à un être dont une partie existe et dont l'autre n'existe pas « (ἐστὶ γὰρ τὸ οὐκ ἐν ἑαυτῷ, ἀλλ' ἐν ἄλλῳ τινὶ τῷ ὅλῳ καὶ τῷ μέρει). 3» Tel être doit donc se mettre en mouvement, pour atteindre ce qui lui manque encore. Voilà le second sens du but. La pensée qu'Aristote nomme le principe du mouvement qui nous porte au souverain bien, est en nous, de sorte que nous sommes nous-mêmes ce principe. Il est donc prouvé avec évidence, qu'Aristote a eu en vue ce passage de la Métaphysique, lorsque dans sa Physique il cite son ouvrage intitulé (f(.

Mais même en cas que l'existence de cette citation ne fut pas aussi palpable qu'elle l'est en effet, nous aurions point pour cela perdu notre cause. Car dussions-nous ne pas retrouver ce passage de l'écrit intitulé *De Anima* dans la Métaphysique, d'après ce que nous avons dit plus haut (A, vers la fin), cette difficulté pourrait encore s'applanir. Car, si les trois livres *De Anima* (I, II, III), qui traitent de la substance première, formaient d'abord toute la Métaphysique et ont été ensuite réunis avec des changements aux autres livres de la Métaphysique, lorsque Aristote étendit le plan de cette dernière et la donna sous sa forme actuelle, de-

vrions-nous nous étonner de ne plus trouver tel ou tel passage dans un livre qui n'est plus absolument le même ?

Simplicius dans son commentaire sur ce passage d'Aristote (1. c.) tranche la question, en disant qu'Aristote

D'ARISTOTE. GHÂP. I , D, I^c. 5l

ne cite pas du tout ici son ouvrage i^{epc} tfikoaoftef/Q^{txmê} sa Morale , où sans doute il parle en détail de la notion du but et de ses différentes acceptions j et qu'il nomme la Morale, philosophie en opposition à la Physique qu'il traite maintenant :

Vê'/ove Se yj Siaipemç auTÔi èv xoïç Nuoyia^{emç} YiQiKoïç, a T:epi^eXoaof laç nxleiy f{ko(jo(f{a,v ISiaixepov xaXoDy Traaoy TÏ3V YiOtychv T:p(xy(icLxe{av. '

Cependant cette explication de l'implication est très-forcée. Car, Fourrage (puejtxy? axpoa«ç appartient beaucoup plus à la philosophie proprement dite ou aux ouvrages ésotériques (oc xatà fiko(jù(f(dv léyot) que la Morale, si une fois nous voulons admettre cette fausse division en écrits exotériques et ésotériques. ' Simplicius a confondu les mots oî xatà (fikofjo<f(ciLv ioyot qui signifient œuvres ésotériques ou plutôt hautes sciences , avec les mots oc iztpi tfikoGOfiaç 16yt>i qui désignent un écrit particulier d'Aristote. D'ailleurs le passage de la Morale (I^c. 2) :

Eî \$in T4 TfiXoç s^{Tc} xm TrpaxTÛvoⁱ auto pou)^{fte9a}, ti alla \$i Sloc xovzq , ,

le seul , que Ton puisse appliquer ici , parle seulement de buts subordonnés à un but principal , mais pas du tout de cette double nature du but qu'il développe dans les passages de la Physique et de la Métaphysique

1. Jean Philoponus copie Simplicius, comme toujours. H dit io Arist.

Physica, f. 15: e[^]/syjaÔat 8e pjat T37V Ziaipsvtv TawT>jv rou ou fvfxa xatl iv rdli 7r«/»l

Tro[^]fMcSMorsM.

2. Comparez Micbeici : Commentarius fa Aristotelrs Rthica Nicomachea, I, c. 5, S 6, ^55-39.

dont nous venons de faire l'examen. Aristote ne peut donc pas avoir voulu citer sa Morale.

Néanmoins cette explication de Simplicius nous ap[^]prehd deux choses : d'abord, que Simplicius ne possédait plus le livre Trepç (fiko(jo(fioLç dans sa forme primitive, parce qu'il n'entreprit pas de chercher cette citation là bû[^] d'après l'autorité d'Aristote lui-même, elle devait se trouver. Car, s'il avait pu la constater, certainement il ne se serait pas vu réduit à une explication aussi forcée. Dans son commentaire sur le passage du livre nepl[^]uX[^]Ci ' il admet, à la vérité, l'existence d'un écrit particulier dont le titre était irspi cpikoaocpiaç. Mais dans cet endroit il pouvait apparemment profiter de la citation d'un de ses prédécesseurs qui l'ont abandonné ici. En second lieu, cette explication de Simplicius nous prouve que dans la forme actuelle de ces trois livres, c'est-à-dire dans les trois derniers de la Métaphysique, il n'a pas voulu, comme nous l'avons essayé nous-mêmes, chercher un endroit, qu'il pût reconnaître comme identique avec la citation d'Aristote ; et que par conséquent il n'était pas convaincu de l'identité des trois derniers livres de la Métaphysique avec l'ouvrage iepl (ftkotjorpiaç : ce qui considéré en soi, a dû sans doute nous paraître plus vraisemblable. "

Mais, dira-t-on, quelque constatée que soit par cette citation l'identité de l'ouvrage $\iota\epsilon\pi\iota$ ($\phi\iota\kappa\omicron\alpha\omicron\varsigma\tau\alpha\varsigma$ avec les trois derniers livres de la Métaphysique, toujours est-il très-singulier que dans le même chapitre de la Physique Aristote ait cité le même livre une fois sous le titre $\iota\epsilon\pi\iota$ ($\phi\iota\lambda\omicron\gamma\omicron\phi\iota\alpha\varsigma$, et ensuite sous celui de $\tau\iota\pi\delta\chi\tau\iota$ ($\pi\iota\kappa\omicron\alpha\omicron\phi\iota\omicron\iota$. Et

Voir ci-dessus : a , vers la Gn, p

d'aRISTOTB. CITAP. I $\wedge$ D $\wedge$ I , C. fô .

Voilà proprement le noeud de la difficulté. Je réponds à cette objection que , dans le temps où Aristote écrivait l'ouvrage $\wedge$ $\nu\omicron\rho\epsilon\chi\eta$] « $\chi\pi\omicron\alpha\alpha\iota\gamma$, il n'avait pas encore le plan, de réunir les trois livres $\mu\pi\iota$ $\tau\acute{\alpha}\omicron\delta\omicron\phi\iota\alpha\varsigma$ à la Métaphysique* Il pouvait donc les citer comme un écrit indépendant, et promettre en même temps le grand ouvrage. $\eta\epsilon\pi\iota$ $\eta\pi\tau\acute{\iota}\tau\eta\varsigma$ ($\phi\iota\kappa\omega\gamma\omicron\phi\iota\alpha\varsigma$ dont le plan était à la vérité déjà dans sa tête , mais pas encore avec tous les détails et de la même manière qu'il réalisa ensuite. D'ailleurs , puis-je que les citations , que nous rencontrons dans les différents ouvrages d'Aristote , ne sont pas toutes de la même édition à y beaucoup de livres d'Aristote renvoyant mutuellement de l'un à l'autre, de sorte qu'une foule de citations doivent avoir été ajoutées dans les nouvelles éditions , il serait possible que ces deux citations appartenissent à différentes éditions : celle de $\tau\epsilon\pi\epsilon\varsigma$ ($\phi\iota\chi\omicron\tau\omicron\rho\epsilon\varsigma$ à une édition antérieure , lorsque ces livres formaient encore un ouvrage indépendant, celle de la ($\tau\acute{\alpha}\omicron\phi\iota\omicron\upsilon$ $\eta\pi\omicron\tau\iota$ à une édition plus récente, lorsque Aristote avait déjà conçu le plan de la Métaphysique, telle que nous la possédons maintenant.

Enfin , on pourrait encore avancer contre l'hypothèse de l'identité de ces deux ouvrages que,* dans beaucoup de passages des trois derniers livres de la Métaphysique,. Aristote cite les livres antérieurs ; ce qui semble prouver qu'ils ont toujours été précédés et qu'ils ont toujours fait un tout avec eux. Dans le treizième livre^ chap. 6 , p. 270, l. 27, par exemple, il allègue le premier livre, : u); To Ttpcôiov £ir£9)co};oïifAev. Voyez ensuite: XII, chap. 6, p. 247, l. 8-10, et Xm, chap. 1, p. 258, l. 29, où il cite le neuvième livre; XIII, chap. 2, p. 259 , l. 31 - 32 , où il renvoie au troisième , etc. Mais ces citations peuvent avoir été ajoutées, lorsque dans une nouvelle

54 DE LA MÉTAPHYSIQUE

redaction tous les livres furent réunis en un grand tout* Voilà pour moi , si les trois derniers livres de la Métaphysique sont en effet l'ouvrage irepî (fikoaorfiçQ y nous aurions pourtant pas sujet de nous étonner d'y voir citer la Physique comme un Ouvrage achevé, après les avoir tu citer dans ce livre même, comme étant également* ment achevés. Voyez: XII, chap. 8, p. 250, l. 31, p» 251, l. 1 , iiàevKxai S^èv to^ç (fv(tiy.oïï nepi tout&»v ^ et XIII ^ chap. 9, p. 286, l. 20-21, 9 xi /xèv èv xoïç irepc fiatb^ç eïpvirat. Ces mots ont été ajoutés , lorsque les livres i:tpi (pikooù^ fiaç devinrent partie intégrante de la Métaphysique.

Les TROIS LIVRES H EPI 4»IA020*IA2 AVAIENT AUSSI LE TITRE IIEPi TÀrAeOY ET IIEPi ÎAËftN : CE QUI FOURNIT DE NOUVELLES PREUVES DE LEUR IDENTITÉ AVEC LES TROIS DERNIERS LIVRES DE LA MÉTAPHYSIQUE.

Muret ' et d'autres après lui ont tiré des mots de Simplicius cités ci-dessus (a, p. 39) , TtepJ (fàotxotftaç fxèv vuv ^éyei Ta

TuepJ louayaSou x. t. X., la conséquence ultérieure, que les trois livres Tuept (pikaoa flaq avaient aussi le titre de TrepçToû iya-Oov. Et nous n'avons aucun lieu de douter de la vérité de cette notice. Ce livre pouvait très-bien avoir un double titre, comme le livre d'Aristôte çuat/.yj ixp6^ amç (ou çutjtxa) porte aussi dans les éditions ordinaires

Varia, VU

d'aristote. cbap. 1 , Dj i, d. 55

le titre mepi àpx^^* ' Mais si Ménage (1. c.) ajoute , qite Samuel Petit ' réfute Muret par là même qu'il prouve quecesf livres nepi (fikoa^Uç sont identiques aveo les trois derniers livres de la Mëtafhj^sique ^ je ae vois pas la contradiction qui exi9te entre 1^ opinions de ces deux savants, à moins qu'il i^e soit impossible que le titre de nspi xqH àyaâoù convienne à ces trois derniers livres de la Me'taphysique. ' Or , cela est si peu juste, qu'au contraire l'évidence de ce double titre renforce encore la probabilité , que les trois derniers livres de la Mé» taphysîque sont véritablement l'ouvrage nspl ytXoaoy&s.

, EneSet, le douzième, le treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique s'occupent du premier principe de toutes dioses. Ce principe, Platon et Arislote le nomment Dieu. Dipu ^ suivant Platon ^, est le souverain bien , appelé abzQocyoLdov^ ou aussi tàyaôov comme dit Aristote. Il est donc probable qu' Aristote, ayant perdu par. la mort de Platon le commerce intime qui, pendant dixsept ans, depuis sa vingtième année, l'avait attaché à son maître^ et voulant exposer les dogm^ de celui'-oisur

• 1. ^atmi les trois in«iuadrR« i](ue fiekker a comparés pour r édition de cet ouvrage» lin seul a le doi#e titre , un outre pot te seulement le premier Uult^ et le dernier n'en a pas du tout.

^. L. c. p. 60-fti..

5« Diogène de Laerte oite; outre les trois livres tit/»l (pùùôfiétt dans son Catalogue (§ 22) , trois livres mpï rAyx9oij, C'est le mémo KVre portant dUféiteiitS' titres dans deux bibliothèques difr<6rentes ^ ou dans deux exemplaires de la même bibliothèque, sans qiie Diogène se soit aperçu de ridentité du contenu*

4. PhsBdrus, p. 246, édition de IfenrI Etienne (P. 50, éd!t. de ttekker);. Timœus, p. 29, (p. 25) , etc.

le premier principe des choses * , a donné à ce livre le titre de rrepî tiyaS^oS. Les cours 'de Platon sur cette matière^ cet ay-payoi avvoucrtai suivant l'expression de Jean Philoponus que nous avons citée (a, p. 29)^ portent également chez les commentateurs le nom de irspc to^ yaOoù, et ont été conservés sous le même titre par plusieurs de ses disciples *. Simplicius dit ^ :

Aa|3ot S'âv Tiç xa« napa SjTeuaArTTou xai Tiapà Sevoxpatouç xoù Twv êck'kfûv, oî irapeyérovTo èv tp izepi xéyaQoij toû IlXa- Twvoç ontpodaec Travreç yip avvêypa^v xai (Jteerwo'avTO xyjv

et dans un autre endroit ^ , en parlant également de Platon :

'Eksyey h toFç Tiepl zâycoSoU Xoyotç, oîg o Kpiaxoxùcf\ç xai HpaxXe/i^ç xac Effriaroç xac aXXoitoû IIX«t6)voc Itarpoi izapa." yevéïtvoi àueypd^oLVCO xà priQévxa atviypiaTwtoç^ coç epp)^9yï.

et bientôt après :

Καὶ Ἀλέξανδρος (ἔπειτα αὐτοῦ σὺν Τρεπτοῦ καὶ Χοιρῶν τοῦ Νεάρχου οὐκ ἔφη προπρίασθαι Ἀποχρηστὴν τὴν αἰσθητικὴν τοῦ ἀναγκαίου ἐκείνου, καὶ σὶν ἐκπαθεῖν.

Mais tandis que les autres disciples de Platon dans leurs ouvrages ne firent que rapporter les mots et les

1. Avant ce temps il paraît n'avoir rien écrit en matière de philosophie, et n'avoir publié qu'un livre sur l'Alai (Diogène de Laërte V, { 26), des ouvrages de rhétorique, etc. Comparez Stahr, Aristotelia, t. i; p. 59-70, et tout le chapitre, p. 37-73.

% Car Platon lui-même n'a nulle part, dans ces dialogues, développé de pareilles idées; il les touche seulement dans le Philèbe■ 3. Commentar. in Arist. Auscult. physic. fol. 32, B. (traduction latine fol. 25, a).

Ibid. f. 104, B (traduction latine, f

d'Aristote. chap. I, D, i, d. 67

idées de Platon, Aristote dans le sien les réfuta en même temps *, et développa jusqu'à la fin ce qu'il entendait lui-même par le souverain bien (dans le douzième livre de la Métaphysique).

Ainsi, ce n'est pas Platon seulement, c'est Aristote lui-même qui donne le nom de Bon à Dieu, le principe de toutes choses. Car, de tous les principes, dit-il, la Cause finale est la plus excellente : le Bien et le Meilleur (το κατὰ πᾶσι) est la cause finale vers la-

quelle tendent toutes choses. Dieu étant donc le principe le plus excellent , il est le souverain Bien. . ^

Aussi , les trois derniers livres de la Métaphysique eux-mêmes nous fournissent d'abondantes preuves que le titre Τρεπὸν ῥαγὰ Οοῖν leur convient très-bien. D'abord, dans un passage (XIII, ch, 3, p. 265, 1. 10-25), Aristote, pour excuser en quelque sorte Platon et Pythagore d'avoir pris les substances mathématiques pour premier principe , réfute l'opinion de ceux qui prétendent que les sciences mathématiques ne prononcent pas sur le Bien et le Beau ; car « Τὸ ὄρθον καὶ τὴν συμμετρίαν, -dit-il , « les espèces les plus importantes du Beau^ sont prin- « cipalement du ressort des mathématiques. »

Mais le passage le plus concluant se trouve XIV , ch. 1, p. 300, 1. 25, jusqu'à la fin 'du livre, où il prouve

t. U est donc évident que le' commencement du passage de Cicéron De Naturae Deorum, 15, mentionné ci-dessus, p. 29, dont le linot u n a donné bien, de la besogne aux critiques, doit être lu de la manière suivante : ἀμαγιστὸν Πλάτωνα οὐκ ἐπιστήμιαι. Car les autres disciples de Platon ne se sont pas éloignés des opinions de leur maître. U n n'offre en effet aucun sens ; mais les corrections de Petit (1. c. p. 46) una, et de Brandis (I. c. p. 8) non ne valent guère mieux. Titze (I. c. p. 74) propose de lire non uno» ce qui serait insipide.

Met. 1 , ch. 2, p. 7, 1. 17-21 ; p. 8, 1. 29-30, etc

en détail que ceux qui admettent que les idées et les* nombres sont le premier principe, de toutes choses, ne peuvent pas l'identifier avec le Bon , quoique ca soit 14 pourtant l'intention de Platon du moins. Cette contradiction manifeste , dans laquelle Aristote met Platon avec lui-même , est donc' le résultat substantiel de la réfutation contenue dans ces deux premiers livres. Dans le dernier , c'est-à-dire le douzième , Aristote développant au contraire la véritable nature du Bon^ que Platon chercha en vain dans les nombres et dan§ les idées, explique dans quel sens Je Bon , comme pensée de la pensée, est l'esprit divin et le principe de toutes cho&es; voyez: XII, ch. 7, p. 2^8, 1. /ietsuiv. Il conserva donc à cette matière le titre que son maître lui avait donné; mais il en ajouta un second, celui de iiepl çAocjoipta^^ pour indiquer par là q^ue la connaissance du souverain Bien ou de Dieu est, par excellence, l'objet de la philosophie et la seule sollicitude du philosophe.

D ailleurs^ dans plusieurs passages de SimpliciuS) nous voyons rapporter des idées contenues dans l'un ou 1 autre de ces trois derniers livres de la Métaphysique ^ et citées par Simplicius, comme se- trouvant dans les livres Tiepc ràyaSou. L'un de ces passages est celui que je viens d'alléguer le premier^ dont les mots, qui précèdent immédiatement, sont :

léyei Se 6 AXé|av3jpo; , 5rfy.(xxot iïkdx^va, vKhxtùV àfy^n Y,cd a`ÛToiv Toav {(ieûv to T5 Iv èaxi xoct ri àopuaxQç Sui(^, >5V fxéyci xat fjti xpov tksyev ^ w; %ad èv xot'<; rcepi xàyaQou` ApidxoxekYiç f xvYiiJiovevei, AdSoi x. t. X.

Les passages de la Métaphysique auxquels cette citation se rapporte sont : XIII, ch. 7? P- 277, 1. 7-8.

d'aristote, chap. j , D, I) d. 59

Oiht yip fi yéveai^ âi^rat ex t>!ç àopÛJTou ivàioi ou? idicev

Ch. 9, p. 283,1-12-13 :

o1 (xèy yip ex, ràv ei\$ i)V tou pLeyockov xac toû iixpoû iroioSacv.

Ottwç ^'ovv Xeyoucji xaiià avfjLJSatvet Sxioyzipfi , «Trep xaJ ■Torç £x Toi3 éyo5 xat ex t>5\$ ^ài\$ oç xyiç àopiiJTou.

N, cb, 1, p. 291, 1. 28, - p. 292, 1. ,1 :

o1 \$i lô àvujQV i>ç iv t(^ ryjv Sud^a ^è iopicxov lïoioivxeç fjLsydXou xoi fxixpoû , i;6pp(ù Xcfcv 7oi>v ^oxQU)/Ta)y xai (^vv^itcov Xiyoucjt. (Voyez aussi p. 290 , 1. 9-12.)

Gh. 2, p. 295,1.16.18;

Où yip \$h ij ^iç yj iopiTTOç «tria où Je tô fAéy<t xat ri crx){fAaT«,

Ch. 3,p. 299, 1. 26-27 :

Kcci ap.QL tôv ipiOp^QV yeuéaQai «XXgi); y? ê| évoç tac ^oed^o^ iop((j'Toy Q^Sivaxov xcet ix^rvov.

Il est vrai qu'Aristote ne nomme nulle part ici Platon oomme rauteur de cette opinion ; mais dans le dernier passage il est déjà daigne oomme individu, et dans le premier livre de la Métaphysique , cette opinion lui est ouvertement attribuée^ ch: 6, p. 20^ 1,28, — p. 21 , 1. 19 :

Effet aaÏTioL'xi «(ÎV) rû^ cùloiç, Taxe(V6>v axoiy^ûa Anctv^ Twv à)55yj (nXa'Twy) Tâiv éfvrvv tfvai (jtoix^î*' ^Ç P«iv ^^

liXyiv TO ixéya. xat tÔ fxixpov sfvat ipyic^ ûç S ovm'iqn^ to sv *
e| i'Ativtùv yip xaxi (xs5ef tv tou évôç xi eî^ri tivai Toù; àpiS"-

60 DE LÀ MÉTAPHYSIQUE

fxovç. To fjievToi yz ev ouçxiav eîvai, xat (xij ftefov yé xi ou
XéyedSat ervae^ 7rapa7rXy)(7tw; to?ç IluSayopÉcbiç IfXeye, xai
to Toùç aptSfjLOÛç atTiouç efvai Torç aXXotç t>3ç oicjtaç we-
rauxcoç exetvoic • ro 8i ivzi toû àirecpou wç évoç âijdSa izoirjaou
ym TO aiteipov Èk [leyakov xai /xtjcpou ^ tovt' iftov.

et p. 21, 1.25,— p. 22,1. 3.

IIXaTwv jxèv oîiv Trepc twv fy]TovfjLévwv o3t« iuipKTS ' çja-
vepov (J'ex TÛv €ipY\iiev(ùV, oT(^on; àTuxt v /xovov xep^pyj-
Tai, Tp T£ TOî Ti' 6C7Tt xat T>i xaxà TViV uX/iv * Tût yip eî^
Toû Tiiaziv aïucc iQÎq aXXotç , toF^ J* eîSeai to ev * Kaî riç ij
vlri v) uttoxeifiévYi , yLoSi* Yiq xi eMV) xà [liv èm Twv cdà^xîhv
, to 5è ' év ev xoïç eîSeat XéysTat , oTt aixYi \$u6ic iaxi to fiéya,
xat to juixpov.

Le passage du traité Trept xàyaS^ovy que Simplicius allègue
peut donc très-bien être reconnu dans les endroits du treizième
et du quatorzième livre de la Me'taphysique que nous ayons
transcrits. Et puisque l'écrit nepi xayaâoTj est identique avec les
livres Trept ytXoaoçiaç , comme on en tombe d'accord , puisque
Simplicius l'af' firme en termes exprès *, les derniers le sont aus-
si avec le douzième^ le treizième et le quatorzième livre de la
Métaphysique.

Le second passage de Simplicius , dont nous avon^ déjà plus
haut cité également la fin , confirme aussi cette identité.

Ap;^à; yàp xat tû5v otdôyiTWV to îv y.al xyîv àopifsxov (pctai

SuàcSa lêyeiv xov likocxcùvcc' Tr/V Se ào'pKJTov SvccSol xat
ev toFç

voYjXOÏç xiQeiç àneipov elvcci tkeyev * xac to p.iyoL^èi mai
tô

juitxpov àpxàç Ttôecç «Tteipov efvai e).eytv èv xoïç irepc
Tàytx-

S'oO Xoyot^ X. T. X. . •

« 1. Voir ci-dessus : a, au commencement, p. 29.

d'aristote. cnAp. i . D^ i, d. 6i

Et comme ces mots se rapportent encore mieux au premier livre de la Métaphysique qu'au;c deux derniers, parce qu'il y est parle du â-neipov comme dans le premier livre , on pqurrait croire que , d'ancienne date , ce livre était un livre de l'ouvrage iiepl ytXocjoyiaç, comme Titze Fa prétendu en effet'. Mais je crois plutôt que c'est du treizième ou du quatorzième livre que plus tard ce lieu a passé avec quelques modifications dans le. premier, lorsque pour rattacher Pouvrage Trepç çiXôeroiptaç à la Métaphysique, l'exposition historique des dogmes y fit place à la critique. Peut-être que les livres mpl ytXoaofiaç, ayant été écrits encore du vivant de Platon , ou plutôt dans un temps où sa mort récente ne permettait pas encore de l'attaquer ouvertement , Aristote^ dans l'ouvrage T;^pi çiXojotptaç, ne le fit qu'indirectement, sans le nommer , jusqu'à ce que , dans le temps qu'il écrivit sa TrpwTyj (fikoaoficc, il pût ouvertement, dans le premier livre, nommer l'auteur du dogme qu'il réfutait.

MaisSimplicius, en citant dans le premier passage le livre irept xiyaOoij , s'en rapporte au témoignage d'Alexandre. Cela paraît

prouver , qu'il ne pouvait plus se servir lui-même de l'ouvrage iis-pl rayaSoû, et en effet, nous avons vu ci-dessus (a, p. 36-38), que vraisemblablement les livres Τρεπς yiXodoyt'aç n'existaient plus du temps de Simplicius comme ouvrage indépendant. Ainsi, puisque Simplicius nous renvoie à Alexandre , c'est à celui-ci qu'il faut s'adresser pour tirer de nouvelles lumières sur l'ouvrage irc-pî TàyaSow.

L'endroit d'Alexandre , que Simplicius a signalé, se trouve dans son commentaire ' sur le sixième chapitre

i . Voyez ci-après : c.

p. 21 , a, de la traduction latine

61 DE LÀ MÉTAPHYSIQUUR

du premier livre de la Métaphysique (p* 21 , 1. 15-18). he^ mots grecs transcrits des manuscrits par Brandis ' sont :

Boij ÂptGTTOTéXyç Xéyet.

Alexandre reproduisant la même idée plus bas * encore une fois, dans son commentaire (Métaph.,1, chap. 9. p. 3a, 1. 9-19) , s'en rapporte, non pas au livre Tiepi zàyaOoij ' , mais à celui de iiepi <filoao(fiaç : nouvelle preuve que ces deux écrits sont identiques.

Le manuscrit grec diaprés Brandis ^ porte :

'E}tt(9era.i \$è t6 cipe<jy.ov oiioT;,' o xal iv tqTç Τρεπς (p il o(70 (fioLç etpy)X£. Bovlofievoi yàp xàovxoL (àei yàp oûcr/aç Ta

ovza Xeyei) Taûta dh ta ovra |3oyXop6Vot avdyeiv elç Tas àpy(àq aç uiréQevto (ijdav ^è œjxoX^ ^PX^' '^'^^ ovtwv tô jïeya xat TO p,iY.pov y Yjv ëXeyov àopïaxov Svàc^a.) dq i^ taivriv 9e- XovTeç Tca'vTa àvàiyeiv , tou /jièv f/rlxouç (xpyiç ëleyov xo êpoc/jj xaî fictKpov y o); è/c [laxpoTj xivoç xcd ^pciyo^ pjv yivèdof iypvxoc roù iunnovç) â èoxi iïéya. xaî.jjtocpôv, Yi àç 7raa>i\$ ypa(iiiyjç iv tw iTeptj) toutwv oWtjç* toi» \$è èiziiziSov xh tfTevov Y.cd TrXaTÛ ^ a xat auTa cVti jw.^ya xat fJUTpév.

Brandis lui-même cite comme endroit correspondant: Mé-taph. XIV, chap. 2, p. 295, 1. 29 -p. 296, 1. 1.

KaiToi ; ^pû!JVTat xat léyovm iïéya, fxtxpov, itoXù, ^X/yov, ej âv oi aptôiiioi ' • uctTtpw , ^payy ^ i^ w» to fOQicoç •

S. P. 50, a, de la traduction latine.

d'aristote. cmap. I, D, r, d. 63

oyxot.

Brandis ne se doute pas , que ce passage de la Métaphysique est le lieu même de l'ouvrage nepi (ptXoaoyiaç , qu'Alexandre indique; car comme dans son commentaire il ne connaît pas les deux derniers livres de la Métaphysique, il pouvait très-bien les citer comme un écrit indépendant.

Mais ce qu'il y a de plus singulier encore , c'est que Syrien qui ne rejette pas le treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique, nous renvoie également au livre itBpi fïkoaoxfictç y au moment même où il commente im passage du treizième livre de la Métaphysique (chap. 9, p. 283, 1. 12-17), qui contient les opinions de Platon sur le premier principe :

BouAo|X£VO(, ^fAoiy Kac rà [LzyiBri tcapdyuv àuo T(it»v d\;o ipyxiùv , tOLÎ T£ evoc icat rn^ aof»t(jTOU ^yacJog , h. fiev zHç Sv~ dioç (paal t>3V le ypoL^pLYiv xô iiaupov kccI Ppopj^ù laSsiv ^ to Te e:rûr€«îov to cTTeov jcat 7r>laTJ , ,to ts cJTe-peov to |3a6ù xai TaTcetvov» Taûrcc'yip siSri èieickovv tou yiey-cO^ou xat fxwcpoii tou £V Ty? aop«7TCi) (Jvacît. Tyjv Se. x.cf.ioc to êv^ çy](7«v, àpyj^v ovy^ ofiOLOa^ cidvjyov aTtavTeç* aW. ot piv auToù^ toÛç àpt6|xoi5 Ta eiS^ ToFç iieyéOecjiv eXeyov eTrtylpety, oîov SuoiSa. jxev ypajif^, xpidSet 8i eTZV-KiSd^^ 'zexpdScL Si dTepsw. TotauTût yàp ev Tofe TTgpî wXoaoyta^ ÎTtopii Tcepi IIXaTWVoç * oi eJs {lezé^ei tou ÊVo5 TO £f(îoç «ttsteXoi/v Twvfxeysôwv.

Le commencement de cette remarque n'étant autre chose qu'une amplification du passage commenté, le mot ToiaÛTa ne peut se rapporter qu'aux dernières lignes qui précèdent immédiatement; et l'idée qui y est contenue se. retrouve, en effet, tout entière dans un endroit de

6^ t>E LA MÉTAPHYSIQUE^

la Métaphysique, où suivant Brandis ' Aristote n'a fait que toucher légèrement le même sujet : XIV, chap. p. 299, 1. 3-6 :

SueiSoq xà fimYi, ÎK TpiocSoç J' taw; ri èmneSa^ ex Se xrijq t6rpdSoq T^ Gxsptij ri xaiel «XXwv aptfl/xwv Siatfépei yàp oi-eév.

Mais les mots du commentaire de Syrien qui sont puisés dans l'ouvrage nepl (filodorflaç^ nous les lisons presque littéralement (Totauia) dans ce passage de la Métaphysique, Gomment donc douter encore de Pidentité de ces deux ouvrages? Cependant, ni

Brandis ni Syrien n'en ont eu le moindre soupçon ; et ce dernier, en citant un passage de Férit même qu'il commente, crut alléguer un tout autre ouvrage d' Aristote. Car, empruntant apparemment sa citation du commentaire d'un de ses prédécesseurs, qui aurait eu encore sous les yeux le livre Tuepi çiXo<7oy?aç comme ouvrage distinct, et ne pouvant plus la constater lui-même, parce que de son temps cet écrit n'existait plus sous sa première forme, il fait naître à ses lecteurs la fausse opinion que les livres TrepJ yiXoao- (fiaç étaient tout-à-fait étrangers aux derniers livres de la Métaphysique , tandis que dans le fait il y a identité entre ces deux écrits.

Cet Alexandrin tombe dans la même erreur à l'égard d'un autre passage de la Métaphysique : XIII , chap. 9, p. 286,1. 6-8.

xat Tûc (xa9y)jui<tcxà dvo^i cùXoywç éydpiaev.

d'abistotb. ghap. i,i), If à. 65

En commentaDt ces mots, il dit qu'Âristote lai-même avoue ne rien Irouyer à redire que Platon ait sêps^r^ le nombre comme idée, du nombre mathématique. Syrien ajoute qu'Aristote confirme cela dans un endroit de son second livre nepi (fikêao^taç :

On Kai awToç ô^oXoyc? yLYi^h ilprixévâLi Ttpoç taç ejcecvwv \Ji:obÉaeiq (/riS^ dltoç TzoLpaxokovOeiv Tof^ et^iixor^ apiOyiotç^ €Ĭ!':ep hepoi tûv iiaOripLorum efef, pLccpvjpeî là èv tw |3' twv grept xrijç yiXoaoçtaç éj^ovxa toutov.t^ottov.

Ces deux passages n'en seraient-ils pas un seul, que ce commentateur, sans le savoir, oblige de se confirmer lui-même? Les

mots τοῖτον τοῦ ἐπεὶ se rapportent à ce qui précède : « Aristote le confirme dans l'ouvrage Τεστ ἀτχῶο-οὔχαξ de la même manière qu'il l'a énoncé dans « cet endroit delà Métaphysique ». La suite du commentaire ,

Ù(Txs ei akhiç àpiBfio^ al iSéai, fii (jia6y}fiaTtxD^ ie , oùiepx-
cuy Tztpti aixoiñ fñtîvÔeatv Ixot/xev S,v, Tiç yàp twv ye TrXst-

ne contient donc pas les propres termes du livre iztpi
fiXodo^taç cités par Syrien, mais le raisonnement de cet inter-
prète lui-même , comme déjà Texpression &Gte , et bien plus le
sens de ces mots , Findique évidemment : <c Si les idées sont un
nombre différent du nombre ma- « tliématique, il ne souffre pas
de composition. Mais « aussi, qui de nous admet un autre nom-
breque celui-là? » Brandis, ' qui dans son texte souligne cette
dernière phrase^ comme étant une citation des propres termes

G6 IHS LA MÉTAPHYMQU.E

d'Artatote, soupçonne, cUn; s la upte^ qu'ils peuvent tout aus-
 si Wen avoir e'té écrits par Syrien en aon propre -«otia. Les uoûts
 que ce derni^* ajoute le confirme»!; : « 'G^est « dofnc à la foule,
 qui ne connaît dWtre nombre que le « nombre arithmétique,
 qu'Aristote adresse ioi son nepro- « che; il ne touche pas ici l'opi-
 nion de ces hommes dî- « vins. » Ce nia%e de f reclus, à la vërilë,
 nous renvoie au second livre izepl iptXoaoytaç , tandis que le
 passage qu'il Oonimente se trouve dans le treizième Kvre de la
 Métaphysique , c'«6t-à-dire dans le premier livre izepl çjtXotxo-
 çuxç. Mais^ette difficulté ne doit pas nous arrêter; x^ai^le troi-
 sième livre de la Métaphysique n'est^il pas maintenant encore le
 second livre rc^pifàaoopc^i D'ailleurs, les livres pouvaient être
 arrangéz encore autrement, puis- Cfae Syrien nous dit lui-même,

dans son commentaire sur la Métaphysique^{XIII} -chap. 9^{p.} 286, 1. Il y a que quelques commentateurs commençaient déjà ici le quatorzième livre ; dans le fait , ce livre , tel que nous l'avons maintenant , est beaucoup plus que le treizième.

Mais l'ouvrage intitulé *h izepl 'zàvocOov*, ou plutôt ses deux premiers livres , le treizième et quatorzième de la Métaphysique, paraissent encore sous un troisième titre ; c'est celui de *Trep/ išeàv*. Car Syrien, à la fin de son commentaire manuscrit sur le quatorzième livre de la Métaphysique, prétend que ce qu'Aristote y dit contre la théorie des idées et des dogmes des Platoniciens et des Pythagoriciens se retrouve aussi dans le premier livre de cette Métaphysique et dans les deux livres sur les idées :

Tauia eettv a h toutoic àvxCKiyu xatç twv iludayopccfuv TLcd nXaTeuvxotjv àvSpm S^eoipiaic^ oc Sh TZtpdyiti xac xi év

b'ibistote. CBAP. I , Dⁱ d. 67

ohd Exerva iTâtpaXeXoiTrivac vojiA/ÇofjLev * où /uiy^v ov^ foa Iv ToF^ 9Tep< ec^ûv ^o ^iSXmç T:poq autoùç eipvixe * aj^e^ov yàp Xf^Tcet 'si avxà raura àvaxuxXoT.*

Ce commentateur dit donc en termes exprès, que les deux livres sur les idées contenaient à peu près la même chose (quoiqu'à l'égard) que les deux derniers livres de la Métaphysique. En faut-il davantage pour être persuadé que ces deux ouvrages sont les mêmes , Sans quelques changements nécessaires que nous avons déjà remarqués ? Malgré ces preuves si évidentes, il y a encore des savants qui nient l'identité des livres reçus (fikaotfiaç, ou *Trept tàvaSov* et *rrepc iieCùVy* avec les trois derniers livres de la Métaphysique. L'ouvrage entier se nommait

donc Trepî xôcyabov ou izepi (piko<TO(f{ocq , et une partie prenait le titre particulier de izepl elitav : car très-souvent les livres particuliers qui composent les grands ouvrages d'Aristote[^] portaient, comme écrits isolés, des titres spéciaux ; et dans notre cas les deux livres nepi el[^]tâv semblent même avoir^{*} été un ouvrage distinct sous un double point de vue. Avant qu'ils fussent réunis au troisième livre, pour former l'ouvrage Trept ytXocjoytaç , ils parurent isolément sous le titre de Trepî eitov j3 '. Le troisième livre, c'est-à-dire le douzième de la Métaphysique[^] avait alors une existence indépendante sous le titre de rcepi Tov iyaSoij od , en un livre ; titre que nous trouvons dans le catalogue de l'Anonyme , tandis que celui de Diogène de Laerte , comme nous l'avons dit plus haut (note ô, p . 55)[^] indique trois livres de cet ouvrage. Un manuscrit de Diogène[^] à la bibliothèque royale de Paris[^] a cependant , comme l'Anonyme , intitulé roû ayaOoi

68 DE hk MÉTAPHYSIQUE

cx^f . Lorsque ensuite ces deux morceaux Ttptl %19C}V |3' et Trepî ziyab[^]cij a! furent réunis , pour former les trois livres Tiepi (fào(7o(f ioLç , le tout portait encore , outre le nom de Tzzpl (fikoao(fi(Xij celui de irepc xiyaOoijf quoique i convienne le mieux au troisième livre (A), Plus tard, lorsque la Métaphysique fut rédigée , et que A forma le dernier de ses douze livres, les deux livres M et N furent séparés de nouveau du troisième livre Trepî ytXocjoyiaç : c'est ainsi qu'ils recouvrirent leur première indépendance , et reparurent une seconde fois sous le titre de irepi eiStijvj jusqu'à ce que , ajoutés fort mal à propos par une main indiscreète à la fin de toute la Métaphysique, ils complétèrent les quatorze livres de cet ouvrage.

Syrîen, à la vérité, cite les deux livres irepc ectov comme un ouvrage tout-à-fait différent, mais il est clair que, n'ayant plus devant les yeux les deux livres izepi çidoîv comme ouvrage particulier, il a pris encore sa citation d'un interprète qui vivait dans le temps où ces livres existaient détachés de la Métaphysique. Brandis * avoue lui-même que ni Syrien qui parle des deux livres izepl gtîwv , ni Diogène de Laerte et l'Anonyme qui n'en allèguent qu'un seul nepl ISéaç , " n'ont pu les voir et les consulter. Il ajoute qu'Alexandre d'Aphrodisias seul en avait une connaissance plus exacte, et qu'il s'en est servi pour ses commentaires. Voyons si cette assertion de JBrandis pourra se soutenir «

2. Diogène De cepeadaot, outre le livre $n^{\wedge} \text{riii IZéxç a}^* (\{ 25)$, en a encore un autre sous le titre $\text{nepl dZûv xal ysv\&v a'} (\S \wedge)$; l'Anonyme a également les deux titres ne/sl elSôv a' , et $\text{nep\ IZéus a'}$. Tous ces divers titres désignent de nouveau le même ouvrage, savoir les deux livres $\text{Tiipî eii\&v}$ de Syrien, sans que ces deux Utérateurs s'en soient doutés le moins du monde.

D ARISTOTE. CBKT, I, D, $I^{\wedge} \text{d. Sc}$)

En effet, Alexandre cite le premier^ le second et le quatrième livre sur les idées. Quant à la première citation qui se trouve dans un commentaire ' sur la Métaphysique (I, chap. 9, p. 28, l. 20-21), nous pouvons facilement la reconnaître dans >le treizième livre de la Métaphysique qui est, dans le fait, le premier $\text{uspi (pcXooro}^{\wedge} \text{ta; OU -izepi et}^{\wedge} \text{ûv}$. Les mots du commentaire grec inédit sont suivant Brandis : '

$\text{OKtvriv Tipoaîyjpinaaxo}$, à; $\text{h tw Tupcâr w Tuepè iitihv Xeyet}$.

c'est-à-dire, « Platon emploie la notion de la science, « pour prouver l'existence des idées ». Les arguments de Platon, par

lesquels il tâche de justifier la théorie des idées , et la réfutation qu' Aristote en fait , se trouvent , comme Alexandre le dit , dans le treizième livre de la Métaphysique, chap. 10, p. 287 et suivantes. Platon argumente ainsi : L'objet de la science est Universel. Or, les principes sont l'objet de la science : les principes sont donc universels. Mais chaque principe doit être une substance ; par conséquent les idées sont les principes car les idées ne sont autre chose que les. univ. versaux transformés en substances indépendantes. La réfutation qu'Aristote donne de cet argument sera exposée dans notre second chapitre (III , B, 2,b), où nous analyserons le contenu de la Métaphysique. Puisque Alexandre prenait le treizième livre de la Métaphysique pour le premier sur les idées , apparemment qu'il ne regardait pas les deux derniers livres de la Métaphysique comme appartenant à cet ouvrage, mais

p.28»b, de la traduction latine

.^9 ^^ ^^ MÉTAPHYSIQUE

plutôt comme un écrit isolé icepi iism. Voilà pourquoi il ne les a pas commentés j du moins suivant la traduction latine. Si., comme on Ta prétendu^ le commentaire grec sur ces deux livres existe en manuscrit , et nous avons vu que c'est possible , puisque Syrien cite même le commentaire d'Alexandre sur ces deux derniers livres , ' Alexandre, dans ce cas > aurait commenté aussi l'ouvrage nepl iætâv , et c'est ce commentaire qui existerait dans les bibliothèques. Brandis ' en cite même des passages grecs, mais il dit que l'auteur est un Pseudo-Alexandre, Vraisemblable-

ment , il a été écrit par un interprète postérieur qui a voulu compléter Alexandre, dans un temps où ces deux livres avaient déjà été ajoutés à la Métaphysique, ce qui, dans l'édition d'Andronicus, n'avait point encore été fait peut-être,

La seconde allégation d'Alexandre prouve tout aussi clairement l'identité de l'ouvrage avec les derniers livres de la Métaphysique. Alexandre, dans la suite de son commentaire sur la Métaphysique (p. 28, l. 22-27), dit qu'Arîstote s'est servi contre les idées de l'argument du *Tperoç ayOpoitoç* , et que cet argument avait deux formes. Selon Brandis *, le texte grec d'Alexandre porte :

T[^] fièv ovv lipéxYj TOt» zphou avOpc&Trou é[^]viyTQaet
âXXoi re >^^XP^^'^^^' ^^ Eu[^]jxo; aa(f6[^] èv toiq tepl Xé[^]eo)[^]
p xvi Si te- "XevxaioL ccuToc iv te tû xexdpztjà nepi î[^]ecùv mai
ev toute» (Aet okiyov .

p. [^]o, a, de la traduction latine

Aléxslidré développe fort au long les deux formes de cet Argument. Pour notre but il suffit d'eo[^] incMquer k seconde, dont Aïistolf sW servi lui-même[^]. C'est celle-[^]i ï Im hommes , étant st-
mUables entre eux /pcit»ticipent tous à Tidée de Thomme qui leur est eom[^] muhe. JKak puisque Tidée etles individus -sont égale[^] ment semblables y ils seront à leur to»r rapportés à un autre universel , qui leur est commun ; c'est le vphoq c&/&f[^]nH, et ainsi de suite* Cet argument se trouve en eflSst[^] comme dit Alexandre y bientôt après[^], [^]ns le premier livre de la Métaplijr-
sique , p. 39, l. i7-[^]i8 :

Kcù eifièv TO auto el\$àç tov /(îewv %ou tov |X6TCX°v^wv,
 endroit^ sur lequel Alexandre ' remarque expressément ;
 rprrov êcvBp(tînov Seixepov êWxa/uisv.

Alexandre £| également raison dédire qi|e cet argument se trouve aussi dans Touvr^gp xefw iâ\$&v. Car le p^ssag^ d'Ariôt-Qto ^iie nous venoti^ de citer , noua le ratrquvi>ns mot pqtr m^t, Xtll, cbilp. fty p. 268, h â-4, i;st>il oroy^We qw 1 wvroge mpl i^a^ ne soit pfts identique avec les deux derniers livres die la 91étapbysique, et qu'Aristote ait répète la même phrase dans trois écrits différents? Il est vrai que, suivant larrangement actuel des livres , cet endroit lie pourrait pas se trouver daus le quatrième livre izepl ISeùv , puisque maintenant nous le lisons même encore avant le passage qu'Alexandre a cité du prendre livre. Mais com-

p. 52, b^ de la traduction latine

ment décider si , par le laps du temps qui s'est écoule, et les diverses rédactions que ces livres doivent avoir subies, les matières n'ont pas changé de place ^ et â ces deux livres niaient pas été divisés en quatre? Gela n'est pas du tout impossible^ puisque, au commencement de M, il divise la matière qu'il veut traiter en trois parties^ qui déjà pourraient être autant de livres. Ensuite, Syrien, comme nous venons de le rapporter , ne dit*il pas lui-même dans son commentaire sur XIII, chap. 9, p. 286, 1. 1&, que quelques uns finissaient ici le treizième livre pour en commiencer un autre ? Il est donc prouvé par le fait, que les livres n'étaient

pas toujours arrangés comme nous les avons maintenant. Que faut-il de plus pour faire disparaître cette difficulté d'un quatrième livre ?

Quant au troisième livre ^ Alexandre n'en fait pas mention. Sa troisième citation se rapporte au second livre -nēpi t(JÊo5v ; ' et pour celle-là il n'y a aucune difficulté à la retrouver dans les deux derniers livres de la Métaphysique. Car Alexandre dit seulement en général que^ dans le second livre itēpl « ^ewv, Aristote énonce une quantité d'arguments contre les idées; et ceux-là se trouvent à chaque page àes deux derniers livres de la Métaphysique. Les mots grecs d'Alexandre, d'après Brandis *, sont :

Oa« âXka €V Tw âeutēptū Tcepi iie&v xyîv &ô^av tauT^îv élfī-

i. Aiexandr. Comment, in Arîst. prim. phil. p. 53, b(ad Met. I, C.9., p. 29, L30;-p. 30, 1. 5>.

d'aristots. chaf. \j Dy i, e. 7 3

Néanmoins , je dois donner raison à Brandis ', qui dit qu'Alexandre n'a cru ni à l'identité de l'ouvrage irepî xàyxBcv j ni à celle du traité ntpl iSem , avec les derniers livres de la Métaphysique, puisque , après avoir cité le p]*emier ouvrage , il allègue encore la fin de là Métaphysique comme contenant les opinions des Pytha* goriciens * ; ce qui se rapporte évidemment aux devL\ derniers livres :

Èpeî /xsvToc T7JV Tiepi Tdiv àpyCiV So^ay auiûv lit iraaav

Mais cela prouve seulement que l'ouvrage mpi xorya-- Boij ou Tîtpl iSedy n'existait plus du temps même d'Âle* xandre j et que lui aussi a déjà pris ses citations de ses prédécesseurs , sans les

avoir constatées lui-même. Quant à Diogène et à l'Anonyme dont Brandis prétend également qu'ils ont admis la différence de ces ouvrages j je crois qu'ils n'ont fait aucune réflexion^ ni porté aucun jugement sur le rapport que ces livres ont ensemble.

REFUTATION DE L'HYPOTHÈSE, SELON LAQUELLE LE PREMIER (A) , LE ONZIÈME (K) ET LE DOUZIÈME LIVRE (A) DE LA MÉTAPHYSIQUE RÉPONDENT AUX TROIS LIVRES OEPI <1>IAO20^iA£.

Je partage donc absolument l'avis de Samuel Petit ^, qui a soutenu l'identité des trois livres vepl (fào(70(f(aç

L. c. p. 42 et suiY

' ^4 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Àvec les trois derniers livres de la Métaphysique , M , N , A ^ rangés de cette manière. Il est évident que l'auteur a adopté cette opinion , mais Titze , en admettant l'hypothèse générale que les ^ (r€)i8 livres T:efi (ftkfmoflAçaeT^troiirèat dsms la Métaphysique j s'écarte pourtant de notre résultat k Tégard des livres particuliers, qu'il croit devoir employer pour rétablir l'ouvrage itepi yiXcKToy&; D'abord il fait l'objection ' que l'ouvrage Trepî yiXatfcç?/<tç n'aurait pas un bon commencement , si M en était le premier livre. Il est vrai que ce livre commence par rappeler ce qui avait été dit dans les livres précédents de la Métaphysique^ Mais si l'ouvrage est composé de livres qui ont été écrits indépendamment , réunis dans la suite aux livres qui leur ont précédé , il est évident qu'Aristote a ajouté les premiers mots de ce livre

p6ur le mettre et i lai^ n atec les autres. Si noiis retranchons ces mots»^ de ibéine que le dt de la phrase suivatite, le livre i:epi fikG<totfi<x^ aurait cormïienoé ainsi :

E7r£c Y} axé^tç (une variante ajoute auTyj) édiï, ttotsjDOV ei-jTt ttç TTapà zàç aîdQyjTà; ob(7taq axn/yitoç >tat âi^ioç i ouzt huy xac el eau tiç iati, TrpwTOV rà Trapi twv aXXcay Tieyoïieva S^etapritéov .

, Il n'y a rien à dire contre un pareil oaiïimeneémeot. Cependant, je crdis plutôt que le ^mmemrémeat du traité Trepî (f{ko(jo(fioLq a été retranché lorsque cet ouvrage entra dans Id composition de lia Métaphysique.- Ainsi nous ne devons pas nous étonner de ïie plus trouver

!• Bibliothek der alten litteratur Mpcl kunst. GoitiAgen, 1786-1794. Vïersles Sluck.

Tilzc, l.c p

d'àRESTOTE. CHAP. 1 , D, 1, C. ^5

dans le premier liyre vtpl fàùàcefiou; 1 endi'bii que Dio-^ gène de LaertSe^ dans son itpooipov § 8^ nou» oite :

Apt(7ToTéXy]\$ J' ev TupwTw Ttspi çiXoaofiaç (y>ia(v) xai Trpeaêvxépovç eîvai (toùç népdaç) twv AeyvTtxtwv^ xat ^uo xac auToùç ^fvai ccpyiç y àyoBov S(x{p.ova xa.1 xaxov ^atjfxovft.

Ni celui que Jean Philopontis ' nous a conserve :

« Aeyopevotç » tînev , eTiet^A fzy? ^osteF Op^ea)^ eîvac xi eTT»]^ ^ w; xaj avToç ev TOtç Trepî yiXoaoytVç Xéy«*.

Il est clair qu'une introduction historique , ou il traitait aussi de la philosophie orientale^ des opinions d'Orphée, etc. , a dû être supprimée dans la nouvelle rédaction. Nous ne trouvons des traces de ces passages qu'au commencement du second livre Trepl yiXocroçiaç, Nj ch, 1 , p. 289 j 1. 21 : ttoviêç \$e Trotoilat rà; <^PX'^^ Ivav- Ttaç, et dans le premier livre delà Métaphysique, où il ne touche qu'en passant les opinions des poètes et des anciens tliéologiens Sur les principes dé toutes choses , ch. 3, p. 10, 1. 29, — p. 11, î. 7, et ch. U, p. 13, I. 8-17.

Si , comme nolis le rendrons bientôt (2) vraisemblable, le ût eXccTTov est l'ancienne introduction du traité Trspî fi} oao(fiaiq , il n'y a plus la moindre difficulté. Néanmoins Titze * veut mettre A à la tête de Fouvrage Trept y tXocroytaç, et prétend que c'est à ce livre, et non pas à M et à N que se rapportent les passages de Simplicîus et de Philo-

Gomment, in Arist. De Anima F. fol. 5, a

2. Comiŵrez Cicéron , DeNat. Deor. I, 38: Orpheum poetai» do-
cei Aristoteles nunquam fuisse etc.

ponus^ OÙ ils disent qu'Ârislote expose (i(rropeî) les dog mes des Pjrrthagoricieos et de Platon '. Titze ajoute que le mot de taxops? lui-même ne convient qu'au livre A, et non pas aux livres M et N , parce ""que dans ces derniers il ne raconte pas (lazopet) les dogmes de ces philosophes | comme dans A, mais qu'il les

examine et les réfute. Cependant ne sait-il pas que $\iota\alpha\chi\omicron\pi\delta\nu$ a également le sens d'examiner? C'est ainsi que ce mot fournit une raison de plus pour retrouver dans la citation de Simplicius les livres M et N plutôt que le livre A de la Métaphysique.

Titze ' croit ensuite que le second livre $\iota\zeta\epsilon\pi\iota$ ^ $\text{fikoao}\text{fi}<\text{l}\epsilon$ répond au onzième de la Métaphysique (K) y parce que toutes les matières développées dans les livres intermédiaires (B-I) se retrouvent en abrégé dans ce livre, qui peut être regardé comme une espèce de récapitulation. De sorte que , si la Métaphysique d'Aristote ^ comme Titze ' le croit , n'est que le développement de l'ouvrage $\% \epsilon\pi\iota$ $\text{ftkoao}\text{fioc}\epsilon$, celui-ci comprenait déjà en abrégé toutes les idées de la Métaphysique. En effet y le livre K commence par exposer (ch. 1-2) les difficultés que la fin du livre A promet, lesquelles ensuite ont été détaillées dans tout le livre B ; et le reste de K résout en abrégé ces problèmes de la même manière que les autres livres le font. Pour soutenir son hypothèse, Titze cite le commencement de K qui , selon lui , est étroitement joint au livre A.

L. c p. 8183 et

d'aristote. chap. 1 , D, i^ e. 77

$\text{Twv Trpcirwv}\ \epsilon\acute{\nu}\ \omicron\acute{\iota}\zeta\ \text{Siriii}\epsilon\text{prioLi Tcpos ta } \&7\text{ro t}\acute{\upsilon}5\text{v aX}^{\wedge}\text{wv}$
 $\text{\text{£ep}}>]\text{fx}\acute{\epsilon}\text{ya } 7\text{r}\text{£p}\text{£}\ \text{r}\acute{\alpha}\nu\ \text{ipyCJv}.$

Cependant cette allégation du premier livre semble précisément prouver que ce livre n'avait pas précédé immédiatement, mais que plusieurs le séparaient de K^ parce que sans cela Aris-

tote n'aurait pas eu besoin de rappeler au lecteur le contenu du livre A. D'un autre côté| ce n'est pas contraire à Thabitude d' Aristote de lier de cette manière deux livres qui se suivent. Nous verrons dans le troisième chapitre (C, 2) jusqu'à quel point cette hypothèse ingénieuse de Titze est fondée , et jusqu'à quel point elle est fausse.

A l'égard du troisième livre Tcepi ytXoaoytaç (A), il tombe d'accord avec Petit, eomme nous l'avons vu cidessus (a, p. 37, etb, p. ÔO); et plus bas ' il confirme lui-même l'hypothèse que nous avons développée, en disant que, dans la rédaction de la Tupcory; (fikoqoficcj Aristote a mis les livres M et N avant A. Déjà Duval avait soupçonné quelque chose de semblable, puisqu'il prétend dans sa Synopsis * que l'ordre des livres doit être : M, N, K, A, Il combine donc en quelque sorte les hypothèses de Petit et de Titze. Mais toutes ces hypothèses ultérieures sont trop hardies et trop peu fondées pour mériter la moindre attention. Je m'en tiens à celle de Samuel Petit que je crois avoir mise à l'abri de tout doute parles preuves que j'ai alléguées en sa faveur. Puisset- il avoir été aussi heureux dans ses autres conjectures! Malheureusement nous ^^errons bientôt le contraire (5) .

% Comparez Sam. Petit, l. e. p. 34; Tilze, l. c. p. 72.

lie résultat de cette recherche critique serait donc que , 31 uous détachons de la Ilf étaphysiqvie , les trois derniers livres et le a ê^arro, de Tauthenticite duquel, comme nous verrons d'abord, Fantiquité elle-même a déjà douté, il nous reste dix livres métaphysiques que nous pouvons retrouver dans la citation du biographe anonyme : MeTayvanxà x' • Si cependant ce x' désignait vingt , nous aurions perdu au contraire six livres; et je ne veux pas nier que dans le commentaire manuscrit d'Asclépius

deTralles se trouve l'indication, que déjà à la mort JAristote plusieurs livres de la Métaphysique s'étaient perdus : '

Fpa^aç Tyjy Trapoudav Tip^y/xaietav y eTTS/x^j/ev ahvnnv^ Evèrì\im Tcô izcd^iù auToù tw Po^tco. Efra èxervoç ev6[jLi(jB ni thaï xaXov c!)ç êti^^^sv ex(Jo6^vat ecç ttoXXoÛç xr\\fxaûx-YiV izpaypareiaV èv tw o\)v jxéacj) xpovco eTîkiixYiae' xaï 8it(fB-dipy\Qcky Ttva To» j3tÇXtoi». Mtî ToXfxwvTeç Je Trpoaôervat otxoSev oî ^e- TccyevéfJTSpQi , (Jtà to ttoXù Travu XetTreaôai tyjç toù ccv^poq èvvoiaç, [lezinyoLyov èx twv aXXoav autwv TrpaypiaTetdîiv là Xet- TTOVta , ipiLoaavxzq wç ijv Svvoxov.

Voilà en peu de ipots lie noy^u et la gubetwoe de rhypothèse que nous avons développée jusqu'ici et que nous développerons encore.

EXAMEN DU SECOND LIVRE DE LA METAPHYSIQUE NOMM

A EAATTON.

Quant au livre a ^AaTTçy,^J/ean Plûlpponus doute déjà de son authenticité ; il croit que Pasistrate de Rho-

des.

1. Noïce des ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles par Ste-Croix. p.

D'ARISTaTB. CHA». 1'^ D, 2. ^9

des, frètie d'Endècofi «t disciple d'Aristote, en est Taul:e«r.'
 ûe/plus, sur los quinze fOdûmcrits queBekker dans son édition
 d'Ariâtote ^ compares pemr la Metaphj^sique, cinq manuscrits
 ajoutent au tilre de jc â^âcrooy les mots :

SI Asclépius de T-rafUes croît que ce n'est pas le aktfa, ïko-
 Lzxov^ mais le a)ya /xerfov de Pautbenticité duquel on a douté,'
 ce li'est qu^lne erreur de sa part; car il est condisciple de Jean
 Philoponus. Or , Sainte-Croix^ a prouvé par la collation qu'il a
 faite de deux manviscrits de la bibliothèque royale, cotés
 n'^aSVÔ et 23^5, dont Tun contient le commentaire d'Asclépius
 sur les deux livres de l'Arithmétique de Nicomaque ^ et l'autre
 celui de Philoponi^ sur le même livre , ^

i. Gomment, in Me t&ph. I..II, fol. T, v-er«. Ed. fraac. Pa- Iri-
 cii: Hune librum aiunt quidam esse Pasicratis, filii Boethi Abodli,
 q4ii erat fraVer £u'd««ii* Auditor vero fuit Aristotelis.

2. Voyez Sle-Croix, 1. C. p. 368 : Efôéiw^Totwv y^ ^ ri liAO.
 rriavpa fi^ta. ëypofpsv b ÀptTCOTiXinç r> t^ TtpapO'jvri
 Ttar/pLoxsta. • pié/pt yàp tou v' arotxsîou iypa^s xal aùrt&,
 Ttvkg Sa ff/oïixavtv , ,Stl Zstuerpict. * to yàp p-îV^oif piXfx , nspï
 oZ vûv npû" TUS Itod'éysxM , oîj fCigiv. civou peOrou , dXXà
 UgivtxXioui roû viou 8o>]âov , tou AZiXfOu t.ûî^p.àu y Tow
 irodpoav avroD.

4. XffxAwMÛ TOU TpcxXXiavou sic xb irpôrov ^têXïov tou
 Nuo/xkxov «îjpt^/AijTtx^ff ehar/^y9is vjfâXta Toîi àùrou
 vx,àXiot. tU rb IsvTspov ^tÇXio9.

5. Ê|>5yy}fffs tou ^iXotôvou els ûùo àpiBp.^imi e^aawyijjs
 ^tM;jMXO^ Toù r*/9X- o17VoÛ.

80 DE LA MÉTAPHYSIQUE

« Qu'Asclépius et Philoponus , ayant écrit sous la « dictée de leur maître Ammonius^ en avaient ré- « digé, chacun de son côté, et fort différemment, « les leçons » .

11 est donc très - probable qu'il en est de même de leurs commentaires sur la Métaphysique. Quant à celui d'Asclépius, son titre prouve qu'il n'est que le cours de son maître couché par écrit , comme nous Favons vu au commencement y note 1, p. 5. Ainsi Asclépius ayant cru entendre pendant la leçon $\epsilon\lambda\phi\alpha\ \iota\iota\epsilon\iota^{\circ}\nu$, au lieu de $\epsilon\lambda\phi\alpha\ \iota^{\circ}\alpha\tau\tau\omicron\nu$, rapporte son raisonnement au premier de ces deux livres , tandis que Philoponus est d'accord avec les autres notices que nous avons conservées. Asclépius a beau jeu en voulant prouver l'authenticité du premier livre ; car il est impossible d'en douter. Il ajoute aux mots , que nous venons de citer dans la note :

Οὗτε Ι(7Τ(ie okYiOéq, 2wÇeTat y dp -h toû Apiaroxikovç ^et-

Le premier de ces deux arguments est pris d'Alexan* dre d'Aphrodisias ; mais celui-ci s'en sert pour prouver l'authenticité du $\epsilon\lambda\phi\alpha\ \iota\iota\epsilon\iota^{\circ}\nu$:

Minor primus liber primae philosophiae est ille quidem Aristotelis opus, quantum ex dicendi caractere ipsaque disputandi ratione conjectura consequi possum.

Comment, in primam philos. Aristot. p. 44, a

d'aristote. CHAP. I) D« 2. 8c

Syrien est de l'avis d'Alexandre , puisque au commencement de son commentaire , quelques lignes après les mots que nous avons rapportés plus haut (B[^] p. 22), il reconnaît implicitement l'authenticité du £k[^]cL ekaz- T«v, en disant :

En fè iv TÛ eXâÉTTovt tîv a' iei[^]aç[^] 6u oiïte xat ev6uû)piov oiïie xot' e?ioç àTreepà ta açria.

Ce qui fait douter de l'authenticité de ce livre, c'est d'abord la réflexion que ce livre est beaucoup plus court que les autres ^ ' de sorte qu'il paraît une addition postérieure. Ensuite, il sépare deux livres, le premier et le troisième, qui semblent naturellement se suivre, puisque le commencement de l'un a une étroite liaison avec la fin de l'autre. Car, après avoir développé les opinions de[^]es prédécesseur[^] sur les principes, Arktote finit le premier livre par les mots :

Otra fè i:epi râv ovrcâv xourav â tt o p)? ae c 6 v êtvriç, '4i:ayi}i6(âfi€v itoXiv* ràl'/a yâp ov i[^] aûrûv zuïrop>Sa aifjLEV Trpoç tiç varepov air.op[^]aç.

Le commencement du troisième livre non seulement répète la même idée, mais emploie encore , pour l'exprimer, des termes assez semblables d'après la coutume d'Aristote , * qui aime à enchaîner de cette manière un livre à l'autre :

AvdytyYi Tçpoç ttjv eTriÇyjToufxévyjv eTTtaTyjfyxjv cTreXSgTv

i. Alexander Aphrodis. ibidem: Non tamen solidus, sed muUatus, et libri pars quidam. esse Tidetur, si quis iibri et initium et exiguitatem spectet.

2. Comparez: Ethica Nicomachea, 1. I, fin. et H, init. ; I. IV fin. et V. init. - Eustrate l'a déjà remarqué dans son commentaire sur la Morale < a. 1 , cb. 13) p. 35 , b , traduction latine de Félicianus , Paris , 1343 , voyez Ilichelet : Gomme, in Arist. Eth. Nicom. p. 92.

Yjixdi; TTpwTOV, Tzepl wv ànopUcTcti JsF tufioJTOV* taÔT« ^* Sjtiv,

jSovXo/xévoic Tupojpyou to gianopii(jai x,ak&ç * ii yàp S are-
po v evi:opicc 'kÛGtç tcSv irpoxepov «Tcopovpev Mi/ êcrt/é

Pelît ' admet cette hypothèse purement et simplement, et Alexandre d^Aphrodisias , quoiqu'il soutienne rautlenticite du aXya eXaiTov, est obligé lui-même de reconnaître Tétroite liaison^ qui existe entre le premier et le troisième livre. Il dit à la fiji de son commentaire sur le ^premier livre, en expliquant les. derniers mots de ce livre :

Significat autem qusefitioneB, quae in secundo Hbro disputantur. Ex quibus verbis HUIG LTBaO aSCUNDUS UBJSR PRoXIMU8 ESSX YID^iRI POTEST.

Et au cOmntncement du commentaire sur le &X(fa iXaTTov ,
* il répète cette assertion :

Quo fit, ut secundus liber potius prîmuni majorem sequi videatur, qnippe cujus principium outil îllûs fine cohaereat:

Cependant Alexandre connaît encore une autre explication, suivant laquelle les derniers mots du *akfx* (*xerÇov nHndiquent pas les difficultés que l'auteur propose dans le troisième livre, mais celle*» qu'il examine dans le *akffa tkoLxxov* même :

D[^]ARISTOTE. CHAP. I 9 D

Verum tamen[^] quæ in hoc loco pro* ponuntur, iam primo etiam minore li-»

bro disputantur. Praefatus enim illud ôra Si izepi tûv aix&v toukuv iT:opTirf siÇy âv xiç[^] ffrayéXS(«)|xev ndliv j de principiis et causis in proximo libro, qui minor primus inscribitur, quaerit atque disputât.

En effet, l'expression *i7rp(viX9b){A£v* semble confirmer cette explication» Le *aXtfç iXairov* reprend les principes dont traite le *ilfoL fx£i(by* et lève quelques *dilEcultes* qui n'avaient point encore été examinées. Voilà ce que dit Alexandre au commencement de son commentaire sur le *aX(fçL lAaxrov* :

Quatenus igitur in hoc quoque li- * bro de principj)is habetur sermo, hic a. primo majore non videtur discipulare, sed potius ipsum de principiis et causis agentem sequi, quippe in cujus calce sic scriptum sit, oaa[^] è Tuept ràv aûrtSiv TouTwv inopinèuv âv tiç[^] STravéXSùfxev 'Kàçkiy xocfo. yap Sot e; auTwv evitop-YiaanJLSV Trpoç xac vtriepov cafoptaç.

Cependant Aristote emploie *hcofipxoi&i* très-souvent, lorsqu'il fait, pour ainsi dire, un nouveau *comm/encç[^] ment.* ' Dans

le premier livre il a traité son sujet sous le point de vue historique , en exposant les opinions de

i. Comparez: ' Ethica Nicomachea, I, c. 7, fin. Aristote ou vortementat: H<U(ySè<aJiiv> ^X^di/9|c(iai>o{A^(u^ui<v(Aiisc« phfê, l, fin)-, ou bien ôTXXnv Ttonvx/iivous àpx^v (E th. Nicom. TU, c. i, § 1).

ses prédécesseurs sur les principes de toutes choses. Dans le aX^a l^arrov il reprend sans doute la nature de la cause première ; mais dans ce sens le troisième livre est un troisième commencement j Aristote y examinant dialectiquement les difficultés que présente la question des principes. Le mot de iTrovéXflwfxev ne prouve donc rien ici , parce .qu'il peut tout aussi bien se Rapporter au troisième livre qu'au «Xya î^aiTov.

Voyons s'il n y a pas d'autres expressions propres à décider cette question. Les mots Τρποç τὰς ιδζεποὺς cccroptaç désignent évidemment les problêmes proposés dans le troisième livre ; mais puisqu'il dit que nous ne pourrons les résoudre , qu'après avoir levé quelques autres difficultés sur les principes (Τοφ^ûç γὰρ «v ê^aÛTtûv εἰμopin^ (jaifxev Τρποç τὴν ἑξ verrepov anopiaç), il est clair qu'il prétend vouloir examiner les difficultés du ak(fa ^airov, avant de passer à celles qu'il propose dans le troisième livre. L'expression de ΤρpwTov, au commencement de ce livre, laquelle semble indiquer qu'avant ce livre il n'a point encore examiné de difficultés , ne doit pas nous arrêter. Car le commencement de B n'est qu'une récapitulation des deux livres précédents. Les mots ΤαÛτα ^' εἰῖiv Sca Te Tiepi avTÛv aXXw; UTueiXî^yacJt' tivêç rappellent le livre 5Xça fxeçÇov, et les motSvxav et ti X^P'5 toutwv Tvy;(av>7 irape&)p<fxévov le alfa IXaxTov : et il est impossible de les entendre autrement.

Il est donc constaté que maintenant il y a une liaison entre les deux livres oLk^a.^ mais cela ne prouve pas qu'elle ait existé toujours. Au contraire , l'insertion du âX^a IXaTTov a seulement fait disparaître la liaison qui existait entre «X^a fxeřifov et B. Car ce n'est que par une interprétation assez forcée , qu'on peut nommer «Tiopcai

d'àristote. CHAP. I,D>2. 8&

ce qui est traité dans le a' ^atrov^ et sans contredit les mots de la dernière phrase du premier livre , Sfjoc Sh Tiepi Twv aÛTwv TouTwv â7cop>îaei€v âcu xiçy se rapportaient prir mi ti veinent aux problèmes énoncés et développés dans tout le troisième ; car , comme le dit Syrien au commencement de son commentaire sur le premier livre, AaTTopyjTixov ydp icTiv okov to B. On pourrait donc croire qu'originellement B succédait immédiatement à âX^a pteiÇov i que, par conséquent^ ce dernier se terminait par les mots :

Oera Se izepi Tôiv àuteuv toutwv «Tropřtjgiey «y m , éTra-véXdufxev TToXtv.

en omettant le reste. Dans ce cas ^ le troisième livre, aurait commencé ainsi :

Avdyiri Tipoç • tiv iTTifyjToufxevyiv eTrwTigpiyii/ êTreX-Serv» iixdû; TrpwTov, Tiepî wv anopyjaûn Set T^pûiTwv. Ecm^è tor; eÛTTop^jai |3ouXo(iévoi\$ irpopyyou to ^ia7rop>5ffai x-aXô»;

en omettant les^ mots raOïa ^' fctiv ôaaTe Tiepc avTwv aXX-coc ;j7r€tX>î(pa(ji Tivscç, xat e? ti x«pî toutwv iMyyoafç T:apt(ùpafiévov^ qui n'ont de sens qxie, lorsque les recherches

des deux livres akfct. eurent également reçu le nom de oTtopiai : ce qui devint indispensable par l'insertion du aX^a tkoLzxov. Ces mots ont donc été ajoutés plus tard par celui qui, en rédigeant la Métaphysique, a placé le cd ekeuzzov à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui.

Supposé, que le a' IfXaTTov ait été incorporé dans la suite aux livres métaphysiques, il se présente la question de savoir si le rédacteur a eu raison de le faire ou s'il a mal fait. Ici les interprètes sont de nouveau partagés

86 DE LA MÉTAPHYSIQUE

dstuB leurs ôvîb. Alexandre, au commencement de son commentaire sur ce livre, dit que les derniers mots de ce livre feraient croire qu'il appartient à la Physique; cet* il se termine ainsi t

La fin du passage annonce à la vérité la première des difficultés proposées dans le troisième livre et levées dans le quatrième. Mais que signifient les mots ? «c Exa* « minons d'abord la nature; c'est ainsi que nous ap- « prendrons à connaître les objets dont s'occupe la « Physique. » - « Ces mots, dit Alexandre' à la fin de son commentaire sur le a' êt.atTov, si nous les prenons au pied de la lettre^ prouvent que ce livre n'appartient pas à la Métaphysique, comme nous l'avons remarqué au commencement; mais qu'il semble être « une préface à toute la philosophie spéculative, dont la partie qui doit nous occuper la première est la Physique (cujus prima pars^ « quoad ni)«*, est Physiica. »

Car Alexandre croit avec Aristote que la Physique, quoique science dépendante et subordonnée à la philosophie première doit pourtant, dans l'instruction, précéder la Métaphysique,

puisqu'elle nous fraie le chemin à la connaissance du premier principe. Ainsi, quoiqu'il soit par sa nature la première science, elle ne Test pas pour notre intelligence (quoad nos), mais c'est la Physique qui occupe cette place»

d\lI;»TOTE. CHAP. 1, D, 2. 87

Si nous adoptons cette explication d'Alexandre ^ la Physique et la Métaphysique forment un seul tout, comme nous Favons déjà remarqué plus haut (C, p. 2ft, et D, i^b, p. û3)j et le a} ê^arrov est l'introduction commune à ces deux ouvrages, Tilze' a épousé cette opinion, sqns nommer son auteur. Il croît que le «' e^atrov est le commenc^ement du premier livre yuatxyj; àxpoaff£(i)\$, écrit avsm les autres livres de cet ouvrage, et qu'ainsi s explique le titrç de îrept à|3x>5ç, qui dans quelques manuscrits est donnée ce livre * et que nous trouvons encore dans le catalogue de Diogène de Laerte (V, § 23), tandis que FAnonyme l'appelle Tcej-DÎ ip/wv î? yvaetîg a' . (Tétait le titre (pie ppt^tait ce livre comme ouvrage distinct, avant que les autres lui fussent ajoutés, pour former la yuatxyj «jtpoa^tc

Mais le cC eXatiov ne peut pas avoir eq cette place ; il n^est absolument qu^une introduction à la philosophie première y puisqu'il parle de la nécessité d'un premier principe, c'est-à-dire de la vérité une et indivisible qui est la cause de la vérité de toutes les autres existences. ^ D'ailleurs, les mots qui précèdent immédiatement la der/îi^'ç, phrase du livre, (îioTTEp où yvcjtxoç TpoîTo;, exolueut direc^tem, eut la Physique. Mais comment concilier ces. deux dernières phrases qui paraissent êtr^ en îioiitradiction absolue? D'abord, on pourrait dire que.le\$ mots, ^«ÎTrep pi ^ycjiKoj o ipoTuo;, se rapportent à ce qui précède immédiatement, xyjv ^^ axpt-

% Voyez «i-dessus ; i , d.

Mélaph. U , ch- 1, p. 56, l. 20-27, etc. , clc

88 DIË LÀ MIÉTÂPUTSiQtE

torç fL>j ê)[ovaiv S>yjv , d'où il lire la conséquence : « Voilà « pourquoi lès mathématiques n'appartiennent point «: à la Physique. » Il faudrait alors adopter la leçon qu'Alexandre même semble préférer comme étant plus généralement répandue de son temps ^ ^toTtep ov ovaioxç 6 loyoq i mais maintenant dile ne se trouve que dans un seul manuscrit de Bekker. Cependant Aristote a-t-il Besoin de dire que les mathématiques et la Physique sont deux sciences différentes , ou qu'elles n't)nt pas la même méthode?

C'est ce qui a engagé Alexandre à donner la préférence à une seconde explication assez ingénieuse des deux phrases. L'exactitude mathématique, dit Aristote, ne peut avoir lieu que dans les choses immatérielles. Aristote veut donc, suivant Alexandre, Tndiquer la différence qui existe entre la métaphysique et la physique. Celle-ci ne jouit pas de la dernière exactitude , parce qu'elle s'occupe d'objets matériels. La métaphysique , au contraire , qui traite de la substance immatérielle, est susceptible de la plus grande exactitude; sa méthode n'est donc pas celle de la physique (^lo- Tiep ou (fvdiytoç è TpoTTtoç). Néanmoins, pour bien comprendre la métaphysique , il faut préalablement étudier la physique (Ao cxentêov Tzptjùzovy xt' ecJTev yi yvatç). C(Si telle a est la bonne explication , continue Alexandre , « ces mots ne signifient pas qu'il faille traiter ici de « la physique, mais

qu'on doit l'apprendre avant d'étudier la métaphysique. Car tel est l'ordre de l'édification ; et celui-là seul qui est versé dans la physique, pourra tirer du fruit de ses études métaphysiques. »

D ARISTOTE. CHAP. I, D, 2. 89

Mais cette explication elle-même me semble encore un peu forcée. Car que faire des mots qui suivent ?

« C'est pourquoi il faut d'abord avoir étudié la « physique (ce qui nous fera connaître l'objet de « la physique) et examiner si toutes les « causes et tous les principes sont du ressort de d'une seule science ou de plusieurs. »

Puisque Aristote discute effectivement ce dernier point dans la Métaphysique, il est plus naturel d'entendre de la même manière le premier membre de cette phrase. Cependant ce n'est pas un traité de physique qu'il veut faire ici, mais expliquer la phrase : « Il faut d'abord parler des principes métaphysiques » de la substance physique et sensible. » C'est précisément ce qu'il fait dans les livres suivants de la Métaphysique E, Z, H, O, avant de passer, dans M, N, A, à la substance immuable et immatérielle qu'il indique déjà dans la J, I, avant mais que, pour le moment, il abandonne de nouveau, dans le but de traiter d'abord de la substance sensible.

Cependant, quelque naturelle que cette explication me paraisse, je crois pourtant que la dernière phrase du premier chapitre a été ajoutée par le rédacteur de la Métaphysique, lorsqu'il a incorporé le premier chapitre à tout l'ouvrage, tel qu'il existe maintenant. Car originairement la Métaphysique, sous la forme de l'ouvrage

j:Bpi ^tXofjotfiag y ne traitait que de la substance éternelle et intellectuelle ; et ensuite seulement l'auteur y ajouta le traité de la substance physique. Voilà ce qui explique aussi pourquoi Aristote, après avoir développé les principes de la substance sensible, et avant de passer à la sub-

stance éternelle, récapitule dans tout le onzième livre non seulement ce qu'il avait dit dans les livres précédents de la Métaphysique; mais encore plusieurs points exposés dans la (funoA ixpoûrtq. Ou bien, si les mots du «' Harrov , ^to axeirtcov irpârov xE êâwf n fit^tCj existaient déjà primitivement dans ce livre, lorsqu'il précédait immédiatement le treizième, les livres intermédiaires n'existant point encore , il faudrait sans doute donner à ce passage la seconde explication d'Alexandre mentionnée ci-dessus. Dans tous les cas, à la fin du livre, xai cf jxca^ èmtJT^liYiq x. T. >., semble avoir été ajoutée par une main postérieure,- pour créer une liaison entre le second et le troisième livre.

Que ferons-nous donc du a' çX^xttov ? Ici se présente «ne hypothèse que je ne puis m'empêcher d'émettre^ parce qu'elle me paraît tout-à-fait naturelle, et qu'elle est préparée déjà par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur ce livre; c'est la suivante : Si les trois livres ^epi (fCko(jo<fiag ont été la première ébauche de toute la Métaphysique, le tx' ekarrcv me semble être l'introduction 'ou le premier livre de cette première édition de la Métaphysique, comme Alexandre la déjà senti confusément. Avant de nommer la Métaphysique irpo5i:ii <piko- Go^ioL^ Aristote l'avait appelée • ^tXoao^ea , parce qu'en effet elle est la philosophie xar' I|o;j;>îv ; et tandis que d'autres livres apportent encoi^ d'autres noms *, le ay IXocTTov a conservé à cette science le nom qu'Aristote lui avait donné originairement * :

Voir ci-dessus : C> p. 25 et suiv

b'aaistote. chap. I , D> 2« 91

OpO^ Se êx'tf' ^M xo yiçikeĩaQoil t>îv fiXoaofiav eict-

Le titre Tcept ziyaOou convient tout aussi bien au a' eXaTTov que celui de îrept ytXofjoytaç. Gompai'ez par exemple, ch. 2, p.38, 1.21-22:

AW/ oc To &T:eipov Troeouvreg Xavôavoucrtv é|aepovvTe\$ t»5v Toû âyaSoil (fimv.

Le nom de yiXodoyta ne revient plus dans les autres livres de la Métaphysique, à l'exception du onzième (par exemple clî. 3, p, 216, 1. 17), par une raison tout-à-fait semblable. Car K nous conduit immédiatement aux livres de la Métaphysique qui d'abord avaient été nommés nepi (filotyocplcc^ , et qui s'occupent de l'objet principal de la philosophie , c'est-à-dire de la cause première.

Une autre raison que je veux alléguer pour soutenir mon hypothèse, est celle-ci. Le a iXatiov prouve (ch^^ 2) qu'il n'y ,a pas une infinité de principes, mais qu'il existe une cause première, le principe éternel et immuable des choses dont les trois derniers livres de la Métaphysique traitent ensuite au long. Il y a donc une plus grande affinité entre le a' ê^attov et les trois derniers livres, qu'entre ce livre et Jes livres intermédiaires, par lesquels, dans la suite, il a été séparé des derniers.

Enfin le dc' IXatiov dit (di. 1) que, pour la recherche de k vérité , il est bon de considérer les opinions de» philosophes antérieurs; c'est ce que l'ouvrage ^Ipl fO.o^ (sofiou; fait eJEective-

naent, puisque dans le premier et le second livre (M et N), Aristote examine les opinions des

9^ DE LA MÉTAPHYSIQUE

Platoniciens et des Pythagoriciens , avant d'enseigner la véritable nature du premier principe. Ce qu'il dit dans le premier chapitre de notre livre, p. 36, 1. 8 :

Où $\text{fxOVOV} \wedge \text{E} \text{X}^{\wedge} \text{P}^{\wedge} \hat{=}\text{ZiV SUOLIOV TOVTot}\zeta$, $\text{WV OV TI}\zeta \text{XOtVWViJ-}$

$\text{xal yàp ouTot cjuve}\zeta\text{oxovTo ti' vnv yàp e|ev } \text{7rpo}>7<7\text{X}>\hat{=}\text{O'av rjfu}\&\text{v.}$

répond donc exactement aux mots que nous lisons dans le premier chapitre de M , p. 259, 1. 3-6 :

$\text{Kaì et Ti Wyfxa xotviv rjvul Kayieivoi}\grave{\eta}$, tout' $\text{c}^{\wedge}\text{ta fx-}^{\wedge} \text{)ta}\&' \text{n/xctfv S}\backslash\text{j(jy}^{\wedge}\text{epoLiv(}\grave{\eta}^{\wedge}\text{EV' iyaitrixov yip eì t}\zeta\text{ Ta fx}\grave{\eta}\text{v xoXXiov 'kéy o1}^{\wedge} \text{Ta }^{\wedge}8 \text{/xy? X}^{\wedge}\text{V}\textcircled{R}^{\wedge}* \text{}^{\wedge}\textcircled{R}^{\wedge} \text{}^{\wedge}\text{}^{\wedge}* \text{}^{\wedge}\text{o|ai irepl toutwv.}$

Ce n'est donc pas ici seulement qu'il donne à connaître son intention d'examiner les opinions de Platon et de Pythagore, mais déjà les mots du second livre,. $\text{T}>\hat{=}\text{v yip t'iiv } \text{7rpo}>3(\text{jxy]cxav i}^{\wedge}\text{fx}\hat{=}\text{v}$, se rapportent incontestablement à Platon du moins.

C'est ainsi que nous pourrions expliquer aussi d'une manière satisfaisante plusieurs redites dans le premier et le treizième livre, et surtout la répétition presque littérale de plusieurs pages, I, chap, 9, p. 28, 1. 6 -p. 30, 1. 29, et XIII, chap. 5, p. 266, 1. 22-p. 269, 1. 25 : Dans la première édition de la Métaphysique , je veux dire dans le livre Tiept $\text{}^{\wedge}\text{tXocrofa}\zeta$, Aristote n'avait parlé que de Pythagore et de Platon , mais fort en détail. Suivant le plan plus

vaste de la Métaphysique, il voulait donner dans le premier livre une histoire complète de la philosophie jusqu'à son temps ; car il se propose d'examiner les opinions des philosophes sur les

d'Aristote. chap, I , D> a. gS

principes et les causes de toutes choses , par conséquent aussi de la substance sensible , non pas seulement leurs opinions sur le premier principe intelligible. Il fallait donc accorder moins d'étendue à la critique de Platon et de Pythagore, quoiqu'elle occupe encore dans le premier livre plus de place que celle des autres philosophes. Mais nous ne devons pas nous étonner de trouver dans le treizième et le premier livre les mêmes choses sur Platon et Pythagore. Car pourquoi changer et exprimer autrement une seconde fois ce qui avait été bien dit la première? Ici encore le prince des philosophes grecs s'appuie sur l'autorité du prince et du père de la poésie grecque.

Si le premier livre formait le premier livre ; comme le portent Fânonyme et un manuscrit de Diogène. ' Les critiques de l'antiquité pouvaient donc être d'opinions différentes^ les uns faisant de ce livre une introduction à la Physique , les autres le mettant à la tête de l'ouvrage , soit comme un nouveau livre , soit qu'ils l'aient réuni à M. Lorsque Aristote. étendit le plan de la Métaphysique , il écrivit au lieu de la première une nouvelle introduction (A). Mais comme la première qui, originairement, se rapportait aux livres qui contenaient des livres qui ne se trouvaient pas dans le premier, le rédacteur ne voulut pas sacrifier cette ancienne introduction , et ajouta à la seconde; de sorte que nous avons, conservé les deux introductions aux deux

groupes que forment les livres de la Métaphysique. Moyennant l'addition de quelques mots(xa(^ec

Voir ci-dessus : B, p

fuaç imdxinfiYiq /a^ t. X.) ^ la place que le ce' eXotxxckv occupe tnainienail, paraît être tout*^fait naturelle. Mais d'à* bord il se terminait peut-être par les mots jio axemew

TrpuTov tt' cTTiv 1^ ^ori^ ' ûvxu yip Ttai ircpc xarûàv ri (fruauuii

Snkov Icrtoj lesquels auraient procédé immédiatement la première phrase de M , hei è' i otU^iç «vryj ç<Jt« nixe-' pov (axi xiç i:api xà^ ofLidOrixi^-ovaiaq «xcvijtoç %cd of&zog

x»T. X. C'est ainsi <}uele a! iXarcov serait ce ccHnmencement qui, selon Titse, manquait au livre M, et parcoa-* sèquent à tout Fourrage Tief^l <ftkoaofictq\

flTPOTflÈSES SULfAlTT UESQtJELCES ON A-OITAGHE-LK aiIITotME ^ LE SIXIEME ET Le CINQUIEHE LIVRE m LA METAPEVMQirS.

Après cette première épuration par laquelle nous a voté re-tranché quatre livres delà Métaphysique, voyons si les dix autres qui restent ont été écrits d'un seul jet et augmentés ensuite de quatre livres , d'un livre (a^ cX«txov) après le premier et des trois autres (A^ M, li) après le dixième (K). Ici les conjectures se présentent d^elles^mêmes, et en pareille matière, comme en tant d'autres, il n^y a que le premier pas qui coûte. Puisque d*or-

dinaire les livres chez les anciens sont tous à peu près de la même longueur , chacun formant im v olumen dans le sens des Anciens, le àlffo: iXxxxow^ déjà à cause de sa hrièveté , ne semble pas à juste titre pou* voir ^re regardé comme un livre complet, mais plu* tôt comme un appendice du premier livre ajcMité dans

Voyez ci-dessus : 1, e, p

D'AniSTOïfi. CoAP. 1, D^ 3^ a. ^5

une decoiide édition , puisque] explique quelques points que le premier livre n'avait point décidés. Celai- ci avait parle de quatt*é principes , de la cause matérielle , de la cause formelle , de la cause efficiente et de la cause fi*' nale; le a' l^atrov prouve qu'il n'y a pas un nombre infini de principes, mais qu'il fqt les ramener à un seul, la cause finale de toutes choses. Un examen plus approfondi des autres livres de la Métaphysique fera voir que plusieurs, d'entre eu3ç sont dans le même cas que le a e^aT-Toy, nommément le sixième et le huitième.

EXÂMEN OU BUITIEHE LIVRE DB LA METAPHYSIQUE (h).

Pour parler d'abord de ce dernier, le septième lièvre développe la nature de la substance (où(7(a) qu'il appelle aussi eBoç^ * et ses difierentes acceptions; ' elle est un des quatre principes dont la connaissance est du ressort delà çiXoaroyta TrpwTrr^ comme il est dit dans le premier livre. Le huitième livre qui n'a pas la juste longueur d'un livre a une étroite liaison avec le précédent dont il n'est qu'une ahiplification ultérieure. Il commence ainsi :

Ididem, ch.3, p. 130, 1. 13-16; et tout le livre

C)6 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Après une courte récapitulation, Fauteur expose dans notre livre les résultats qu'on peut tirer des recherches du livre précédent. C'est ce qu'Alexandre a déjà remarqué au commencement de son commentaire sur ce livre : '

Quae tum in superiore tum in tertio abhinc libro disseruerat, ea non quidem omnia (hoc enim esset eadem rursus disputare), sed tamen potissîma quæque. (nam haec summam appellavît) repetit atque in pauca colligit^ et cujus causa dicta ca sint exponît.

Ce livre ne peut avoir été écrit que lorsque toutes les parties de la Métaphysique furent réunies, ou du moins dans un temps où Aristote avait déjà ce dessein. Car non* seulement il se rapporte aux livres précédents , et spécialement au septième , en rendant raison de ce qui y a été traité, p. 165, 1. 7-9 : -

(voyez Z , ch. i-5^p. i3i, 1. 29; - p. 136 , 1. 15, ch.l2. p. 153,1. 6; . p. 155,1. 16.)

et p. 165, 1. 9-12:

ËTTst \$i 6 ooKJ^oq y^^yoÇf ^£ 'kiyoç [Upn êy(tiy avayxaToy Y.cfx TTSpè fiépovç fv iieù y ttoTa xijç oxjtriaç iîépri kac noïa o'J* x.ai ei TaîïTa, Ttoci tou opi^fxoû. (voyez Z, chap.

p. 230, a , de la traduction latine

b'aristote. obàp. I, D, 3, a. 97

Mais un peu plus bas (1. 13-14) notre livre nous renvoie aussi aux deux derniers :

Ce livre semble donc être un de ceux qui furent écrits pour servir de lien aux différentes dissertations qui composent cet ouvrage.

Si nous supposons Tin verse, qu'il a ête' ëdrit avant eux^ il faudrait admettre que le livre I est la première ëbaucbe de Z^ qui l'aurait remplace dans une nouvelle édition. Dans ce cas, toutes leff citations que je viens de signaler appartiendraient à une seconde main. Ce livre aurait commencé alors par Ces mots (p. 165, 1. 17- 18):

vTroxÊi/ievov.

Et il est très ^ remarquable que deux manuscirts de Bekker omettent la phrase précédente, 1. 15-17 :

Nîiv SeTzepi tcûv oiiokoyoviiévûiv oûdKÔv è'nfkOùiiiiev' au-Tae S* ehlv aï aedSyjtac'.

qui aurait servi de liaison entre la nouvelle introduction et Tancien commencement du livre. Il est difficile de décider cette question. Ce qui pourrait nous engager peut-être à adopter la première de ces hypothèses , c'est d'abord la remarque , que dans le huitième livre la doctrine du septième sur la matière et la forme , comme substances des choses sensibles , semble ^trë exposée avec plus de clarté et de précision. Ensuite , Aristote, comme voulant remplir une lacune, s'y étend

d'avantage sur la cause matérielle , tandis que le septième livre était spécialement consacré à la cause formelle. Enfin, le huitième livre sert aussi (chap. 6) à préparer le livre suivant, en frayant le chemin au traité de Pacte et de la puissance. Il est vrai que le neuvième livre commence à développer cette matière , comme si elle n'avait point encore été touchée dans le précédent. Mais cela confirme précisément notre supposition que le petit livre H n'avait pas d'abord été le devancier du neuvième qui pouvait aussi avoir été un écrit indépendant , avant que le livre H l'eût mis en liaison avec les livres précédents. Cette liaison est indiquée à la vérité au commencement du neuvième; mais elle n'a été créée que plus tard, puisque originellement le septième livre semble avoir été beaucoup plus rapproché des trois derniers qui traitent de la substance immatérielle et indépendante. Car, au commencement du livre (chap. 2, p. 130, 1. 6-12), Aristote dit qu'il ne veut faire que l'esquisse (*uTroTUTrwdàfxlv^i*;) d'un traité de la substance pour passer immédiatement à la substance immatérielle , et à la fin du livre (chap. 17, p. 162 ,1. 7- 12) il prépare cette même recherche.

EXAMEN DU SIXIEME LIVRE DE LA METAPHYSIQUE (E

Si ensuite on considère attentivement le petit livre E, le sixième, on voit qu'il se rapproche évidemment du quatrième (F), et que ces deux livres ont entre eux le même rapport que nous avons découvert entre H et Z. I^e quatrième livre ^ après avoir prouvé que l'être

d'aristote. ghap. I» D, 3, b. 99

en tant qa'U est {io èv f 8v) et même les principes du syllogisme , le principe de contradiction et l'exclusion du tiers (principium contradictionis et principium exclusi tertii), appartiennent à une seule science^ finit par dire que cet être en 9oi est un premier principe immobile qui y pour toutes choses , est le principe de mouvement. Le sixième livre revient à ces idées^ que le cinquième (A) , qui n'est qu'une foule de définitions ontologiques, semble avoir interrompîtes entièrement. Le quatrième livre commence ainsi :

Eattv eTwaTĩ/xyj tiç ^ Sewper xi ov ^ ôv xoi zi tovtw bi^dp/oi^Ta xa6' aito.

Le sixième commence à peu près de la même manière , avec cette différence cependant qu'il parle de l'objet de la science en question, tandis que le quatrième parle de cette science même. Les premiers mots du sixième sont :

Tj Svta.

Et à la fin du livre Aristote dit (chap. 3 , p. 127 , 1.

SxeTTtéov Si xoù Svxoç abxoij xi aĩxiot. xai xiç àpxiç y ôy.

Ce livre fait donc la transition du quatrième au septième , qui développe en détail l'objet de cette science , la substance (oiata). Ensuite le quatrième livre finit par les mots :

Jr

Eait y dp XI «£(xiver xi xivovfjieva' xaî to tt^wtov xt-voûv axcvyjTOV a\jx4.

Le sixième rappelle ce principe (cliap. 1, p. 122, 1. 28-29):

et un peu plus bas, p. 123 , 1. 5 - 6 :

H 8i TrpciTV) (se. (fCkofjodfioL) xat 'Kîpi -/(ùpiaxà, y.cd axl-
VYiXo:.

En un mot, ce dernier livre explique et amplifie le quatrième, qui avait dit seulement que tous les principes étaient l'objet de la même science , qui est celle de l'être en tant qu'il est. Le sixième livre indique le nom de cette science (TrpwTyj yiXoaotpia ou S'eoXoyix>5) , et développe comment elle se distingue de la physique et des mathématiques (cbap. 1). Il parle ensuite de l'être qu'il faut exclure de cette science, en disant que l'être accidentel et la vérité purement logique ne sauraient être traités ici. Ce livre paraît donc être, en effet, un supplément du quatrième ajouté à une édition postérieure , sans que l'auteur ait entrepris de refondre ces deux livres , pour en faire un seul. .

EXAMEN DU CINQUIÈME LIVRE DE LA »&ÉTAPHYSIQUE
(A) : IIÉPi

TûN nOSAXJCiS AEFOMÉNîlN.

Ce fait avéré , il s'en suivrait nécessairement., que le cinquième livre (A) n'a aucun rapport avec les deux

d'arISTOTE. CHÂP. Ij D, 3, C. 101

livres , entre lesquels nous le voyons place actuellement; et déjà Ménage " a suivi l'opinion de Petit, " qui croit que ce livre a été insère' plus tard à cette place. Cette hypothèse est très-ancienne et remonte à l'antiquité classique, puisque Alexandre d'Aphrodisias^ la connaît déjà et justifie la place que ce livre oc-

cupe maintenant. On ne saurait nier que cette hypothèse ne soit soutenue par la plus grande vraisemblance. Car ce livre ne contient que trente définitions ontologiques qui ne sont pas même indiquées par le moindre mot à la fin du précédent ; elles formaient donc évidemment un traité indépendant , inséré ensuite dans le coi'ps des écrits métaphysiques. Titze ^ croit qu'il appartient à la logique d'Aristote. Diogène de Laerte ,, qui ne commît pas encore la réunion de tous les ouvrages métaphysiques, cite ce livre comme un traité isolé sous le nom de T^epi Twv Tioaaytijq Xeyofxévwv h xatà TrpoaSsejtv a' . Or, ce titre, le premier du moins, est le titre authentique qu'Aristote a donné lui-même à ce livre dans la Métaphysique, par exemple, au commencement du septième livre:

et au commencement du dixième :

L, c. p.' 36 et

;^w\$ Jippyjfxévotç eîpyjTat Trpotepov.

Dans cette hypothèse ces passages ont été ajoutés par ne main postérieure , lorsque le traité irepc xw iroa^x^ 'keyofiévtùv deyint une partie intégrante de la Métaphysique. Le sixième livre paraît, à dessein, rappeler ce qui venait d'être dit dans le cinquième , pour qu'on ne remarque pas rinsertion (chap. 2 , p. i2â , 1. 25-26) :

AXX èizei TO ov to oirXâç Xeyo/xevov léyeTancoT^i^tâç, ây ev jxèv iv^ to xaTct (juiiSeërinoç , frepov ^è to cà^ àXti" Qé^ x. T. X.

n finit aussi par les mêmes mots que nous lisons à la tête du septième, pour que, d'après la coutume d'Aristote, les livres paraissent tenir ensemble :

^avepov y hf oFç ^cupptaafxeda mpl tov i:aaa)((ùç T^éyexcu exaoTov^ ôti 7roXXa;fû!>\$ Xéyexai to ov.

D'un autre côté, Fauteur n*a pas. eu soin d'effacer toutes les traces de Findépendance primitive de ce livre. Car tandis que nous venons de citer plusieurs passages où le traité izepi noaayi&ç Xeycixévuy est regardé comme appartenant à la Métaphysique , il j en a d'autres qui prouvent le contraire.

D'abord, nous pourrions all^[uer un endroit du cinquième livre même : chap. 2 , p. 88^ 1. 24 et suivantes. Il traite des quatre espèces de causes , sans renvoyer

I. Cet impaifail indique qu'Aristote avait d^ P>rié précédemment de cette matière. Voyez Michielet: Comment, in Arist. Eth. Kicom. IU, c. 5, I ô, p« 136-157.

DARISTOTE. CHÂP. I > D^ 3^ C. Io3

le moins du monde au premier livre qui en avait déjà parle très au long ; pourtant «i ce livre avait procède le nôtre , Aristote , suivant sa coutume , n aurait pas manque d'en faire mention dans celui-ci.* Ensuite il y a un second passage, où A est cite clairement comme un écrit étranger à la Métaphysique , IX, chap. 1, p. 125,1.19-20:

Oti fjtèv ouv noKkoLy^ùq XéyEtat i- Uvaiitç xat to SivaaOccij

Malgré cela , les définitions ontologiques de la 3)jvani^ se trouvent plus haut dans le cinquième livre (A), ou elles forment

le douzième chapitre. Cependant il est impossible d'expliquer iv àXXoiç , par un autre livre du même ouvrage. Dans ce cas Aristote dit toujours èv Trpc&Totç, npoTepov, SarEpov^ év'iicofxi-voc; etc; èv álloic ou ak'XoOi indique nécessairement , que le livre allégué est étranger à la science qu'il traite en le citant. ^ D'autres endrcûts que j'ai encore rencontrés , dans lesquels le cinquième livre est cité de la même manière, sont tirés du dixième., chap. II, p. 202, 1. Ik ; chap. 6, p. 205, 1. 8. Il paraît donc que les livres neuvième et dixième, G et I , sont du nombre de ceux qui ont été ajoutés les derniers à la Métaphysique, et que le rédacteur n'a changé que le commencement du dixième , et non pas les autres passages qui trahissent la première forme du livre. Cependant on peut tout aussi bien admettre le contraire, c'est-k-dire que le cinquième n'a été inséré dans la Métaphysique que lorsque le neuvième et le dixième en faisaient déjà partie ; ou enfin qu'ils ont été

1. Comparez Michelet : Gomment* in Arist. Eth> Nie. adU,c> 7, § 16, . p. 122.

unis en même temps à la Métaphysique. La négligence du rédacteur est toujours la même.

Ce qui toutefois reste singulier, c'est que le biographe anonyme , quoiqu'il connût la réunion de tous les livres de la Métaphysique, ait gardé dans son catalogue, un traité distinct èver-taaecç irepî tûviroaaxâçXeyojxévGJV, 77 Tcôv xatà irpoSsaiv a' y évidemment le même livre que Diogène de Laerte a voulu désigner. Car du mot li/toaiç qui précède aussi ce titre dans le catalogue de Diogène, ce compilateur fait un écrit particulier (âfvex-Taatç «'), ce qui semble préférable. U'Anonyme paraît donc avoir voulu compléter son catalogue , sans savoir qu'il avait déjà cité ce

livre dans le recueil des vingt livres de la Métaphysique. Ou bien , si la citation $\text{Meta}^{\wedge}\text{vaixà x'}$ ne signifie pas vingt livres, mais dix seulement , Técrivit $\text{Trept } \gamma\text{ro} < \text{Ta};^{\wedge}\text{û!})\zeta$ Xeyo/xéVwv n'était pas encore peut-être inséré dans l'édition de la Métaphysique , que le biographe pouvait consulter, à moins qu'on ne veuille admettre qu'il n'avait pas du tout devant les yeux les ouvrages d'Aristote , lorsqu'il copia leur catalogue d'un de ses devanciers. Cette dernière hypothèse est même plus probable; car de son temps les livres étaient beaucoup plus rares qu'à présent.

Titze ' en retranchant ce livre des définitions et le a' e>.aTTov, dit que les douze qui restent sont peut-être les douze livres oraxta dans le catalogue de Diogène (§ 26), comme si les divers écrits métaphysiques avaient été placés à la suite de la Physique sans avoir été rédigés dans un meilleur ordre. Titze ajoute que , l'ayant été après^ ses livres reçurent le litre JiaTctxTwy

\. L. c. p. 71 el 9:2.

D ÂRISTOTE. CHÂP. Iq D , 4* ^ ^ ^

i& y que nous lisons dans le catalogue de l'Anonyme. On pourrait avec plus de fondement retrancher les deux derniers livres (M et N) , pour reconnaître dans ceux qui restent les douze livres cités par ces littérateurs. — Mais toutes ces hypothèses sont trop vagues pour nous arrêter davantage. «

Ce que nous venons de développer, enlève encore trois livres, le cinquième, le sixième et le huitième (A , E y H) , à tout le corps de la Métaphysique- Si nous séparons ces livres et le a! êXaxxoy des quatorze de la Métaphysique, ij nous reste dix livres, qui pourraient être l'édition , que l'Anonyme connaissait ; et si nous en ôtons encore les trois derniers que nous avons retranchés les

premiers , il n'en resterait, que sept , formant l'édition primitive de la Métaphysique écrite d'un seul jet : I ,

m, IV, vii,ix,x,xi, (A,B,^,z,o,I,K)•

LE DIXIEME, LE NEUVIEME ET LE TROISIEME LiVigS
SONT; A L INSTAR DU CINQUIEME 9 DES ECRITS ISOLÉS
QUI ONT EU DES TITRES SPECIAUX.

Mais ceux-là même ne forment pas un tout. Car, par la même méthode qui nous a fait retrancher le cinquième livre, tout l'ouvrage s'en va , pour ainsi dire , en lambeaux sous nos mains. En effet, comme ce livre a un titre particulier, nous pouvons, dans le catalogue de Diogène ou de l'Anonyme et dans Aristote lui-même, trouver encore plusieurs autres titres qui désignent l'un ou l'autre des livres de la Métaphysique.

LE DIXIEME LIVRE (I) PÛÏTAIT GOMBIE ECRIT INDEPENDANT LES

TITRES nEPi monIaoz, hepi ènantîûn, h ÈKAor»

TûN ENANTiaN.

Ainsi, par exemple, le dixième livre qui traite de la nature de l'unité pourrait bien être le traité particulier que Diogène 4e Laërte (V, § 25) cite sous le titre $\iota\epsilon\rho\epsilon\varsigma\ \phi\iota\omega\delta\varsigma\ \sigma\omicron\varsigma\ \delta\epsilon\ \pi\epsilon\tau\iota\tau\omicron\varsigma$ 'croit cependant que ce livre est celui qu'Aristote nomme plusieurs fois $\iota\epsilon\chi\theta\epsilon\iota\varsigma\ \tau\omega\upsilon\ \eta\tau\tau\alpha\eta\mu\epsilon\nu$, et que Diogène (§ 2^e) et l'Anonyme connaissent sous le titre de $\tau\epsilon\rho\epsilon\varsigma\ \epsilon\upsilon\phi\omicron\upsilon\rho\epsilon\iota\upsilon$. Je ne balance pas un moment à admettre que ce livre portait ces trois titres. Aristote y traite de l'unité et de la pluralité, comme étant les deux opposés fondamentaux et le principe dont dérivent et auquel sont ramenés tous les autres opposés. Déjà Petit se fonde sur le propre té-

moignage d' Aristote qui appelle lui-même ce livre $\text{ἡ ἐξ' ἑαυτοῦ τὸν ἐν ἀντιφύλλῳ, IV, ch. 2, p. 62, 1. 45-47 :}$

Tegecopy]tai (la leçon $\text{xeOeoip}^{\wedge}\text{dOtù}$ n'est appuyée que sur un seul des manuscrits de Bekker) $S^* \text{ iîûv xaûta èv xa èxXoyv\}$ lûv èv avxitûv .

Alexandre d'Aphrodisias , en commentant ce passage \ nous renvoie également à l'ouvrage distinct 37 ἐκ' ἑαυτοῦ; τὸν

d'aristote. chap. i , D, 4[^] A* 107

èvcrvxmv, sans se 4outer de son identité avec le dixième livre de la Métaphysique. Le texte grec d'Alexandre porte I d'après Brandis ' :

AvaiRéftTrwv ii Tjyidçj vepi ToiJ yv&vai oti ($r^{\wedge}\text{ti} \text{ov 'izovxcl xi èvavxCct \&ç eîç ap}^{\wedge}\text{riv cafdytxai x6 xe h xai xo vlriOoÇj eiç xiiv èxloyiiv to5v ev«vT/wv , wç liia itepl tovtwv irpoy/xaxeuo} \text{exeyoç.}$

Alexandre ajoute à la vérité :

EïprixB Si nepi xriç xùiosùxriç $\text{ἐκ' ἑαυτοῦ} \text{Hç x,ai h x\& }^{\wedge}\text{Bvxiptù itt- pi xaya\&oQ,}$

Mais je ne partage pas l'opinion de Brandis qui pré~ tend qu'Alexandre était en doute sll devait rapporter la ἐκ' ἑαυτοῦ tolîy hccuxitûv à un écrit particulier ou au second livre TTcpi xàyaQov, car Alexandre nous renvoie en termes précis à tous Içs deux ouvrages , sans cependant bien connaître ni Tun ni l'autre. Un de ses devanciers , en commentant cet endroit d'Aristote , jpouvait avoir cité l'ouvrage irepc xiyaQoS^ et Alexandre nous a conservé cette citation. En effet, nous lisons au conunencement du quatorzième livre de la Métaphysique qui répond au second livre rcepi

αὐτῶν, l'opinion de ceux qui disent que les principes sont opposés; et Aristote ajoute que quelques philosophes ont ramené toutes choses à des principes opposés, non seulement à l'Unité et à la pluralité. Voilà ce qui a induit Alexandre à n'alléguer que ce second livre ἡ δὲ ἀντιλογία γὰρ ἐν ἐκείνῳ en expliquant un autre passage d'Aristote tout-à-fait semblable qui se trouve dans le même livre, un peu plus bas, ch. 2, p. 65, l. 9-10.

L. c p* 43-44, note

Αὐτῶν ἡ δὲ ἀντιλογία γὰρ ἐν ἐκείνῳ. yavvexai avayojxeva etç TÔ ev xac

Sur ce passage y Alexandre remarque \ suivant Brandis":

itiiyikéva.

Mais Alexandre est dans Terreur; ce n'est que dans la cXoyii twv evavTiuv qu'Aristote fait cette déduction (jh avaytâyin). Il ne faut donc pas la chercher (eiknfO(S) dans le second livre irepc xiyaOoù qui ne fait que toucher légèrement cette idée, mais dans le dixième livre de la Métaphysique. Cette fausse explication d'Alexandre n'a passé que dans le texte d'un seul des manuscrits de Bekker :

Εἰς τὴν οὐσίαν S* rjfwf Yi aifaytüyii Iv -rô tzipévù ittpi xocyaBoi),

Malgré cela plusieurs éditions insèrent à tort ces cinq derniers mots dans le texte de la Métaphysique.

S'il est vrai que le dixième livre est l'ouvrage i è^ikoyrj ràv cvavTcuv, la dissertation i ^cacpeaiç ràv evctvTciuy doit en être

tout-à-fait distincte, puisque Aristote cite un pareil écrit dans le dixième livre même, ch. 3, p. 198, 1. 8-11.

EoTi ^£ Toîl jxev évo^ (ùdizep xai év ri Siaipéaei tûv évav—

tS. L. e. .p li, note 15.

d'aristote. CBAP. I, D, 4» b. lOÛ

De semblables idées «ont indiquées sans doute, IV, ch. 2, p. 63, 1. 13-17, ensuite dans plusieurs chapitres du livre des définitions (eh. 6 et 9), et enfin, si Ton veut, III, ch. Uy p. 57,. 1. 10. Mais le titre fi SLatpeai<i Tcôv évavTciuv ne me semble pas du tout convenir au quatrième livre. On pourrait, à la rigueur, le donner au livre TTcpt Twv noaay/ù^ Xsyo/iévwv, puisqu'il définit des catégories et des notions opposées. Nous serions même en droit de l'attribuer au troisième qui , en examinant les difficultés qui naissent dans la recherche des principes , oppose toujours Tune à l'autre les opinions contraires avec une dialectique vraiment admirable. Mais ce dernier livre , comme nous allons le voir , a un autre titre authentique j et celui rctpl twv irodap^Siç Xeyo-jxévwv se trouve absolument dans le même cas. Il n'y a donc presque pas moyen de se tirer d'affaire , à moins qu'on ne veuille dire que la ^atp'e^yt; tcûv évamcûv est le même livre que la exXoy/i twv évavxtW, dont nous n'avons conservé que des restes dans plusieurs livres de la Métaphysique, et surtout dans le dixième qui , né de ce premier ouvrage , aurait encore conservé pendant quelque temps son existence indépendante sous le titre irepi (AoyàcSoç.

LE TROISIEME LIVRE (B) ETAIT UN ECRIT INDEPENDANT SOUS LE TITRE AnOPHMATA, LE NEUVIEME (©) SOUS CELUI DE

UEpi TH2 KAT' ENEPReLAN OTZIAS.

Quant au troisième livre, Aristote le cite lui-même, IV, eh, 2[^] p, 64, 1.2; X, ch. 2, p. 196, 1. 4; et trois

XIO BELA MÉTÀLPHTSIQUE

fois dans le treizième livre soub le titre de ànop[^] (lazoL- ou [^]laTTopifS/xaTa : ch. 2, p« 259, Lâ2[^] upn'[^]at[^]h [^]au èv xoïq [^]t«7rop>3fxaat : p. 261, L J.Û-15, fut éc[^]ep xat év xoïç ottopYti-
LOLOiv iTTÎXfiofJteVj TTÛ[^] év[^]é;[^]eTai Xuetv : et ch. 10, p. 287, L 22-23[^] Y.cd xax «px[^][^] [^][^] [^][^] [^]5'ta7rop>3j[^]acrtv
éXs[^]Qï) Trpotepov. Dans les catalogues de Diogène et de TAno-
nyme nous ne trouvons rien de semblable, jsi ce n'est dans le
dernier, un livre âet'wv «Tropyjj[^]aTwv (comparez: III, ch. 4, p.
53, 1. 8-13); et en effet, les problèmes de la Métaphysique se rap-
portent à Dieu , puisque , aux yeux d'Aristote, la Métaphysique
est une théologie. — Enfin [^] nous avons déjà vu ci-dessus (1, b. p
,û3) qu'Aristote au commencement du treizième livre , nomme le
neuvième Tzepl T>5ç xai' èvépyeïav obaïaq. Sans doute que ces
citations de livres particuliers dans le texte même de la Métaphy-
sique semblent prouver que tous les livres de cet ouvrage
tiennent ensemble [^] et ont d'abord formé un tout. Mais ici en-
core on a fait valoir la supposition qui n'est pas sans fondement ,
que toutes ces citations ont été insérées plus tard , pour faire dis-
paraître la forme primitive de ces dissertations ; et nous avons
déjà fait voir (3, c, p. 101 et suiv.) la négligence du rédacteur qui
dans quelques passages n'a pas supprimé ou changé des expres-
sions qui prouvent qu'originellement ces livres étaient étrangers
Fun à l'autre.

LE RÉSULTAT DE CETTE ANALYSE EST l'hYPOTHESE GENE-
RALE y QUE LES DIVERS LIVRES DE LA METAPHYSIQUE
SONT DES OUVRAGES PARTICULIERS , QUI ONT PARU ISO-
LEMENT SOUS DES TITRES SPECIAUX.

Si maintenant nous jetons un coup-d'oeil en arrière , et que
nous considérons le démembrement que notre

D'ARISTOTE. CBAP. I[^] D[^] 5. I 1 1

analyse analomique a produit sur le corps de la Métaphysique
y lions l?L y oyons , pour ainsi dire , coupée et dispersée ea mor-
ceaux* D'abord nous en ayons retranché le douzième ^ le tre-
isième et le quatorzième livre (A , M[^] N), ensuite le second (a
^ttov), le cinquième^ le sixième et le huitième (A, £, H)^ enfin le
troisième, le neuvième et le dixième (B[^] I> ©)• Il ne resterait
donc que le premier (A) , le quatrième (r), le septième (Z) , et le
onzième (K), qui, assurément, ne peuvent être regardés comme
le squelette de la Métaphysique, autour duquel se sont rangées
ensuite les autres parties. Car le premier livre n'est qu'une intro-
duction historique à tout l'ouvrage , et quoique le quatrième et le
septième traitent essentiellement de l'Ontologie et de la nature de
l'être^ en tant qu'il est, qu'Aristote indique comme objet princi-
pal de la Métaphysique , ces deux livres ne sauraient se vanter de
former à eux seuls une ^ikoaocfia Tzépvi. Le onzième livre enfin
n'est rien par lui-même. Nous avons déjà dit plus haut (1 , e, p.
76) qu'il n'est qu'une récapitulation des livres précédents et une
introduction aux suivants. L'auteur y fait une station , pour ainsi
dire , et repasse dans son esprit les connaissances recueillies sur
le chemin qu'il vient de parcourir , afin de prendre de nouvelles
forces , pour atteindre glorieusement la fin. — ^Le résultat déses-
pérant de cette analyse semble être l'impossibilité absolue de dé-

couvrir une unité de plan dans l'arrangement actuel des livres de la Métaphysique. Ce désespoir a fait naître deux hypothèses , celle à Buhle et celle de Petit , dont nous avons encore à parler en peu de mots.

D'après l'assertion de Buhle , les livres IV, VI, VII,

1. Bibliothek der alten litteratur und Knnst. Gottingen, 1786-1794, 4te8 Stück.

VIII, IX, XIII, XIV, (r, E, z, H, e, m, N),

sont seuls des livres métaphysiques, et les autres, à l'exception du dixième sur lequel il suspend son jugement, sont en partie supposés, en partie étrangers à la Métaphysique. Cette hypothèse n'est fondée sur rien. Pour la réfuter, je n'ai besoin d'adresser à son auteur qu'une seule question. Si le douzième livre n'appartient pas à la Métaphysique , lequel des treize pourra oser s'arroger ce droit ?• .

Enfin , Petit , qui a si judicieusement senti que les trois derniers livres de la Métaphysique sont l'ouvrage Tzepl (filodocfiAç , ne sait faire que de vagues et d'audacieuses hypothèses , pour donner des titres aux écrits isolés qui ont servi à la composition de la Métaphysique. Faute d'un autre , il veut rétablir l'ordre chronologique, qu'il croit pouvoir constater par les citations des différents livres de la Métaphysique, sans réfléchir que ces citations peuvent avoir été ajoutées ensuite. Petit ' prétend d'abord que le livre itepi tcwv Troda^wç ^Eyofoxévujv a. été écrit avant tous les autres, parce que la plupart le citent ; que le dixième vient après , parce que , citant le cinquième , il est cité lui-même par le quatrième (cliap. 2 , p. 62 , 1. 26-27). Ces deux livres , Tiepi Twv noaaytjuc leyoixévcùv et y) exXoyy xciou evavTtwv , sont

, suivait Petit, une introduction à toute la Métaphysique , et doivent servir à familiariser le lecteur avec les premières notions métaphysiques. Petit rapproche ensuite (p. 38-40) le second livre du quatrième et le premier du troisième, en disant que les uns traitent de la nature de la science, les autres des principes, ou

d'Aristote. chap. 1 . D, 5. j 13

de l'objet de cette science ; il prétend donc que les deux premiers forment le livre qui, dans le catalogue

de Diogène (§ 22), est nommé $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta\ \alpha\iota\tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$ et les deux autres, l'écrit appelé par Diogène (§. 23) $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$, ce que Petit propose de changer en $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$, 13' . Après avoir parlé des principes en général , Aristote, selon Petit (p. 40-42), traite des principes de la substance sensible : livres sixième et septième de la forme, dans le catalogue de Diogène (S 22) $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$; livre huitième de la matière $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$ titre qu'Aristote indique lui-même au commencement du troisième; enfin, de l'acte et de la puissance, dans le neuvième. Viennent après les trois livres $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$ ou les treizième , quatorzième et douzième de la Métaphysique (p. 42-51) ; et la récapitulation de tout l'ouvrage, c'est-à-dire le livre onzième devenu le dernier. Petit (§ 52) croit le retrouver dans Diogène (S 23) sous le titre de $\epsilon\pi\iota\ \tau\eta\ \mu\epsilon\tau\alpha\phi\upsilon\sigma\iota\kappa\eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\eta$. Il conclut de tout cela que la Métaphysique était composée de neuf grandes parties, qu'il propose de ranger ainsi :

Ti fxtà Ta yvatxà. Libri metaphysici.

VII. Ilepi èvepyeiciq d . IX

VIII. nepJ ytWoyt'aç «• , ^' , y^ XIII. XIV. XII. IX. ĨTuèp
\\T:vsTfi\\ky\\q a} . XI.

1 l4 DE LA MÉTÂPBTSIQUUB

Mais à l'exception du numéro VIII , Petit expose les preuves qui doivent servir à constater ces différentes parties, trop succinctement et fort à la hâte sans avoir égard à tous les autres points qui s'opposent à un renversement aussi complet de la Métaphysique. De toutes ces hypothèses désespérées, je n'admets donc que celles que mes recherches précédentes ont déjà confirmées. Néanmoins c'est à ce désespoir qu'il fallait être réduit , pour pouvoir trouver le remède et le salut dans notre second chapitre. '

J'aî donc exposé jusqu'à présent les hypothèses que Fon a faites et que l'on peut faire sur la composition de la Métaphysique. C'est, sans doute, de ces hypothèses que l'on a cru pouvoir conclure qu'il ne règne pas d'ordre et de suite dans cet amas d'écrits isolés que nous possédons sous le titre de Métaphysique. On a donc voulu juger de l'intérieur par l'extérieur. Prenons maintenant le chemin contraire. Si , après avoir remarqué quelque désordre dans les avenues de ce bâtiment si superbe et si vénérable de l'antiquité , nous découvrons dans l'intérieur la plus parfaite harmonie de toutes ses parties , peut-être pourrions-nous néanmoins en conclure l'unité du plan et la régularité de la construction. Voilà ce que nous nous proposons dans ce second chapitre.

d'aRISTOTE. GH4P. 2. tl5

ml^'^UY*o^Hf%%lif%%n/^'^

CHAPITBB 2,

ANALYSE o£ LA MÉTAPHYSIQUE D ARISTOTE, GOMME
PREUVE INTRINSÈQUE DE l'uNITÉ: DU PLAN ET DE l'hAR-
MONIE QUI Y RÈGNE.

DIVISION PE TOUT l'ouvrage DE LA METAPHYSIQUE.

La Métaphysique d'Arùstot^ se divise en trois parties.

I. La première est une introduction qui comprend les trois
premiers livres (A, a, B). Arîstote y donne la définition de la
(fiko(TO(f{a, tpcâty] , et établit qu'elle est la science des
principes.

IL La seconde partie ^st un examen détaillé des prin^ cipes de
Têtre en général ; Aristote y considère Fêtre en tant qu'il est (tô
ov i oy) , ou la substance des choses (oucr^a). C'est ce que les
modernes aj^Ueraient une Ontologie; elle s'étend depuis le qua-
trièma {osquVu dixième livre inclusivement (F-I). :

IIL De là, il passe à l'exposition du premier principe. Après
avoir examiné dans l'Ontologie les principes des substances sen-
sibles et passagèrè3 1 il cherche à découvrir la substance absolue,
éternelle, immuable et immatérielle, principe et cause de l'exis-
tence de toutes^ choses. Cette substance est Dieu. Cette dernière
partie

I l6 DE LA MÉTAPHYSIQUE

de la Métaphysique est donc une The'ologie ; elle e&t exposée
dans les quatre derniers livres.

INTRODUCTION (livre i-iii.)

MÉTHODE d'aristote EN GENERAL. — Aristote , quelque spéculatif que soit le résultat de ses recherches , ne s'y élève cependant pas par la seule voie de ^ la spéculation elle-même; il ne commence pas par prendre son vol jusque dans les régions éthérées de Tempyrée! Aristote ne se fie pas à la seule spéculation; ou , pour me servir d'une autre métaphore , il ne brûle pas ses vaisseaux sur le rivage citérieur , pour se laisser iflotter sur la mer de la vérité, et gagner à l'si nage le rivage opposé. Aristote fonde la recherche de la vérité sur la base solide de l'expérience. C'est ainsi qu'au lieu de développer a priori -la nature de l'objet qu'il a l'intention de traiter , il interroge d'abord les opinions reçues, les notions communes (Xoyot è^(ùTepixoij xoivaJ ivvoiai) que chacun trouve dans son esprit. C est de là qu'il déduit une première définition de son objet. Il passe ensuite aux opinions de ses devanciers sur le même objet; car, dit-il souvent, il n'est pas vraisemblable que de pareils hommes se soient trompés à tous égards : au contraire, il est probable qu'ils ont raison sur un point ou même sur plusieurs. Cependant il ne se contente point de rapporter historiquement les opinions de ces philosophes. Il examine leurs raisonnements avec la dialectique la plus pénétrante ; il les attaque en les mettant

d\ristotc. chap. 2, I. 117

en contradiction avec eux-mêmes. Il tourne leurs dog* mes de tous côtes ; et en les pétrissant , pour ainsi dire , de la sorte, il en exprime ce qui s'y trouve de vrai et de juste encore maintenant. Enfin il abandonne le point de vue historique. Sa dialectique ne se borne pas seulement aux opinions des autres sur un objet; elle est plus objective, elle s^adresse à l'objet lui-même. Celuici pré-

sente différents côtés | Âristote les compare lun à l'autre, et en signale les contradictions. C'est ainsi qu'il expose les difficultés que renferme son objet. Voilà le dernier point de l'introduction , ou de la partie négative de son traité. L'examen de ces difficultés^ dtt-il, est nécessaire pour comprendre à fond un objet; la dialectique prépare donc le chemin à la philosophie spéculative. C'est seulement lorsqu'on connaît les difficultés et les contradictions qui se trouvent dans un objet que l'on peut parvenir à la vérité. Car celle-ci n'est autre chose que la réunion des différens côtés de l'objet et l'harmonie rétablie entre eux. Âristote est donc empirique ; mais son empirisme est total. Il ne saisit pas une facq de son objet , à l'exclusion des autres , concurre le fait le vulgaire des empiriques ; mais il les réunit toutes , et les met d'accord par la force de sa dialectique ; et c'est ainsi qu'il trouve le résultat spéculatif. L'empirisme complet, c'est la spéculation elle-même ; et Âristote combine ces deux méthodes^

La marche que nous venons de décrire en généra^ est aussi celle qu'Âristote suit dans l'introduction > de sa Métaphysique. Dans le premier livre, il examine les opinions reçues, et les systèmes des philosophes sur cette matière. Dans le second et surtout dans le troisième , il propose les difficultés , qui se trouvent dans le sujet. Â cette introduction tout empirique , si l'on

118 DE LA MÉTAPHYSIQUE .

yeut , succède une spéculation , que les empiriques ne manqueraient pas de qualifier de creuse , mais se donnaient la peine de la lire.

UB LA SAGB88B ET DES PEÏNCTPES QVÏ SN SONT I\)\BJÉT.

DE LA SAGESSE

BÊFINItIOSP l»£ LA SAGESSE.

cbap. i-2; p. 3*p. 9,1. 16.

a. L'expérience enseigne ce qui est, la science le pourquoi (chap. 1 , p. 8-p. 6, 1. il). Le désir de savoir est un penchant naturel à l'homme. Le plus bas degré du savoir est la sensation ; viennent ensuite la mémoire et l'imagination , troisièmement Texpérience, enfin l'art et la science. Une expérience est formée par le souvenir souvent renouvelé de la même chose ; si je me rappelle , par exemple , que Callias , ayant la fièvre, a dû sa guérison à tel remède^ Socr^te de même^ et ainsi de suite, j'ai l'expérience. Mais si je sais, que toute l'espèce, attequée de cette maladie , est guérie de la même manière , je possède Tart ou la science. Celle-ci renferme donc l'universalité et la nécessité , qui manquent encore à Texpérience. Pour la pratique Texpérience est tout aussi bonne que la science , elle est même préférable à la science toute

p'abistoxe. cháp. 2, I, A9 I* ^19

seule. Cependant, savoir et comprendre appartiennent plus à la science qu'à Texpèrience ; et ce n'est qu'à la science que nous attribuons la sagesse {atxfia). Il n'est pas difficile de prouver, que la science renferme plus de savoir que l'expérience. Celle-ci n'enseigne que ce qui est, la science nous apprend les raisons et le pourquoi; or, on sait davantage, lorsqu'on ae connaît pas seulement ce qui est^ mais encore la cause* D'ailleiirs ,. le signe du savoir, c'est la facultè de bien enseigner ; or, celui qui possède la science peut seul enseigner , mais non pas celui qui n'a que l'ex-

périence. Enii&, la sagesse s'éloigne le plus des^ sensations qui , cependant , donnent les connaissances particulières les plus importantes; mais elles ne nous apprennent que ce qui est, et non pas la cause. Les sciences, dont l'objet est l'utile et l'agréable, ont été inventées les premières. Ce n'est qu'après avoir satisfait ses besoins physiques, qu'un peuple voit naître dans son sein des sciences plus nobles f leurs inventeurs sont estimés davantage, et on les regarde comme des sages. La sagesse réside donc plus dans les sciences purement théoriques, que daqs celles qui se rapportent à la pratique et aux besoins des hommes.

b. Les opinions reçues prouvent que la sagesse est la science des principes et des premières causes (chap2^ p. 6,1. 12-p. 7,1. 21).. Nous n'avons qu'à consulter les opinions reçues pour trouver, que la sagesse est regardée généralement, comme la science des principes et des causes premières.' Car tous admettent que le sage sait le plus ; qu'il sait ce qu'il y a de plus difficile ; qu'il possède les connaissances les plus exactes ; que son savoir n'a d'autre but^ que lui-même. Toutes ces propriétés conviennent à la

120 DE LÀ MÉTAPHYSIQOS

science des principes. Les principes sont d'abord les connaissances les plus Universelles : celui qui les possède^ connaît aussi tout ce qui leur est subordonne ; mais celui qui a des connaissances particulières, ne possède pas pour cela la connaissance des uniyersaux dont elles dépendent. Ensuite les principes sont ce qu'il y a de plus difficile à connaître pour les hommes^ parce qu'ils s'éloignent le plus des sensations. D'ailleurs j la connaissance des principes est la plus exacte , parce qu'elle est la plus simple. Enfin ^ les principes sont les] connaissances les plus

scientifiques : en cherchant les principe , on ne cherche qu'à savoir, et rien au-delà ; le savoir n'a donc ici d'autre but que le savoir lui-même.

c. But et prix de la sagesse (chap. 2, p. 7,1. 21p. 9,1. 16). Les hommes par conséquent ont commencé à philosopher, pour fuir l'ignorance, c'est-à-dire pour satisfaire un[besoin intellectuel, le désir de sa voir, et non pas 'des besoins physiques; car ceux-ci devaient être satisfaits préalablement. C'est donc l'admiration qui a donné naissance à la philosophie ; mais elle n'en est que le commencement, elle doit cesser dès que nous possédons cette science : et le but de la philosophie est justement de la faire disparaître. = Si le but de la philosophie est le savoir, et non pas l'utilité qui nous en revient, elle est de toutes les sciences la seule libre, semblable à un homme libre qui existe pour lui-même^ tandis que l'esclave n'existe que pour le bien de son maître. La nature humaine cependant est dépendante à plusieurs égards; la philosophie n'est donc pas une possession humaine^ mais divine. Connaître la vérité, c'est l'action de Dieu. Mais la philosophie n'est pas seulement divine par rapport à son sujet; car l'objet de cette science , le principe de toutes choses , est encore Dieu.

d'âaistote. chap. a, I^ Â', 2. 121

Malgré cela 9 il est faux de dire avec Simonide qu'elle n'appartient qu'à Dieu ; car Dieu n'est pas envieux , et ne rend pas malheureux ceux qui aspirent à ce bien plus qu'humain. Il nous communique cette science ^ la plus noble et la plus excellente de toutes.

EXPOSITION DES SYSTÈMES DE SES DEVANCIERS POUR
PROUVER QUE LA PHILOSOPHIE A TOUJOURS ÊTÉ LA

RÉGHERD!HE DES PRINCIPES.

(ch. 3-7, p. 9, 1. 17 - p. 23, 1. 23).

Il y a quatre principes des choses (chap.

3, p. 9, 1. 17- p. 10, 1. U). Les quatre principes des choses sont : 1[^], la cause formelle , qui rend une chose telle et la distingue des autres , c'est-à-dire sa substance, sa définition ou sa notion; 2[%] la cause matérielle , la matière dont une chose est formée; 3^{*}, la cause effiçîte qui produit une chose , le principe de son mouvement et de son changement; b?j là cause finale, la fin pour laquelle une chose est. Cette dernière est la cause principale et Pobjet spécial de la philosophie ; elle est le vrai bien de chaque être en particulier et le mieux qu'on puisse trouver dans tout Univers, en un mot le souverain bien. En examinant Topinion de nos prédécesseurs sur les causes premières, nous verrons qu'ils ne se sont occupés que de ces quatre causes; ce qui* confirmera notre supposition qu'il n'y en a pas d'autres. — Aristote ne néglige donc pas la preuve historique, fondée sur l'approbation universelle. Cette seconde partie du premier livre est la meilleure histoire que nous ayons de là philosophie depuis Thaïes jusqu'à Platon.

122 Hk LÀ MÉTAPHYSIQUE

a. La cause matérielle (chap[^] S[^]p. 10, 1. Ap» 11, 1. 25). Les premiers philosophes n'ont connu que des causes matérielles. Ils ont suppose une existence fondamentale, dont tous les êtres dérivent et dans laquelle ils rentrent. Ce premier être se maintient dans toutes les choses eh changeant seulement de qualités ; rien ne naît ni ne pérît donc , à proprement parler , puisque la même substance se conserve toujours. Les uns n'admettent qu'un seul

principe, Thaïes l'eau, Anaximène Pair , He'raclite le feu ; Empédocle en trouve quatre, il ajoute la terre à ceux que nous venons de nommer; Anaxagore, enfin, en a une infinité^ et prétend que les parties homogènes de chaque corps individualisé existent de toute éternité , et que la naissance et la destruction de ces corps ne sont autre chose que la réunion ou la dissolution de leurs parties élémentaires.

b. La cause efficiente (chap. 3, pi 11 > I.

25- p. 12, 1. 19). Mais les philosophies n'en demeuré* rent pas là ; la chose elle-même les força à des recherches ultérieures. Car dût-il être vrai que toute destruction n'est que la naissance d'une autre chose ^ nous pourrions toujours encore demander , quel est le principe de ce changement? En effet*, le bois ne fait pas lui-même un lit, ni Tairain une statue. Quelle est donc cette autre cause, qui opère ce changement dans la matière? Les premiers philosophes Ioniens n'ont pas même conçu encore cette diffi.culté. L'école d'Elée, désespérant de la résoudre , a nié, non seulement, la naissance et la destruction , mais encore tout changement dans la nature, en disant que le ^and Tout n'est qu'une unité immuable, et que la pluralité des choses n'est que phénoménale. Parménide cependant, obligé de s'ac

d'aristote. chap. a, I, A^ 2. ia3

commoder à ces phénomènes , regarde le feu comme la cause efficiente , et le froid , c'est-à*dire la terre et les autres éléments , comme la cause matérielle.

c. La cause finale (chap. 3- &, p. 12, 1. 19^ p. 15^ 1. 22). Ces principes ne suffisent pas encore pour expliquer la nature des choses. Gar^ à moins dV handonner tout à soi-même et au ha-

zard , comme le firent Leucippe et son ami D  mocr  te , il est impossible d'admettre que le feu , la terre et d'autres choses pareilles soient la cause du fien dans la nature. G  est donc à ce principe que la vérité elle-même força les philosophes de remonter. Voilà ce que fit d'abord Anaxagore j en posant le Noif   pour principe ; Emp  docle divisa ce principe , en admettant que l'amour est la cause du Bien, et la haine celle du Mal. Mais ces philosophes ne surent pas bien encore appliquer leurs principes. Anaxagore ne se sert du Noif   , que lorsqu'il a de la peine à expliquer une chose par des causes physiques; autrement, il préfère toutes les autres causes au Noil  . Emp  docl   sans doute emploie ces principes davantage , mais il . est inconséquent dans leur application ; chez lui , en effet, souvent Vamour dissout et la haine réunit. Car lorsquele tout est partagé par la haineen quatre éléments, toutes les parties ignées se réunissent , et ainsi des autres. Si l'amour au contraire fait rentrer les éléments dans Punit   primitive, les parties de chacun d'eux se séparent nécessairement de leurs parties homogènes.

d. La cause formelle* (chap. 5-7, p. 15, 1.

23-p. 23,1. 23). Les Pythagoriciens, en disant que les nombres sont les principes des choses , n'  n sont pas restés à une cause purement matérielle. Le nombre ^ sabs doute, a'est pas encore entièrement dégagé de la

mat  re, mais il aa qu'une matérialité abstraite. Avec le nombre commence un principe idéal , qui n'a pu encore s'  lev  r à la spiritualité absolue. Le nombre est le rapport des parties matérielles , suivant les Pji,liagoriciens : ce rapport, étant différent dans les difflérents êtres, constitue leur substance; le nombre est donc la substance ou la forme des choses, et les Pythagoriciens

ont senti obscurément ce principe. C'est par cette déduction seule que nous pouvons justifier la place qu'Aristote leur donne ici. — Des principes des nombres, ils font les principes des choses, de l'infini la cause matérielle, du fini le principe de détermination ou la forme. Le fini et l'infini produisent l'unité, l'unité les nombres, et les nombres l'univers entier. C'est ainsi que quelques uns d'entre eux soutinrent, que tout a sa source dans des principes opposés : fini et infini, impair et pair, unité et pluralité, gauche et droite, mâle et femelle, repos et mouvement, lumière et ténèbres, bon et mauvais, etc. Cependant la cause matérielle domine chez eux, parce que leurs principes plus intellectuels sont cachés encore sous une enveloppe matérielle. Ils prennent donc les nombres pour la matière des choses ; car ils disent que les nombres sont les choses mêmes, et que la substance des choses est formée par les nombres comme parties intégrantes. .

Ici encore l'école d'Elée fraya la route du mieux, en délivrant la cause formelle du principe matériel, auquel les Pythagoriciens l'avaient assujettie. Suivant les Éléates, l'univers un et immuable est la pensée absolue. Ils ne distinguent pas à la vérité la cause de son effet ; de sorte qu'ils ne sont mentionnés ici, qu'en tant qu'ils préparent la philosophie de Platon, qui établit

DARISTOTEL. GHÂP. a¹ I, A, 3. \^5

la cause formelle dans toute sa pureté. Parménide cependant envisagea déjà l'univers du côté de la forme ; Mélisse, au contraire, du côté de la matière : voilà pour* quoi l'un disait qu'il était infini (ou déterminé) l'autre qu'il était infini (ou indéfini).

Platon, en établissant sa théorie des idées, a reconnu pour principe de toutes choses leur forme immatérielle. Il partit de

l'opinion d'Héraclite, que toutes les choses sensibles sont sujettes à un changement continu. Elles ne peuvent donc pas être l'objet de la science qui demande quelque chose d'éternel et d'immuable. Or ce qu'il y a d'immuable dans les choses sensibles, c'est leur forme, leur substance, l'idée générale qui se retrouve dans chaque individu de la même espèce et ne s'éteint point à leur mort. Dans une plante, par exemple, la mort de l'individu matériel multiplie toujours sa forme idéale, en la faisant renaître dans chaque grain de la semence. La science, par conséquent, est, suivant Platon, la connaissance des idées ou des formes immatérielles des choses. Les Platoniciens cependant séparaient les idées des objets sensibles et prétendaient qu'elles étaient les modèles d'après lesquels Dieu avait formé toutes choses, tandis que les Pythagoriciens admettaient avec plus de fondement, que les nombres ne sont pas hors des objets dont ils sont la cause ; car le principe doit être quelque chose d'immanent.

CRITIQUE DES PHILOSOPHES QUI ONT POSÉ L'UN OU L'AUTRE

DE CES PRINCIPES

(ch. 8-10, p. 23, 1. 2a. p. 35, 1. 13).

a. La cause matérielle (chap. 8, p. 23,

1. 6) I. MÉTAPHYSIQUE

1. 24-p. 25, 1. 5); la cause efficiente (chap. 8 p. 25 1. 8 p. 26, 1. 23)* Ceux qui n'établissent que la cause matérielle ne

sauraient indiquer les principes des êtres incorporels. -D'ailleurs, ils écartent la cause efficiente, et la cause formelle. Enfin, couvrant les quatre éléments pourraient-ils être principes puisque nous les voyons naître les uns des autres ? Celui qui a dit que le feu est le premier principe s'est éloigné le moins de la vérité, puisque cet élément, étant le plus simple et le plus fin, sert de fondement aux autres qui naissent de lui par composition.

Ceux qui admettent la cause efficiente, se mettent en contradiction avec eux-mêmes. Car ils disent que la chaleur est la cause efficiente ; le froid la cause matérielle. Or jamais le froid ne deviendra chaud, ni la chaleur froide. Ainsi, tout en établissant un principe de changement, ils rendent tout changement impossible. D'ailleurs, ils s'élèvent tout aussi peu que leurs devanciers aux êtres incorporels. Passons donc à ceux qui ont considéré aussi les êtres incorporels, parce qu'ils sont plus importants pour le but que nous nous proposons dans ce livre.

b. Critique des Pythagoriciens, (chap. 8, p. 26, 1. 23.p. 28, 1. Uy. Quoique les Pythagoriciens n'empruntent pas leurs principes à la nature sensible, ils les appliquent cependant à la nature et les dépensent, pour ainsi dire, entièrement pour elle. D'ailleurs, les nombres ne sauraient être cause d'aucun mouvement, ni changement. Ils peuvent, tout au plus, expliquer la grandeur et tout ce qui dans la nature se rapporte à la quantité. Mais comment expliqueraient-

d'aristote. cuap. 1, a, 3. 12 j

ils la pesanteur et toutes les autres qualités des objets naturels?

c. Réfutation de la théorie des idées (chap. 9, p. 28, 1. 5-p. 84 1. 28). Platon, en introduisant les idées, n'a pas non plus résolu suffisamment la question des principes. Car, pour expliquer l'existence des choses sensibles, il a admis autant d'idées qu'il y a d'espèces d'êtres sensibles. Il n'a donc fait que doubler le nombre des êtres ; il est dans le cas d'un homme qui, désespérant de pouvoir compter un nombre, le double, pour voir si de cette manière il y parviendra. D'ailleurs si les idées existent, quelle utilité en revient-il aux êtres ? Les idées ne sont pas le principe de leur mouvement et de leur changement ; elles le seraient plutôt de leur immobilité et de leur immutabilité ; de cette manière toute considération sur la nature serait impossible, car la cause efficiente domine dans la nature. Les idées ne sont pas non plus la substance ou la cause formelle des êtres, puisque, dans ce cas, elles seraient dans les êtres. Dire qu'elles sont des modèles et que les autres choses en participent, c'est dire des riens et faire des fictions poétiques. Car quel est le principe actif qui, en produisant les choses, a les yeux fixés sur les idées ? Dussent-elles exister, les êtres qui en participent n'existent point, sans une cause efficiente qui les produise. Pour beaucoup de choses Platon n'admet pas d'idées, comme pour une maison ou pour un anneau, et cependant elles existent ; les autres choses peuvent donc également exister, sans avoir besoin des idées. Les idées enfin ne sont pas la cause finale, des choses.

d. Résultat de cette exposition historique (chap. 10 ; p. 34, 1. 24 - p. 35, 1. 13). Ce que

108 - I>B LA MÉTAPHYSIQUE

nous venons de développer prouve que les philosophes antérieurs n'ont pu trouver d'autres principes que ces quatre. Mais

ils n'en parlent pas clairement et distinctement ; car la philosophie , au commencement , n'a fait que bégayer sur les principes.

LE PREMIER PRINCIPE EST LA VÉRITÉ ABSOLUE

UVRE SECOND (ÂA*A ÉAATTON).

DE la Vérité.

1. La philosophie est la science de la vérité (chap. 1, p. 35, 1. 19-p. 36, 1. 27). La recherche de la vérité est difficile et facile en même temps : difficile , parce qu'il est impossible qu'un seul la découvre) facile^ parce qu'il est impossible que tous la manquent. Chacun y contribue, et la réunion de toutes les idées présente d'importants résultats. C'est pourquoi il faut en savoir gré, non seulement à ceux dont on partage les opinions, mais aussi à ceux qui n'ont traité la question que superficiellement. Car ils ont eu part aussi à la recherche de la vérité; et s'ils n'en avaient frayé le chemin , leurs successeurs ne l'auraient pas découverte.

On a raison de nommer la philosophie la science de la vérité. Nous ne possédons la vérité , que lorsque nous connaissons la cause et le principe. Le vrai par excellence , c'est ce qui, pour les êtres inférieurs, est la cause de leur vérité, comme le feu, qui est le corps le plus chaud; est la cause de la chaleur de tous les autres

dVristotk. chap* a ^ I ^ B. 1^9

corps; il s'ensuit nécessairement de là, que les principes des êtres éternels sont toujours les plus vrais. Leur existence éternelle, leur vérité doit l'être également; car l'être et la vérité correspondent l'un à l'autre.

2. De l'unité du principe, qui est l'objet de la vérité (chap. 2, p. 36/1. 29-p. 89, 1. 15). Le principe est un; il n'existe pas une série infinie de principes, ni une infinité d'espèces de principes. Car s'il n'existe pas une première cause, il n'y a pas de cause du tout; et si chaque cause en avait une autre, il n'y aurait pas de première cause qui fût éternelle, ce qui est impossible. La première cause étant la cause finale, il ne peut pas exister une infinité de causes. Car la cause finale (ou le souverain Bien) n'a pas son but hors d'elle, mais en soi; elle ne dépend donc plus d'une nouvelle cause. Ceux qui admettent ce progrès à l'infini, anéantissent la nature du Bien et la raison; car son action cesserait, si le terme ne pouvait être atteint. Si la série ou les différentes espèces de principes étaient infinies, on ne pourrait pas connaître le principe, et la science serait détruite; car il est impossible d'arriver dans un temps fini au bout d'une série infinie.

â. Le degré d'exactitude dont une science est susceptible dépend de la nature de son objet (ch. 3, p. 39, 1. 16.p. 40, 1. 10). Les auditeurs, suivant la différence de leurs goûts, de leur caractère et de la portée de leur esprit, demandent des preuves de différentes espèces. Les uns exigent la plus grande exactitude et des démonstrations mathématiques; cette exactitude blesse les autres, et ils la taxent de micrologie. Les uns demandent des exemples, les

smreâ r^{ntorttë} dⁿⁿ poète. Il faut être instruit pour #liYoir
 qurell[^] sorte de vaieonnemeot est eonv^{ciâble} k olMbqw fioie-
 noeii Ce ciW que «dans des rech'erdies éoot l'objet iert purement
 ioteilectuel [^] que nous pou[^]ms exiger Texaetitucle
 mathématique.

DHf^{lWhTés} QUE FB£ai2IT£ la [^]ECHSXICS[^] DES
 PRIfICIPBS.

UVKE TBOISIKME(B).

Premier problème (p/41,1. ù-6;p. 43,1. 1p. &4, 1. 2t)). x\ppar-
 tient-il à une science ou à plusieurs d'examiner toutes les espèces
 de causes? Dans le premier cas, comment sera-il possible d'ad-
 mettre une cause efficiente, c'est-à-dire le prncipe de mouve-
 meol: et de changement, dans la science des êtres immuables et
 éternels? La cause finale (ou le souverain Bien) semble en devoir
 être exclue de même. Car la tendance à un but suppose une ac-
 tion , çt toute action un mouvement et un changement. Voilà
 pourquoi les Mathématiques jie s'occupent pas <ie la cause fi-
 nale. — Si[^] au contraire, chacun des quatre principes rappartient
 à une autre science, chacune d'elles a le droit de passer pour la
 sagesse. En tant qu ell[^] est la M[^]ie&ce h plus eKoellenle[^] sop
 objet serait la [^]wse fioale. En taBtt qu'[^]elle renferme les eoanais-
 sânces les plus [^]ientifiques[^] son objet serait la sub[^]ance; car ce-
 lui qui oonoait la subcttanoe des clxQ&es a une connaissance
 plus exacte que oeiut quâ nefi connaît que les qualités
 accidentelles*

d'aiusv«o?e. «MAP. a, I, C. 1 3i

C.Q(t[^] diffioulhtë e\$t réaohe IV, cfa. 8, p. «1, i. i3ip. €2 , h 9.
 Mais Âristote dit iui-[^]nième (p. 4ii , L 4[^]5) , 4]u'U en [^] déjà

parle pUs haut daos rintroduction ; il entend par là le premier livre j *^ii il a prouvé historir q^ ^n|e9lt qve la Mètaphy5i<|u« s'occupe de l'ontes les quatre causes. En g:énéral , il faut remarquer ici que Fénumération (ch. i) et le développement (cU, 2-6) des problèmes contenus dans ce livre ne répondit pas exactement à leurs solutions données dans les autres livres. Car beaucoup de problèmes sont transposés; quelquesuns n j sont qu'effleurés j pli^isieurs y sont réunis, ^ cause de l'affinité qu*il y a entre eux ; d'autres enfin sont traités en difflérents endroits. Mais cela ne traverse nullement le dessein que nous voulons exécuter dai^s ce chapitre. Rappelons-pous seulement le mot du poète ;

Souvent un beau désordre est un effet de l'art. »

JL^ Métaphysique d'Âristote pçroiet TappUcalioa rigoureuse de ce vers.

Second problème (p. 41, J. 6-11; p. 44, 1. 20p. 45, 1. 18). Notre scîe;ice s'occupe-t-elle seulement des causes premières de la substance, ou aussi des principes logiques du raisonnement et de la démonstration? Ces derniers sont par exemple : « Il est nécessaire d'af- « firmer une chose, ou bien de la nier; la même chose « ne saurait être et ne pas être .en même temps. » Il n est pas vraisemblable que ces pjrincipes appartiennent à une seule science. Car pourquoi appartiendraient-il^ plutôt aux mathématiques qu'aux autres sciences, puisque toutes en ont besoin? Mais, da;ns ce cas, ijs ne sont la propriété d'aucune science. Gomment pourraient-ils donc appartenir à la science des substances? D'un autre côté, la connaissance de ces principes ne saurait s'acquérir par voie de démonstration ; car les principes

\3rà Dt L4 MÉTAPBtSiQUB

seraient dépendants , si Ton pouvait les déraontrer. S'il n'appartenait pas même à la philosophie de discerner le vrai du faux dans ces principes , quelle science démonstrative pourrait s'en arroger le droit?

Cette difficulté est résolue à la 6n du quatrième livre : ch. 3-8, p. 66, 1. i- p. 86, 1. 20.

Troisième problème (p. 41, 1. 11-14; p. 45, 1. 18-29). Toutes les substances sont-elles l'objet d'une seule science ou de plusieurs? Et s'il y en a plusieurs, y a-t-il affinité entre elles? Ou ne méritent-elles pas toutes le nom de sagesse? Dans cette même supposition j quelles substances seraient du ressort de notre science? — 11 n'est pas vraisemblable qu'il n'y ait qu'une seule science pour toutes les substances , parce que , dans ce cas , tous leurs accidents appartiendraient également à la même science démonstrative.

Cette difficulté est résolue dans le premier chapitre du sixième livre : p. 121 , 1. 9- p. 123, 1. 24.

Quatrième problème (p. 41, 1. 14-19; p. 46, 1.9- p. 48 , 1. 12). Existe-t-il seulement des substances sensibles , ou y en a-t-il encore d'autres hors de celleslà? N'existe- il qu'une seule espèce de substances, ou plusieurs? — De ce dernier avis sont, par exemple, ceux qui admettent les idées et les substances mathématiques, comme tenant Iç milieu entre les idées et les substances sensibles. Mais quoi de plus absurde que d'admettre, hors des êtres sensibles , des substances qui leur sont tout-à-fait semblables , si ce n'est que les uns sont passagers et les autres éternelles? Comme l'anthropomorphisme réduit les Dieux à des hommes

étemels , ainsi ces philosophes réduisent les idées à des êtres sensibles, mais étemels. Si l'on accorde aux substances mathéma-

d'aristotb. CHAP. a[^] I[^] C. i33

tiques une existence moyenne entre les idées et les êtres sensibles, il existera des lignes outre les lignes sensibles et outre Ti-de'e des lignes , et ainsi du reste. Il y en a d'autres enfin qui , tout en admettant que les idées et les êtres mathématiques sont des substances , ne les placent pourtant pas hors des êtres sensibles , mais en eiw , et réunissent deux substances au même endroit ; ce qui est plus contradictoire encore.

Cette difficulté est résolue dans les cinq premiers chapitres du treizième livre, et dans les deux premiers du quatorzième.

Cinquième problème»(p. 41, l. 19-22; p. 45, l. 29 -p. 46,l. 8). Nos recherches embrassent-elles seulement les substances, ou s'étendent-elles aussi à leurs propriétés? — La démonstration nous enseigne les propriétés d'une substance, par exemple, des solides. Si maintenant la connaissance des propriétés appartenait à la science qui examine la substance ,. cette science devrait être démonstrative également; ce qni est impossible[^] parce que les substances sont dès principes, et que les principes ne sont pas démontrables. — S'il y avait des sciences différentes pour les substances et pour leurs propriétés , on serait fort embarrassé d'indiquer eelle qui s'occuperait des dernières.

Ce n'est que dans la courte énumération des difficultés ([^]uece problème occupe la cinquième place (ch. 1) ; en le développant (ch. 2), Aristote le rapproche du troisième, de sorte quHl échange sa place contre celle du quatrième. Sa solution vient immédiate-

ment avant celle du premier , au commencement du quatrième livre, ch, 1, p. 60, 1. 28-p. 61, 1. 11.

34 MÉTAPHYSIQUE '

Sixième problème (p. 41, 1. 22-23). A quelle science appartient-il d'examiner la nature de l'identité et de la dissimilitude, de la contrariété, de la priorité et de la postériorité et des autres catégories pareilles dont se sert la dialectique) Ensuite, quelles sont leurs propriétés ? Enfin, il ne faut pas seulement rechercher quelle est la nature de chacune de ces catégories, mais encore si l'Unité est opposée à l'Unité»

Cette difficulté est résolue immédiatement après la 1. première: IV, chap. 2, p. 62, 1. 9 -p. 65, 1. 29. Mais Aristote ne distingue pas toujours bien les solutions du premier, cinquième et sixième problème, dans les deux premiers chapitres du quatrième livre; de sorte qu'on voit qu'il en a voulu faire un seul problème comme il l'indique lui-même par les derniers mots du second chapitre (p. 65, 1. 23-29), comparés avec ceux p. 64, l. 1, — Aristote, d'ailleurs, n'a fait qu'indiquer le sixième problème, sans en développer ensuite les difficultés. Et déjà Syrien, à la fin de son commentaire manuscrit sur ce livre, nommé «Τροπὶ φύξεως», a remarqué fort judicieusement qu' Aristote ne l'a pas non plus traité et résolu à part dans les livres suivants, par la raison qu'il n'était qu'un corollaire d'autres problèmes, du cinquième par exemple. Car, dit Syrien (ad B, c. i, p. 11, l. 28), la question relative à l'identité, à l'hétérogénéité, à la similitude, etc., n'est pas distincte de celle qui se rapporte aux propriétés des substances, parce que ce» Catégories ne sont, en réalité, autre chose que des propriétés de la Substance. — Enfin, Syrien remarque

(ad B, c. 3, p. 48, 1. 13, sqq.) que la réponse à cette question n'est pas diâicile, et,

D'ARiSTOTIt. CoAP. 9> I, C. lls

qu'Âristote la donnQ aussi dans le dixième lirre. Go1&pores encore à cet ëgwrđ quelques chapitres du eiû* quième, par exemple: ch« 6^ p. 9&, 1. 9-^ p. 98, 1. 6; et ch. 9*115 P- 4^o , L 11 - p, 104, 1. 5, ou Arislote définit , en effet , quelques unes de ces catégories.

Septième problème (p. ŪI, 1.30-p. û2, 1. 2; p. Û8, 1. 15-p. Û9y 1. 13). Dirons nous que les genres des êtres en sont les principes et les e'ie'ments? Ou ne sont-ce pas plutôt les qualités particulières dont chaque individu est originairement composé? — C'est ainsi que les lettres sont les éléments du son , les lignes ceux A^ figures de mathématiques ; mais les universaux, son et figure, ne le sont pas. En général, les éléments des êtres sont des corps plus simples qui entrent dans leur composition. D'après ces considérations^ les genres ne sont pas les principes des êtres. — D'un autre côté, puisque nous ne connaissons les êtres qu'en tant (j^ue nous parvenons à les définir , et que les genres sont les principes des définitions , il s'ensuit nécessairement qu'ils le sont aussi de la chose définie

Cette difficulté est résolue dans les cinq premiers chapitres du douzième livre, p. 239, L 23 -p. 245, 1.. 27. Comparez cependant le douzième chapitre du sep* tième livre, p. 153, 1. 6- p. 155, 1. 16, et le reste de ce livre, où cette question est jointe à d'autres, surtout a la neuvième. Aristote y prépare la solution du pro*blème, et arrive au résultat dans le douziènae livre»

Huitième problème (p. h% 1. 25; p. M, 1. 13p. 51, 1. 2). Si les genres sont les principes, sont-ce les premiers ou les derniers attributs des individus? Qu'est-ce qui , par exemple, est principe de préférence, ou de l'être aninié ou de l'homme? — Si

136 DS LA MÉTAPHYSIQUE

les universaux sont d'autant plus principes qu'ils sont plus universels , Tunitè et Fêtre seraient les premiers principes de toutes choses, parce qu'ils sont les attributs les plus gënëraux. Mais iL est impossible que Tunitè et l'être soient les genres des choses. Car, s'ils étaient principes, toutes les espèces intermédiaires entre eux et les individus le seraient également ; et il y aurait une infinité de principes. D'après cela , les attributs des individus paraissent être les principes des genres. — D'un autre côté, un principe doit être, en soi et pour soi, indépendant et hors des êtres dont il est le principe. S'il est permis d'admettre un tel principe existant liors des individus, ce n'est que parce qu'il est un attribut universel et leur est commun à tous. D'api'ès cela, les premiers genres seraient les principes.

Ce que j'ai dû de la solution du problème précédent, se rapporte aussi à celui-ci. Déjà Syrien les a réunis et regardés comme deux parties du même problème.

Neuvième problème (p, 42, 1.5-8; p. 51, I.

28 -p, 52, 1. 11), Existe-t-il hors de la matière un principe indépendant, ou non? N'en existe-t-il qu'un seul, ou y en a-t-il plusieurs? Si la matière est éternelle, la substance l'est à plus forte raison, parce qu'elle est indépendante de la matière. Un tel principe hors deTindividu est sa forme et sa figure. Mais, admettrons, nous une forme préexistante pour tous les êtres , ou pour

quelque» uns seulement? Il est impossible qu'une telle forme préexiste pour toutes les choses, par exemple , pour les ouvrages de l'art. Ensuite, tous les êtres de la même espèce u'ont-ils qu'une seule forme pour leur substance? Ou, cela n'est-il pas absurde? Car, tout ce dont

D ARISTOTE. CHAP. 2[^] I, C. iS[^]

la substance est une, est un ^ tandis que les individus de la même espèce ne laissent pas d'être fort différents Tun de l'autre. Il est cependant tout aussi absurde de dire que leur substance est différente. D'ailleurs, comment* la matière devient-elle chacun de ces individus? Et comment leur existence est-elle le résultat de la réunion de la forme et de la matière ?

Cette difScuité est résolue dans le septième et huitième livre.

Dixième problème (p. 42, 1. 8-11 ; p. 51, 1. 3- 28). Existe-tril autre chose , outre la matière et ses attributs , ou non ? Cette substance indépendante existe-t-elle pour tous les êtres, ou pour quelques-uns seulement? Et quelle est la nature de ces derniers? S'il n'existait que des individus et que leur nombre fût infini , comment la science pourrait-elle les embrasser? Car nous ne connaissons toutes choses , qu'en tant qu'il existe quelque chose qui est un , identique et universel. Il doit donc y avoir des êtres universels hors des individus. Mais nous venons de voir les difficultés qu'une telle supposition renferme. Si donc il n'existe que des individus, tout est sensible , rien n'est intelligible , et la science est nulle, à moins qu'on ne veuille dire que la sensation est une science. Dans ce cas, il n'existe rien d'éternel ni d'immuable; car tout ce qui est sensible est destructible et sujet au changement. La naissance n'existe pas non plus; car elle suppose

un premier principe, d'où elle parte, puisqu'elle ne peut aller à l'infini et qu'il est impossible que le non-être engendre.

Cette difficulté est résolue dans le douzième livre, chap* 6-10. Dans l'énumération succincte des difficultés, elle est placée après la neuvième; mais , en la dévelop-

<38 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Le premier problème d'Aristote transpose de nouveau et la met immédiatement après la huitième ^ parce que ^ seimot Syrien (ad B^ p« 51^ L â*ii) ^ il Tenait de réfuter dans ce dernier problème l'existence des idées.

Onzième problème (p. 11-13; p. 52^ I. 1-2?). Les causes , soit formelles soit matérielles , . sont-elles unes en espèce , ou numériquement ? Si elles ne possèdent l'unité que parce que leur pluralité appartient à la même espèce, aucun principe n'aura l'unité numérique; l'unité même et l'être en seraient privés. Et comment la science serait-elle possible , puisqu'elle exige une unité universelle répandue dans la pluralité des êtres particuliers? Si les principes existaient comme unités numériques, c'est-à-dire comme individus , ils ne* pourraient pas produire un plus grand nombre d'êtres , comme les lettres , si elles n'étaient que des unités numériques, ne pourraient pas entrer dans la composition de plusieurs syllabes , mais d'une seule.

Cette difficulté est jointe à la quatorzième et résolue dans le dixième chapitre du treizième livre.

Douzième problème (p. 13-15; p. 52, 1. 28-* p. 55, I, 9). Les êtres passagers et les êtres éternels ont-ils les mêmes principes , ou non ? Les principes sont-ils tous éternels, ou les êtres

passagers ont-ils des principes passagers? Si tous les êtres ont les mêmes principes, d'où vient qu'un être est passager et l'autre éternel? — Si les principes des êtres passagers et des êtres éternels ne sont pas les mêmes, ceux des premiers sont-ils passagers ou éternels? Us ne sauraient être passagers; car, dans ce cas, ils auraient leur source dans un autre être et ne seraient pas principes, puisque tout

ce qui naît se perd de nouveau dans sa source. Ensuite,

d'après Aristote. *Metaph.*, 1, 1025 b 39

Comment les êtres passagers existent-ils lorsque leurs principes leur sont éternels? — Si y a-t-il des principes éternels, pourquoi produisent-ils des choses passagères, tandis que d'autres en produisent d'éternelles? Aussi tous les philosophes ont admis pour toutes choses les mêmes principes sans examiner la question de comment les mêmes causes peuvent avoir des effets aussi différents.

Je trouve la solution de cette difficulté dans le chapitre dixième du premier livre, quelque chose qui paraît eût été un moment

Troisième problème (p. 42, I. 15-21; p. 55, l. 10 - p. 57, l. 18). L'unité et l'être sont-ils les substances des choses, ou ont-ils autre chose pour base ou fondement? Platon et Pythagore disent que ces catégories, ou pensées pures, soient elles-mêmes les substances des choses; les autres leur ont donné une base matérielle. Si l'unité et l'être ne sont pas des substances, les autres universaux ne le sont pas non plus; car ces catégories-là sont ce qu'il y a de plus universel. Donc il n'existe que des individus. — D'un autre côté, si l'unité et l'être sont les sub-

stances des choses, ooin-^ ment la pluralité des choses peut-elle exister? Car ce qui est étranger à l'être n'existe pas. Alors Parménide a raison de dire, que tout est un, -*. Deddeux cotés, lea difficultés sont les mêmes.

Cette difficulté est résolue dans le dixième livre- Gottiparéz j XIII, chap. 8 y p. 278, 1. 8- 2^, et le pretiïer chapitre du quatorzième livre.

Quatorzième problème (p. Ũ2, 1. 21-22; p.

60., 1. 12-25). Les principes sout-ils universels,, ou

140 DE LA MÉTAPHYSIQUE

existenirils comme individus? — Dans le premier cas, ils ne sont pas des substances; car les substances; sont des individus déterminés. Si les universaux étaient des substanceis, Socrate réunirait en lui plusieurs substances : l'individu Socrate lui-même, Thomme, Pétre animé. — Si les principes sont des individus, la science ne saurait les saisir; car, toutes les sciences ont Puniversel pour objet.

Cette difficulté est de nouveau transposée dans le développement et mise la dernière. Elle est résolue dans le treizième livre, cliap. iO, p. 287, h 21 -p. 289, 1. 1^ . Comparez aussi le treizième chapitre du septième livre.

Quinzième problème (p. 42^1. 23; p. 60, h 4-12). Les principes n'existent-ils qu'en puissance? Ou, sont-ils actuellement ? — Dans le second cas, il existe quelque chose avant eux ; car la puissance précède Tacte, et tout ce qui existe en puissance n'a pas besoin d'exister autrement. — Si les principes existent en puissance, il est possible que rien n'existe. Car ce qui est possible

, peut ne pas encore exister; et , si les principes n'existent pas encore, rien n'existe.

Tout le neuvième livre est employé à lever cette difficulté. Comparez aussi pour ce problème: XII, chap. G, p. 245, l. 28- p. 247, l. 25, et XIV, chap. 2, p. 293, l. 9-25.

Seizième problème (p. 42, l. 23-25). Les principes sont-ils seulement en mouvement? Ou, existent-ils encore autrement ?

La solution de cette difficulté est jointe à celle du dixième problème. Aristote l'a omise dans le dévelop-

d'aristotb. chap. 7, l, C, i4i

peDietit des difficultés ; et Syrien , à la fin de son commentaire sur le troisième livre, dit qu'il l'a négligée par la même raison qui Ta engagé à omettre la sixième , toutes les deux n'étant que des corollaires d'autres problèmes. — 11 met à sa place une nouvelle difficulté composée, selon Syrien (ad 6, p. 59, l. 18, sqq.), de la quatrième et de la neuvième, et développée p. 59, L 13* p. 60, l. 1. â ; mais elle n'offre rien de nouveau. Je la crois composée plutôt du onzième et du quatorzième problème; et c'est aussi là qu'il en faut chercher la solution.

Dix-septième problème (p. 42, l. 25-28; p. 57, l. 1. l. 59, l. 12). Les nombres, les points, les lignes, les plans, les figures et les solides, sont-ils des substances? Et, dans ce cas, sont-ils indépendants et séparés des choses sensibles, ou non? — S'ils ne sont pas substances, où en trouver d'autres? Car certainement les qualités, le mouvement, les rapports, le chaud ou le froid , ne sont pas les substances des corps , mais seulement leurs attributs. Le corps seul, qui possède ces différentes propriétés, est substance, — Ce-

pendant, le corps même est moins substance que sa surface , celui moins que la ligne , la ligne moins que l'unité et le point; car elles limitent et déterminent le corps. Elles semblent pouvoir exister sans le corps ; mais il est impossible au corps d'exister sans ses limites. Mais alors , il n'existe pas du tout de substance ; car toutes ces choses ne semblent être que des divisions du corps , les unes en profondeur^ les autres en largeur, les autres en longueur. D'ailleurs, elles n'existent pas réellement en lui. Car le plan qui partage un cube en deux parties égales n'existe pas actuellement; et ainsi des autres plans que

14^ " DE JLA MÉTAPHYSIQUE

ce corpA renferme daAs ^ (Hi ioterieur. La même chose a lieu par rapport aux iigote^ et aux {mnts.

Cette dernière difitêolbê est résolue, XIII, chap. 6- 9; XIV, chap. 8-6. Aristote, en la développant Ta placée ayant les trois dernières ^ parce que, comme fl le dit lui-même (p. 87, 1. 14), et Syrien après lu4 (ad h. 1.)^ elle se rapproche naturellement de la treizième.

Syrien^ à la fin de son çoxanienjtaire wr PQS difficul*tés , ajoute : « C'est ainsi qu'Aristote a proposé sej;Ee « problèmes, comme exercice (yufxvacreav) de dialecti- « que. 11 en examinera (^larryi^; à^idast) quelques uns « dans le troisième livre (F) , d'autres d^ns le sixlèoi^, « septième ^ huitième et neuvième livre (Z-I) , la pju- « part dan3 Je onzième (A), et tou.s ceux qiii se r^ap^ « portent auY nombres et aux idées dan\$ 1^ devix der<- « niers livres, le douzième et le treizième (M et N).. »

La table de ia solution des problèmes dans les livres suivants e^ donc k peu près <ielie-ci :

r, chap. i-2..., ... Problèmç I,V,VL

r , chap. 3-8 • • ^ .. ^ ^ • • • • ^ « .9 • » IL

£ , chap. 1 » #•.*•• » IJII^

E, chap, 3. . ». ^ ••....».•• t . " » XII.

Zet H..., p IX,

o, (A, chap. 6 ; N, chap, 2), » XV.

1 , (M , chap, 8 ; N., chap. l)\ i » . XIU.

M, chap, 2-5 j N , chap. 1-2. , • » IV.

M, chap. 6-9 ; N , chap. 3-6 • ^ .» XVIL

M , chap. Jo,(Z , chap. 13). . » XI, XIV.

A , chap. 1-5 (Z , chap. 12). • p VU, VIH.

A, chap. 6-10 ,• . >) X, XVI.

BARISTOZB. CHÂP. 2^ 11^ C. 1.43

Mais 9 je Je répète ^ ees problèmes sont dtyers^ueat mélé^
eiiieinUe; et je be puétends pas avoir iQdt<fiii^^ dans ce que je
viens de dire , tous les rapport» ^'il y a eiitr^ «ox» Je continuerai
donc à faire cet extrait de la Mëtaplijsiqpua ^d'ArîstfOte , sans
^l'astreindre à Tordre des problèmes établi d^m le troisi^oi^
livre (B)^ et en conservant celui que Pauteur a introduit
l^*même dans le reste de 30» ouvrage.

WW^P"W««»«Vi><Pi>V«Pi

ir.

ONTOLOGIE (Livres IV-X).

Après avoir dit que la philosophie première est la science des principes (A /jistÇoy), que les principes sont les véritables existences { a. û^xixçv), et après avoir indiqué quelles sont les difficultés qu'on rencontre , si Ton veut parvenir à leur connaissance (B) , Aristote entre en matière ^ en levant ces difficultés. La véritable existence est l'être, en tant qu'il est être. Un être pareil est un principe. La science des principes est donc la science de l'être, en tant qu'il est ^ c'est-à-dire une Ontologie.

DIVISION DE L'ONTOLOGIE. — Cette Ontologie se subdivise, de nouveau en trois parties ;

A. D'abord Aristote examine la nature de cette science. Cette science est une dans toutes les véritables existences appartiennent à la même science. Même les principes des sciences de l'être fini, comme le principe de contradiction, sont donc ressort de cette science (livre IV). - Avant de pouvoir la traiter, il faut donner des définitions ontologiques. Le principe de contradiction , ex-kiont Us contraires Tun de l'autre , nous force à fixer*

IJ^ \ DB ^ A MÉTAPHYSIQUE

la signification des termes ; sans cette détermination la science est impossible. Il faut donc commencer par des définitions ontologiques (livre V).•

B, Aristote passe ensuite à l'Objet de l'Ontologie, et développe les différentes notions de l'être :

1* L'être purement accidentel ne saurait être l'objet d'une science (livre VI). *

2. Il considère l'être par rapport à toutes les catégories, soit par rapport à la substance, puisqu'elle est l'être par excellence (livre VII et VIII). Cet être est l'être fini, la substance sensible; l'ontologie est la science des principes de l'être fini.

~ 3. Il examine l'être, en tant qu'il existe en puissance ou actuellement (livre IX).

G. Cependant, la pluralité des êtres finis n'est point encore la véritable existence, ni l'ontologie le comble de la métaphysique. Non seulement la science de l'être est une, mais son objet doit l'être également; tous les êtres sont donc réduits à l'unité (livre X). C'est ainsi qu'Aristote passe à cet être unique, qui est la seule vraie existence, c'est-à-dire Dieu. La théologie forme donc la dernière partie de la Métaphysique.

NOTIONS DE l'ontologie.

LIVRE QUATRIÈME

DE l'unité de la science.

a. Unité de cette science (chap. 1-2, p. 60, 1.28; p. 65, 1. 29). La médecine ne s'occupe pas seulement de la

b'aristote. chap. 1, 11 A, j I. t S

substance de la santé, mais aussi de ce qui la conserve, de sa cause efficiente, de ce qui la reçoit facilement, des signes qui prouvent son existence, etc. Il en est de même des autres sciences. Nous nommons être, tantôt la substance, tantôt ses qualités ou sa cause efficiente, ou ses changements. Tout cela se

rapporte à la même nature. Toutes ces propriétés sont donc l'objet de la même science; car elles dépendent toutes de la substance, qui est l'existence première et l'objet principal de la philosophie. L'unité et l'être sont aussi de la même nature; car «r un homme est », et a il est u n » sont deux propositions identiques. 11 appartient donc à la même science de considérer l'être et l'unité, ensuite toutes les formes de l'unité; car elles sont autant de formes de l'être, par exemple, l'identité, la similitude, etc. C'est du ressort de la même science de considérer les contraires; car il est impossible de bien comprendre un contraire, sans avoir examiné la notion qui lui est opposée. Notre science traite donc également de la négation, de la privation, opposées à l'être, de la pluralité opposée à l'unité, de l'hétérogénéité, de l'inégalité, de la dissimilitude, de la contrariété et de la différence; elle examine la question, si l'unité peut être opposée à l'unité. Puisque toutes ces propriétés appartiennent essentiellement à l'unité, en tant qu'elle est unité, et à l'être, en tant qu'il est être, non pas tant qu'il est nombre ou feu, la philosophie s'occupe de la substance et des propriétés de ces notions pures. D'ailleurs, tous les philosophes tombent d'accord, que les principes sont opposés: or, tous les contraires se réduisent à l'unité et à la pluralité; une seule science doit donc les embrasser. Ajoutez à ces contraires que nous venons de nommer, la priorité et la postériorité, le genre et

ii(6 I)E l^A MÉTie UYSigUB

Teijpèce, le tout et la partie est d'utile à l'âme, éfêÂ sont
tpe du ressort à la philosophie

b. L'Ontologie s'occupe aussi des axiomes et des principes du syllogisme (clu 3-8),

4c. Du principe de contradiction (ch. &<6}.

teic. C'est 1^ principe le plus sûr^ch. S, p. 66, L i;-p. B7, 1. 2^). Les axiomes embrassent tout ce qui eat. Ton les les sciëm^es sVn fervent , paarce qu'ils «ppartienoent à VARè , en tant qu'il est} les axiomes éottt par conséquent du domaine de la philosophie. Ce-tie^ s'occupe donc aussi des principes du syllogisme; ia raison en est claii*e. De piikysophe reconnah le prin^ -eipe le ptes sûr, parce que, considérant Fêtre en tant qui! est*, il a tes coanirisdances les plus exactes. Le principe le plus sûr est celui qui ne souffre pas d'erreurs. Ce principe eist le plus reconnaissable , sans avoir besoin de prémisses , parce que, pbar connaître h, moindre chose ^ il faut déjà nécessairement le posséder. Ce principe est : t II est impossible que sous le même rapport n le même attribut convienne à une chose ^ et ne lui « convienne pas. »

fifi La preuve de ce prtttCîp^e n^esfc qu^în* directe et négative (ch. û> p» 67, 1. 28;-p. 76, !<. U), Chaque. preore eichaque raisonnement dépendent de ce premier principe. Il est impossible de pifouver ce principe; car il est impossible de prouver tout, puisque, à»m ce cas , la démonstration iri^ft à Tinfim , de sorte c^u^il n'y aurait pas da tout de preuve. Or, s^i y a un prini^ipe ^i n ait. pas besoin de preuves ^ cVâft certain^meÂt tiï avant tout celui-ci . On né peut le prouver qvLopur réfutation^ en montrant que celui qui nie cette

propbsiUcMi «dt <ioifjoinrs ebligd de i^éfl.fiemrw On n'a qu'à ex%er et son adversaire qu'il détermitie quelqpcie ûbois<) ce qui: es! nécessaire ^ rîl Teul palrler ; dk dès loiv k proposition cfxi^e. Oent qui âieiit oé priircîpe y pté«tèadeiit que «'est là méiwe càose dfêtre un faromine et et ne pas YêtiQ, et ainsi du rerte. Chaque objet a done toutes les dêlertnjuatitot et ne leK »

ptas. De celle ma[^] mère la substaivee est anéantie [^] parée qu^{*}eUë est uo être dhftermihë ; et Sont n'edt que relatif et accidente)[^] pârde qKie tous fes attributs sêta susceptibles de chatigemël!k& Ênmif[^]e, si touf lês ôontrairek étaient a ttrânée[^] à la mêwi[^] dsosse[^] tout ferait un ; r]K)dimè serait une gidâre[^] et Dieu une muraille* Ana«ftgore aiirait raison de dire : « Tout t(est réuni » ; mais y dans âe oas[^] rien n'est yrai« De pareils philosophes parlent de Vêtre indéërmîné[^] et croyant parler de Fêtre, ils parlent du non-être. Ces honiîmes aVooeUt eux-[^]mêmes leur menàonge ; oai[^] en ovanîçant niie chose y ils là nieikt égËiement. Gmt qiû taKl cette o[^]fvion , n'agis[^]nt pas coBséqneuHnextti. Car pDurqnoi vênf&îls à Négare? PotorquOij[^]rennenlrib[^]rde âe ae pbs se laissa tomber daiab un pwts , s'il eét indifr firent 'd'y tomber ou JHm7 C'est aîisâi qn'«uK*Éiémè9 noqs délivrent de oettedbtrineefFnMitëe[^] qtn prétend ne iim déterminer par la' pensée.

yy. Rlé[^]futation des doclvines c[^]ii pèchent eontre oe prin<iipe (cli# 5[^]^ pwTô[^]l. 5[^]p« 83, K 20). La docti[^]ine de ProtSsigOPas part du même prin^{*}cipe'; car[^]i iNHît ete qui nous setnMe être , est vrai , tout est vrai et iauld en mèilé teitips[^] parce ({ue les choses les plus contradictoires nous semblent être et ont été admise» par diffêi[^]ente hommes* C'est- parce que dans ie BH»ide sensible ou a vu les contraires provenir de la

menus x[^]hose , qu'on a embrassé oetCe doctrine de la co[^]existence des contraires. Si donc le Rien ne peut engen* .drer quelque chose , il faut que les contraires existent déjà auparavant ensenble dans Tobjet. Yoilà aussi Fopimon d[^]Anaxagore , de Démocrite et d'Empêdocle. Ils ont en partie raison, en partie tort. En puis- -sancela même chose peut reuoir les deux opposés, mais

non pas actuellement, de sorte qu'un opposé peut naître de l'autre, parce que celui-ci le contient virtuellement. L'être est donc produit en quelque sorte par le non-être, c'est-à-dire par un être qui n'est qu'en puissance et non pas actuellement. Une chose peut donc, en quelque sorte, être et ne pas être en même temps, mais non pas de la même manière; elle peut être en puissance, et ne pas être actuellement.

Toutes ces fausses opinions viennent de la doctrine qui fait de la sensation la vérité; car, dans ce cas, puis* que les sensations se contredisent, les contraires sont également vrais. S'il en était ainsi, il faudrait désespérer de la philosophie; car la recherche de la vérité serait alors la poursuite d'une ombre fugitive, puisque l'être indéterminé prédomine dans la sensation. C'est pourquoi Heraclite et son école, voyant le changement continu de toutes les choses sensibles, disaient qu'on ne peut rien déterminer de vrai sur les choses sensibles. Nous pourrions répondre cependant que le devenu exige un être dont il soit sorti, et qu'une partie de ce qui devient existe déjà; le nouvel être garde donc quelque chose de celui dont il est sorti. D'ailleurs, les formes substantielles des choses restent toujours les mêmes; et ce sont elles surtout que la science a pour objet. Ensuite, les choses sensibles ne sont pas toutes soumises au chan-

D*ÀRT&TOTB. CHAP. 2, II, Â^I. 149

gèinent j mais seulement ce qui nous environne; le mouvement des astres est toujours le même. Il faudrait donc plutôt absoudre ce bas monde en faveur du monde céleste, que condamner ce dernier pour les péchés de l'autre. En général, pour réfuter de pareilles opinions, on n'a qu'à prouver qu'il existe une substance immuable*. De plus, ceux qui les avancent,

doivent admettre un repos éternel, plutôt qu'une mutation continue, car rien ne change, si tout est en tous. Enfin^ ce n'est pas la sensation elle-même qui nous trompe, mais l'imagination; et la sensation est modifiée par l'état de celu^ qui la reçoit. Le doux reste doux , quoique le goût n'en juge pas toujours de la même manière.

S'il est impossible que la même chose convienne et ne convienne pas à une chose , il s'en suit nécessairement qu'une chose ne peut pas avoir en même temps des attributs opposés; mais, ou bien tous les deux n'existent que sous un certain point de vue, ou bien l'un existe absolument , l'autre sous un certain point de vue (c'est-à-dire en puissance).

/3. Principium exclusi tertii (cfaap. 7-8j p. 83, 1. 21 -p. 86 , 1. 20). Il est également impossible qu'entre deux opposés il existe un tiers ; gpiais il faut ou bien nier^ ou affirmer un attribut d'une chose. Si nous admettions ce milieu entre les deux extrêmes , il serait^ ou bien comme le gris entre le blanc et le noir, ou comme entre le cheval et l'homme une chose, qui n'est ni l'un ni l'autre. Dans le dernier cas, il n'y aurait pas de changement du tout. Car pour passer d'un opposé à l'autre , il faut passer par le milieu; mais celui-ci ne doit pas être indéterminé , parce qu'il est impossible

qiia tpul; 9Q cbaàg^ UidiatiDptamenl en bnit. fiPU existe^ ^^ coptrai?o, un véritoUe milieu, eooinui le^is entre le bkoG (\$t la noir, lé blanc ae naîtrait paa du non blanc, piiree que le grâ renferme d^'à le blancu Toute aais? ^ancè \$ei^t doue également diltriite f car ce qui exisie d^i y iigk pliiâ beacin de deveniir.

Puisque l'unique vérité possible a affirmé* on a nié l'un des opposés, il faut; pour éviter les doctrines que nous avons étudiées, partir des définitions que nous leur avons données. La définition est une suite de la nécessité, dans laquelle on se trouve de désigner quelque chose. La notion, dont le mot est le signe est elle-même la définition, — <• Tout cela nous prouve qu'il est impossible de trouver quelque chose qui ne s'applique que personnellement et complètement au sujet ((a)vec les Mises) qui qu'on ne peut pas le dire. Car ceux qui prétendent que tout est vrai », avancent aussi l'erreur de croire qu'ils affirment que l'opinion est contraire à la leur. Ceux qui disent que tout est faux », sa raison est la même car leur opinion est comprise dans cette question générale.

LIVRE CINQUIÈME (A).

Chap. I. De la vérité (Axiome, 83^e l^e). Propositions signifiantes d'un «bord le contraire de la vérité» par exemple d'une ligne ensuite le contraire-

De la vérité. Axiome. a, II, A, a. 15^e r

minent par rapport; à nous, par exemple, par où il faut commencer une instruction, pour approfondir le mieux; troisième-ment la matière première d'une chose, ou la cause efficiente; de plus, la résolution qui produit un changement est ainsi que les magistrats se nomment eux-mêmes les premiers; dont on conclut une chose.

La cause du partage de ces significations; car toutes les causes sont des principes. Tous les principes sont la source d'où dérive ou l'existence, ou la naissance, ou la connaissance d'une chose; ils sont en partie dans les choses, en partie hors

d'elles. Voilà pourquoi la nature, les éléments» la pensée^ la r^sclution^ la substance et le but sont principes; le bon et le beau sont tout aussi bien principe de mouvement, au principe de connaissance.

Chap. 2, *ArTtov* (p. 87, l. 24- p. 9», l 17). La cause est ou bien la matière d'une chose, ou sa forme et son modèle, c'est-à-dire sa notion et sa substance : ou le principe de son mouvement et de son changement ; enfin, le but et les moyens par lesquels on y arrive. La même chose peut avoir plusieurs Causes; la statue, ^ (^Kemple, a pour matière l'airain, pour cause^ s^ ef%îf Oie h. molptew, Les causes peuvent aussi être r^iprQqMe^ ^ Le» «^er cioca gymfaastiqués sont Cause de la Statue^, et la statue^ omane de pareils exercices ; intant les vms^ le sont comme oanse efficiente, 1 autre cause^ fin^}e« La même chose est cause de choses opposées; car ce dont la présence^ produit une chose^ se, produit par son absence le contraire. L'absence du pilote est cause du naufragé, tandis que la présence^

ISD DE LA MÉTAPHYSIQUE

aurait sauvé le navire; c'est ainsi que la présence et la privation sont, toutes les deux, causes efficaces.

Ghap. 8. *Ztoxeêov* (p. 90, l. 15- p. 91, l. 18), L'élément est la matière première d'un être, qui ne peut plus être divisé en parties hétérogènes ; car les parties des éléments sont homogènes. Les éléments sont donc les existences les plus générales, parce qu'étant les corps les plus simples^ ils se trouvent dans beaucoup de corps ou même dans tous. C'est pour cela que quelques uns disent, que les genres sont des éléments plutôt que les différences, parce que le genre est plus général que la différence.

Chap. ft. *uaic(^p;91,I. 19-p, 93, 1. 3), Nature est d'abord, si on allonge la première sy 11 abe ((pûaiç), la génération de tout ce qui croît ; ensuite, la matière intrinsèque, d'où provient tout ce qui naît; en outre, le premier principe du mouvement d'une chose naturelle, lequel réside en elle et appartient à son essence ; de plus, la substance des êtres physiques, leur forme et leur figure ; enfin, la forme substantielle, en tantqu'elle est le but de toute production , de sorte que par métaphore chaque substance se nomme nature.

La nature^ proprement dite, est, par conséquent, la substance des êtres qui ont en soi et par eux mêmes le principe de leur mouvement; car la matière ne s'appelle nature, que parce qu'elle est susceptible d\in tel principe : la génération , parce qu'elle en part. Ce principe intrinsèque des choses naturelles réside en elles , ou actuellement ou virtuellement.

^J^Chap. 5. ÀV^ynaTov (p. 93,1 4- p. 9/i,l. 8).

' ' DiElSTOT£. CUAP. 2, 11^ A^ a. l53

Nous nommons nécessaire la cause coopérante , sans laquelle il est impossible d'exister , comme la respiration ou la nourriture ; ensuite le moyen , sans lequel iiou8 ne pouvons parvenir à un bien , ou nous délivrer d'un mal ; troisièmement, ce qui arrive contre notre volonté et nous force ; quatrièmement, ce qui ne saurait être autrement , et cette signification est la source de toutes les autres; enfin la démonstration, car une chose bien démontrée ne peut pas être autrement. Ou bien une chose a la cause de sa nécessité dans une autre cho« se, où bien elle est la causé de la nécessité des autres; cdtXe dernière est la nécessité

absolue. Donc , s'il existe ^ certains êtres éternels et immuables^ on ne saurait leur faire violence.

. Chap. 6. Ti fv (p. 9a, 1. 9- p. 98, L 6). L'unité est ou bien accidentelle , ou bien essentielle. Les attri« buts forment avec le sujet et entre eux une unité accidentelle. L'unité essentielle est ou bien i% la conti^ nuité des parties; 2^, ou Phomogénéité de la matière; 3®, ce qui appartient au même geure ; ù", ce dont les notions substantielles sont inséparables: en général, tout ce qui est indivisible', c^est ainsi que Kndividu est un. L'unité est attribuée à la plupart des choses, ou parce qu'elles la produisent , ou parce qu'elles la possèdent ; ou bien parce qu'elles la souffrent, ou enfin parce qu'elles sont en relation avec elle. L'unité , proprement dite, est celle dont la substance est une^ soit par sa Gouùtinuité, soit par sa forme, soit par sa notion. L'unité est le principe du nombre ; car la première mesure est le principe. L'unité est donc le principe du reconnaissable^ dans tons les genres d'objets j mais elle n'est pals la même dans chacun : ici/ c^est un demiton; là, la

voyella ou la coi^soii»^ . Cepêsd^iit tonjuuni IHimté est indivisible 9 ou bi^ n par rapport à k quantiië^ ou bien p\$ir rap{>prt à ^ forme. Ge qui est in(U<viott>le par rap* port à la qudnULë et n'a poi^t de position / ^ c est runifcë : s'il en a, c'est le point (la ligM est divisible par raf>port k ujoe dimeosion^ le plao par rappcHt k deux, le corps par rapport à trois. L'unité est rdbtiye ont hten au nouibre, ou à la forme ^ ou au genre, ou à FaDalogie. Uo f n nombre ed; ^ ce dont la matière est une } itii en forme ^ ce dont la notion ost une ; u n en geiffe ^ ce qui appartient à la même oatagorie) un par analogie^ où U y a proportion. L'onitd suivante se règle toujours sur œile qui précède. Tout ce qui est un

en nombre ^ est aussi un en forme t mais l'inverse est faulii; ce qui est un en genre, ne Test pas toujours pour la forme; mais bien par analogie. — La pluralité est opposée à Punité ; car la pluralité est attribuée à ce qui manque de continuité^ ensuite aux choses qui ont mie matière différente^ enfin k celles dont la ferme 6id)stanrielle n'est pas la même^

Chapu 7. Ti «V (p. 98, 1/7 ^ p. 89^ 1. 31). L'être se dit acciden-
tellement du rappoort qu'un attribut a avec son sujet, ou de la re-
lation de plusieurs attribul» rapportés au mét^ sujet. -^ L'être en
soi a jjutant dW ceptions qu'il y a de catégories; U désigne donol»
sub^ stance, la qualité, h quantité, la relation, Taction, b siouir-
rancej etc. Ensuite, letre indique le vrai^ le now^ être le iaux ;
enfin , l'être mar^e tantôt l'acte^ tantôt bt puissance* '

Cbap. 8. OÙ71« (p. 99, 1, 2^ - p. IQO, L 40). La substance se dit : 1^, des cprps simpïes^ en général

d'àRISTO». CHA». !1> Ayil, 3. l55

4e tous logCorps9, en tñnt .qu'ils ne Mat pus des attributs, mais qu'ils en ont ; S^, qous appelons substance, la cause immanente de l'existence d'un être qui n'est pas attribut; c'est ainsi que l^me est la substance de Têtre anime ; 3^, on nomme substances les parties intégrantes d'un pareil corps , lesquelles le limitent et le déterminent , et dont Panëantissement le détruirait , comme la surfece d'un corps ; 4*, la forme substantielle , dont la notion est renfermée dans la définition^ est également la Substance d'une chose. — Il s'en suit que le mot de substance a deux sens : il désigne , ou bien un sujet qui n'est plus Tattribut d'un autre , ou la forme déterminée et indépendante.

Cbap. 9. TaiTo (p, 100, l li - p, lOi, 1. 14), Li'jd en lit é^aoçi-
den telle eitlç rapport: qu'il jr a entre le? »ujçte et les attributs lo-
giques, L'identité ewentielle Si^e,à\ t. dun^ala ipém^a sea« que
Vunité esseatielle, avec q^attç différence , qu'elle est una unité de
plusiwr^s cbo*^a fs, on d^a U eo^ame cbose, CD twt qnqn l'ëiKmc^f
comme 4wîc çho^aî c^art^a in^ai qwe l'qa dU, par exempte,
q^a\lf, çhçsei e^aide^atîquie^a vec elle-ro^ame. — L'hété^a
rq^aén^aî4^a tel cçnitrairei d^a l'ideotité ; on nomme b4w<}^aes
Jes <)bo^aÇi9 qui Ont différentes formes , ou jw^atiêfes OM po-
tions subst^anUeU^as, -^a La différéftoq s^a 4Ât : , 1^a A^a clie^a4 qui
soAt kétérogèn^a mais sous

un ceitain point de vue identiques , wn seulement e^ai nombre,
mais encore par rapport à la forme ou au genre (^Ui è VîMialûi-
giç;. 3% 4^a cç qui appartient k un autre gl^aprej^a y^adi^aqe, qui
est oppq^a ; V^a, d\$ f^a dqnt Vhété^a

rog^aéité ré^aid^a dâna la au^atimo^as «^a l^aea choses s e
mbl^aable^a m^a celles qui onit U^a mécaes accidents , om.

156 D8 hk MÉTAPHYSIQUE

qui en ont plus de communs qu'ils n'en ont de différents, qui
ont la même qualité, etc.

Ghap. 10. ÀvTixe/fieva (p. 101, L 15 -p- 102, 1. 14). L'opposé
est: 1®), la contradiction; 2**), le contraire; 3", ce qui est relatif;
U^a, la privation, etcj enfin, ce qui ne peut pas se trouver réuni
dans un tia*s; comme le blanc et le foncé. — Si de pareilles
choses sont en même temps d'un genre différent^a elles sont
contraires. Ensuite, contraire se dit des choses, qui dans le même
genre se distinguent le plus l'une de l'autre, en général des diffé-
rences les plus marquées.

Chap. 11. IloTejDa xât v<jzepa (p. 102 1. 15p. 104, 1. 6). La priorité et la postériorité se disent : ou bien 1® , du lieu , c'est alors Féloignement ou la proximité; 2°, ou du temps; 3** , du changement; h^y du pouvoir;- 5°, de Tordre; 6**, de la connaissance ; dans une définition , par exemple , la connaissance des parties est antérieure à celle du tout , quoique eii réalité le tout ait la priorité sur les parties ; 7* , la priorité de nature est attribuée à une chose qui peut exister sans une autre, tandis que celle-ci ne le peut pas; c'est ainsi que la substance a la priorité sur les accidents; 8^, la priorité et la postériorité se rapportent aussi à l'acte et à la puissance : eh puissance , la matière a la priorité sur la forme; par rapport à Tacte, c'est le contraire.

Ghap. 12. Auvafxiç^ aWv^iov, duvatov, (p. 10Û,1. 6-p. 106 1. 19). Pu i s s a n c e est : 1**, le principe du mouvement ou du changement résidant dans une autre chose^ . en tant qu'elle est une autre, G'est le sens propre. C'est

d'aristotb. chap. 2,11, a, Q. lèj

ainsi que l'architecture est une puissance (ou faculté) qui ne se trouve pas dans le bâtiment même. La* puissance est: 2'''^ la faculté d'être changé et mis en mouve* ment par une autre chose , en tant qu'elle est une autre ; â^ , la faculté de bien exécuter une chose ou une résolution qu'on a prise ; 4 * , la faculté de n'être pas du tout assujetti au changement et à la détérioration ;, ou de ne Têtre que difficilement. — I m p o s s i b 1 e est ce dont le contraire est nécessairement vrai; possible^ ce dont le contraire n'est pas nécessairement faux. Ensuite^ possible se dit du vrai ou de ce qui peut l'être.

Chap. 13. no^{<5v} (p. 106, 1. 20- p. 107, 1. 20). La qu a n t it é est la divisibilité en parties, dont chacune est une unité déterminée.

Chap, Ik. Hotov (p. 107, 1. 21 - p. 108, 1. 22). On nomme qualité : 1^{*}, les différences des substan-r ce[^] ; 2^o , les puissances des nombres ; 3^{*} , les propriétés des substances périssables ; k^o , qualité se dit enfin du bien et du mal ; les vertus et les vices sont des qualités.

Chap. 15 npo[^]«Ti(p. 108, 1.23 -p. 110,1.23). La relation se dit des rapports arithmétiques, de ce qui agit par rapport à ce qui souffre. Le principe des premières relations est le nombre , celui des autres Tacte et la puissance. D'autres relations se disent par rapport à Tij[^] nité : l'identité est une unité , par rapport aux substances; l'égalité, par irapport aux quantités; la similitude , par rapport aux qualités.

Xhap. 16. Te'Xeiov (p. 110, 1. 24-p. 111, 1. 22). Parfait ou achevé se dit: 1^{*}, de ce qui a là totalité de ses

2 58 DE LA MéxAraTMi[^]IHC

partie» \ 2[^] ^ de celui qui est parvenu ati cQiaUe de la vertu f et en général de celui i|u'Qii ne peut aarpts[^]w daAs son art. Par la[^]tapkorei oft te.pif[^]ftd iti[^]m «n maiuvaise parl[^] lorsque iiou9 disoufi[^]uki ajMtopl«mte [^]hwé-[^] uu voleur achevé (o[^]Mtof[^]xi[^] «8>ieiM> ĩtai iikèk'mP jÛiicy} ; 3% oa uomme parfait ce dont le bût est bo[^]o[^] ear' la po[^] fection i'ê\$ide daus le but^{*}

Cliap. Il liépaç (p. !li, 1. 23-p.U2,L4). Limite est rextremîtê d'une chose, au-delà de laquelle il n'j a rien , et en deçà de la-

quelle se trouve tout ; la ferme d'une chose qui a de l'étendue; le but, c'est-à-dire la fin vers laquelle une chose tend ^ et non pas le point de départ. Quelquefois Tun et l'autre ^-appelle l'unité> Enûn elle se dit de la forme substantielle de çàqUô ehofie^ oar cette forme est la limite de la connaissance , par conséquent aussi celle de la chose. Voilà pourquoi limite a toutes les acceptions de principe , et l'autre éhoore ; car tout principe est une fin, mais toute limite ik'^t pas un principe.

Chap. 18. Kae' aurd (p. 112,1. 5- p. 113, 1.2). Eu soi et pour soi se dit d'abord de la forme substantielle de chaque chose ; ensuite , de ce qui se transforme en sa substance ; de plus^ de ce qui n'a pas de cause ; enfin) de ^individu qui , eu taic qful est im^a une eid^ âtuee indépendante et isolée.

Chap. 19-^22. àid&tatçy iU^f ir^&oiç^igt'C(in<^«is (jp* 113,1. 3*p. 11b ^L 20). La disposition e^'iuvangement des parties d'une chose^et se dit par rapport à la puissance, ou par rapport à la forme. — 'Habitue se dit de l'activité de celui qui agit ou qui souffre) ensuite, de' là disposition au bien

<M «11^ m&l\$ et/Un , de la concision d'une partie de (a l'ios&»-»«^f fectif «E/l uRè (jialit^ qui peut durer. Ensuite y «Ue M dit de changements qui e^stent di^à actuelm^t I de plus^, des changements nuisibles et d'heurt)afCEiix; enfin, des grands malheurs et des grandes douleurs. — Privation se dit du manque de possession, soit que la nature ait accordé à un objet cette possession, ou qu'elle ne l'ait pas fait. Privation se dit ensuite de celui qui ne possède pas une chose à laquelle U est propre, «oit par lui-même , soit par son genre. iPrivation se

prend enfin pour toute négation. Les privations partielles admettent un milieu entre les deux extrêmes.

Cimp. aa^Êeiv (^ . 114> î, 21- p. 115, 1. 11). Avoir ealaMrilMié à oekii qui agit d'après sa nature et diaprés son penchant; à tout ce qui contient et reçoit une autre chose ; à ce qui empêche une autre chose d'agir suivant sa nature.

Chapka*. Bv.'f iiAo< tTvôLi (p. 115, 1. 15»- p. 116, 1. S). i% tu«oç A«x a&drt ! 1®, de la matière d'une chose ; 2% de BÊ ppe-Mlière- came efficiente ;; 3% de la substance sensible, en tant qu'elle est composée de matière et de forme ; 4**, de la priorité de temps^ etc.

Parti.&se.diti:!*^^ des divisions de k q<uaniité ;. 2*^ de ce qui mesure la quantité ; 3°, des espèces du genre ; 4®, de tout ce en quoi un tout ou une forme ou une chose qui fit une forme, est divisé: e^est ainsi que l'airain ou la tertiaire est une partie de la statue ; 5"*, des membres d'une existence ou, (l'une éternité) de la substance que le genre est à son tour une partie de l'espèce. — Le tout est: i% ce qui a les parties que sa nature exige; 2**, l'attribut qui

160 DE LA MÉTAPHYSIQUE

convient à plusieurs unités^ en tant qu'il est lui-même une unité j 3% une chose continue et limitée qui contient plusieurs autres, soit en puissance , soit actuellement. On dit tout (Tcav), en parlant de quantités et lorsque la position est indifférente; un tout (ô>)lov), lorsqu'elle ne l'est pas.

Ghap. 27. KoXopov (p. 117, 1. 18- p. 118, 1. 9)! Mu^ t i i é ne se dit que de choses dont les parties ne sont pas homogènes : le

nombre diminué n'est pas pour cela mutilé ; ensuite , de choses continues dont la position entre pour quelque chose dans leur substance , et seule» ment en cas qu'elles soient privées de parties essentielles. Une coupe est mutilée, si elle n'a plus d'anse ; mais un homme ne Test pas, pour avoir perdu son embonpoint ^ ou les cheveux ou la rate '.

Ghap. 28. rivoç (p. 118, 1.10- p. 119,1 7). Genre est: 1**, la génération non interrompue des êtres de la même espèce ; 2°, la première cause efficiente de Taxis* tence des individus ; 3% ce mot désigne les universaux; k^ , la forme substantielle dont les différences sont les qualités.

Ghap. 29. Yeïï *o ç (p. 119, 1. 8 - p. 120, 1. 13), Fa ux se dit de choses qui impliquent contradiction , ou qui ne sont pas ; ensuite de choses qui existent à la vérité ^

1. Les recherches modernes ont constaté que cet organe n'est pu néoesnre à la vie. Dans une séance de naturalistes allemands , tenue à Berlin , Tun d'eux a fiiit la lecture d'une dissertation, dont le sujet était d'exposer toutes les expériences qui ont confirmé cette assertion du père des naturalistes. L'auteur remarqua même qu'un pareil homme serait beaucoup plus heureux que nous autres humains , parce qu'il ne pourrait Jamais avoir le s p 1 e e n.

d*ari8vovb. AOBav. «SI) II, B; 1 . l6t

mais qui' siops iprëseotent les iChoses^ autrement qii Viles m soai^ eu qui nous donnent des idées de ehesees qui ne^ont pas:,, l^omme nné siMiouetté ou un slofige. -^Utie notion est fausse, lorsqu'elle se rapporte à ce qui n'est pis^ ou à^nn autre être qu'à celui pour- lequel elle est vraie. •

Cliap. 30. 2vfxPs|3yixoç (p. 120,1. 14- p. 121, 1. 6): Acoi deh t el est ce qui convient réellement à uqç chose^ mais non pas nécessairement et souvent. Ce qiii est accidentel e^isWdonc, mais non pas parce que telle chose est ici ou maintenant; ainsi Facci-dentel n'a pas de causé déterminée, mais il a une cause casuelle seulement. L^accidetttel est devenu s^s doute et existe^ mais non pas par lui-même et en tant qu'il existe , mais en tant qu'une^autre chose existe. Les accidents se disent aussi des propriétés essentielles d'une chose, qui cependant ne sont pas renfermées dans sa substance ; ces accidents peuvent aussi être éternels , les autres ne le sont nullement. C'est dans ce sens que nous avons pris ce mot autre part*.

OBJET DE l'ontologie.

Comparez: M*t.X,cli. 2, p. 196, I

^6? VU ;^ fê^jmwic^Mifit'

4Vp ^M P^ifwulî^ry ^afi;éYoir ir ganl i lètroi m laot ^^ ^\j ^i
<^ 49 ifo^pa? »ib*^e^idte , i* bmis prouva

stance matérielle et sensible qui existé pour soi y niaifi ^^ çst
(B^^n^^se ^pii priwcîpp^ <l4^ ^VMi^ÇWPet şt (Ja ftunge-
meinV. |-P» roatbA^nwtJqwe? ^'oçç^^J^ i U yMt^ d'éttm

pt>jçtl*s5pjt)^t»pçe^ iww^l^l^t îfl^wwdîwte». T^tfto*

qi^pÛ^^ 8,onA lçş pi-J^naij^ 4^ çfeçfip^ 4i VW* qwi
¥M%is- şen^ au c}^\. GeJ,^ çpj^ flpftofi
^js^fj^^Çf^^tiMçkl^t^^

la jplysiisj' ^ e 1 1 ^ flî ^ i ^ > ij ^ .tViu(^ ç | Ja *bw>tegie;; Qt ^ m

jellç e ^ u ^ iyer ^ ellç pt pQ ^ nffl > J ^ p à \m} ^ l ^ mtgt» sciences , parce qu'elle est la première. Elle coi\si ^ i ^ donc en toutes choses l'être pa tant qu'il est , la forme substantielle et ses propriétés essentielles.

b. L'être accideqil;ç| ^ , 'ps ^ Vfifi l'objet d'une science, et ses principes sont passagers en quelque façi}a(fihap. îi-. ^ , p. 1î8, l. SMi-p. 127, 1.3). L'être est ou bien Têtre accidentel , ou le vrai et le faux ; en outre, il se dit de toutes les catégories, de la substance, de 1« qualité-, de la qaàntité ^ , et <î., enfin de l'acte et de ia« pi\$î ^ 9ii ^ <?6 ^ U laut donc iparlei; de l're; dans toutes ses acceptions , et d abord de Têtre accidentel. Celui-ci ne saurait être Tobjet d'une ^ cience ^ parce quMt n'existe que de nom. Ou bien ^ tr ^ j pst r ^ pcpssj ^ i ^ ^ ^ Q\i feiça il

nier est la cause et le principe de l'être accidejEi(e|t f ^ M ^ ce qui n'arrive ni souvent ni toujours est accidentel. Puisque tout n'est pas nécessairement ni toujours , mais que la plupart des choses ne sont cfifé Souvent, il existe un être accidentel ; ce qui arrive quelquefois est accideniely san» <p ^ vkmt serait néfc ^ ssa'ire/Lti-iTmtière y ctt tant qu'elle peut être aulre qu'elle ne l'est d ^ ordinaire, est la cause de Taccidentel: L'accidentel ne saurait être 1 obiet de la science, parce que celle-ci s'occupe de ce qui arrive toujours ou d ordinaire.

Les causes. kle ^ fâccifleiitel sQtil passagères et nécessaires en même, temps. Quelqu'vin mpurra-t-il çlç ;rQ\$4 ^ ^ ie 6u dé inprt Vîplente? Le âiecpnd cas aura. îi-çv ^ , j ^ ' ^ l ^ oçt ^ 4e jà'vîlTé j,1ff, sortira s'il a s ^ ^ ^ ir ^ urà spff , sll ^ jfm) ^ à du boei ^ f sàl ^ . Cela

à Kèti, ou, npii j. ç'^st dpnè p^r. i^épe^r, sUe qu'irsuccôifahéria
bii qp'il .ne, succoïï^b^a pa^;^.. jLa

1 •;! •; . îw «: : , i . • i/' i i ^ :: 'yyr.' . -.

OU ne pas etrp.

~ ci De i'êtfç'é|>ai*. rapport à^u vrai' et a\i, • fâiix (diap^ . 3!;
^, ^127 ; r. -S^^Ô'L.Jy^^^^^^ tant qf^ est le vrai, et le non-
être, en tant qu'il est le faux, expriTMentjle,çapgort çju'u^^ ^t
^W^ttribv|,ffii^ ^jp^^e

eux, Sji uh ^tribut ^ôibVlçQt à ^f\;?PJ*€^ .L^jîr^ijJ/^|^ me :
si non ', ij le nie \ le faux fait le PÇVftt^f^iffg^^.;^ i;^ et le faux ,
en tant qu'ils opèrent cette réunion et cette s^apa^iqi^ ,
f^s^ ^n^ , 4^!W Vj€»tc»4e#Wli* , ' dt jadt pas (Jaiis Ie9 ç^(:
(fçf,..Pfis^qr:&,dp]#;. B(li|s «^iei^ôfe net Mue 4 diiSer^nit, d^
TêLK^i pfflf^rfi^ent iqii , ^^M Têtre ^ eo tant

quîfl esti dônl-no^s'allons examiner les causes et les prin-
cipes. • * . '

;.IVREf SEPTIÈME (z).

pigî. LA SUBSTANCE, SBNSIBU (H^spc T:@;,'T<i!îv
^((rfii^Tâi^ . od^caç).

DJË l'ÊTRE SOUS LE POINT DE VUE DE TOUTES LE\$
CATE- GORIES , ET PRINCIPALEMENT DE LA SUBSTANCE.

(ch. 2, p, 128, k l^p. 130, 1. 12.) ;

' li^être se dit de toutes les catégories : le premier être é^ èélùi
qui désigné 1^ . substance ; et l'être des autres catégories,

par exemple de la qualité et de la quantité n'est < être, qu'en tant qu'il est porté par la substance

Im en çst la base et le fondement. La substance a sur jâ autres catégories la priorité de nature ^ de raisop et de temps ; seule entre toutes les autres elle possède une existence indépendante. La recherche de l'être , en tant qu'il est,, est identique avec 1^ questioQ sur la substance.^ — La substance 'confient le plus évidemment âix choses corporelles. .

•La Substance a quatre sens principaux :1**, la forme substantielle; 2** , l'universel j 3° , le genre j 4**, la base 6u le fondement.

<- (fi.De la-base ou du fondement(chap. j3, p. 130, L 13 -p. 431, 1. 38). Le fondement (to Ottojtojfxèyoy) est le sujet qui & des ' attributs , sans jamais être attribut lui-même j c'est pourquoi il semble être

aub^lançq par .6p|:c(ellen^< Cefpnd^pft^nt le\$t»^ pantàe' la :II^tièrç.,^en, partie la fçpme]^ ^earpairtie' leurrcortiposëj Si la forn^e a.^a, pi^ipriti^ >tl^<oatiire ^aur. la! mdtière^ fillo'. dp^t afussii .Ua^çir sar ce iôiiiipOsé. D'un autre cote, lii matière, si^mble être k 'Yërita;])le \$ub3tftnoe.:fdt sineUd ne Test <p^j^,:l% sabs|:pnQe: 11011\$ écliaplpe,^ car^âtonè tonar les attributs , ou propriétés , il ne restera que la matière absbraite^il^JKmiUérey par>MiiÂéquent^â^ éfire la seule sisb-Maificé > car lou6 les attributs sont rapporta à^ la substance , et la^ubstanoe^ à^on tour, est Vâftrtbuti de ia^inatîièie^ Oeji pendant il est impossible que la' nish« tière soit^substance .j parce que , ara^t toat j la substance dQH'.âtvfindèpeikdaatë iëtidléter-

miiiëesi Là forme ou 1er composé semble
doiiëiètre>phMôeisàbstaâio6 que Ik ma^^tière.

. ' b. De la forme .aubsta^nti«lle (dbap. (i-i2)i p. 131.1. 1.. 29*
pv 1509 1. 16).. La forme substaatieUeî (xo Tt h f^t^ic): se dit
dè.pe opftî est en soi et pour sol(Kafr'} o^to:); La. liotionqu
dééigne une ohofte^ sans la. con^î t^nir confinie tui^ p9rM^9
estJ» nblôn de jsa fovnie'inibK stautielle^ La forait substantielle
est un étire déterminé,] mais ilesjiUrîbutsne le sont pas; les sùh-
sianoes seules: lespnt.,La forme substantielle se dit àowi des
êtres donti

la notioi} est u)j^ . définition V^P^^ les. notions ne soit> pas
des.4^<^Hiops; cène 90^\\<^ délies qui ^ë rapporttent à
<||elque cliOse de. prlqiftif qbi n'est' pas dtkribut. Cependant
19: . forme substantielle * et la définition' se^ 4iseût impropres-
ment , pQupeulçnieat de la •substance ^ mais aussi ^es autres
catégories; toujours r4tpe< de» autres catégoriqç; n'esthil susCe-
fAibl^ de définitions quVnt tant qu'il isst ajouté aux à&èj^w^
des substances» . ?

Chaque chose n'est que sa propre substance qui , de

f66 DE ik Mét^A^^yaiqtst •

son côté, e^ lafonn^ «ub^ntielléj/^llén itât AUtt^^ mentir
nom de^fo^6^ nâttiëttt^ les id^i^j caf eîléiÉ m sàtt qae les
formes '{Sub^*A<)ellëâ désl é^dsêâ ^eA*ëé» de Jëiii^ snbsla-
noc^ Mdiâ si^ l'idée '4\\W objet 'ëi^teîif^ fétente de :soU' «iis-
bênôe^ det <A)jét he séft^tt'^às i^ëèn^' BaisÈ^ieV et son i4^e
kefarir ptivéë de Péi^i^tetibë. "

QiF, eA iCi^Wi^n^^nt JiQ^««l)«t«IV^:do(oefcfobj£^^
i^^Qja cQnna^titiQ»^ p^9 eitiqor^ i»; forme) ^ibrtaititicUe^ et
p9^rt£l|lt)a{ÇQic9çe,nerCO|l\$iate qud danb la dQ c?ttç 4eii?
Di^te^ £^9Mitoridëeidec«jb)ôbjet n^ pas ., p£|ri^e qgQ :ti^
ioime, subâtaolipUe sei^it! exxiliie de^ saj s^sti^fH^, JU
f^lma<s«bsladtidle(d:lajqùbsteDirè;s4nii

Tout ce qui est produit, a une matière dont il est f^it; il but
^tvà iou ne p^ >élre^ et voilà ka matière» Lài càa86 da
ohan^e&ient ^it la forme hoûiogène ûhoth iétis ié& îndiTÎ-
dusrde la toéfiive âspêW/ J# nomtne faritie^ Ift pTeDaiène^8u-
brtQnoett\ine:qhà\$e j q'^eât^à^iré-^ ft)i<me Mhatawlêlle on
sa Bubisténce ^^AhîHériéllë; Poiàr lés^ produçtièm dd Part , ia
jfbfni^ €»l dàM l^k«iie-; d^èisfl là nnfson immflltëbielli^ qui
prdduit la thalfiOri>{i)atëñié\$)eî Les bliosiëi^ itôiu^les
renf^mietit» eî eiteâ^éciîés le ^iti^ dfie^dei Imir '^artgemeM.
' lime ^odu^Mi!6d* ëst^^Mpfîè^ sible ,Vii »« |)^iedfe <|^el«
dhoâe ; >^e^t té^ kiÂtiéfër.. Mais lai formée préehi\$î& ' égâl-
diéiît. Gekif^ «pi i^trôirtf t de lisiraii^, ne faifi ni laion^ieur nfi
là'spferèrè^^ niàbli donneeette fbt^è à Uk^ Mttfe ehdse: It 'i|e
ph>ddt!i ta la «lati^i^^ m là foi^e siibiàar>t{ëlte, mà(ë létîf bo-
tapùsé. LHii4iv<idti""ê6g^èttdrfe l^îb*[Vidtt, îèt»4eîl idëèà^^
éommé modèlitô ori^atie^r\$'[D] s«Mi«^tirperftfile6 j
l^ittcKl^idii (|Ui eiigçndre est une raison suffisante ,de Taxis-
tence de, la

d'aristote^ . cbà^ . 3, II, fi^ a. tBj

iorme duii8< ceiU.mtièrffi L» fûràîB cètièiterëBbie danîs Sdc-
FaCe- ék dans Gallias^ dlSiteitàB mvàkrhciit pas la matière ^ ebr
4;ellë-Hn eit le prmôî^e ée rhtftërbgénéHé dans lel JxidîTidiisr
La foriaié eo soi est tôtgoulrà la méoie^ pjanrde qu^ellé est iiae

et uidilTîa&le: Elite ss trouve villciéllletisenl dans la malice; cW aimai qn'nVto e^ eh pdiflsitiice dana lit sHncmti ifaa pltmlQs eft comÎDe uhé> faiâidtë dans Vâaoie dsa Vattiaf e. - Nod ricukw-câFt : la Aiirmè aubsteattellie ne naît pdrint/ MiaUf il te^jeat.éo ntffiBe .de celle qui ae vdppirrlld'aiixia]k*és*<até|(irieBf k la (fm-lÿ f à la quahlitl^ f éleû lot ! qoâUléne titsékpoiaVf maià €l!e boi^* dey lent, Id^ Gë qui dâpeiidaBrtdlstdigM hk substance des autl^ oatitfglirgei, •o'afit qae aon éniitenè^ suppose nécessairement une autre substance , préexistant actuellement , qui la produise^ tandis que la qualité, la quantité, etc.\, peuvent aussi exister en puissance seulement.

Tout ce qui est composé de matière et de forme^est détruccÉîfeîe. La formé substantielle à Ta pftôrîté sut^la liiatîère , àmsî que l'âine Pa sur le éor|)s. SH la forrtid suWàhtietle i/existe plus actuellement dans iitie chose \ on lié sâi{ plus , ^ là cliosé existe ou non ; Càî* Isf mafièrè èh éllé-même n'est pas récôhAaissable. — itfdt/^ traitons . ici dé là substance sensible -y, car quoique él-féf sôit propreineit' Tobjei dé la physique^ lé pïijsîciérf ne doit pas seulement examiner fa matière, liiaîâ hiétt plus encore la substance intelligibles

à. De l'ttilivcirsél (chà^ . «3^7, p. 189, 1, 4t^ p: i6U, h 16);KsÉrtJjléirtijrossibJéqïéértiniv*t Àub^ndé ^ Câ^ là sob^tâf-Mele <f Htt indivi(^ ii^appâ^ènt qu'à M ÉtfA\ iinâh qtté TbnHét^ëi est cômiftif* H plt^

f 68 IÏÈ tk MÉTAPHYSIQUE '

sieurs. 'Ensuite i^lft substance n'est jamais aUribot, l'u-niversel Test toujours. Si les universaux étaient svh^ stance , So- crate serait composé d^une foule de substances. Il est donc im-

possible que les idées eussent. La substance étant une ne peut naître de plusieurs substances existant actuellement } mais ce qui est deux en puissance, peut actuellement être une. L'unité de la substance n'est pas, simplement la réunion de ses éléments matériels, donc: sorte que la substance fût autre chose que les éléments qui la composent. La substance est un principe tout-à-fait différent des éléments, et ne les laisse pas tels qu'ils sont mais forme de leur pluralité une unité tout-à-fait nouvelle.

CONTINUATION

d. De la forme et de la matière par rapport à l'acte et à la puissance. La matière est aussi substance ; car elle est la base à laquelle les changements opposés sont inhérents. Mais la matière n'est substance qu'en puissance; la forme est la substance actuelle; la troisième substance est leur composé. — • Si l'on vous demande la cause d'un objet, il faut les indiquer toutes. Quelle est la cause matérielle de l'homme? Les purgations menstruelles. Quelle en est la cause efficiente? La semence. Quant à la forme substantielle, elle est peut-être identique avec la cause première; — Les choses qui naissent, et qui se changent ne sont dans la vérité, sont les seules qui aient de la matière. L'un ou l'autre; opposés. existe effectivement dans l'objet matière, elle en contient l'autre virtuellement; et ce qui passe d'un

d'aristote. . CHAP. 11, B, 3. 169

opposé. à, l'autre, doit d'abord retourner à la matière. — La forme substantielle est la cause efficiente qui réunit en, acte ce qui était, qu'en puissance. Elle est aussi la cause de l'unité;

de 1^ aubs^^nce 7. car en r^dui* sant la puissance en acte, elle identifie Fune avec l'autre. La forme et la matière sont identiques et virtuelles; et ce qui existe actuellement,, c'est, Wr réunion. IL n'est donc pas nécessaire d'admettre des i4éesconmie causes de l'unité de la substance., Les élres imnkatériels sont immédia-terpent uns , et sont absolument et cinq>leraent ce quHl§ sont*

.... ■ LIVRE NEUVIÈME (e). " ' ' ' ' ■

DE l'ctRJS par BAPPORT A L'ACTE ET A LA PUISSANCE.

a; De la. virtualité (chap<i-5,,p, 175,. L 5- p. 181, L 21)* Xâ puissance proprement dite est le principe de clirnig^tûient. rési-
dant dans une autre chose, en tant queUe est. une autre. Puis-
sance est tout aussi bien la faculté ;de .s<^bir le . changem^ent
par une autre chose , qiieia (acuité ide cette antre cliose de pro-
duire ce changement!^ Lèspuisaanceà août ou bien, dans les
êtres inanimés , ou dans les êtres organiques , ou dans Tenten*
dément ; les dernières sont les arts et les sciences. Les puissances
mt^ÉUectuelles sont les mêmes pour les deux. extl*^és , la méde-
cine peut produire la maladie et la, sâhté: 'mais le chaud' ne sau-
rait produire que le chaud. Ce'quiest sain,,sahs*dèutè ne produit
en soi que la

ssfibè ^ malA celt» ^i l^sèdlé ta ^cfMée dé k ^fltdf péiit atissi
pr©d»f »' Vôppè^i — L'éttirfè^ dé ilé^At^ prétend ^tt'il: n^f a
l^lrrttt<ité q>é là dû H y à sldWâlIlé i mak »i<Mr> l'ar^lrlédttô
pé^df^àTt Sôt! ôi^l â Pihstairt ttiêiê qu*}I co»ilrai«. de likir , ei
ëli rôérnnrîièti^fit il fé féddtiVfevaii. etetté AôQlém fëjéltè ûmà
le diàhgètûêhk et la ûàisflBàèéj Caf^tëiï ilfe peut de^Vètti^ qtiël-
qtrè choSe , sll n'e» ^ Ja pttfesafte. H n'y à <lôik* ^â îdëhttttrf
éhlVe Tacte et 1» puiAiftHc^i y^ilà pdtit^bd a ë^ tJOé^îfclè

({tî^itiier chûm qiû ë^t tittm])\e\' tî'ekutë pûà^ et tjfi^ïtht ànitis
 qui a la faculté de ne pas exister, Cf'Àhié fiéàtifubidi.'-^ Puisque
 tout n'est virtuel qu'en tant que Tactualité vient après, il est faux
 de dire qu'uBe ehp^iest possible sans être un jour; car, dans ce
 cas , rien ne serait impossible, puisque rimpossibilité consiste à
 ne pouvoir jamais être. — Les facultés sont ou bien innées ,
 comme celle de sentir, ou acquises, soit par i'habitude, soit par
 l'enseignement ; les deux dernières supposent que l'acte ait pré-
 cédé, toutes^ les autres «e Texigeut point .puisque les puissances
 intellectuelles peuvent produire l'une et Tnutre^des ëxtffmfefii,,
 tnûid qu'^ti^ feoi ^^ela sérêk itàpossible, un Mitrè {irioèipe les
 dirige { e'e^ la dt^lr ci 1» résolution qui^ poni^agir^ ont
 h^ihà!nueià^lihtfè ^Mè^ Fieurè'propre lindcéToir koradiofii
 NoU9 u'aroM pw be»oih, d ajouter qae ce prhM^è n'agit que
 loiéqtfè a^ciino ôirèobstaneé extérieus^e n'èiïipé^h<^ âoa \$k^i*
 vite, eaf celte .€6niiiiibn eàb dé}à rmfecnfée- âbne m virtualité. »
 v ,

bi D^ l'actualité (chap, 6, p. iSij L SS-p, 183, I. 17). L'actuâililé
 est la véritable existence de]U chose. Il y ^ le Knéfne rapport
 entre facile et là puâssaAce qw'entre bfilir et l'art de TaFehitçte
 fqu entre veîUer c*

DARiSTOtÉ. CHA^ . 2, II, B^ 3. (\yi

dùnàW'j <Jti*errtre la matière trârâiltée él là matière MHît}
 (î^angeiBènt se dît d'mie actiôù (fiii â sott tout îrôrÀ^a^lè^ ac-
 tualité , dé celle dont lé But *î* eh elle^ n^tne; ûomtnè tt)it* et
 peiltef.

c< .GoRD^isbraison de la virtualité et de Tàc^ «ualité (chap;
 1^10, p. 18a>l iS-* p. 193, 1. 2). Uûè choie est yirtillelef Ibrscfue

rieo; it^émpéohé * qu'élis n'existe: et! ne sbit produite oa: hiéri
 par k volatité de; ecfan -> qni a^ t j si elle est en objet arti (kidl y
 Du par eUe^' mâme^il eUe^stiuiiQlrjvt hateirel. I^ tcr^esn^fft
 pan en^ Ccrra stable ieH pûhaano^f relie fié liedet^îént cpie
 lorsque elfe «i^édhahgée: en aii^aini

. iJ^V^ttii^Uté fi la pifiori^; «u^f puif^npe ; elle a celle. 4e.
 iffij^D et: A^ <iatui:e.ahK>lHmQQt , celle . de temps. ea qi^e^e
 «pfte-. La priorité .dç 'iiaUon i^st..^vidiente4,Çair ^ A(ilibu(Ël n
 est yùtuôl i|ue pf^rçf ,(<^i^il p^nt %o Actuel } : IgSiiç^qticMP
 içtkç|9ii*aip6wiotpi:,da Maictpçilii;^ 49^ivent prêcher
 ciçU^.^e^bi 'Virl;ua;ité^>^L^ {^iorité de. temps appartient en
 quelque sorte à l'actualité. Gac d abqr4 la semence et la matière
 de cet homme déterminé, c'estàrdJna sârrirtoalka^ soiiiv àlà.
 yëri^^ antérieures à 6 jiiAc- ^rtilftëij maisiinaQti!«{laQQimeia-
 cluel.eit'aotéti)curâ cdinîi c|tfMl édge*dré pav^saiMnieQeei En-
 suite ^il est vtmifuet pmir ifOier^e JbigmtftMy il ftfn^l eta'artw
 la.facufté; iîelle-Qi,>^piiir conMqueht ^ parait aiytérieuire
 àlacte. Mm aidant d?Mif9^ir là &ealféy il faut wpit \ (méiOït
 ti'ap^ pPïiia à' jçbo^f qo^ti eTéxerçaintàYbucr^ l'acte est Aenc
 antéri^tteià'la.piiissatuie. 4-L^âctualilé jouit enfin deka pfi-
 dritd'de-natiîre; Cardia borok^i quoique Fhomrae sott pfddmt
 apràd)a< Bertnenco^ Fiiioitvmo a plus de dignité que la semence
 , parce qu'il possède déjà la forme et la

iyi ^,f ^ MÊTAPHVSIQVB

substance, o'çst-^^dire toute la nature de riimipe. J^ nia-
 tière est virtuelle ,, la forme actu^le ; or, ia fQifni^ a. plus, fie di-
 gnité que la ,matiè^e. Ensuite;, ractualité est le but, la puissance
 ne fait que seryîr au hut; Taçte qui a atteint son but, est entélé-
 chîe. Enfin , les êtres éternels sont préférables en dignité aux

êtres périssables^; or, rien d'éternel n'existe qu'én puissance. Car tout ce qui est virtuel peut exister ou ne pas exister: Etre qui peut ne pas être est périssable^ tout ce qui est jétemel , est doic toujours actuel. Si,' par conséquent, il existe itnrôu-^ yement éternel^ il n'est jamais en puissance feeilement. Voilà pourquoi le soleil^ les astres et tout ledeL sont toujours en actualité, et il n'est pas à craiBAre îque jamais ils ne s^arrêtent ; aussi ne se fatiguent-ils pas , parce que leur mouvement n est J)às allié avec là' poîasance contraire, comme celui dès choses périssj^blés. Là cause ért est que la substance de ces dernièi^els est la îHatière et la virtualité^ et non pas l'actualité. Cependant lès diosés muables imitent les choses éternéïfes; «lies éoht toujours actueUes, parce qu'un' principe înlérieuf leur fait subir un changement continuel.

L'actualité du bien vaut miâtX" que :sa virtualité ; pour le mal, c'est le contraire,, parce que la vituélilé contient les deux êxtrânes ^ tandis. que Tàctualité ^t exclusive. L'acte est donc nécessaire^ooi^t ou boâ, ou mauvais f la puissance est Fun, et Tautre. Il^slén suit que Me. mal n'est pas une existence ihdi^i^ewdahte des choses'; car, loin d'être une véritable actualité*, il est mlénie inférieur en dignité à la virtualité. Le mal n'est donc point dans lé principe, ni dans les chdsés éternelles-; il n^est autre cliose qu'une corription, ou une dépravation. • ! ' . . .
 . ^ .. >

d'ari^totc. CHAP. 2, II, C. iljS

Là Vévitè^i^énnil ou isépat* ce qui • ëfFecllvemént est uni^cm ^épktè^ 1^ fâdèsété fait le coâfraireV Les chôséi compd-sées' étant tantôt i^ii nies tâhf^ sépare^ ^ la'yérîtè et là iausisetè c3oÉëistent tftàtdt dàïis la réunion /tantét danb'kvsépârràtion.. Mais 'ce qui ne pènt pas être aâti'éineiit;^ b'eist i)as tantôt vfai ,

tantôt faux ^ mais toUjoiirs Vun ou Vautre. Qil^est*ce qui est maintenant le Vrai et lefaux'^ par rapport à de^i n'est pas compose , mais insnorçttble? Saisir et ënoneer ces êtres simples , c'est la yérité, nepa» 1^ saisir, Fignoram^é. On ne peut pas se tromper à l'égard des êtres simples ; car pour tout ce qui!)es(} sai)stance et actualité; on 'peut seulement le pem^i* ou t\ e pas le penser. Penser ces êtres , c'est la vérité.

Dfc LUMTE D£ I4 £f R£ , . EN TAK T QU It EST.

LIVRE DIXIÈME. (I

DE L UNITE (Utfi (AOVaJoç)*

"j^ . Différents sens de l'unité (chap. 1., p. iÔ2, 1^ 5' - p/196, 1. 2). Les différentes ^significations de INînité sje' réduisent à quatre classes principales. L'unité est,:'!**, la/côptinuîté naturelle; 2", un tout qui aune bertàin^'fotme et figure , isurtout si sa continuité est rèuVtage de la nature^ lion pas de la violence , et que son principe soit immanent. Mais Tunité se dit aussi â"", ^ de tout ce dont la notion ou la pensée est une et indivisible. La pensée est iqdivisible^ si la chose Test , soit par rapport à la forme ^ soit par rapport au nombre.

L'in4ivi4u p^ in4i,yisibliî p^y r5tpçç^l;w. W>««W^ : Wut

Pçrt à fc fio(rwiçt t'jwj^é i^îmiUy«>^rt^^« q^'iirt.^iwiB« OM ft% r^iwvfifiçl^ J^^îp-U jçi?.ftut p?fi (Tfoir^ qî** iwn

c^ qui. 3)?» 4l^n<>TOinflftipP: d^toU^' , i ^«H î^eiilîqpie :II^fc»

peut app[^]rteWi. tan[^] wjç. [^]p[^]9[^] d'éU[^]a iitiç JWWs i[^]e* nous d'indiqu[^]c[^] law[^]ptÀ 4w*«*fi[^]Qbo[^] qpⁱⁱ 9à mffaro* chex[^]t erxoç[^]Q plq[^]du [^](Q[^]40 VPQifiéiQltte ksr^{fii})emiè;resiqiri le soDt pljajtôt ei> pui\$[^]iK!6. V'H[^]iié e2}t.p«iqcî|>tlement la première mç3urf [^]ana d[^]aq[^]e genr*[^] „ ! atetout dans lu [^]us[^]ptitç, i[^]a mesure, qst Tufli^t[^] iidi-[^]isible;; eUs est de même nature que la chose mesurée.

Identité de l'unité et de jl'être (chap

2 , p. 196, 1. 3 - p. 197 , 1. 26). Si rien d'universel n'est substance , mais seulement l'attribut qui n'existe pas hors des individtr[^] comtnef nous l'avons déjà dit dans le livre mpl ohaiaç ' , l'unité ne l'est pas non plus 3 car l'unité et l'être sont 'les attribtts' les plus universels. L'unité a autant d'acceptions qpe l'être [^] et se dit par conséquent de toutes lès catégories , de sorte que la recherche de l'unité et cejle de l'être coïncideat[^] . Il . est évident que l'unité désigne u 9e certaine nature wna chaque geqre; mais l'unité en soi n'est la, qatpre i[^] quoi que ce soît. L'unité danç les couleurs, est le>klaaC| et sa. privation le. noir, puisque leur réuçiôn dikhIu[^]U tontes les couleurs ;|runîté dans la mjusiq[^]e. [^]% Jfe (ifiWÎ" ton , etc.

" • ,t.> •....Il i' vi *n ... • 1 I il

U Voiras Â-dewi» : B« , r> a-V p, 1[^]1-[^]9} ' '■"

. Ai.P'[^][^] îci[^]Mgtipijefii[^]; Iq.ui; ,ant lidur «ourc[^] d[^]api;[^] VmèiWi[^]it [^][^])oA li plUralitèi surtout

1. J7)i î'^a 9 i* ^ <^t b plu Taillé 8oBt ôppaBi^es^Uiie à rai4-rowV^QP§3PWl'hidilti»îbii^ la difisîbiÛtrf. La plq»-

4^§Qi4ftqM§ pimir J^ imiitiM, ellea ont lft>pviwité do

L'îdeijltl^se dit ou b^en par rapport au noml;)re seul, Ou bien pgr rapport au nombre et h la notion ^^ coTïime un hçmme eßt îdentîqye avec lui-même à l'é'gard tfe ïa fprme et de la matière. Ei^ftn , on npipiTie identique^ les choses doiitîa /lOtion^ qui désigne Jf\ fbnriè iubstantfelljs , est une. I^g s^imilitude ești Tidentltd de la forme , m^is non pas celle de toutç |a substance copaposée de (ojme et de matieyç*

lJhi^^éT9S^9i6M,»Q dit aies dioseà cfuti «'ont ni l'unie' 4ç ^ft V^iâr^' ni fidhà^ la forme. ÛideQti()é et Vh4}4f^l^H^M §ftP<^ Y1* «apport, ^ueohaqqie chose a a vep tQHfepi le^^fr^* ; 4i^ 'artâ qu« lojt oe çu^i jpossàde l'étrQ £<i IVifité^^^ tf^gt^ »di^dliqiç> tanlôt Ivét^ogèiie. «^ Jyf^, .d^; f fdl/* e<9iQ^ p,'§9i; piji lamétnô.^hçse que FlidtK{«

p)ai^.4tPS<l99^^^ ,i^ulQIVb9i>i d Uiia autue;; x^è ^orte qq|e. les fi^ofiP9.d*ff#W*^« dpi^e^t avoior iquelqufi ohûfee.d'idp^i». tf qtt^ li ^n ; qiufik f^Up^i diyKèrwfcji toi est le ge-jire oâl^e»* ^^%. it#^i^bQ^Q^t ^ir»^6QA pds.de mki^eooBu-niine ^ ^)l9&>^!4li^ç§9li^^}llune danâ. l'aulpe , aopi' diffé* ffl-OJegifJ^i.g^ftt^ ttôllfes, qiiii appatiMnseht I aui rpéiM g^il^y ^! iq^i jMli?tpar'âoiiai!|iJquenfc idieBiiqaef pr^r^ port h la substance, sont différentes d'espèce. La^dif^

1^6 TiE LA MÉTAPHYSIQUE

fèrence, portée à son plus haut point, est Popposit io nif :c'est-à-dire la différence' •exirètâè '6^' parfait^?. L^ôpposîûoi

n'existe qu'une seule chose, parce que tout <3e/qui est extrême ne peut être. La première opposition est celle de la possession (l'ic) et de la privation* . (' Qyépiimç y. — La c o n t r a d i c t i o n ' Pôpposttion. liësnt pas la même chose , p'ce qu'Vntre' deux opposés il existe- un moyen terti'y > mais il n'y a pas entre des choses contradictoires ; car la contradiction exclut le tiers. Le moyen terme ne saurait être. l'opposé des deux extrêmes, parce que, dans ce cas, il serait extrême et non moyen. Le milieu est une négation privative des deux extrêmes, laquelle n'est ni l'un ni l'autre, mais un tiers capable d'être l'un et l'autre ; dans ce cas se trouve ce qui n'est ni bon ni mauvais ou le gris qui est le milieu entre le blanc et le noir. La négation simultanée des deux extrêmes n'est possible, que lorsqu'il existe un milieu entre eux , à moins que les deux opposés n'appartiennent à un genre total-à-fait déterminé, comme une main et un soulier. Les extrêmes, se changeant l'un dans l'autre , doivent préalablement passer par le milieu; pour passer du blanc au noir, il faut d'abord traverser le rouge et les autres couleurs. Le milieu n'existe qu'entre des extrêmes parée qu'ils sont proprement seuls susceptibles de changement. Le milieu est, par conséquent, composé des deux extrêmes , et appartient au même genre que les extrêmes dont il est le milieu. Les extrêmes sont antérieurs au milieu qu'ils composent et dérivent eux-mêmes de différences primitives, appartenant au même genre fl blanc et le noir,, dont l'un est expansif , l'autre contractif , sont les principes des couleurs qui se trouvent entre ces extrêmes* r

D4MSToTE. CHÂP. 2, III. ijy

THÉOLOGIE (livres xi-xiv).

L'unité est la nature de Têtre; l'être, en tant qu'il est, n'est donc pas une pluralité, mais forme un seul principe, une cause première. Les principes des êtres finis ont été examinés dans l'Ontologie. Maintenant Aristote développe la nature de Têtre absolu, ou du premier principe, c'est-à-dire de Dieu. Cette partie de, la Métaphysique est donc une Théologie.

DIVISION DE LA THEOLOGIE

A. D'abord, Aristote fait une courte récapitulation de ce qu'il a traité jusqu'ici, pour rappeler à la mémoire de ses lecteurs les résultats des livres précédents et pour les préparer ainsi à des recherches ultérieures. Mais tout en ne semblant faire que des répétitions, il va plus loin, parce que le rapprochement de ces résultats est déjà un progrès fécond en nouvelles lumières. Tel est le but du onzième livre (K), qui peut être regardé comme une introduction à la Théologie.

B. La substance immatérielle, immuable et éternelle n'est ni le nombre ni l'idée. Il réfute donc, dans le treizième et le quatorzième livre (M et N), les opinions des Pythagoriciens et des Platoniciens sur la substance

première.

G. Enfin il termine dignement son ouvrage par la

1^{re} DE LA MÉTAPHYSIQUE

description de la nature divine; ce qui est le but de toute cette recherche (livre douzième, A),

LIVRE ONZIÈME (K

^RfecAPitULAtION.

1, Principal objet de la philosophie première (chap. 1-2, p. 211, 1. 21-p. 216, 1. 16). Il s'agit d'examiner, s'il existe une substance indépendante qui ne soit pas contenue dans la substance sensible. Si le principe que nous cherchons maintenant, n'était pas séparable des corps, il serait la matière; mais cette dernière n'est pas actuelle, elle n'existe qu'en puissance. Il faut donc admettre un principe supérieur. Sera-ce la forme et la figure? Mais elles sont passagères, de sorte qu'alors il n'y aurait pas du tout de substance éternelle et indépendante, existant en soi et pour soi. Mais cette hypothèse est absurde. Les hommes les plus instruits cherchent un tel principe. D'ailleurs sans quelque chose d'éternel, d'immuable et d'indépendant, comment l'ordre pourrait-il régner dans l'univers?

2. La vérité ne se trouve pas dans les phénomènes du monde sensible, mais dans le monde intellectuel (chap. 1-8, p. 216, 1. HT- 229, 1. 16). Les sciences nous donnent des connaissances opposées et contraires. Il est donc absurde de se fier à leur témoignage, pour décider de la vérité et d'admettre tantôt l'une, tantôt l'autre,

de la vérité. CBKP. 2« III, A. 179

suivant que nous voyons les choses changer ici-bas. Il faut tâcher de reconnaître la vérité dans les choses, qui restent toujours les mêmes; de cette nature sont les corps célestes. Ce qui existe véritablement, et non pas accidentellement, se trouve dans l'enchaînement de la pensée et en est une affection.

C'est pour cela qu'on ne cherche pas de principe pour UQ6 telle existence , mais qu'on le fait seulement pour les existences extérieures et isolées. L'être accidentel ^ n'étant ni nécessaire ni déterminé, a une infinité de causes désordonnées. La cause finale est la base et le fondement de tout ce qui est produit par la nature ou par la pensée. Si une pareille chose prend sa source dans le hasard, nous avons l'être accidentel; le hasard est la cause accidentelle des choses, qui se font par intention et dans un certain but. Le hasard et la pensée se rapportent donc à la même chose ; car l'intention réside dans la pensée. Mais les causes , qui produisent les effets du hasard , sont indéterminées ; il est ^ par conséquent ^ impénétrable au raisonnement, et n'est en soi cause de rien. Rien de ce qui est accidentel , n'a la priorité sur ce qui est en soi et pour soi. Si donc le hasard et le fortuit sont la cause du ciel , la pensée et la nature en sont les causes antérieures.

3. Du changement et du mouvement, par rapport au premier principe. L'infini n'est pas le principe que nous cherchons (chap. 9-12, p. 229, L 15 -p. 239, L 18). Je nomme changement (xevyiaic) Factualité de ce qui est en puissance* en tant qu'il est tel. Le changement a lieu, lorsque l'actualité et la virtualité x^oïn-cident exactement. Le changement est une actualité imparfaite,

180 DE LA MÉTAPHYSIQUE

parce que le virtuel, qui est réduit à l'acte, est inopérant fait. Le changement est donc actualité, et n'est pas ; ce qui ; sans doute, est difficile à comprendre, mais pourtant possible. Le changement se trouve dans la chose même; car il est son actualité produite par le principe du changement. Mais à l'actualité de ce principe n'est pas différente de l'actualité de la chose changée , parce que ce principe n'a d'actualité qu'autant qu'il produit d'effet.

L'infini est ce qu'on ne peut pas parcourir entièrement, et ce qui n'a pas de limite, quoique partout capable d'en avoir. 11 ne saurait avoir une existence indépendante et sensible en même temps. S'il ne possède ni grandeur ni quantité, et qu'il ne soit pas accidentellement l'infini, mais substantiellement, il est indivisible, car ce qui est divisible a grandeur et quantité. S'il est indivisible, il n'est pas l'infinité de l'étendue. Comment l'infini pourrait-il être en soi et pour soi, si la grandeur et le nombre ne le sont pas, eux dont l'infini n'est qu'un accident? Si l'infini n'est qu'accidentel, il n'est pas élément des êtres. L'infini ne peut pas non plus être actuel, car alors chacune de ses parties serait infinie, puisque chacune d'elles renfermerait la substance de l'infini. Si donc il est divisible, il l'est à l'infini. Mais il est impossible que la même chose soit une pluralité d'infinis; ce qui existe actuellement ne saurait être infini, car il doit être quantitatif. L'infini est donc accidentel. Mais alors ce n'est pas lui qui est le principe, mais c'est le feu ou l'air, dont l'infini est un accident. L'infini n'existe point dans les choses sensibles, car, si être limité par des plans constitue la notion du corps, il n'est pas infini. L'infini n'est pas un corps composé, parce que les éléments qui composent un corps se limitent réciproque-

d'aristote. cHiP, 2, IIL 1. i8r

ment, et se font, pour ainsi dire, équilibre. L'infini n'est pas non plus un corps simple hors des éléments. Un pareil corps n'existe pas, car tout corps dérive des éléments et y rentre de nouveau. D'ailleurs, tout ce qui est corporel, est limité, parce qu'il occupe un endroit déterminé.

Le changement a lieu ou bien dans les accidents, ou bien dans les parties d'une chose. Il existe un être dont le mouvement est

absolu ; c'est ce qui est en soi et pour soi mobile. Il en est de même du principe du mouvement, il meut, ou accidentellement, ou partiellement, ou absolument.

Il existe un premier moteur, et une chose mue , dans un certain temps , d'un certain point de départ, vers un certain but. Les formes , les affections , les lieux , qui sont le but du changement, sont immobiles j ce n'est pas dans la chaleur que consiste le changement , mais dans réchauffement. Le changement n'existe que pour les êtres opposés, parce que changer, c'est passer d'un extrême à l'autre. Puisque il n'y a pas opposition entre les substances , mais seulement entre les qualités, les quantités et les lieux, ce ne sont qu'eux qui subissent le. cliangement.

REFUTATION DE LA' TIUSQRfE DES NOMBRES ET DES IDEES.

DES CHOSES SENSIBLES

(chap, 1-3, p. 258, 1. 27- p. 265, 1. 25 m .) Leà êtres mathématiques ne peuvent pas exister dans

les choses sensibles, parce quMois leurs corps se Xxoxkve-
raient dans le même lieu. Ensaite) il serait impossible de diviser
un corps , car il fiudrait le divi^r en sut* faces y les surfaces en
lignes ^ les lignes en points j mais le point étant indivisible, la
ligne lésera également, et ainsi du reste.

Les êtres malhëmatiques ne peuvent pas non plus exister in-
dépendamment des corps sensibles ; car , dans ce cas , il faudrait
qu'il y eût des corps , des surfaces y des lignes et des points intel-

ligibles hors des corps sensibles. Le simple étant antérieur au composé, il y aurait des surfaces intelligibles antérieures aux surfaces des corps intelligibles et à celles des corps sensibles ^ de sorte qu'il existerait deux espèces de corps, trois espèces de surfaces, quatre espèces de lignes et cinq espèces de points. Ensuite, comme existences indépendantes les êtres mathématiques devraient être antérieurs aux corps sensibles, mais, dans la réalité^ ils sont postérieurs. Les quantités incomplètes possèdent la priorité d'origine, mais non pas celle de nature \ c'est ainsi que les êtres animés ont la priorité de nature sur les êtres inanimés. La génération agit d'abord dans le sens de la longueur, ensuite dans celui de la largeur, enfin' dans celui de la profondeur. Si maintenant ce qui est d'une origine postérieure possède cependant la priorité de nature^ le corps a la priorité de nature sur les surfaces et sur les lignes. D'ailleurs le corps, ayant une existence complète, est une substance : la ligne ne l'est pas, car le corps n'est pas composé de lignes, ni matériellement ni formellement» La ligne jouit de la priorité de raison ; mais tout ce qui a la priorité de raison n'a pas pour cela la priorité de nature. La priorité de nature est attribuée aux êtres

qui, pris isolément, ne perdent pas pour cela leur existence, la priorité de raison aux êtres dont les notions produisent d'autres notions. Le blanc a la priorité de raison sur l'homme blanc, parce que la notion du blanc entre dans la composition de l'homme blanc; mais le blanc n'a pas la priorité de nature, parce qu'il n'existe pas indépendamment^ mais qu'il est joint à ce tout que nous nommons l'homme blanc. Les existences abstraites ne sont donc pas antérieures aux existences concrètes.

Les êtres mathématiques, par conséquent, n'existent pas indépendamment des choses sensibles ; malgré cela^ nous pouvons leur attribuer une existence absolue* Nous séparons en idée le mouvement des êtres sensibles , sans que le mouvement existe comme une substance isolée ; il en est de même des êtres mathématiques. L'objet ^es mathématiques est la substance sensible , mais non pas en tant qu'elle est sensible j leur objet n'est donc pas directement la substance sensible , mais il n'en est pas non plqs indépendant. Les êtres mathématiques sont des propriétés abstraites et simples de la substance sensible ; leur connaissance , par conséquent , est susceptible d uqe plus grande exactitude. Pour bien apprendre à les connaître, nous leur supposons une existençç indépendante qu'ils n'ont ps. Les géomètres ont donc raison de leur attribuer une existence, mais elle n'est pçiq actuelle | elle n'est que virtuelle.

Ceux-là ont tort qui prétendent que les mathématiques ne parlent pas du bon et du beau ; elles le font sans doute. Dussent-elles ne pas leur donner ce pppci, elles en indiquent cependant les effets et les rapports.

Car Tordre, rharmonîe et la mesure sont les espèces les plus distinguées du bon et du beau , et ce sont eues principalement que les mathématiques démontrent. Cette science s'occupe donc aussi en quelque sorte de la cause finale.

LES NOMBRES ET LES IDÉES NE SONT PAS LE PREMIER PRDfClPB DES • CHOSES.

(chap. U-ïOm .)

a. Des nombres (chap. 6-9, p. 269, 1. 28 - p. 286, 1. i&). Si les nombres étaient des substances indépendantes , chaque unité en

serait une pareillement. Mais alors comment deux unités indépendantes pourraientelles être réunies pour former le nombre deux, et ainsi de suite? Si les unités contenues dans un nombre sont compatibles entre elles, et incompatibles seulement avec les unités des autres nombres, nous rencontrons également d'insurmontables difficultés. Car le nombre dix, étant composé de deux fois cinq, toutes les dix unités du nombre dix seraient compatibles entre elles, et pourtant les cinq unités de la moitié de dix ne le seraient pas avec celles de l'autre moitié. Ensuite, quelle différence y aurait-il entre le deux substantiel et le deux phénoménal? En général, toutes les unités sont identiques; un UN ne diffère de l'autre, ni en qualité, ni en quantité. Les nombres qui ont la même quantité sont égaux, et l'égalité, en arithmétique, c'est l'identité. Si trois surpasse deux d'une unité, le deux renfermé dans le nombre trois doit être identique avec le nombre deux considéré en soi. Il n'existe donc pas un seul un en soi

B ARISTOTE. CflÀP. 2, IH» B[^] 2. 185

et pour soi, qui soit le principe de toutes choses, puisque toutes les unités sont égales.

Si les nombres existent dans les choses, j comme le prétendent les Pythagoriciens j les difficultés sont moins grandes, mais cette opinion mène n'est pas inadmissible. Car si les corps étaient composés d'unités, ces atomes n'auraient pas de grandeur, puisque toute grandeur est une pluralité.

Comment l'unité serait-elle principe? —En tant qu'elle est indivisible, dit-on. Mais l'indivisibilité est attribuée tout aussi bien aux universaux qu'aux parties élémentaires, où aux atomes; les uns cependant sont indivisibles par rapport à la notion, les

autres par rapport au temps, l'ja première unité^ qui est celle de la forme , a la priorité de nature : l'autre, qui est celle de la matière, la priorité de temps. Ces philosophes admettent l'unité comme principe dans ce double sens. Mais il est impossible que l'unité soit principe dans ces deux sens. Car les deux unités existent, à la vérité , en puissance , mais la forme seule est actuelle, l'atome n'est que virtuel.

b. Des idées(chap. 9-10, p. 286,1. la, p. 287, 1, 14). Séparer les universaux des individus, c'^est ouvrir la source de toutes les difficultés qui se trouvent dans la théorie des idées. Si les substances ne sont pas indépendantes et n'existent point comme individus , on anéantit la. substance telle que nous la concevons. Si Ton suppose , au contraire , des substances indépendantes , comment nous représenter leurs éléments et leurs principes ? Sont-ils des individus ou des universaux? Dans le premier cas, les objets ne seraient pas plus nombreux que les éléments, et ces derniers échap-

186 DE tk MÉTAPHYSIQUE

peraient à jia scieacç. Car d's^bord , i^ a Qt B , cornme éléments de la sjllable ab , sont chacun numériquement un , et non pas en espèce^ il n^ a qu^une i^jllabe AB et il n'existe que les éléments. Ensuite, les éiéments ne seraient pas même Fobjet de la science , parce que la science s'occupe de l'universel • Si , au contraire, les principes sont universels et qu^ils produisent des substances universelles , la non-substance sera antérieure à la substance ; car l'universel n'est pas substance^ et les éléments etles principes sont des universaux. —Ces difficuhés disparaissent^ dès que Ton ne sépare point les principes généraux des individus. Le principe , un en espèce et général, se reproduit dans

l'infinité des individus comme chaque lettre dans une infinité de syllabes , sans que nous ayons besoin d'admettre un a existant en soi et pour soi, et ainsi du reste. La difficulté^ que la science se rapporte à l'universel, d'où il suivrait que les principes sont nécessairement universels , sans être des substances séparées , est sans doute la plus grande. La conséquence que l'on en tire est en partie vraie, en partie fausse. La science et le savoir sont, ou virtuels, ou actuels. La puissance , étant universelle et indéterminée , a aussi un objet universel et indéterminé ; mais l'acte est déterminé , et son objet Test égale-* ment. Cependant accidentellement l'œil voit la couleur universelle, parce que la couleur déterminée qui se présente à lui , est couleur en général ; et le a déterminé que le grammairien considère, est a en général. Car, s'il est nécessaire que les principes soient universels, les choses qui en dérivent, doivent l'être aussi. Mais s^il en est ainsi , rien n'est séparé , pas même la substance. Cependant il est clair qu'en partie la science est universelle , et qu'en partie elle ne l'est pas.

d'aristote. chap. a, III, B, 3. 187

LIVRE QUATORZIÈME (N

CONTINUATION (mpi iSem (3').

LA SUBSTANCE IMMUABLE ET ÉTERNELLE NE SAURAIT SE TROUVER DANS LES ÊTRES QUE NOUS VENONS DE CONSIDÉRER.

a. Elle ne dérive pas de principes opposas (cfeap. 4 , p. 289, L 20- p, 293, 1. »). Les philosophes que nous venons de réfuter ont

dérivé toutes choses de deux opposés , de l'unité et de la pluralité , du grand et du petit , du pair et de l'impair. Mais les opposés passent Tun dans l'autre , et dépendent d'une substance à laquelle ils sont inhérents ; elle leur est, par conséquent, antérieure. Rien n'est donc substantiellement opposé , et aucun opposé ne saurait être le premier principe; mais il en existe un autre. D'ailleurs , de pareils principes ne sont que des propriétés de la quantité et du nombre. Ils sont , en outre , de simples relations ; or , de toutes les catégories , la relation est celle qui a le moins de substantialité.

b. La substance éternelle n'est pas composée d'éléments (chap. 2-3, p. 293, L 9-p. 300 L 16). Ce qui est éternel , ne dérive pas d'éléments } car dans ce cas , il devrait être matériel , puisque tout ce qui a des éléments est composé*. D'ailleurs , la matière, dont une chose est formée, est sa virtualité et comme ce qui existe en puissance ^ peut être réduit à l'acte ou ne pas l'être ^ il s'ensuivrait que l'éternel

188 DE LA MÉTAPHYSIQUE

pourrait ne pas être ^ ce qui implique contradiction. La substance éternelle ne saurait donc * être qu'actuelle ; et si les éléments sont la matière de la substance . aucune substance éternelle n'est composée d'éléments.

c. L'unité et les nombres ne sont pas les principes du Bon et du Beau (chap.

ft-6, p. 800, l. 17 - p. 307 , l. 10). Le bon et le beau sont-ils principes? Il semble que le meilleur ne puisse être que le dernier résultat, atteint par un mouvement progressif vers la perfection. Ceux qui soutiennent cette opinion citent l'exemple des plantes et

des animaux qui ne se développent et ne se perfectionnent que peu à peu. Mais outre qu'il en est bien autrement du premier principe que d'une plante et d'un animal , ces derniers eux-mêmes ne dérivent pas de ce qui est indéterminé et imparfait comme la semence , puisque l'homme fait est le principe qui engendre un homme. Quelques uns de ceux qui admettent une substance immuable disent , que l'unité en soi est le Bon en soi ; car ils ont cru que l'unité est principakment la substance du Bon. Il serait, sans doute , singulier que Têtre primitif et éternel qui se suffit à lui-même ne possédât pas , avant tout , la suffisance et la félicité comme des biens. Cependant il n'est indestructible et ne se suffit à lui-même que parce qu'il est bon. 11 est donc conforme à la raison d'admettre l'existence d'un tel principe. Mais il est impossible que ce principe soit l'unité, ou un élément de nombres. Car alors chaque unité serait un bien , et nous aurions une surabondance de biens. Dans ce cas , la pluralité serait le mal; toutes les choses participeraient donc du mal, excepté l'unité en soi. Il est également impossible de ne pas mettre le bien au rang des principes , et

d'aristote. chap. 2, m, C, I. 189

de l'y mettre de la manière indiquée. Les philosophes n'ont donc pas l>ên parle sur les principes et les premières substances. — Les nombres ne sont pas substances j ni causes de la figure. Car la substance est notion, rapport des parties matérielles; le nombre est matière. Les nombres ne sont ni cause efficiente, ni cause finale des choses ; ils ne sauraient produire le bien.

LES PRINCIPES SONT A LA FOIS UNIVERSELS ET PARTICULIERS

(chap, 1-5, p. 239[^] 1. 23[^]p. 245, 1. 27.)

Tout changement ayant lieu entre deux opposés qui eux-mêmes ne changent pas , il faut admettre, outre ces opposés, un tiers qui soit le sujet du changement. C'est la matière; elle change nécessairement, parce qu'elle est en puissance des deux opposés. Tout changement n'est autre chose que le passage d'une existence virtuelle' à une existence actuelle. C'est pourquoi changer n'est pas seulement passer accidentellement du non-être à l'être. Mais on peut dire aussi ^ que tout prend naissance de l'être; cet être cependant n'existe qu'en puissance, et actuellement il est non-être. C'est ainsi qu'Anaxagore a admis une unité primitive, Empédocle et Anaximandre le mélange de toutes choses; et Démocrite abonde dans leur sens, lorsqu'il dit : « Au commencement tout

I qo »E LA' MÉTAPHYSIQUE

« était en puissance, rien n'était encore réduit eu « acte. » C'est ainsi que ces philosophes ont établi pour principe k matière. Mais elle n'appartient qu'aux choses qui sont sujettes aux changements. Ni la matière, ni la forme primitive ne naissent. Si la rondeur et l'airain même naissaient , la chaîne des productions irait à l'infini; mais il faut s'arrêter quelque part. — Les principes sont en partie universels, en partie ils ne le sont pas. Les principes les plus prochains d'un objet sont sa forme ou sa première actualité[^] et sa matière ou sa puissance. Or[^] ces principes ne sont pas universels; car l'individu est le principe de l'individu.

Pelée est le père d'Achille^ et tu es le fils de ton père ; mais Thomme universel n'a pas de fils. Cependant les formes sont les causes des substances. Ma matière et ma forme sont difflérentes de ta matière et de ta forme; mais par leur notion générale elles sont identiques. C'est ainsi que toutes les choses ont en partie les mêmes principes, la matière, la forme, la privation, la cause efficiente; mais, ces principes étant différents pour les difflérentes espèces d'êtres, chacune a aussi ses principes à part.

II. existe une substance éternelle qui est le principe immobile de tout mouvement (chap.

6, p. 245 , 1. 28- p. 247, 1. 25). Après avoir parlé de la substance physique , il faut prouver qu^l existe nécessairement une substance éternelle. et immuable. — II est impossible que le mouvement et le temps aient jamais commencé. Car il faudrait alors que leur existence fut postérieure à un état antérieur; en d'autres termes , le commencement du temps exige toujours la préexistence du temps* Le mouvement a la même continuité que le

D'ARISfO!)PE. cMAp; a, III, C, 2. iqi

tein()d j car le teinps est on bien la même chose que Je mouTe«i€«t) (m une affection du nïouvemeiil.— Or, le mouvement n'existe pas , s'il y a seulement une «ause qui {luisse k produire, sans cependant être iactve. Du»stons^ nous donc admettre les idées comme substanceséternelles , nous ne serions pas plus avancés pour cela , parce qu'elles ne renferment pas de cause efficiente. Mais supposons même un principe du mouTement et du diangementy il ne suffît pas, s'il n'est pas «ctif , ou si, tout en IVtant, il n'a pour substance qu'une simple yirtuèiKté;

car, dans ce cas, le mouvement n'est pas éternel, parce que le virtuel peut ne pas être. — Il faut donc qu'il existe un principe dont la substance soit l'actualité. P'ailleurs, de pareilles substances doivent être immatérielles; car, pour être éternelles, elles doivent être actuelles, tandis que la matière n'est que virtuelle.

Ici se présente une difficulté : tout ce qui est actuel semble être aussi virtuel, mais tout ce qui est virtuel n'a pas besoin d'être actuel ; de sorte que la puissance serait antérieure à l'acte. Mais s'il en est ainsi, rien de tout ce qui est virtuel existera, parce qu'il pourrait avoir la puissance d'être, sans être déjà effectivement. Il y a la même difficulté dans la doctrine des Théologiens qui font naître, tout de la nuit, et dans celle des Physiciens qui disent que toutes choses ont été mêlées ensemble. Mais, comment le mouvement serait-il possible si il n'y avait pas de cause actuelle ? car la matière ne se formera pas d'elle-même. L'actualité a donc, sur la virtualité, la priorité de nature. Le chaos et la nuit, par conséquent, n'ont pas existé un temps infini; mais le même univers a toujours été; Si la succession périodique des choses est toujours la même.

19^e DE L'A MÉTAPHYSIQUE

il faut admettre quelque chose d'immuable dont l'actualité soit toujours la même, Mais, si la naissance et la destruction existent aussi, il faut supposer encore un autre principe qui soit sans cesse en acte de différentes manières. Ce principe doit tantôt agir en soi et pour soi, tantôt par rapport à une autre chose; c'est-à-dire, il est en rapport ou bien avec un être différent, ou bien avec le premier principe. Or, il est nécessaire qu'il se rapporte à celui-ci, parce que celui-ci est la cause de lui-même, et de l'autre principe. Le premier principe est donc meilleur, parce

qu'il est la cause de l'immutabilité éternelle des choses : l'autre principe est la cause de leur mutabilité; tous les deux sont cause de leur mutabilité éternelle. Les changements sont conformes à leurs principes : pourquoi donc en chercher d'autres principes ?

Dieu, ou l'intelligence éternelle, qui meut sans se mouvoir, est la pensée de la pensée (chap.7, p. 247, 1.26-250, 1. 10). Il existe donc un mouvement perpétuel; et, ce mouvement est le mouvement circulaire. Son existence réelle est le ciel éternel. Mais il existe aussi quelque chose qu'il met en mouvement. Si donc l'être qui meut en même temps qu'il est mis en mouvement, est un milieu, il existe aussi un être immobile à la fois et principe du mouvement, une substance et une actualité [^] éternelle. Elle opère le mouvement de cette manière;; l'objet de notre désir et de notre pensée meut, sans être mu. L'objet primitif de l'un et de l'autre est le même; car nous désirons ce qui nous paraît bon, et nous voulons pri-

D[^]ARISTOTE. CHA1>« U, IIIj C, 3. igi

mitivement ce qui est bon. Nous le désirons plutôt[^] parce qu'il semble bon, qu'il nous semble tel, parce que nous le désirons. La pensée est le principe, car l'intelligence est mise en mouvement par l'intelligible. L'autre coélément (nécessaire à l'âme) est intelligible en soi et pour soi; la substance en est l'existence première, et la première substance est celle qui est simple et actuelle. Le principe est le souverain Bien, ou la cause finale; car le but est le principe du mouvement qui, immuable lui-même en s'exécutant, produit un changement, pour qu'un être acquière ce qui lui manque encore. Le premier principe moteur, étant immobile et actuel, n'est nullement susceptible de changement. Il existe donc nécessairement : et comme sa néces-

sité est intrinsèque, et non pas une violence extérieure, il est le Bien; c'est ainsi qu'il est principe. C'est à un tel principe que sont suspendus le ciel et toute la nature. Nous y menons pour quelque temps la vie la plus délicieuse; ce principe est toujours dans cet état; pour nous c'est impossible. La jouissance est l'actualité de ce principe. Voilà pourquoi veiller, sentir et penser sont les plus grandes jouissances ; l'espoir et le souvenir ne sont des jouissances , qu'en tant qu'ils se rapportent à celles-là. La pensée en soi et pour soi appartient à ce qui est en soi et pour soi le meilleur, et cette union est d'autant plus intime, qu'ils sont davantage ce qu'ils sont. L'intelligence se pense elle-même, en saisissant l'intelligible; car, par ce contact et ce penser, elle devient elle-même intelligible. De sorte que l'intelligence et l'intelligible sont identiques; car elle recueille l'intelligible et la substance. C'est par cette possession que l'intelligence est actualité , de façon que cette actualité est plus divine que l'objet divin que l'intelligence

\ 94 bI: la Méne»HTSiQtrfe

sékiiblê pô^dêf. Lft théorie est donc h plus grande jouissance et le àoa^tërbiii Bien» St, par toiliÀë^uenit , Dieu Éé pDttë tOujotifs aïs^i bien que hôUs nôUâ ponohs quéltjuéfbis , il est digHe de ilOtre àditilfdtioH ; sll ^e porte entiôfé mlèui , il ett eSt plus di*W êfttùré. Or ^ c'è^l àihsi qu'il se pôftè. La Vie ^ ^tt lui j Cat-PâclualiW de Pîntëllîgeniôe est la vie, et DiêU est cette actualité. Uâchialité en feoi et pôUf isôî e» sa vie èt^Mlêlie là plus dtéllbieuse, uà)t Dieu est éternel, et Têtl^é àhitné le plus e!teellett. Dé sôlte que la Vie 6t là dutèè còntlttuelle et èteruelle appartèuueilt à Dieu ; eat* tout cth cVe^t Dieu lui-ttiëile. il existe donc une èubistinee étêtoelle et imiiftôbile , indèpèudatite dés

substances sensibles ; xA\è est iôdiVisîblie, impasijible et immuable.

PREUVES DR L^imf;rii: VB CE.PIlfNCIPË.

(eh. 8-10^ p. 250,1. 11-p. 258s 1. 22.) N*âdttieltrôhs-nous
t|U'ûlhe èeulè sab^hucepüiteillé,

ou iaut-il en eoueevôit' plui^'eu^s? Le tuou vexent àer-

nél , étant un ^ est produit paf le premier ptinôîpe ittimobile et indépendant. Mais, outre la rotatioi Uniforme iqùè la première Substance îmmobiïe hupi^me âU eièl, nbUs voyons d'autres mouv'émfeuts ^^ëï^nels des planètes, doM çliacuA est produit par uhe sub^âïïcè immuâMé et . éternelle ; car chaque mouvement dort tiècésâairetfient àVoîf un ^riYicîpe. H y à donc autant de sUb'stâUC^ ^t de principes éternels, immuables et im-matériels, qu'ïi j^ a (de môUvemermts et & kpWffes étemelies et sensiblès ûû cieï. Le but de chaque mouvement est une

d'arktotk. cmap. a> III, C, 4* '9^

de ccB sphères divines qui roulent au del. Il n^ a qu'un seul cieL Car s'il y en avait plusieurs , comme il y a plusieurs hommes , ils auraient le même principe par rapport à leur forme , mais une pluralité numérique de principes. Or^ ce qui a une pluralité numérique, a de la mati^e ; car dans tous les hommes est renfermée , à la vérité , la même notion ; chacun cependant est un individu à part. Mais la première forme sùbstaatteUe n'a pas de matière , puisqu'elle est entéléchie. Le pre^ mier moteur immobile est donc un de forme et de nomr bre : ainsi , ce qui est continuellement et éternellement «n mouvement, ne peut ^re qu'un. Il n^existe, par conséquent, qu'on ciel. Nos ancêtres, sois le voile

d^ Ja fable, nous ont transmis que les astres sont <de^ dieux , et que la divinité embrasse toute la nature. Le reste n'a été ajouté que pour persuader la foule et la faire obéir aux lois ; c'est ce qui a donné naissance à l'anthropomorphisme. Si Ton veut séparer ces fictions <ie la vérité primitive qui s'y trouve , et n'en conserver que l'idée que les premières substances sont des dieux , il faut regarder cette opinion comme divine, et croire qu'elle est le reste d'une sagesse première qui ^est perdue. Ce n'est que jusqu'à ce point qu'il y a pour eux de la clarté dans la croyance de nos pères.

Mais <ui pourrait former ici quelques difficultés. Gar, quelque diuine qu' rjntelligence puisse paraître>ej dans quel j^at doit-elle ^ .trouver pour Têtre f ^ipoteFemeot? Si elle interroge l'objet \$on action , comme celui ^ui dort^ pu qu'elle dépende de Toi^et de sa pensée , elle n'est* pas la maître des substances , parce que :\$a substance Ac serait pas penser, mais faculté ^ pfinfç j ejyie ^ mérite?iit cet hqnnement^ qu'^tîwpit qu'elle. pç^fçfi? itetfec-

ig6 t)E.XÀ MÉTi^PHYSIQUES

tivement. Eoûte, si elle pense , est -^ ce elle-même iju'elle pense, ou a-t-elle un objet étranger? Dans le second cas, pense-t-elle toujours la même chose ^ oii tantôt ceci y tantôt cela? Est-il indifférent qu'elle pense le bon, ou quoi que ce soit? ou n'y a-t-il pas quelque chose qu'il est absurde de penser? — Mais il est évident qu'elle pense ce qu'il y a de plus divin, sans jamais changer d'objet; car, si elle changeait, elle devrait se détériorer. Ainsi, d'abord^ si l'intelligence n'était pas penser, mais faculté de penser, l'action la fatiguerait. Ensuite , il est clair que l'objet de la pensée vaudrait mieux que l'intelligence même ; car l'action de

penser et la pensée appai[^]tiendraient aussi à celui qui pense ce qu'il y a de plus vil. Si donc il fallait fuir certaines pensées , comme il vaut mieux éviter certaines sensations que de les avoir, la pensée ne serait pluâ le souverain Bien. La pensée, par conséquent, ne se pense qu'elle-même, si elle est ce qu'il j a de plus excellent ^ et la pensée est la pensée de la pensée. L'entendement, la sensation, l'opinion et le raisonnement, au contraire, ont un objet qui leur est étranger; et ce n'est <Ju'en passantqu'ils s'occupent d'eux-mêmes. De plus, si penser et être pensé étaient différents, lequel des deux serait cause de l'excellence de la pensée ? Car la pensée et son objet n'ont pas la même existence. Ou bien, pour quelques objets, la science est-elle la chose même? En effet, dans les sciences spéculatives[^] la notion ou la pensée est la chose. Pour les êtres immatériels , la pensée et son objet ne sont pas différents, mais identiques. ' Reste encore une difficulté ; c'est de savoir si l'objet de la pensée est composé. Mais alors, résidant dans les parties du tout, il serait assujetti au changement. Tout ce qui est immatériel est donc indivisible , comme Pihtel-

lîgence huhiaine. Elle a le Bien /non pas dans un certain point donné; mai[^] ûe qu'elle possède de plus excellent' réside dans le tout, comme unç existence étrangère. CW de cette manière que la pensée de soi*même existe de toute éternité.

L'univers contient-il le souverain Bien comme un être séparé et indépendant existant en soi et pour soi , ou comme un ordre et une harmonie? Ou le contient-il des deux manières à la fois, comme une armée? Car le bien d'une armée est à la fois son ordre (c'est-à-dire sa discipline) et son général en chef. Ce dernier est même par excellence le bien de son armée ; car il n'existe pas en vertu de l'ordre, l'ordre au contraire est son ouvrage. Les pois-

sons, les oiseaux, les plantes^ tout dans l'univers est plein d'harmonie eLse. rapporte à une existence lùiiique. Plus un être est noble et distingué, moins l'arbitraire lui est permis , et plus il tend vers le but universel ; le principe qui Vy porte , c'est sa nature. Tout est obligé de paraître en jugement (eu ye to-JtaxjDt9>5vat ovayjtyî aTracjtv èlOdv) , niais une existence (la pensée de la pensée) est de telle nature , que toutes choses en participent pour former la communauté de l'univers. — Développer autrement ce principe , nous engagerait dans les plus grandes difficultés. Quelques-uns disent que tout naît de principes opposés. Mais ils n'expliquent pas comment un être pourrait renfermer les opposés dont il serait composé; car des opposés ne sauraient s'afifecter l'un l'autre. Nous levons la difficulté , en admettant un tiers (ou un milieu qui réunit les deux opposés). Ceux qui supposent deux principes doivent nécessairement donner la préférence à l'un d'eux. Mais le premier principe n'a point d'opposé, parce que tout ce qui est op-

ig8 , ; M LA S|l&TAPHYiSiQUE \

pose a dQ la matière et n^6A identique . qu'en puissance. S'il n'y avait qiiô des êtrês sensibles^ il n'y aurait ni prindpe ni ordre j parce que la suite des pirinôîpes irait à Pinfinii Mais l'univers n'est pas mal gouverné :

^■HMMfeMÉb*«dbta***«.i*^

D Uai^^QTS. CH^F. 3? 109

«AA>««^vv% m<bawx»A%»/fc-
t%^.^>.^»»tA»^^»A/V%j»^^V»'H>»
'V»'»«^vyV»^#«iWVY<M^1AAfMV»-vw

CHAPITRE 3.

DE LA MANIÈRE DONT IL FAUT SE REPRÉSENTER LA
COM[^] POSITION DE LA MÉTAPHYSIQUE d'ARISTOTE.

BUT DE CE CHAPITRE. Les recherches historiques du premier chapitre nous ont montré la Métaphysique dans un état de désorganisation la plus complète ; chaque livre presque était une dissertation isolée qui ne se souciait guère de sa voisine. Dans le second chapitre , après avoir transposé seulement les trois derniers livres nous avons vu comment chaque livre de la Métaphysique prépare le suivant. Le 3^e rapporte au précédent ; le 4^e au 3^e et le 5^e au 4^e ; le 6^e au 5^e et le 7^e au 6^e ; le 8^e au 7^e et le 9^e au 8^e ; le 10^e au 9^e et le 11^e au 10^e ; le 12^e au 11^e et le 13^e au 12^e ; le 14^e au 13^e et le 15^e au 14^e ; le 16^e au 15^e et le 17^e au 16^e ; le 18^e au 17^e et le 19^e au 18^e ; le 20^e au 19^e et le 21^e au 20^e ; le 22^e au 21^e et le 23^e au 22^e ; le 24^e au 23^e et le 25^e au 24^e ; le 26^e au 25^e et le 27^e au 26^e ; le 28^e au 27^e et le 29^e au 28^e ; le 30^e au 29^e et le 31^e au 30^e ; le 32^e au 31^e et le 33^e au 32^e ; le 34^e au 33^e et le 35^e au 34^e ; le 36^e au 35^e et le 37^e au 36^e ; le 38^e au 37^e et le 39^e au 38^e ; le 40^e au 39^e et le 41^e au 40^e ; le 42^e au 41^e et le 43^e au 42^e ; le 44^e au 43^e et le 45^e au 44^e ; le 46^e au 45^e et le 47^e au 46^e ; le 48^e au 47^e et le 49^e au 48^e ; le 50^e au 49^e et le 51^e au 50^e ; le 52^e au 51^e et le 53^e au 52^e ; le 54^e au 53^e et le 55^e au 54^e ; le 56^e au 55^e et le 57^e au 56^e ; le 58^e au 57^e et le 59^e au 58^e ; le 60^e au 59^e et le 61^e au 60^e ; le 62^e au 61^e et le 63^e au 62^e ; le 64^e au 63^e et le 65^e au 64^e ; le 66^e au 65^e et le 67^e au 66^e ; le 68^e au 67^e et le 69^e au 68^e ; le 70^e au 69^e et le 71^e au 70^e ; le 72^e au 71^e et le 73^e au 72^e ; le 74^e au 73^e et le 75^e au 74^e ; le 76^e au 75^e et le 77^e au 76^e ; le 78^e au 77^e et le 79^e au 78^e ; le 80^e au 79^e et le 81^e au 80^e ; le 82^e au 81^e et le 83^e au 82^e ; le 84^e au 83^e et le 85^e au 84^e ; le 86^e au 85^e et le 87^e au 86^e ; le 88^e au 87^e et le 89^e au 88^e ; le 90^e au 89^e et le 91^e au 90^e ; le 92^e au 91^e et le 93^e au 92^e ; le 94^e au 93^e et le 95^e au 94^e ; le 96^e au 95^e et le 97^e au 96^e ; le 98^e au 97^e et le 99^e au 98^e ; le 100^e au 99^e et le 101^e au 100^e ; le 102^e au 101^e et le 103^e au 102^e ; le 104^e au 103^e et le 105^e au 104^e ; le 106^e au 105^e et le 107^e au 106^e ; le 108^e au 107^e et le 109^e au 108^e ; le 110^e au 109^e et le 111^e au 110^e ; le 112^e au 111^e et le 113^e au 112^e ; le 114^e au 113^e et le 115^e au 114^e ; le 116^e au 115^e et le 117^e au 116^e ; le 118^e au 117^e et le 119^e au 118^e ; le 120^e au 119^e et le 121^e au 120^e ; le 122^e au 121^e et le 123^e au 122^e ; le 124^e au 123^e et le 125^e au 124^e ; le 126^e au 125^e et le 127^e au 126^e ; le 128^e au 127^e et le 129^e au 128^e ; le 130^e au 129^e et le 131^e au 130^e ; le 132^e au 131^e et le 133^e au 132^e ; le 134^e au 133^e et le 135^e au 134^e ; le 136^e au 135^e et le 137^e au 136^e ; le 138^e au 137^e et le 139^e au 138^e ; le 140^e au 139^e et le 141^e au 140^e ; le 142^e au 141^e et le 143^e au 142^e ; le 144^e au 143^e et le 145^e au 144^e ; le 146^e au 145^e et le 147^e au 146^e ; le 148^e au 147^e et le 149^e au 148^e ; le 150^e au 149^e et le 151^e au 150^e ; le 152^e au 151^e et le 153^e au 152^e ; le 154^e au 153^e et le 155^e au 154^e ; le 156^e au 155^e et le 157^e au 156^e ; le 158^e au 157^e et le 159^e au 158^e ; le 160^e au 159^e et le 161^e au 160^e ; le 162^e au 161^e et le 163^e au 162^e ; le 164^e au 163^e et le 165^e au 164^e ; le 166^e au 165^e et le 167^e au 166^e ; le 168^e au 167^e et le 169^e au 168^e ; le 170^e au 169^e et le 171^e au 170^e ; le 172^e au 171^e et le 173^e au 172^e ; le 174^e au 173^e et le 175^e au 174^e ; le 176^e au 175^e et le 177^e au 176^e ; le 178^e au 177^e et le 179^e au 178^e ; le 180^e au 179^e et le 181^e au 180^e ; le 182^e au 181^e et le 183^e au 182^e ; le 184^e au 183^e et le 185^e au 184^e ; le 186^e au 185^e et le 187^e au 186^e ; le 188^e au 187^e et le 189^e au 188^e ; le 190^e au 189^e et le 191^e au 190^e ; le 192^e au 191^e et le 193^e au 192^e ; le 194^e au 193^e et le 195^e au 194^e ; le 196^e au 195^e et le 197^e au 196^e ; le 198^e au 197^e et le 199^e au 198^e ; le 200^e au 199^e et le 201^e au 200^e ; le 202^e au 201^e et le 203^e au 202^e ; le 204^e au 203^e et le 205^e au 204^e ; le 206^e au 205^e et le 207^e au 206^e ; le 208^e au 207^e et le 209^e au 208^e ; le 210^e au 209^e et le 211^e au 210^e ; le 212^e au 211^e et le 213^e au 212^e ; le 214^e au 213^e et le 215^e au 214^e ; le 216^e au 215^e et le 217^e au 216^e ; le 218^e au 217^e et le 219^e au 218^e ; le 220^e au 219^e et le 221^e au 220^e ; le 222^e au 221^e et le 223^e au 222^e ; le 224^e au 223^e et le 225^e au 224^e ; le 226^e au 225^e et le 227^e au 226^e ; le 228^e au 227^e et le 229^e au 228^e ; le 230^e au 229^e et le 231^e au 230^e ; le 232^e au 231^e et le 233^e au 232^e ; le 234^e au 233^e et le 235^e au 234^e ; le 236^e au 235^e et le 237^e au 236^e ; le 238^e au 237^e et le 239^e au 238^e ; le 240^e au 239^e et le 241^e au 240^e ; le 242^e au 241^e et le 243^e au 242^e ; le 244^e au 243^e et le 245^e au 244^e ; le 246^e au 245^e et le 247^e au 246^e ; le 248^e au 247^e et le 249^e au 248^e ; le 250^e au 249^e et le 251^e au 250^e ; le 252^e au 251^e et le 253^e au 252^e ; le 254^e au 253^e et le 255^e au 254^e ; le 256^e au 255^e et le 257^e au 256^e ; le 258^e au 257^e et le 259^e au 258^e ; le 260^e au 259^e et le 261^e au 260^e ; le 262^e au 261^e et le 263^e au 262^e ; le 264^e au 263^e et le 265^e au 264^e ; le 266^e au 265^e et le 267^e au 266^e ; le 268^e au 267^e et le 269^e au 268^e ; le 270^e au 269^e et le 271^e au 270^e ; le 272^e au 271^e et le 273^e au 272^e ; le 274^e au 273^e et le 275^e au 274^e ; le 276^e au 275^e et le 277^e au 276^e ; le 278^e au 277^e et le 279^e au 278^e ; le 280^e au 279^e et le 281^e au 280^e ; le 282^e au 281^e et le 283^e au 282^e ; le 284^e au 283^e et le 285^e au 284^e ; le 286^e au 285^e et le 287^e au 286^e ; le 288^e au 287^e et le 289^e au 288^e ; le 290^e au 289^e et le 291^e au 290^e ; le 292^e au 291^e et le 293^e au 292^e ; le 294^e au 293^e et le 295^e au 294^e ; le 296^e au 295^e et le 297^e au 296^e ; le 298^e au 297^e et le 299^e au 298^e ; le 300^e au 299^e et le 301^e au 300^e ; le 302^e au 301^e et le 303^e au 302^e ; le 304^e au 303^e et le 305^e au 304^e ; le 306^e au 305^e et le 307^e au 306^e ; le 308^e au 307^e et le 309^e au 308^e ; le 310^e au 309^e et le 311^e au 310^e ; le 312^e au 311^e et le 313^e au 312^e ; le 314^e au 313^e et le 315^e au 314^e ; le 316^e au 315^e et le 317^e au 316^e ; le 318^e au 317^e et le 319^e au 318^e ; le 320^e au 319^e et le 321^e au 320^e ; le 322^e au 321^e et le 323^e au 322^e ; le 324^e au 323^e et le 325^e au 324^e ; le 326^e au 325^e et le 327^e au 326^e ; le 328^e au 327^e et le 329^e au 328^e ; le 330^e au 329^e et le 331^e au 330^e ; le 332^e au 331^e et le 333^e au 332^e ; le 334^e au 333^e et le 335^e au 334^e ; le 336^e au 335^e et le 337^e au 336^e ; le 338^e au 337^e et le 339^e au 338^e ; le 340^e au 339^e et le 341^e au 340^e ; le 342^e au 341^e et le 343^e au 342^e ; le 344^e au 343^e et le 345^e au 344^e ; le 346^e au 345^e et le 347^e au 346^e ; le 348^e au 347^e et le 349^e au 348^e ; le 350^e au 349^e et le 351^e au 350^e ; le 352^e au 351^e et le 353^e au 352^e ; le 354^e au 353^e et le 355^e au 354^e ; le 356^e au 355^e et le 357^e au 356^e ; le 358^e au 357^e et le 359^e au 358^e ; le 360^e au 359^e et le 361^e au 360^e ; le 362^e au 361^e et le 363^e au 362^e ; le 364^e au 363^e et le 365^e au 364^e ; le 366^e au 365^e et le 367^e au 366^e ; le 368^e au 367^e et le 369^e au 368^e ; le 370^e au 369^e et le 371^e au 370^e ; le 372^e au 371^e et le 373^e au 372^e ; le 374^e au 373^e et le 375^e au 374^e ; le 376^e au 375^e et le 377^e au 376^e ; le 378^e au 377^e et le 379^e au 378^e ; le 380^e au 379^e et le 381^e au 380^e ; le 382^e au 381^e et le 383^e au 382^e ; le 384^e au 383^e et le 385^e au 384^e ; le 386^e au 385^e et le 387^e au 386^e ; le 388^e au 387^e et le 389^e au 388^e ; le 390^e au 389^e et le 391^e au 390^e ; le 392^e au 391^e et le 393^e au 392^e ; le 394^e au 393^e et le 395^e au 394^e ; le 396^e au 395^e et le 397^e au 396^e ; le 398^e au 397^e et le 399^e au 398^e ; le 400^e au 399^e et le 401^e au 400^e ; le 402^e au 401^e et le 403^e au 402^e ; le 404^e au 403^e et le 405^e au 404^e ; le 406^e au 405^e et le 407^e au 406^e ; le 408^e au 407^e et le 409^e au 408^e ; le 410^e au 409^e et le 411^e au 410^e ; le 412^e au 411^e et le 413^e au 412^e ; le 414^e au 413^e et le 415^e au 414^e ; le 416^e au 415^e et le 417^e au 416^e ; le 418^e au 417^e et le 419^e au 418^e ; le 420^e au 419^e et le 421^e au 420^e ; le 422^e au 421^e et le 423^e au 422^e ; le 424^e au 423^e et le 425^e au 424^e ; le 426^e au 425^e et le 427^e au 426^e ; le 428^e au 427^e et le 429^e au 428^e ; le 430^e au 429^e et le 431^e au 430^e ; le 432^e au 431^e et le 433^e au 432^e ; le 434^e au 433^e et le 435^e au 434^e ; le 436^e au 435^e et le 437^e au 436^e ; le 438^e au 437^e et le 439^e au 438^e ; le 440^e au 439^e et le 441^e au 440^e ; le 442^e au 441^e et le 443^e au 442^e ; le 444^e au 443^e et le 445^e au 444^e ; le 446^e au 445^e et le 447^e au 446^e ; le 448^e au 447^e et le 449^e au 448^e ; le 450^e au 449^e et le 451^e au 450^e ; le 452^e au 451^e et le 453^e au 452^e ; le 454^e au 453^e et le 455^e au 454^e ; le 456^e au 455^e et le 457^e au 456^e ; le 458^e au 457^e et le 459^e au 458^e ; le 460^e au 459^e et le 461^e au 460^e ; le 462^e au 461^e et le 463^e au 462^e ; le 464^e au 463^e et le 465^e au 464^e ; le 466^e au 465^e et le 467^e au 466^e ; le 468^e au 467^e et le 469^e au 468^e ; le 470^e au 469^e et le 471^e au 470^e ; le 472^e au 471^e et le 473^e au 472^e ; le 474^e au 473^e et le 475^e au 474^e ; le 476^e au 475^e et le 477^e au 476^e ; le 478^e au 477^e et le 479^e au 478^e ; le 480^e au 479^e et le 481^e au 480^e ; le 482^e au 481^e et le 483^e au 482^e ; le 484^e au 483^e et le 485^e au 484^e ; le 486^e au 485^e et le 487^e au 486^e ; le 488^e au 487^e et le 489^e au 488^e ; le 490^e au 489^e et le 491^e au 490^e ; le 492^e au 491^e et le 493^e au 492^e ; le 494^e au 493^e et le 495^e au 494^e ; le 496^e au 495^e et le 497^e au 496^e ; le 498^e au 497^e et le 499^e au 498^e ; le 500^e au 499^e et le 501^e au 500^e ; le 502^e au 501^e et le 503^e au 502^e ; le 504^e au 503^e et le 505^e au 504^e ; le 506^e au 505^e et le 507^e au 506^e ; le 508^e au 507^e et le 509^e au 508^e ; le 510^e au 509^e et le 511^e au 510^e ; le 512^e au 511^e et le 513^e au 512^e ; le 514^e au 513^e et le 515^e au 514^e ; le 516^e au 515^e et le 517^e au 516^e ; le 518^e au 517^e et le 519^e au 518^e ; le 520^e au 519^e et le 521^e au 520^e ; le 522^e au 521^e et le 523^e au 522^e ; le 524^e au 523^e et le 525^e au 524^e ; le 526^e au 525^e et le 527^e au 526^e ; le 528^e au 527^e et le 529^e au 528^e ; le 530^e au 529^e et le 531^e au 530^e ; le 532^e au 531^e et le 533^e au 532^e ; le 534^e au 533^e et le 535^e au 534^e ; le 536^e au 535^e et le 537^e au 536^e ; le 538^e au 537^e et le 539^e au 538^e ; le 540^e au 539^e

rédacteur; et montrer enfin comment Aristote a fait cette rédaction , et quelles sont les différentes éditions de la Métaphysique.

DE LA MANIÈRE DOIVENT LES GRANDS OUVRAGES d' ARISTOTE ÊTRE MIS DANS, l'ordre ACTUEL.

DE SES OUVRAGES

a. Il fut le premier qui entra dans de grands détails, sans perdre de vue les principes. Aristote est la tête la plus systématique et la plus vaste qui ait existé dans toute l'antiquité, le premier génie scientifique qui se soit élevé parmi les hommes. Il a embrassé toutes les sciences ; et sur quelque branche du savoir humain que nous tournions nos regards , nous voyons qu'Aristote en est la Souche. Ses devanciers ont proposé leurs principes de philosophie dans un poème ou dans un livre assez court d'ordinaire , sans s'embarrasser des détails. Démocrite semble être le seul qui ait beaucoup écrit ; mais , dans ses nombreux ouvrages , il entra dans de grands développements , sans remonter aux principes , de sorte que ses écrits ne paraissent pas

avoir, eu beaucoup de mérite spéculatif. Platon fraya une nouvelle route. N'oubliant pas un moment les principes, il essaya d'en imprégner, pour ainsi dire, les détails. Mais l'enthousiasme des principes ne lui permit pas de considérer les particularités avec tout le sang-froid et toute la patience qu'exigent les connaissances empiriques. Emporté par son élan spéculatif, il se servit de la fiction poétique pour accommoder les détails à ses principes. Ses dialogues ne sont pas encore des productions pu-

rement scientifiques, et c'est à nous d'en découvrir l'ordre systématique, qui ne s'y trouve qu'en soi .

b. Les grands ouvrages d'Aristote sont des réunions d'écrits indépendants. Aristote , au contraire, quoique nourri pendant dix-sept ans de l'étude de la philosophie platonicienne , sut contenir cependant l'enthousiasme des idées qui entraîna Platon , et eut la patience de s'occuper des spécialités. Il traita chaque objet en particulier, mais sans oublier un moment l'idée générale et les principes dont il se sert pour l'éclaircir. C'est ainsi que , ne perdant jamais de vue les grandes branches de la philosophie que Platon avait déjà distinguées , la dialectique , la physique et l'éthique, il parcourut les divers objets qui en faisaient partie , sans cependant les mettre déjà en groupes. A mesure donc qu'il composait un livre sur un sujet particulier, à peu près comme Platon écrivit ses dialogues, il le publiait toujours, sans attendre que le tout auquel il appartenait fût achevé, mais non sans l'avoir traité dans son rapport avec ce tout. C'est ainsi qu'il écrivit, par exemple , sur le mouvement , sur l'unité , sur les idées, sur le Bien, sur le plaisir, sur l'amitié, sur l'im-

*io2 t)B LA MitiFli\»IQUE

putation des actions, et qu'il publia des définitions ontologiques , ou des problêmes métaphysiques ^ etc. , de façon qu'une foule de traités isolés ^ v&pi ^ivioaetù(j liEpi iiovdSoÇf nepi iStw ^ rtept xàyoioQou, isepi yiS^vrii;, nspi (fäïoLç^ TTspi éxou^cou, mpi TTo^a^ûç 'keyofiivbiv , (dcïW) àjcO'*

prHf.dxm, etc.) etc., se trouvaient entre les mains du public , ayant que les grands ouvrages^ dans la composition desquels ils devaient entrer un jour, lui fassent connus. Plusieurs de ces

grands ouvrages ont déjà été publiés par Aristote lui-même; Torganon, par exem-» pie, est, je crois, dans ce cas. Ou bien on a trouvé, après sa mort, cette rédaction dans ses papiers. Ou bien, enfin, ses disciples, surtout Théophraste, qui avait hérité de sa bibliothèque, eurent soin, après sa mort, de rédiger les traités particuliers d'après le plan qu'ils ' savaient être celui de leur maître, puisqu'ils avaient suivi les cours où il avait enseigné ces sciences. Il nous serait également facile de signaler les ouvrages d' Aristote qui se trouvent dans les deux derniers cas. •

c. Changements que les^oritâ antérieurs ont dû subir pour cet effet* Mais^ pour faire cette rédaction, il ne suffisait pas de mettre ces livres dans l'ordre où nous les trouvons maintenant. Il fallait; écrire une introduction, un épilogue ^ et craei* une liaison oq^ tre les différents livres par des phrases finales et ipitiala^ qui se correspondissent, D ailleurs, il fallait citer les livres précédents dans les salivants, et dans les premiers ' se rapporter aux deriiiers, comme non)» le vojbaamain^ tenant. C^endant, comme beaucoup de ces citations avaient assurément déjà existé avant que ces ouvrages eussent formé un tout, nous remarquons 3oayent la bir KARRIERE, qu'un livr« est tantôt 'Cité i^pmme appartenant

D'ARfSTOTBé CHAP. 3, A, 2. 203

au grand ouvrage, tantôt comme un écrit ëti^nger '• L'auteur ne sW donc pas toujours apei^çu de tous les passages qu'il aurait dû changer, pour effacer la forme primitive du livre. De la même manière s'explique aussi le singulier phénomène, que beauconp d'ouvrages d'Aristote renvoient deFunà l'autre; utt ouvrage qui en cite un autre comme étant déjà écrit est cité à son tour par ce dernier, de sorte qu'ils se supposent réciproque^ ment. Gela ne

nous cause plus la moindre difficulté, parce que nous n'avons qu'à admettre que des traités dis* tincts, réunis dans un grand ouvrage, ont primitivement cité d'autres écrits qui, entrant plus tard également dans la composition d'un tout, furent augmentés alors des citations qui renvoient au premier ouvrage. Mais cette hypothèse elle-même n'est pas toujours nécessaire ; car souvent un grand ouvrage pouvait citer un traité antérieur, et être cité à son tour par un ouvrage postérieur auquel ce traité appartient , parce que le morceau où se trouve cette seconde citation est écrit plus tard que le premier ouvrage ; de sorte que toutes les citations seraient primitives.

EXPLICATION DES CATALOGUES DE DIOGÈNE DE LAERTE ET

DE L'ANONYME..

C'est de cette manière. que s'expliquent aussi les catalogues de Diogène de Laerte et de l'Anonyme. Us ont pris les catalogues de plusieurs bibliothèques et les ont fondus l'un dans l'autre , pour avoir le catalogue com-

<1) Voir notre premier chapitre : D , 3 , b , p. -99-100.

plet des œuvres d'Aristote. L'Anonyme semble avoir voulu compléter le catalogue de Diogène, avec lequel il s'accorde, très-souvent ; et le catalogue de Diogène paraît, à son tour, reposer en majeure partie sur celui de la bibliothèque d'Alexandrie : d'abord, parce que celui-ci était, sans contredit , le plus riche, et ensuite parce qu'il est prouvé que Diogène a puisé aussi ses notices sur la vie et les écrits d'Aristote dans des auteurs qui vivaient à Alexandrie ^ La bibliothèque de cette ville avait reçu les ouvrages d' Aristote , tels qu'ils les avait publiés pendant sa vie.

La mort ayant enlevé trop tôt à ses élucubrations, Aristote n'avait pas encore rédigé toutes les sciences en branches (Trapa/jxàTerat) , et beaucoup de traités sont donc restés isolés. Oii bien j s'il en avait déjà rédigé davantage, ces nouvelles éditions n'avaient point encore paru dans le public , mais se trouvaient complètes dans ses papiers. Ces dernières éditions, avec toutes celles que Théophraste avait rédigées d'après les idées Constatées de son maître , passèrent entre les mains de Nélée comme manuscrits inédits; de façon que les œuvres d'Aristote ne furent connues, pendant les premiers siècles , que dans l'état où elles se trouvaient publiées au moment de sa mort. Les nouvelles rédactions d'Aristote et de Théophraste restèrent inconnues jusqu'au temps où Apellicon de Téos et plus encore Tyrannion et Andronicus de Rhodes introduisirent dans leurs éditions l'ordre qu'ils avaient trouvé dans les manuscrits autographes. Mais les titres et les exemplaires des anciennes éditions ne disparurent pas si tôt ; celles-ci se multiplièrent peut-être même encore par de nouvelles copies. Du temps de Diogène , les ré-

(1) Comparez Stabr : Aristote HB; t. U^p 66-67. . . ;

d'abvstote. cHAp. .3> A, 3. a05

dactions et les titres qiiUl avait trouvés dans le cata^ logue de la bibliothèque d'Alexandrie pouvaient donc , surtout à cause' de l'autorité de cette bibliothèque, être encore tout aussi usités que le nouvel arrangement, jus*qu'à ce que peu à peu ce dernier prévalût. Mais pour Gicéron , du moins, nous avons prouvé dans le premier chapitre (D, 1, b) qu'il avait encore cité un passage d'Âristote d'après une vieille édition. La bibliothèque d'Alexandriç ne connaissait donc pas encore la division en branches (irpay/xaTeFai), telle qu'Andronicus de Rliodes l^ait imaginée , se-

lon quelques-uns, ou plutôt, à ce que je crois , trouvée dans les manuscrits autographes. C'est ainsi que , dans Diogène et dans l'Anonyme, nous trouvons une foule de petits écrits que nous crojons avoir perdus , et nous cherchons en vain les titres des grands ouvrages que nous avons conservés. Mais probablement il ne nous manque pas un grand nombre de livres d'Aristote cités par Diogène, parce qu'il faut réunir une foule de ces petits traités pour y découvrir un grand ouvrage que nous avons encore. Quelquefois même le biographe indique et les titres des morceaux d'un ouvrage et celui du grand ouvrage même dont ils font partie , sans se douter seulement de son erreur.

EXEMPLES d'ouvrages d'ARISTOTE REDIGÉS DE LA MANIERE INDIQUÉE.

Cette histoire de la confection générale des ouvrages d'Aristote , il faut la prouver par quelques exemples. Je n'en citerai que deux , le livre nommé Ethica Ni-

ao6 DE LiL HtTkVBYSqVE

cornac h €a ei toute la Physique* La oomposition du premier livre a été décrite par Petit * et par Michelet % celle de la Phj^âique par Tifae - . Ce qn^ils ont dit , je le reproduirai ici avec quelques corrections et additions nécessaires.

Dï tA COytPOÈtnO^ bft l'ouvrage d'aMSTOTB IlftITULÉ

STHIGA NIGOMAGHEA.

Le premier livre de la morale à Nîcomeaque , lequel traite de la félicité , ne paraît pas avoir existé comme écrit isolé. Diogène et TAnonjme du moins ne connaissent pas le titre nepl cWat/i/cT/taç. Ce livre semble donc être une introduction com-

posée dans le temps où tous les traités ont été réunis pour former le grand ouvrage. Le second livre qui s'occupe de la vertu est peut-être celui que Diogène (V § 23), nomme *ῥητορικὰ τέταρτα* (Tets T: epl upezYjq y' , tandis que le texte de l'Anonyme porte *ἰζοποδαίει* Tiepi àpeiyj; jS'' ; mais, en outre, il connaît un troisième livre Trept « *περὶ ἡσυχίας* et c'est peut-être celui-ci seul qu'il faut identifier avec notre second livre. Les cinq premiers chapitres du troisième livre sont le traité *ἰζεπλ ὕψους* suivant Diogène (§ 24) , tandis que l'Anonyme l'appelle *ἰεπλ ἐξοικητικόν*. Le reste du troisième livre, le quatrième et le sixième qui traitent au long des vertus particulières, et le septième qui développe la nature

(1) *Miscellanea* IV, 10, p. 33.

(2) *Commentaria in Aristotelem* Vil. c. 4). § 6, p. 309. (R) De Aristotele Peripatetico Adrte, irite, p. 46-70.

D'ARistotele Oiâ. 3, A» 3, a. 10

de la *ἰψυχή* et de la *ῥητορική*, et des défauts qui leur opposent ne seules pas avoir été donnés séparément au public parce que nous ne trouvons pas de titres spéciaux qui puissent leur convenir. L'Auotiyiie seileneirt cite un écrit *ἰτὺς ἡσυχίας* qui pourrait répondre aux trois derniers chapitres du troisième livre mais il dit *ἰῆ** *ἡσυχίας* que cette pièce est supposée. Le cinquième livre qui s'occupe de la justice se trouve peut-être dans le catalogue de Diogène sans le titre de *ἡσυχίας* (S 2) ou bien sous celui de *ἡσυχίας* (S 3h) ; l'Anonyme reproduit les mêmes titres. La fin du septième livre (oh. il lb)) et les cinq premiers chapitres du dixième sont deux dissertations sur le plaisir et en effet nous trouvons deux fois le titre *ἡσυχίας* « dans le catalogue de Diogène (§ Sa

et^A); celui de rAnom^{me} ne Ta qu'une^{fois} Les livres htrn tième et ueuvième dont le sujet est ramitié) répondent le |)jie-mîer au titre mpi yiXicç (Diog. V, § 22), et le second à cdxA de â^{Vet}; tfùxÀàd jg' (ibid²)f en effet ^{le} neuvième nW qu'une su Ai de thèses ou de problèmes qui y «ont proposés et résolus. L'Anonjme réunit ces deux traités sous le titre Ttspl ^tXia⁷ , pan)e qu'apparemment dans une bibliothèque il 1[^] avait trouves joints de cette manière. La fin du dixième livre 1[^] depuis le sixième chapitre , n'étant qu'une récapitulation qui s'occupe de nouveau de la félicité , n'a pass [^]té lun cm Vrage >distiect [^]fiE^{ie} l'épilog<ae de cette Morale écrit au moment de la réunion de tous ies traités , pour douner une fin à r<ytivrage èatier. Malgré leur indépendance primitive , ces livres forment un tout et présentent un ordre des plus admirables.

Il reste encore les traces les plus évidentes de l'existence isolée de ces écrits. Car xjnoique les livres tiennent

%oS DK LA mAtAVHYSIQI7E

ensemble, et que Tun aiuionce toujours l'autre, toutes ces liaisons n[^]ont été créées qu'après coup ; ce qu'on voit surtout dans le traite delamiti&où la citation eïprifai %cez ifx^{^^} d'autres pareilles se rapportent tantôt au commencement de tout Touvrage , tantôt au commencement du traite de Tamitië. Les dernières sont les citations primitives , écrites dans le temps où cette matière formait encore un écrit particulier; les autres citations ont été ajoutées lors delà rédaction de la Morale àNicumaque '. Il est singulier qu'outre ces traités [^] Diogène et l'Anonyme citent encore de plus grands ouvrages de morale : par exemple, Diogène (§23) î[^]wwv é. Ces cinq livres sont peut[^]tre le premier, le troisième , le quatrième , le sixième et le septième qui n'e:i[^]taient

point à part, ou les cinq livres qui traitent des vertus (III-VII)/L'Anonyme a, outre un livre intitulé Τρεπὶ ἡθικῶν Νικομάχεια, nombre qui pouvant être dix, reproduirait les dix livres de la Morale à Nicomaque. S'il désigne vingt, comme je le crois, et que l'on additionne les dix livres Ethica Nicomachea, les sept livres Ethica Eudemia, les deux livres Magna Moralia et le livre περὶ ἀρετῆς, que nous possédons encore, nous aurons exactement les vingt livres cités par l'Anonyme *. Il avait donc vu dans une bibliothèque une édition qui réunissait tous les écrits 'Sur la morale', tandis que dans une autre bibliothèque ils étaient coupés en beaucoup de morceaux. C'est ainsi que l'Anonyme cite séparément le

(1) Voyez Michelet, 1. 1. ad VIII, c. 9, J !, p. 542-345. (1) Voyez Hicbelet, ibidem p. 2-3.

b'arîsitote. chap. 3^A, 3^B. 109

tout et les parties, sans s'être aperçu de leur identité'. Mais la Morale à Nicomaque formait de nouveau^ comme nous l'avons vu dans le premier chapitre (D^ ^ ? 'b), un tout avec la Politique, qui elle-même a été le résultat de la réunion de plusieurs traités. Mais cet examen plus approfondi de la Politique nous mènerait ici trop loin.

DE LA RÉUNION DE TOUS LES LIVRES PHYSIQUES BN UK

OKAND OUVRAGE.

Je passe à l'autre exemple que j'avais promis de donner, je veux dire à la Physique, en me permettant toutefois de faire plusieurs changements aux résultats de Titze ; car, quelque heureux qu'il ait été dans plusieurs de ses découvertes, on n'ose pourtant pas le suivre dans toutes ses hypothèses souvent trop hasardées.

a. Première partie de la Physique. Les huit livres $\gamma\alpha\kappa\chi^c$ « $\chi\pi\alpha\omicron\delta\epsilon\omega\zeta$ se trouvent à la tête de toute la Physique, mais ils n'ont pas toujours été réunis sous ce titre. Le premier livre est l'écrit $\tau\epsilon\pi\iota\ \acute{\alpha}\pi\chi^{\wedge\wedge}$ « (dans Diogène, V, S 23), que l'Anonyme nomme $\mu\pi\iota\ \acute{\epsilon}\pi^{\wedge}\hat{\omicron}\iota\nu\ h\ (\tau\tau\acute{\jmath}\alpha\epsilon\omicron\iota^{\wedge}\ a'$; et maintenant encore tout l'ouvrage porte aussi le titre $\iota\tau\epsilon\pi\iota\ \iota\pi\chi^{\wedge}\gamma$, comme nous l'avons remarqué dans le premier chapitre (D, 1, d, p. 55, et D, 2, p. 87). Les autres livres, il faut les reconnaître sous les titres $\tau\epsilon\pi\tau\ \chi\epsilon\nu\ 39(7\epsilon G^{\wedge};\ (3',\ \iota\tau\epsilon\pi\epsilon\ ^{\wedge}\ U9\&\&);\ \gamma^{\wedge}\ >\ \acute{\phi}\iota^{\wedge}\acute{\iota}^{\wedge}\acute{o}\nu\ cC$ et $\iota\tau\epsilon\pi\epsilon\ x(V)7a\&\omicron\iota)\zeta\ \acute{\alpha}\iota$ (dans Diogène, Y, § 23, et 25--26) ; en effet, le dernier titre est donné aux trois derniers livres dans un manuscrit de Bekker, et nous avons déjà vu dans le premier

!^ la DE Li MixABHTSZQVE

chapitre (D^ i, b, p. k&), que d'ailleurs les manuscrits les plus intermédiaires (III- VII) portaient aussi le nom de (fytud. Les titres correspondants de l'Anonyme sont :

$\tau\sigma\tau\pi\lambda\ \acute{\upsilon}\alpha\sigma\tau\iota\iota\iota\zeta\ \omicron\tau!$, $\tau\epsilon\pi\iota\ ^{\wedge}\nu\alpha\iota\chi\hat{\alpha}\nu\ \&\&$, $\tau\upsilon\sigma\pi\iota\ \chi\tau^{\wedge}\iota\tau\alpha\epsilon\upsilon^{\wedge}\ a'$, $\hat{\iota}\tau\epsilon\pi\tau\ p^{\wedge}p\&Gu$,

Les trois ouvrages qui suivent, quatre livres De Coelo, deux De Generatione et Corruptione, et quatre Meteorologica, ajoutés aux huit livres $\chi\phi\alpha\iota-mq$ « $\chi\pi\omicron\alpha(7\&\hat{\upsilon})5^{\wedge}$ forment dans dix-huit livres la première partie de la Physique; elle s'occupe des principes de la nature, en parlant du Lieu, du temps, des mouve-

ments, des corps célestes, des éléments, et du passage d'un élément à l'autre. L'Anonyme réunit ces quatre ouvrages sous le titre de (fMaimç âxpoaaE Mç ly}' ; mais ce qui est singulier, c'est qu'immédiatement après il cite aussi ^eux parties iqtégrantes de ce grand tout sous les titres dç Trept yevé(7e»ç %al fdopéiç j3' ^ et de nepi jutexeoipwv ^^h ftçTçwfocxxoTTtxa. Ensuite Diogène (§ 26 et 23) , ^ et l'Anonyme ont un livre àiTrovofxtxov et trois livres izepi (jTotxe/wv, que nous pouvons, avec quelque fondement, retrouver d^i^s Içs Uvres nepl ©vp<3çvoû. Les qUfitre ouvrages ci-dessus mei^'ionnés forment si évidemment un tQut^ que le livre De Gççlo se termine par une phrase qui répond exacten^ent à la première du livre mpl ycvé- (y€û)ç x«* (fQopô[<h. puifiqi^e l'u^e renferme tm fiév et l'autre un ^1.

Ilepi f^èv,, ovv jSapéo; xat HQUçau xac to5v Ttept (x\jxi avik-Se^yixoTWV \$i(ùptç6(fi toutov î^fxiv tov rpoTTov,

Et:

Ilept 3 k yevécTEwç xa« y9opc?ç rm (fiaet y£Vofx6/&)v itoi ç^êtpofxévwv , o|Ltota)ç xarà ttovtwv, raç te ahioL<; SioLi-pexéov xaJ Toiç î.oyovç «vtwv.

* d'ari&tote. chap. 3, A, 3, b. an

Et au comipeaceiiient de la M^téorologie , Aristote in* dique le contenu des trois autres ouvrages , de manière qu'il doit en ayoir traité précédemmeal :

Hepi fzèv ouv ràv irpcoruv oiicW tnç f vaew^ xaî itepi iror* (njç 3civ)7(76&)ç (fv<j}Liiq (Auscultatio physica), «ti 9e Tiepc 'çcôv xarà ty7V avea ^ opàv ^ (a;K£3(oa|ui|){fxéya)y âaTpww xai Trept tùv tjTot^etwv toôv awfiaTt^oâv , iràjaTe neu izoîaj

xatrⁱ "S <5fX).yiXa fXETaSoXn; (DeCœlo), itfti Ttepiyeveaewç
x.at (f9opdq rHç Kaivriç eTpriTac TTpoTspov. AotTTOv [^] èatt
i[^]époç xrijq jxeSo[^]ou TauTviç ?Tt 5e(k)pyjiio[^] o k«Vt64 oc
npÔTepov fiîxefùpokoyiav iKàckùuv.

Toutes ces jointures du grand ouvrage, s'il est permis de s[^]ex-
primer ainsi, ont été ajoutées sans doute lorsque Aristote a voulu
réunir tous les écrits physiques pour en former une des quatre
braachesi de aon système. Mais ces dix -[^] huit livres dont nous
venons de parler w 3oot pas les seuls qui la composent ; ils nW
sont qviç la première partie.

j3. Seconde partie de la Physique* De la nature norganique , il
passe à la nature organique y comme la in de la Météorologie le
montre ;

a fin

AyjXoÔévTwv 9k touxwv ofxotwç ta fiH 6[^]oto(xep:3
5ewpy)Téov, xat T[^]o[^] Ta é)c toutwv cvvcdTWTa, oîov avfiwT-
TOv[^] yuTov nat

Le livre Trept xoa/xou que Bekker, dans son édition , a placé
immédiatement après la Météorologie , n'appartient pas du tout
à ce système. On a douté de son authenticité.' S'il est d'Aristote,
comme je le pense, c[^]est un abrégé de physique , un aperçu gé-
néral pour easei-

ai» DE LA MÉTAPHTSK[^]UK

gner à son élève Alexandre les premiers ële'inenls de cette
science. Le titre (îrepè xocyfxou Trpoç AXéfov[^]jpov), la diction
plus facile et les citations des poètes dont cet écrit est rempli,
prouvent suffisamment cette hypothèse. Le premier ouvrage qui

suit est donc izepl Ç6wy «TToptûv en dix livres , après lequel il faut placer celui de Ttppi Çwtav jxoptwv en quatre livres, en commençant cependant par le second livre , qui se rapporte immédiatement à l'Histoire des animaux; car ses premiers mots sont:

Ex Tivtûv fiiv ovv fxopiww xat ttoctwv avvétstYi'Atv exacrTov Tûiiv Çciww , êv Totçç laiopiaiç 'caïç Tiepc avxm ^etJ/iXwxai aa-(féaxepov. Ai &<; \$ ^ atteaç exaorTov toûtov éj^st tov rpoTTov, iTTterxerTéov viîv.

Le premier livre Trept ÇcSwv iipitûv doit être mis à la tête de l'Histoire des animaux % parce qu'il est évidemment une introduction à toute cette seconde partie de la Physique ; car Taûteur y traite de la méthode qu'il se propose de suivre dans cette branche de la physique. Le dixième livre de l'Histoire des animaux doit, au contraire, en être séparé, puisqu'il est le traité particulier que les catalogues de Diogène (V, § 25) et de l'Anonyme nous présentent sous le litre de uTrèp {îrept) Toû pyj yevvav. Ensuite vient le livre nepl TTopeta; fcowv, qui termine cette seconde classe des écrits de physique et nous mène à l'âme par ces mots :

Tà(X6v ouv Tuept Twv fxoptwv Twv xe £^X(ùv y xatxwv Trepî

(I) Il (semble manquer dans l'un des six manuscrits que Bekker a coUationnés pour cet ouvrage ; car pour le premier livre, cet éditeur ne cite que les variantes de cinq manuscrits.

d'aristote. chap. 3 9 a, 3^ b. ftii

TVîy TTopei'av Twv ^ (Sxayf ^ xât izepi Traaav t/jv y.ata tottov

Néanmoins^ je crois que , selon un autre ordre meilleur peut-être , mais que nous ne sommes plus en ^tat de poursuivre plus loin , l'ouvrage Trept Iwwv fxopiww était immédiatement suivi de

celui nepi (couv yeviaeaù^ L Car les éditions wdinaires terminent le premier de cette manière :

Ilepî fx£v ovv Tcov iioipîjiv, Sii x!v aiicav eKaorov eexTiv ev toF; ^ot)o(Ç; tipriXOLi nepi TtdvxAiv ràv ÇcoGav xaO' exacT-Tov* toutojv ^è Sitùpidiievùv êye|^s6<JT« là TçeptTûcç ysvs-cygtç aiiwv SulOitv,

La majorité des manuscrits de Bekker confirment cette leçon : aussi , dans les éditions ordinaires , cet ordre est adopté , et le commencement du premier livre Trept Çwv yevécrewç semble, au premier coup-d'œil, le justifier. Car Aristote y dit qu'ayant parlé jusqu'ici de certaines parties de Taniuia, il veut maintenant, traiter de celles qui se rapportent à la cause eflScience. Mais si nous considérons plus exactement quelles sont les par* ties dont il dit avoir parlé jusqu'à présent , nous ver» rons qu'il a déjà développé non -seulement celles qui appartiennent à la cause matérielle (dont il a traité dans l'Histoire des animaux^ dans l'ouvrage i:tpi /^oiuv popcW et dans celui Trepc Ç(Âa)v Tcopeia;), mais encore celles qui se rapportent à la cause formelle et finale^ Ces demièpes sont l'objet de la Psychologie: il faut donc que les livres Trept ^v/jn^ précèdent le traité Tuept {wv ytvéamq. Aussi deux manuscrits de fiekker confirment l'ordre que nous venons d'indiquer, en omettant les derniers mots du quatriènxe livre Ttepi i ^ ^onv (xopiW :

!lt4 t>£ LÀ MÉt'A]^BYSIQI7E

et en faisant suivre immédiatement l'ouvrage izepl Çd^ùv îro-pefttç qui, dans l'ordre définitif admis par Àristote^ noirs Conduit d'abord à Tâme.

/ . Troisième partie de la Physique. La Psychologie forme donc la troisième partie de la Physique. Après les trois livres mpi ^v^rii viennent les li-

ves Trepç Madri<je(ùç xac aî<jOYi':m ^ irspc fJLVnfJiYiç xai àvaitviih tf£û)\$, itepî Tjuvov xai èypYiyopfseoic^ nepl êvuTTViW , irept rts X(3to' Ctuvôv (jiaVTxiûç, qui tous ne sont que des appendices de la Psychologie ; enfin le traite irepè Çcomv xxv^acws, qui nous mène à l'ouvrage Tce^i fwwv yevecyewç, comme la fin du livre Trepç ^cooav xtyviaeco; le dit clairement :

rtepe plv ouV TGi>v fiopiùiv iy.ei(jTOv tôjv Çg&&)V^ xatirepi 4'^X^^^ ftt Je tTÈpc a(<7Ô>3(jewiS xac iSîrvou x«î (xvrffxyjç, xal x9l^ xotv^ç x-cvi^aeeidç^ elpinTiciixev riç aWaç'

^. Quatrième partie de la Physique, le traité irepi l'êüiv yev&reiùç qui commence une dernière partie de la Physique > est suivi naturellement du i>este des écrits de physique , nkpi pmc-poSioTi^TOf k«c ^pâcfySii' TviTôc , i:tpl yeoTiiTos xac yi^tùq > irspc Cg>>^(xae S-ay^tTOU , ttfi étfpmfouç, qui forment une espèce d'anthropologie. Je db naturellement^ parce qu'effectivement toutes les Jûa* tières traitées dans ces livres se rapportent à la cause efficace^ qui est celle de changOODënti Je disdernière^ parce qtte les djsrniersmots de la dissertation De Long* et Brev. vitêô, ik)us prouvent que nous touchons à la fin de tout le corps deâ écrits de physique :

D'ARisfoTc tBkP. 3 > A^ 3^ b. at5

Aoinov \$' Yjfiiv âe^^Htrai iveft te ifUxvtH ^a< y^p<^ mai ^ (é^ K<x£ 3'avtxtoli ' tovt«t>y ^ (ip ^ (opt^lvtM» tIXoç ov 9

Les derniers mots de trepc «yairyp:3< annoncent enfin des traités de Medeciile, une cinquième partie de la Physique , dont cependant aous n'avOïis plus que quelques fragments :

Ilepc fxèv ouv ithfj^ Kai 5avàlX9\j iholI ttîv àwyytifôJHf tc-tixriq x^^ ax€<|/€eoçy (T^ ^tHv tîpYîXâii T:epii:olvxù)f^ Htpi H iytzioLi

Tô5 xAç aixiàq tirteiv.

Les titres qui, dans Je catalogue de Diôgéne^ repndent aux différents écrits contenus dans les trois dernièss parties de la Physique, sont: irepè ^«x^s «S ^écrstç îrepi ^py^^ç ût'^ Trepif-woiv 5' (les neuf livres de l'Histoire des animaux), avaiofxwv ri' , èxloyii «vaTOfxdiv a' , vTtèp tîv auvd'éredv Çt&ojv «' &7rèp ^ou |ixy} yèvy^ v a' ^ f^rptxd f ; dans celui de TÂnonyme ce sont Ié6 ménies , à cela près qu'il ne donne que six livres (r')j à l'ouvrage de avaTOfxûv et qu'il fait quelques dialigem^i^td M)t<titk*es. Mais PANonytne connaît aussi une partie dia cies ëd'itsous Ib foithe (|u'il8 ottt maintèttnl , et les cite èomhke des oûVtôgëS tôat-èfait différents des autfés \ i:kpi ftàtev ttttopi'ôc^ bâ ^ ir^pi t^^

Outre cela , les deux biographes connaissaient aussi la reunion de tous ces écrits en un tout , puisqu'ils citent trente-huit liyre» ^itôï) xtxri urotxMVt Si tnmâ comptons les livres de tous les ouvrages compris dans les trois dernières parties de la Physique , et que nous ajoutiorté à leur nombre les autres écrits phyviquM que

ai6 DE LA MÉTAPHYSIQUE

nous ayons encore d'Âristote : irepc TrvevjxaToç^ Trepr àxou-CTTcôv ^ TTspc ;(p(i)(XdéTGi)V , f u9(oyvGt>(xovixa et les deux

livres TrepI ffvxm, qui y suivant la fin de la Météorologie citée ci-dessus y devaient aussi faire partie de tout le système de la Physique^ nous avons exactement les trente-huit livres de la collection de tous les ouvrages physiques mentionnés par les deux biographes. Nous n'aurions donc rien perdu, ou presque rien.

Après avoir suffisamment prouvé, par l'exemple d'autres grands ouvrages d'Aristote, que sa Métaphysique a pu être composée de la même manière, voyons les faits. La Métaphysique a-t-elle été rédigée et publiée par Aristote lui-même? Quelles sont les différentes rédactions qu'elle a subies? Ces deux problèmes résolus^ nous aurons achevé la première partie de notre tâche^

Aristote a-t-il rédigé et publié lui-même la métaphysique?

Pour répondre à cette question, il faut distinguer, car Aristote peut avoir rédigé sa Métaphysique^ sans l'avoir publiée lui-même. Examinons donc maintenant les deux membres de la question. D'abord après l'autre.

Aristote a rédigé sa Métaphysique (fikoaoefia) d'après son propre Têmoignage.

Nous avons vu dans le premier chapitre (D, 1, c^

d'Aristote. chap. 3, B, i. 217

p; 53) ^ qu'Aristote avait déjà écrit la première ébauche de la Métaphysique, c'est-à-dire l'ouvrage Trepî tXoero- (ficLi;, lorsqu'il publia les deux premiers livres de la Métaphysique (f\)\a\xin, parce que cet ouvrage y est cité. En même temps il avait déjà conçu le plan de l'étendre, et d'en faire une TrpwTy} yiXoaoyta, parce qu'au même endroit il promet cette dernière. A mesure

qu'il donnait la continuation des premiers livres de la *Physique*? «*xpoacxiç* et la suite de cette *Physique*, je veux dire les livres *De Gælo*, de *Generatione* et *Gorruptione*, etc., ce plan mûrit toujours davantage dans sa tête , et nous voyons enfin qu'*Aristote* a accompli la promesse qu'il avait faite dans le second livre (*puatx>5ç axpooaews*. Et d'abord , dans le premier chapitre du huitième livre de la *Physique*, *Aristote*, conune *Titze** l'a très judicieusement remarqué, nourrit l'espérance qu'il nous avait donnée , dans le second livre , d'écrire une *Tipoi**? *yiXoaoyca^* en disant :

2)c£7rTéov 8ri -nepl touxwv tiw; êy^et' irpo êpyov yip oi jùio-vov Trpoç T>/V nepi yuaewç S'ewptav iSeiv Trjv aXyjSeeav, akli x«« îrpoç zYjv {léQo^ov xiriv ne pi rHç apy^rjç t>5ç TrpûixDç.

Ensuite *Aristote* fait encore mention de sa *Métaphysique* dans l'ouvrage *De Cælo*, I,8:

Ert ^ xa« ^t« Twv ix T>îi TTpwTiQ; ytXoaoyfaç Xdycùv Seiy^OeiYi êcv .

Après avoir allégué les preuves de l'unité du ciel , il ajoute qu'on pourrait prouver cette unité aussi par des arguments tirés de la philosophie première ; les réponses

ai8 DE LÀ MÉTÀI^tIYSlQ^R

se irouvenl maiotenatit dans le douéièttie liygre de la *Métaphysique*, chap. 8*-iO. Cepeticlatit , puisque l'autorilë de *Gicéron* , nous a fait voir , datts le premier chapitre (D, 1 ^ b)^ (lue ce livre faisait bussi pdrlife de *Pouvrôge lïtpl fâ^ao^iuc^* il serait singulier qu'*Aristote* ne citât pas cet écrit , mais la *nyoityî ^iXotro^ea* qaî n'existait point encore ^ à moins que nous n'admettions , que

déjà en composant l'ouvrage De Cœlo,- Aristote travaillait au grand ouvrage trepi îrptÔT)^ ^ fâtxtofttiq , dans l'économlô duquel il voulait fefre entier les livres TTfipt (fiAcfrtoftdç. Il ne renvoie donc pas le lecteur à la TtpcÔTy} tptXotjôipta, parce qu'elle n'était pas ericore achevée; mais il dit que l'on pourrait prouver (tJsi^fSetVj êhf) là même chose par des arguments tirés de la philosophie première , pafce qu'il savait déjà que ce passage du troisième liv^e Trept ^iXoero^ta; (A)^ ftrait partie de la Métaphysique. Cependant il est tout aussi rtatui^ , qa'il n'ait pas voulu citer l'ouvrage Tiept (fàoaotfictq dans un temps où il entreprit de ûâte disparaître sa iForme primitive , et de l'incorporer à la philosophie première.

Même lorsqu'il donna une autre suite de la ^u<jwA àxpoaaeç, je veux dire le livre De Generatione et Corruptione, il n'avait point encore exécuté son dessein , mais il y IràvaîUail encore. Du moins les mots ne nous forcent nullement d'admettre le contraire, quoiqu'il parle déjà avec plus d'assurance de l'existence d'une philosophie première , que dans le passage De Cœlo; cjsir ildit; De Gêner, /et Gorrupt. î^ââ

TrpoTepaç \$iel9eiv îdzi ytXoaoyt'otç epyov.

Et ce qui est remarquable, c'est que ce paBsdge se

D*ARISTOT£. CHAP. 3, B

rapporte aus^i au douzième livre de la Métaphysique ; de sorte qu'il est constate de toutes manières, que ce livre appartient à la Métaphysique , malgré l'opposition de Buhle ' , qui ne voulait pas

reconnaître l'identité de ce livre avec le troisième livre iepi çiXoooipiaç, dont Gicéron a cité un passage.

Mais ce qui du temps où Aristote écrivit son aaTpovo- . fxiKov et nspi ycvwewç y-oc ySopâç n'était qu'un souhait , nous le voyons accompli, lorsqu'il publia une autre partie de ses écrits de physique , savoir ceux qui s'occupent de la nature organique ; car nous trouvons dans le livre Tztpt fwciiv Kivtî«fra)^ , chap, 6, les motfe :

Èttei ^6 Ta «(pvxa ir«vta Kiueîxdi ij(f etipou, "itept fxcv tov irptâtou Ktvoypgvov xai isi KtvoufASVOu^ Ttv& tpoTtov xtvèt-Tai> >c«i TTwè xtvè: TO îrpwTOV invoiv ^ Siépiftzdi upôtepo^

DE La place que la MÊf APHVSlQtE A OCCWÊE İ)ANS L*EN-

SEMBLE 1)ES OUVRAGES PHYSIQUES

Ce passage nous prouve deux choses : d'abord , que lors de la composition du livre iepi fcowv Tnvi^amç la Métaphysique était achevée {Siépiaxai)^ ensuite, que dans Vordre de ses écrits , Aristote l'a rangée avant (irpo- TgpQv) le livre irepc Coiww xtv^îdews. Tîtze' propose de rayer le mot tupoTêp^v , apparemment parce qu'il veut

(1) Voyez -notre premier chapitre: D, 5, p. llt-ili. (Û) Le p.IU.

a 20 DE LA MÉTAPHYSIQUE

placer la Métaphysique après tous les ouvrages sur k physique. Mais d'abord , la même idée est répétée* dans le premier chapitre :

Oît to TupwToy xivoùv avayxaïov àxevyîTov ehof.ij
SiépiaiatTrpoTspov.

D'ailleurs, tous les mauuscripts de Bekker conservent ce mot , et fe ne vois pas la nécessité de faire cette conjecture. Aristote nous apprend par ce mot , qu'il n'a pas vouhi placer la Métaphysique après toute la Physique, mais seulement après les ouvrages concernant les principes physiques. En tout cas, il faut donc la mettre avant tous les écrits qui s'occupent de la nature organique , parce qu'ils ne sont que des ouvrages de détail. Reste cependant Talternative de la ranger ou bien après le dix-lmitième livre (fvauHq àxpoacjeo);, c'est-à-dire après la Météorologie ,_ou bien après le huitième , c^est-à-dire avant l'Astronomie. Ce qui semble appuyer la première hypothèse , c'est la manière vague dont l'auteur parle encore de la Métaphysique dans les dix-huit livres f udt- ^ xYjç axpoaaeo);. Néanmoins je me décide pour la Sernière hypothèse , d'abord parce que la fin de la Météorologie indiquant les objets dont les livres suivants s'occuperont, ne dit pas un mot de la Métaphysique. D'ailleurs les huit livres (fvaixiîç axpoaaeoç sont presque aussi étroitement joints à la Métaphysique qui les suit , que la mo* raie nommée EthicaNicomachea Test à la Politique, puisque les derniers mots de la Physique annoncent déjà le premier principe moteur que la Métaphysique développera :

To gé ye irpcÔTOV /.ivouv aigiov y.cjeï >civy)(Jiv xai ànsif

d'arISTOTE, CBÀP. 3, B , 2, 221

yfiiovov ffûLvepov toivuv otc àSiMpexov èaxi xac àfiepiç ytal

Ensuite, dans la Métaphysique, Aristote renvoie à la Physique, comme si elle avait procédé, I, cli. 3, p, 9,

TeSeoipyitae (xèv oi»v IxavcÂîç Tzîpl aJjxG^y h toiq izepl œu-

Enfin , le livre K re'capitule non-seulement If s livres précédents de la Métaphysique , mais encore une partie des huit livres de la yuatK»? axp(5ajt\$, d'où l'on pourrait conclure que cet ouvrage précédait immédiatement la Métaphysique. — Aristote passe donc des principes phj^iques, établis dans la ^ uaexy? axpoaoriç, aux principes métaphysiques, et d'abord à ceux de la substance sensible, enfin au premier moteur immobile. D'un autre côté, la Métaphysique peut très-bien être suivie des livres De Goelo, qui parlent du premier représentant du principe immobile dans la nature, c'«st-à-dire du Ciel, dont le traité est , pour ainsi dire , préparé dans les derniers chapitres de la Métaphysique (A, ch. 8, p. 250, 1. il -p. 254, 1. 21), où il expose les principes de l'astronomie^ desquels les deux premiers livres De Goelo ne soat qu'une conséquence. Voilà donc incontestablement la véritable place qu'il faut assigner à la Métaphysique. Mais alors Aristote a oublié de corriger, dans cette rédaction de tous ses écrits physiques et métaphysiques, les passages De Goelo I, 8 et De Gêner, el Gorrupt. I, 3, que nous avons déjà cités plus haut, du moins le premier, où la Métaphysique ne semblé pas encore achevée. Et c'est là assurément la raison qui a fausement engagé des commentateurs à mettre la

222 HE tk MÉTAPHYSIQUH

Métaphysique après la Météorologie , eu ccimptant s^vec l'Anonyme dix-huit livre» yuatjtyj; àyipwiat^q.

LA PUBLICATION DE LA BEDACTION COMPLETE DE LA META- PHYSIQUE n'a EU LIEU QUE QUELQUES SIECLES APRES LA MORT d'ARISTOTE.

Traisons maintenant la seconde moitié de la question. Aristote a-t-il publié lui-même la rédaction actuelle de la Métaphysique? Il faut se décider^ ce me semble, pour l'affirmative, dès qu'on admet la publication du livre Trepî Cc^{oav} xivijG^{s&})ç ^ où il traite la Métaphysique comme un ouvrage achevé; car il ne saurait citer un ouvrage qu'il a seulement dans ses papiers. Mais toute cette rédaction des écrits physiques réunis paraît être restée dans les papiers d'Aristote, et publiée seulement dans le temps où ses manuscrits auto-graphes ont reparu ^ tandis que, dans l'intervalle, les bibliothèques ne possédaient ces mêmes livres que sous la forme sous laquelle Aristote les avait publiés pendant sa vie. Ainsi la Métaphysique, qui dans l'édition d'Aldronidius a paru en douze ou quatorze livres réunissons le titre de *τῆς πρώτης* (« *τῆς πρώτης* ») pouvait avant lui avoir existé comme un amas confus de pièces métaphysiques nommées *τῶν ἑξῆς* < *τῶν ἑξῆς* »

Mais pourquoi faire des conjectures^ puisque nous avons conservé sur la Métaphysique un témoignage direct de l'antiquité, de l'authenticité duquel nous n'avons aucun sujet de douter^ celui d'Asclépius de Traité dans

(I) Voir notre premier chapitre: C, p. 25.

d'Aristote. chap. 3j, B, 3. 113

Suffit-il^ Croix? Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion d'expliquer les différents morceaux de ce passage. Ce qui regarde maintenant, c'est ce qui suit: -Après avoir dit qu'on pourrait reprocher à la Métaphysique de manquer d'ordre et d'être pleine de répétitions^ Asclépius ajoute^; « Cependant, il y en a qui en font l'apologie, » et ils ont raison; car, disent-ils^ lors-

qu'Aristote eut « écrit le présent ouvrage, il l'envoya à son ami Eudème de Rhodes. Celui-ci, toutefois, ne jugea pas à « propos de publier au hasard une œuvre d'une telle « importance. En attendant, il vint à mourir, et plusieurs portions de cet ouvrage se perdirent. Les descendants d'Eudème n'osant rien ajouter de leur propre composition y parce qu'ils ne pouvaient nullement « se mesurer avec le génie de ce philosophe, rassemblèrent ce qui en restait et le complétèrent par « les autres écrits d'Aristote, autant qu'il leur fut possible; mais même dans cet état, où nous avons la Métaphysique, nous pouvons encore reconnaître « la suite des idées et l'harmonie qui y règne (où/zyjv

« uévGdV άxoXouScav). »

Cet écrit porte en substance qu'Aristote a lui-même eu dessein de publier le livre qu'il avait complètement rédigé, et qu'un accident en avait empêché l'exécution. Les détails de ce récit ne me paraissent être autre chose que le raisonnement de ceux qui voulaient justifier la

(S) Voir notre premier « chapitre : A, au commencement.

(3) ΆρτοXeyotmat V iitsp toutou j xal xxxûs i7toioyowvT«(* Srt yfiâ'px^ tt/v nvpoZ'» giev Tr/»y/A9creûti», et la suite telle que je l'ai transcrite dans le premier chapitre*. D., l.e (p. 78).

%2^ DE LA MÉTAPHYSIQUE

Métaphysique du désordre que, déjà dans ce temps » quelques hommes avaient pris à tâche d'y trouver. La perte de plusieurs livres, les suppléments des descendants d'Eudème ne sont pas à mon avis, des faits; je suis persuadé que tout cela n'est autre

chose qu'une contrefaçon de Thistoire de Nélée. Car , si les héritiers d'Ëudème avaient tant d'admiration et de respect pour les productions d'Aristote, ils ont dû d'abord prendre assez de soin de ce précieux héritage , . pour ne rien laisser périr. Ensuite, s'ils avaient eu ce malheur , ce même respect devait aussi les porter à se garder d'insérer dans la Métaphysique des morceaux d'autres écrits d'Aristote, vu que , privés du génie de ce philosophe, ils pouvaient tout aussi bien défigurer sa Métaphysique par de pareilles additions.

J'admets donc seulement que l'exemplaire de la Métaphysique envoyé à Eudème ayapt , par une circonstance quelconque, souffert quelques dégâts^ la mort d'Aristote et celle d'Eudème empêchèrent les descendants de ce dernier de publier les livres de laTcpoitrî (fàoaoyta avec Tordre qu'Aristote avait voulu apporter dans cet ouvrage. Ils ne publièrent donc rien , parce que les écrits isolés dont la Métaphysique fut composée , étaient déjà connus du public ; ou bien , s'ils en publièrent quelque chose , c'est qu'il y avait même dans les fragments qui restaient entre leurs mains quelques nouveautés qui n'avaient point paru encore. Mais une autre copie complète de la Métaphysique resta dans la bibliothèque d'Aristote et de Théophraste,etfut transmise à Nélée. C'est ainsi que cet ouvrage, ne fut pas connu sous sa forme actuelle pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'aux éditions d'Apellicon, de Tyrannion et d'An-

d'aristote. chap. 3, B, 3. àaS

dronicus de Rhodes. La bibliothèque d'Alexandrie et, d'après son modèle, toutes les autres possédaient les • livres TTspt (fiXoao^laç et les écrits isoles, qui composent la Métaphysique et

dont Âristote avait certainement pu* bli  lui-même une partie pendant sa vie , par exemple :

aiTop37(xaTa , Trejti iroapfwç l yc fi yt Uj itepi iiovctioq, etc.

Lorsque les manuscrits autographes reparurent , Andro* nicus put facilement ' donner des  ditions plus conformes aux dernières volontés d'Aristote , parce que Tordre authentique des livres y était sans doute indiqué. C'est donc alors que , quelque gâtés qu'aient été ces manuscrits par les teignes et par Thumidit ^on pou-* vait toujours reconnaître Tordre et la succession des livres. Les lacunes pouvaient être remplies par la collation avec les traités distincts et Touvrage izepi g)(XoaofioL . Mais c'est ici peut-être qu'un malheureux désordre dans le manuscrit autographe d'Aristote , ayant trompé les nouveaux éditeurs sur le véritable arrangement des trois derniers livres de la Métaphysique , ils placèrent le troisième avant les deux autres. G'^it par conséquent aussi la seule chose que nous avons à changer pour rétablir entièrement la Métaphysique dans Tordre primitif arrêté par son auteur.

Si le récit d'Asclépius est vrai dans tous ses détails 9 Andronicus ne fit que revoir et corriger sur l'exemplaire authentique les  ditions fautives et défectueuses de la Métaphysique publiées par les héritiers d'Eudème. Mais je ne le crois pas , parce que la Métaphysique n'est pas citée dans Tintervalle , et que le catalogue de Diogène de Laerte, puisé dans celui de la bibliothèque d'Alexandrie , ne connaît pas Touvrage de la Trpc&ry] ( fikoao^ia. Cependant, s'il s'y était trouvé, il serait impossible que Diogène ne Te t pas signalé dans le sien.

Concluons donc que la Métaphysique d'Aristote, c'est-à-dire l'Iliade de la philosophie, est, tout aussi peu que cette autre Iliade d'Homère, un amalgame de plusieurs morceaux étrangers l'un à l'autre. Car quoique les différents livres aient été des traités particuliers avec leurs titres spéciaux^ comme chaque livre de l'Iliade a un autre titre (ἡ τοῦ ἀντίκτου τὸ πρῶτον)^?!^, ἀποφινσ^ος ἀπὶ- (ΤΤστα, etc.), cependant les livres du philosophe, comme les rapsodies du poète, ont été composés, lorsque l'idée du tout se trouvait déjà dans l'esprit de leur auteur • sans cela^ il ne pourrait pas: y régner cette harmonie et cet ordre que nous y apercevons. Ainsi, comme on ne saurait faire une belle statue de brâ; de^ pieds et d'autres membres^ ramassés çà et là, et réunis ensuite, il en est de même de la Métaphysique. A supposer même que parmi les manuscrits de Scepsis on n'eût pâz trouvé d'exemplaire complet de la Métaphysique ^ telle qu'Aristote l'avait envoyée à Eudémus pour la publier, le Péripatéticien qui aurait formé la Métaphysique des traités et des écrits isolés qui se trouvaient dans les bibliothèques, n'aurait fait autre chose q^ie restaurer ce chef-d'œuvre. Comme une statue antique brisée en morceaux, que l'on trouve peu à peu dans les fouilles*, peut, par un sculpteur^ être rendue à sa forme primitive; ainsi Andronicus, ou quelque autre, aurait réuni ces disjecta mei^bra de la Métaphysique. Mais ainsi que la statue doit avoir existé entière, avant qu'on puisse la restaurer, de même il faut que cet ouvrage ait existé comme un tout, et naême qu'il soit sorti dans cet état de la plume d'Aristote» Voilà le résultat essentiel de cette recherche historique, et le seul qui puisse nous intéresser» Aristote lui-même rédigea la Métaphysique telle que nous l'avons maintenant. car celui qui

aurait conçu le plan de la Métaphysique et l'aurait rédigé d'après ce plan, s'il n'est pas Aristote, devrait être mis à sa place ^ c'est lui (pihl) feudait nommer le philosophe de Stagire ; et alors la discussion se chargerait en une dispute de nom.

COMMENT ARISTOTE A PROCÉDÉ DANS LA RÉDACTION DE SA

Passons maintenant à la dernière question. Comment Aristote a-t-il procédé dans la rédaction de sa Métaphysique? Cette question est plus compliquée que celle de la rédaction des autres branches de la philosophie*. La dialectique, la physique et Théorique ^ étaient des sciences déjà connues avant Aristote. Elle se trouve implicitement dans Platon, et son école les a sues nettement. Aristote devait donc facilement concevoir le projet de ranger ses écrits en ces classes distinctes. A la dialectique, il ajoute la logique; car ses ouvrages, compris dans le recueil nommé *Organon*, réunissent ces deux sciences. Mais, pour la Métaphysique, c'était tout autre chose. Personne avant lui n'avait eu l'idée < de cette science ; aussi ' ne se forma-t-elle que peu à peu dans son esprit. , ..

1» PRÉFACÉ DE L'ÉPIQUE. Aussi longtemps qu'exista Platon, Aristote, pendant son premier séjour à Athènes n'avait pu s'occuper de philosophie; il ne s'y était occupé que de rhétorique, avait même établi une école pour enseigner et s'il avait publié des écrits,

c'était dans ce genre plutôt que dans celui de la philosophie'. Peut-être était-ce par respect pour Platon, qu'il n'écrivit rien en matière de philosophie, parce qu'il ne voulait pas le blesser, vu qu'il ne pouvait adopter toutes ses idées. Mais, après la mort de son maître, Aristote y nourrit pendant dix-sept ans de son instruction, voyant la carrière ouverte à son génie et se sentant le maître en philosophie, écrivit un ouvrage sur cette science, où il en développe l'objet, après avoir réfuté les systèmes qui, dans ces temps, étaient le plus en vogue, je veux dire celui de Platon et les idées de Pythagore ranimées par les dogmes de l'académicien Speusippe. Il consacra deux livres à la réfutation de ces philosophes, et le troisième à l'exposition de ses propres principes; voilà donc l'ouvrage *Tuept ytXoaoyeaç*, qui peut être regardé comme la première édition de la Métaphysique. Sans distinguer et toucher encore les autres branches de la philosophie, il ne parle que du premier principe de toutes choses. Il prit, comme Platon, un [^]lan vers les sommets de la science, sans descendre encore dans les vallées de l'expérience. Plus tard [^] il s'occupa aussi des autres sciences.

Pendant son second séjour à Athènes, lorsqu'il établit une école au Lycée, il enseigna toutes les sciences, la morale, la physique, la logique [^] la politique, etc. C'est alors [^] qu'en travaillant à sa physique, il lui vint la pensée, que pour bien comprendre le premier principe des choses, il fallait s'occuper aussi de la substance sensible et de ses causes, pour s'élever ainsi, de d [^] rē en degré [^] jusqu'au premier principe. Cette réflexion

(1) Voir notre premier chapitre : D, i, d, note première de la p. 5 [^]

lui fit étendre le plan de son ouvrage, ftepi ^tXooro^ ca;. La science qui traite des substances secondaires appartient aussi à la philosophie , mais elle n'est que la seconde philosophie ' ; de façon; , que la science , qu'il avait nommée auparavant (fikoaofia. tout simplement , reçut le nom de nptûZYi (pîkoaofict y laquelle , daus cet état , devait aussi développer lieà^ principes métaphysiques de la substance sensible exclus du traité Tzepi ^ i- Xoaoy-taç. Les traces de ces deux phins difflÉrents ^e retrouvent encore dans la rédaction actuelle de la Méta« physique. Dans les livres qui appartenaient à l'ouvrage Tzepl çiXocroyea; , il dît ouvertement que la substance sensible n'est pas Tobjet de notre science y XIII, chap. 9, p. 286, 1. 17-21 r

Ilepc Se To!>v 7rp(ot(i)V àpx^^ ^od tgI>v 7rpcàTa)V aitcîuv xaî <7Toi;(6ccov , oaa jxev léyovoiv oc Trepç jxovyjç t>7ç alaBr^ZYJç ouata; (^ (opI^ovTEç , Ta (lev èv xoîç mpi (fiditùç îîpr\ xoiij xà i^ oOk ëoxt xrijç yLtQoSov XYjç y\jy>

et, XIV, chap. 3 , p. 300, L 12-15 ;

AXX èiieiSh xoafxoTroioûcTi y.ai ^ ucTtxûj; |3ouXovTai Xéyetv y SUMov auToiç êfsTaletv Ti Tuepi yvaewç, èx Si xvc vuv i(feïyat iieOoSov. Tiç yip h toû âxivyltoiç (viToSpiey

Les passages ont donc été conservés dans la nouvelle rédaction de l'ouvrage, quoiqu'ils soient en contradiction avec un autre endroit d'un des livres précédents,

(1) Blet. VU, ch. 11, p. 152, 1. 6-7; ÊttcI r/oÔTtov revà xr^i pvtvx^fxal lvjxip%%

qui ont et^ écrits p)us tard sous Finâuenoe d'un plan plus Yi^pte, VII, chap. li , p, 152 , 1. 4-6 :

La philosophie première qui , dans l'écrit de Tiepl (ptXoaofiou;^ ne renferme qu'une théologie , embrasse donc ensuite aussi une optologie , c'est-à-dire la science des principes de la substance sensible, parce que cette science devait précéder la théologie. Ainsi, quoique nous puissions toujours encore prétendre que tous les livres de la Métaphysique se ressentent , de l'absence du plan, cependant cette modification qu'il a soufferte est sans doute cause des petites incohérences , contradictions et redites que nous ne voulons et que nous ne pouvons pas nier dans la Métaphysique.

2. Seconde rédaction. Ce cadre plus étendu, rendant nécessaire une nouvelle rédaction de l'ouvrage de Tiepl (fikoaofiocç) le premier fruit en est peut-être le «Xya ikax'zov qu'Aristote mit à la tête des trois livres de la Physique. ' C'est ainsi que nous pourrions expliquer les quatre livres de la Métaphysique (ptXo(7oyt'<?c;^ d'après le catalogue de l'Anonyme. Cependant, le livre de D^aitov pouvait tout aussi bien servir d'introduction déjà à la première édition du traité de Tiepl (fCkoaof/ocç,

Ce nouveau plan devait donc amener des changements beaucoup plus considérables. Dans la partie historique , Aristote ne put plus se contenter , comme il

(1) Voyez notre premier chapitre : D, 2.

D'ARISTOTE. CHAP. 3, C 23 £

Tiepl avait fait dans M et N ^ de traiter des Platoniciens et des Pythagoriciens qui avaient énoncé , comme premier principe, un principe intellectuel, les nombres et les idées ; mais il fallait parler aussi de tous les philosophes qui ont pris un principe matériel

pour le premier principe des choses. Voilà comment naquit le $\omicron\acute{\epsilon}\chi\upsilon\alpha\ \text{fiei}\zeta\omicron\upsilon\nu^{\wedge}$ qui cependant s'étend toujours encore le plus sur les Pythagoriens et les Platoniciens. Nous expliquons ainsi , comment des pages entières se trouvent répétées dans le $\alpha\kappa\epsilon\pi\alpha$ (zerfov . Aristote , ne comptant plus M et N parmi les livres nepl yt). $\omicron\epsilon\omicron\text{j}\omicron(j>\text{ia}\zeta$, put en incorporer quelques morceaux dans sa nouvelle introduction historique ; et depuis ce temps ces livres ont repris peut-être le titre - $\text{Trep}\iota\ \text{Igem jS'}$, que Brandis prétendait être un ouvrage perdu. Avant de passer au troisième livre (A), où il développe positivement la nature de la substance première , il inséra entre les deux livres A et A un nouveau livre où , suivant sa méthode , il expose les difficultés que présente la question des principes; et leur solution lui fraie le chemin à la définition du premier principe. CW ainsi, que les livres A et A sont étroitement enchaînés l'un à l'autre par l'interposition de K; et la seconde édition de l'ouvrage $\text{Trept (pt}\chi\acute{\omicron}\delta\omicron\text{i}\rho\text{ia}\zeta$ est corn* posée des trois livres A, K, A, dont la liaison est toutà-fait naturelle. Car nous avons déjà vu , que le commencement de K se rattache étroitement à la fin de A , et K et A sont encore de fait joints ensemble dans la dernière rédaction que nous possédons. L'hypothèse de Titze[^] dont nous avons parlé dans le premier chapitre (D, 1, e[^] p. 73-74) , suivant laquelle l'ouvrage $\text{nepl yi}\chi\omicron\delta\omicron\text{y}\text{ia}\zeta$ était composé de ces trois livres, est donc vraie en partie ; elle l'est pour sa seconde édition , mais non pas pour la première.

a 32 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Cette seconde édition avait conservé apparemment encore le titre $\text{irepc (filaofta}\zeta$. Car d'entre tous les livres de la Métaphysique le onzième est le seul, qui nomme encore la Métaphysique tout simplement $\text{^i}\chi\epsilon\text{xrofta}$; voyez chap. 1 j p. 213, 1. iOj chap.

3[^] p. 216, 1. 17 j p. 218, 1. 10 et 15; chap. û, p. 219, l. 1. Ce livre fournit cependant encore un autre nom[^] que cette science reçut, celui de -h tjoyta, qu'elle porte constamment dans le premier livre; nouvelle preuve de l'affinité qui existe entre ces deux livres. Le titre de >? aofta est tout aussi fréquent dans K que celui de (fàoaofiot, : il se trouve chap. 1, p. 211 , K 21; p. 212, 1. 8; chap. 2, p. 214, 1. 11; chap. û, p. 219, 1. 10. Cela prouve qu'Aristote, en écrivant ce livre, a été indécis sur le titre qu'il devait donner à la Métaphysique dans la seconde édition ; et comme dans le alcpa fxecl'oy il n'est plus en doute, puisqu'il l'appelle constamment cofla[^] en évitant le nom de (fàocofiay il semble que ce livre a été écrit plus tard que K, où il ne s'est point encore décidé pour aoyia. A. et K sont donc des traités particuliers qui, réunis au troisième livre irepc çtXoaoftaî (A), ont formé la seconde édition de cet ouvrage. Le commencement de K peut avoir été ajouté pour créer une liaison avec A. En parlant des quatre principes des choses, XI, chap. 1, p. 212, 1. 10, Aristote se rapporte seulement aux premiers livres de la Physique, et non pas au aktfOL fxeCov, où il en avait pourtant parlé fort au long. Le onzième livre semble donc, en effet, être écrit le premier après les trois livres viepl çcXoao[^]uxç (M , N, A).

D'un autre côté , ce livre est un progrès assez considérable. Il contient en substance tous les livres précéd-

d'aristote. chà[^]. 3[^] C . a33

dents de la Métaphysique depuis le troisième jusqu'au dixième ; et comme dans le premier chapitre (D, 1, e) nous avons pris K pour leur récapitulation , il faut maintenant le prendre pour leur ébauche. Nous verrons bientôt comment la première opinion est juste aussi jusqu'à un certain point. Nous avons montré dans le

second chapitre (III, A, p. 178) que le onzième livre se divise en trois parties. La première est formée des deux premiers chapitres, qui exposent les problèmes[^] et sont, par conséquent, l'esquisse du livre *αΤρωπwxaxa* (B). La seconde partie est un abrégé du quatrième livre (F) dans les chapitres 3-6, et du sixième (E) dans les deux chapitres suivants. Depuis le neuvième chapitre commence la troisième partie de K, où ayant touché légèrement le contenu de , Aristote traite quelques matières qui se trouvent développées plus longuement dans les derniers livres de la Physique , savoir le changement (xcvyîjiç), l'infini («ΤΤstpov), etc. Cependant, K ne cite pas par un seul mot ces livres de la Physique, quoique plusieurs tirades dans les deux écrits soient des répétitions même littérales. Il paraît donc que la Physique , à l'exception des deux premiers livres qu'Aristote allègue dans A et dans K , n'était pas encore écrite alors, 'et que notre onzième livre peut encore être regardé comme la première ébauche des derniers livres de la [^]uatxy? ayipocatç. Mais dans K il ne traite les matières physiques que pour prouver que la substance sensible n'appartient pas à notre Métaphysique. Voilà pourquoi K parle à peine du contenu des livres Z et H , qui traitent de préférence des principes de la substance sensible et forment l'Ontologie proprement dite.

Dans cette seconde édition de l'ouvrage Τρεpt yiXo(yo-

(fia<ij nous avoiis doric le canevas de toute la Métaphysique y à celte différence près que la substance sensible n'y est traitée que négativement , pour Fcxclure de la Métaphysique, quoique Aristote ait déjà senti la nécessité de s'en occuper. Cependant K contient déjà tous les noms de la Métaphysique, tandis que les autres livres se bornent à l'un ou à l'autre. Nous venons de re-

marquer qu'il s'y trouve le titre de (ptXoaoyta que la Métaphysique portait dans sa première édition , et celui de aofta qu'elle a dans le premier livre. Ensuite , dans K elle est nommée aussi deux fois (fCkoaocjitix (imazYi(iyĩ) irpoityi , chap. Uj p. 218¹ 25 et p. 219, 1. 7 ; enfin , Beoloyca[^], chap[^] 7, p. 226, 1. 20. Il ne serait donc pas impossible que cette seconde édition de Técrit irepc y tXooroipca; eût déjà reçu le titre de 7rept[^]7rpc6T>î; ytXoaoyiaç.

3. Troisième édition. Cette édition achevée, Aristote écrivit les derniers livres de la (jpiKjtycyj axpoaatç , et commença les autres ouvrages de physique. A mesure qu'il cultivait cette branche de la philosophie, il voyait; toujours plus clairement, que les principes de la substance sensible devaient aussi être réduits à des principes métaphysiques. Il conçut donc le plan d'écrire une ontologie. C'est alors qu'il composa le traité particulier -jrept xijç to5v aeaâ/jxwv ouâiaç (Z), qui est le livre principal de 1 Ontologie. En même temps il développa encore dans d'autres pièces ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher dans K; il écrivit «îrop7Î[^]«Ta (1[^])» en amplifiant les deux premiers chapitres de K et pour en amplifier les chapitres 3-6[^] il composa le livrer , qui est peut-être , comme Petit le veut ^ Técrit nepi èmtJXYiiMv. Outre cela[^] il existait encore d'autres ouvrages distincts qui s'occupaient de matières métaphysi-

d'aaistotc. chap. 3, C. 235

ques : Tuepî îroaax'âç Xeyofxevtov (A).[^] nepl evîpyeiaç(&) , iiepi |xovûiJoç(I). Il conçut donc le projet d'exécuter avec plus d'exactitude le plan de la (fCkoaorfu irpcâiy) , telle qu'elle avait déjà été esquisée dans la seconde édition du traité irsjoj ffi'ko-qotficiLq, Il sépara donc K de A , d'abord en joignant l'introduc-

tion de la première édition de r.tpl yt- Xoffoyeaç a l'introduction de la seconde édition , c'est-à-dire icXya e).aTTov à aX(pa fxeF-Çov, et en faisant suivre. B, F, A^ Z_, O, 1. Mais comme après A et après Z il lui paraissait manquer quelque chose , il ajouta deux petits morceaux , E et H , pour donner une liaison à des livres dont la suite semblait interrompue. K suivait I , et précédait A qui était le dernier de cette édition.

Dans cette édition le onzième livre n'eut plus la valeur d'une ébauche, mais celle d'une récapitulation; ce qui, expliqué de cette meunière, est soutenable. Mais il est peu probable , si les livres B , T , E , etc. avaient été écrits avant K , qu'il les ait récapitulés de la sorte par des répétitions littérales. Maintenant ces répétitions nous choquent^ quoique dans le temps, où tous ces livres avaient une existence indépendante , elles ne dussent pas le faire. Nous ne devons pas non plus blâmer le rédacteur dç la Métaphysique de ne pas avoir supprimé ces redîtes , parce qu'en effet dans K elles sont à leur place. Car elles mettent les résultats obtenus jusqu'ici dans un nouveau jour, et nous rapprochent beaucoup plus des vérités de A que les autre» livres qui précèdent; aussi, d'ancienne date, Kavait^il été en liaison avec A. D'ailleurs, K est aussi une récapitulation de plusieurs points de la (puaixi? àxpoaatç, dont les livres précédents de la Métaphysique n'avaient rien emprunté; cette récapitulation est donc un chaînon

nécessaire entre l'Ontologie et la Théologie. Enfin, pourquoi blâmer des répétitions littérales ? Ne les trouvons nous pas également dans Homère ? S'il faut dire deux fois la même chose , pourquoi se lournienter pour la dire autrement, si elle a été bien dite la première fois?

Cette troisième édition en douze livres est celle qui a été trouvée dans les papiers d'Aristote, et qu'Apellicon et après lui Andronicus de Rhodes ont donnée au public. Peut-être que cette édition, publiée dans un état de désordre par les descendants d'Eudème j a été l'ouvrage «laxTa en douze livres que cite Diogène de Laerte, tandis que l'édition d'Andronicus fut nommée ^eaxaxTa en douze livres, comme le catalogue de l'Anonyme le porte. Celte édition est aussi celle qu'Alexandre d'Aphrodisias eut devant les yeux ; car son commentaire ne s'étend pas sur les deux livres M et N.

i. Quatrième édition. La quatrième rédaction serait donc celle (Jai, ajoutant à la Métaphysique les deux livres M et N, les plaça fort mal à propos après le livre A. Un commentateur d'Aristote, s'étant aperçu qu'anciennement ils avaient formé avec A l'ouvrage Tiepi ytXoaoyia; et que plus tard seulement ils en avaient été retranchés et détachés sous le titre izepi iSetâv (3' ; voulut les faire rentrer dans leurs droits. Cependant voyant qu'Aristote avait réuni K et A, il n'osa ps les mettre entre ces deux livres, et aima mieux les jeter à la fin. Mais cela ne va pas, parce qu'un ouvrage d'Aristote ne peut pas, comme un dialogue de Platon, se terminer par une dialectique purement négative. Si donc nous accueillons ces livres au sein de la grande

d'aristote. chap. 3, C. 287

famille des livres me'tapliysiques, comme^ sans contredit, nous le devons, nous leur assignerons la place entre KetA; et nous conseillons à tous les éditeurs futurs de la Métaphysique d'Aristdle d'en faire autant.

Cette édition en quatorze livres est celle que connaît déjà Syrien ainsi que tous les autres commentateurs de la Métaphysique que nous avons conservés. Alexandre est le âeul , qui ait vécu avant la publication de cette édition ; car le commentaire manuscrit sur les deux derniers livres attribué à Alexandre ne saurait lui appartenir, parce que ce prétendu Alexandre ne fait souvent que transcrire ce qu'il a lu dans Syrien, comme Brandis * Fa déjà remarqué.

Conclusion tirée de cette recherche

Du reste, je ne tiens pas à l'hypothèse d'une troisième et d'une quatrième rédaction , et l'on pourrait expliquer aussi le procédé d'Aristote en n'admettant que deux ré* dactions , celle de nepi (fàoaofMç en trois livides et celle de la TtptùXYi (fïkoaotfia, en quatorze livres. Les répétitions de À et de M, celles de R comparé aux livres précédens , ensuite le singulier rapport de E avec T , et de H avec Z m'ont porté à ces hypothèses. Ce qui enfin semble encore les confirmer, c'est que la métaphysique est une branche nouvelle de la philosophie, qu'Aristote a ajoutée à celles que la tradition lui avait transmises. Il eut donc besoin de beaucoup de temps et de plusieurs essais, avant de parvenir à achever cette science. Qu'on adopte ces hypothèses ou qu'on les rejette , j'ai tou-

1 L. e. p. 45 , not. 16 ; p. 44, not. 18.

IdJUt- I*t li'Jnrt T**r îIL '^T '^t. _*'^Tr l^^Hir L.

îînr.eni>*f c**n?r "": iir^^^rî ^ rtt j. ir.iuf a± "^trT-: ^

ici - i-r^i-^t îHr* ir--^ - et moinrair rnmnrzis j«f Ti;«r4*r'iHin
i-nr^ . t*- Z'«ir - iiiijj^« m. "meirter drucrri

tr» i i'^ ne Luin et ynr cl of f;5iii:viùZ.f» Vr-îli î^

trat • ait -n «j: pmmiHîDr» lair - sr^ffrisiir r»ii !& frctne « î^
JLtiitijTîlnii*'- aiiC iiiir lac cxiiinli»^r schîi'ê-

ncil^ Ô£ rniTT sj^jitf « 3t -£1*£î' iiaxfli£ esK^»« i être,
re:»aa rtfos-tiLieF & "tiiui» j^t c3iu»sii:î*« 3f la r^^iasor-bie àt
naf irnEs' ^ r^iiii. «t imrosB-ijf • crac^ esl donc

d'arsitote. chap. 3. 241

la part d'erreur et la part de v^rîtë qui s'y trouvent? C'est cet
examen raisonné des principes de la Métaphysique, dont s'occu-
pera le cinquième chapitre.

jours prouvé que par une modificatiou du plan , Ouvrage nepi
<piXo(joyiaç fut change en celui de i:péxr} yiXoao(fi(x, y et c'est
là ce que je regarde comme Tassetitiel.

Si nous n'admettons que^eux éditions , de tnanière qu'Aris-
tote passe immédiatement du traité Tiepî ytXocroyta; aux qua-
torze livres de la Métaphysique y il est sans^ doute plus difficile
de le justifier. Les matériaux de la setonde édition seraient alors
les trois ou quatre livres trspc fikoactfiac y la plupart dea autres
livres qui existaient déjà comme des morceaux indépendants^ et
le reste des livres qu'il écrivit seulement au moment méind où il
voulut réunir toutes ces pièces détachées pour former la Méta-
physique ; cette dernière classe de livres est composée de A, E et
H. Mais alors , pourquoi laisser sul>âister toutes ces réj3élitions?
C'est qu'Aristote ne voulant sacrifier aucun des traités métaphy-
siques et Bf'ayant pas non plus le loisir ou la volonté de Ids re-

fôhdre entièrement , aima mieux se voir t-éptôcher quelque désordre et quelques répétitions , convainci que , malgré ce désordre apparent , l'harmonie la plus parfaite régnait dans l'intérieur de ce sanctuaire de sa science, et que, quelque méconnue que pût être pendant un temps l'économie de son ouvrage, elle trouverait enfin son apologiste.

Voilà, en dernière analyse, le résultat de cette recherche. Deux rédactions suffisent et sont prouvées par l'existence de l'ouvrage irçpi ç^ατXcorQipta. Quatre rédactions seraient une hypothèse justifiée par beaucoup de circonstances, surtout par l'état intrinsèque des livres, mais elle n'est pas au-dessus de tout doute. La sagacité des philologues pourrait trouver encore mille autres

d'Aristote. chap. 3 .

manières d'expliquer la composition de la Métaphysique, meilleures certainement que la mienne. Mais, de quelque manière qu'on l'explique , l'essentiel qui reste , c'est toujours la conviction que tout est parti de la plume d'Aristote , même les interpolations nécessaires pour faire de ces traités un tout cohérent dans toutes ses parties.

C'est ainsi que nous avons concilié parfaitement l'hypothèse hasardeuse des philologues, énoncée dans notre premier chapitre, avec l'harmonie intrinsèque que le philosophe doit reconnaître dans cet ouvrage et que notre second chapitre a mise au jour. C'est ainsi que, selon les lois immuables de la Raison suprême, deux opinions opposées se concilient toujours dans une troisième. C'est ainsi qu'en science , comme en politique ^ la vérité se trouve au milieu et n'est que le moyen terme entre deux extrêmes vicieux :

Du choc des opinions jaillit la vérité.

INTRODUCTION. PLAN ET CONTENU DE CET EXAMEN CRITIQUE

DE LA MÉTAPHYSIQUE d'ARISTOTE.

Dans le premier chapitre j'ai d'abord fait connaître cet ouvrage par une analyse étendue^ j'ai examiné avec une critique rigoureuse les différents morceaux dont il a été composé , Je rap porte qu'ils ont ensemble , l'existence primitive qu'ils ont eue , les hypothèses que l'on a émises sur ces différentes parties qui paraissaient étrangères l'une à l'autre , enfin les tentatives que l'on a faites pour les réunir et

240 DE LX métaphysique

à rétablir l'ordre que l'on croyait perdu. Mais cette analyse, qui ne semblait que décomposer notre livre , a^ au contraire, servi à nous donner le fil qui doit nous guider dans ce labyrinthe. Le désespoir, qui était le résultat du premier chapitre , nous forçait à déterminer le plan de cet ouvrage. C'est alors que nous y avons rencontré l'harmonie la plus parfaite et l'enchaînement des idées le plus merveilleux. C'était la tâche de notre second chapitre. Nous avons dû être étonnés de la richesse des idées philosophiques contenues dans cet ouvrage et de la foule de vérités qu'il nous enseigne. Le troisième chapitre a fait connaître ce livre , en montrant comment les matériaux trouvés par l'analyse du premier chapitre ont été réunis pour exécuter le plan déterminé dans le

second.

Restent encore deux questions à examiner. Si la nature de ce livre est telle que le second chapitre nous Ta fait voir, son influence sur tous les systèmes ultérieurs doit être immense ; et jamais autre livre ne doit en avoir eu de semblable. Voilà le sujet de notre quatrième chapitre, qui montrera la position de la Métaphysique et l'autorité dont elle a joui dans l'histoire de la philosophie. Enfin , la critique , qui avait commencé par l'extérieur la forme de la Métaphysique , doit finir par examiner son intérieur ou ses idées. Quelque grandes que soient ces dernières , quelque brillante que soit la lumière qu'elles répandent , quelque utiles qu'elles aient été à la philosophie de notre siècle et qu'elles doivent encore l'être, répondent-elles à toutes les exigences de la philosophie de nos jours ? Si cela est impossible , quelle est donc

d'arsitotb. cbap. 3. 241

la part d'erreur et la part de v^rité qui s'y trouvent? C'est cet examen raisonné des principes de la Métaphysique, dont s'occupera le cinquième chapitre.

^4^ I>K ^^ UÉTAPHTSIQVE

V^^^^^

»»%»/»»

%»»Vfc%»%%\^/V%^W»WVWW»V»%%%

ULTÉRIEURS

La Métaphysique d'Arîstote est la production la plus sublime . de l'esprit scientifique des Grecs et son fruit le plus mûr. Elle a , par conséquent, exercé l'influence la plus grande sur toutes les philosophies ultérieures. , Cependant , si la philosophie d'un peuple

n'est autre chose que l'esprit de ce peuple , tel qu'il se manifeste non pas dans sa religion, dans ses arts , dans sa constitution politique, dans ses lois , dans ses mœurs et coutumes^ etc.^ mais dans l'asile inviolable de la pensée pure, la philosophie d'un peuple est non seulement son propre ouvrage , mais encore le plus haut degré auquel il puisse s'élever. Car la pensée pure est le principe le plus élevé auquel sont attachés, comme Aristote nous l'a enseigné, le ciel et toute la nature \ La

1 Voyez notre second chapitre: UI, C . 3 (p. 192).

d'Aristote. chap. 4 > A. 243

philosophie d'un peuple ne naît donc pas de l'influence isolée de l'un ou de l'autre des systèmes précédents ; mais le génie progressif de l'humanité ^ en passant d'un peuple à l'autre, produit les arts, les mœurs, les lois, la philosophie d'un peuple postérieur et plus avancé, en faisant influencer toute la civilisation et toute la culture d'un peuple précédent et moins développé sur celle du nouveau peuple qui , montant sur les épaules de l'autre, peut ainsi faire un pas plus loin. La chaîne sacrée de la tradition , comme dit Herder , agit donc en masse , selon des lois nécessaires , et non pas au gré du hasard ni d'une manière isolée.

Platon et Aristote, par exemple , les deux représentants les plus dignes de la philosophie grecque , ont été les instituteurs de l'humanité et ont exercé une influence universelle , je ne dis pas sur quelques siècles de l'histoire de la philosophie, mais pendant deux mille ans. L'autorité de Platon cependant a été moins étendue que celle d'Aristote. Platon est le philosophe grec par excellence ; son influence a été bornée au monde grec et aux pères de l'Eglise , qui , nourris de la science de la Grèce , n'en étudiaient la

philosophie , et surtout celle de l'Académie, que pour pouvoir défendre avec cette arme le Christianisme, attaqué par les philosophes païens. Leur but était de prouver que le Christianisme et la philosophie grecque n'étaient point en contradiction.

D'un autre côté, il faut considérer Platon par rapport à ses devanciers dont il résume les dogmes , en concentrant toute la philosophie grecque dans ses dialogues comme dans un foyer resplendissant d'une lumière si brillante. Platon déjà est éclectique dans le véritable

9144 DE L'ÉTAT MÉTAPHYSIQUE

sens du mot. Il réunit les principes de tous les systèmes antérieurs; et en les remaniant, les refondant , les assimilant et les reproduisant , il les réduit à l'unité et à un système supérieur , dans lequel les principes précédents et inférieurs en dignité sont consommés et absorbés. Rien n'est donc perdu dans l'histoire de la philosophie ; tous les principes sont conservés, mais dans leur réunion. Il y a part de vérité qui se trouve dans un système, c'est son principe même; sa part d'erreur, c'est de prétendre que ce principe est le seul véritable et qu'il est capable de comprendre et d'expliquer tout l'univers, tandis que cela n'appartient qu'à la totalité des principes ou au système universel. C'est dans ce sens que déjà Leibnitz a très-bien dit : « J'ai trouvé que la plupart des systèmes ont raison dans une grande partie de ce qu'ils avancent, et tort seulement dans ce qu'ils nient » . Ainsi chaque philosophie suivante est enrichie des dépouilles de toutes celles qui l'ont précédée ; chacune est le résultat de leur influence combinée. Cette influence en crée toujours de nouvelles, jusqu'à ce que l'esprit humain arrive à s'identifier avec la vérité absolue. Ce dernier système est le plus riche, parce qu'il réunit les principes

de tous les autres; mais il n'opère pas par juxta-position, de sorte que la vérité serait un syncrétisme de tous les principes exclusifs. Ce n'est qu'en les absorbant qu'il les conserve , et non pas en les laissant subsister dans leur isolement.

DE LA POSITION d'ARISTOTE DANS l'HISTOIRE DE LA PHILO- SOPHIE.

Voilà les principes qui doivent nous guider , pour

D'ARISTOTE, CHIP. 4> B. ^45

résoudre les questions proposées dans les deux derniers chapitres. Le disciple de Platon ne tourne plus ses regards en arrière vers le passé ^ comme son maître était

- obligé de le faire. Platon ayant résumé Parménide , Heraclite , Anaxagore et toute la philosophie grecque antérieure , Aristote n'eut plus besoin que de tourner ses regards en avant vers les siècles futurs. Comme son élève Alexandre a conquis le monde connu et Ta soumis à son sceptre, en y introduisant une civilisation grecque , ainsi Aristote ^ étendu les bornes de la philosophie grecque , et l'a répandue sur toute la terre civilisée. Il a enseigné, et composé ses ouvrages au

^ centre de la civilisation grecque. Mais ces écrits , peu connus dans les premiers siècles, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre (A), n'ont été estimés et généralement répandus que lorsque Sylla, après la prise d'Athènes, apporta les manuscrits à Rome, et que Tyrannion et Andronicus de Rhodes en firent les éditions que nous possédons encore. Aristote n'obtint donc de la célébrité que dans le monde romain , et a conservé une autorité exclusive pendant tout le temps que l'empire romain , ayant em-

brassé le Christianisme , enfanta l'église romaine, et que celle-ci jouit du pouvoir universel dans la Chrétienté. Deux mille ans presque de l'histoire de la philosophie ont reconnu Aristote pour maître, et n'ont émis aucune idée spéculative qu'ils n'aient prise de la Métaphysique d'Aristote. Ce n'est, qu'à la renaissance des lettres que son influence exclusive cessa.

Jusqu'à Platon, l'esprit philosophique ^est productif au suprême degré. Poussé par toute la vigueur de la jeunesse^ cet esprit enfante rapidement un système

après Fâutre. Dès son berceau, le génie de la philosophie renferme virtuellement tous les principes dans son sein ; le premier système qui naquit fut en puissance tous les autres. Il ne s'agit que de développer cette richesse intrinsèque^ en réduisant en acte ce qui n'est que virtuel . Telle est la tâche de l'histoire de la philosophie, et la signification de cette longue série de systèmes qu'elle nous présente. Toutes les productions de la première philosophie grecque s'étant perdues , ou plutôt montrées dans tout leur jour dans le système de Platon , la production cesse pour long-temps dans la marche de la philosophie, ija vérité énoncée par Platon lui avait été inspirée par l'enthousiasme ; il ne l'avait pas con- . ciliée avec l'entendement. U avait trop oublié les choses particulières, en se promenant dans le ciel des idées. Il s'agit maintenant de s'occuper de l'individu ; celui-ci doit être pénétré de la vérité mise en avant par l'idée elle-même ; cette vérité , il faut la réduire en système , l'appliquer aux choses particulières , etc. C'est la tâche de l'histoire de la philosophie depuis Âristote jusqu'à la renaissance des lettres. Il naît une quantité de systèmes, mais aucun nouveau principe. Aristote lui-même ne fait que perfectionner et compléter le principe de Platon* L'idée ,

sûoa ce dernier , est la substance générale des choses , ce qui en elles existe véritablement, en uû mot le ovTû>5 oy . Le monde intellectuel des idées est donc le seul véritable ; l'individu n'a qu'une existence passagère et phénoménale. Voilà en même temps la limite du système de Platon , et la part d'erreur qui s'y trouve* Cette idée n'est pas actuelle , elle est une simple possibilité; ou, comme Aristote s'exprime, elle n'existe <|u'en puissance ; elle n'est actuelle que dans l'individu. L'individualité renferme donc la véritable suhstantîaht^-

DAnisTcrrx. cuàp. 4 9 '^ ^4?

L'idée (ou le genre) est dans l'individu; elle est la forme intrinsèque qui réduit à l'acte la matière ou la simple puissance de l'individu. L'individu n'étant pas hors du genre ^ mais étant lui-même l'universel, parce qu'il est l'actualité du genre, la pensée (ou l'universel) se reconnaît ainsi dans son autre coélément, comme disait Aristote ; et faisant imbu de sa propre intellectualité, elle est la pensée de la pensée ^ comme nous l'avons vu dans l'analyse du dernier livre de la Métaphysique. ' C'est ce principe de l'individualité , établi par la Métaphysique d' Aristote , qui a créé non-seulement la Morale des Stoïciens et des Epicuriens j dont le principe commun était l'impassibilité du sage , mais encore le scepticisme , qui n'admettait rien que l'existence d'un sujet doutant de tout. C'est ce principe qui a produit le système alexandrin où la pensée de l'homme s'étant concentrée en elle-même par une fuite du monde extérieur , reîhet son intérieur dans un état d'expansion , en y construisant un monde invisible et intellectuel qui, rejetant le monde sensible comme la dernière émanation de la source de vie, se reconnaît lui-même pour l'émanation primitive de la pensée absolue. C'est ici surtout que Fin-

fluence d* Aristote , comme celle de Platon , est pro* digicuse. Ainsi que Platon a absorbé tous les systèmes antérieurs , ainsi les Néoplatoniciens, absorbant tous les systèmes grecs en général , en ont effacé toutes les contradictions et réuni tous les principes. Ils ont Agi avec pleine connaissance de cause , et leur but déclaré a été de concilier ces deux grands philosophes et de refondre leurs systèmes. On ne saurait faire un pas dans l'étude des systèmes de l'école d'Alexandrie, surtout de celui de

1 Voir notre second chapitre : UI, C , 3 (P. 192).

a48 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Plotin et deProclus, sans rencontrer des idées de Platon et d'Aristote , et principalement de sa Métaphysique, parce cpie celle-ci étant la science des principes devait le plus intéresser les philosophes postérieurs ; car les principes sont ce qui , dans les systèmes , a une durée éternelle. Quelques uns des philosophes d'Alexandrie penchaient plus du côté de Platon , comme Syrien; d autres penchaient plus du côté d'Aristote, comme Alexandre d'Aphrodísias et Simplicius. Développer en détail l'influence d'Aristote sur la philosophie néoplatonicienne et sur tous les autres systèmes ultérieurs , serait écrire une histoire de la philosophie ; je me contenterai donc de signaler cette influence.

Dans le moyen âge enfin, Tempire d'Aristote est absolu. I/'individu avait perdu sans doute la faculté de produire la vérité de lui-même ; il la recevait par une révélation divine. . Mais l'individu devait l'accueillir avec liberté et avec conviction. La philosophie n'était autre chose que l'acte spontané de l'entendement de rindividu s'expliquant les vérités données de la religion, sans pouvoir les produire par l'action seule de sa pensée. La Métaphy-

sique d'Aristote était encore ici le point d'appui de la théologie scolastique, et celle-ci expliquait la nature de Dieu par la définition qu'Aristote en avait donnée dans son dernier livre, en disant qu'il était l'actualité pure de l'univers.

Pierre de la Ramée , professeur à l'université de Paris, ébranla le premier l'autorité d'Aristote ; et depuis ce temps sa Métaphysique fut regardée comme un nid inépuisable de sophismes et de subtilités. En même temps le génie de la philosophie , s'étant, par la réformation ^

D ABISTOTE. CHAP. ^, C. 249

dégagé des chaînes de la foi , n'eut plus besoin d'invoquer les vérité's de la religion , mais put les créer dans son intérieur. C'est alors qu'avec Descartes la philosophie libre des temps modernes prit naissance. Gomme au commencement de l'histoire de la philosophie les principes pullulaient à la racine deVarbre^ ainsi, après cette longue interruption et inaction , Parbre de la science , ayant grandi et ayant élevé son tronc pendant deux milliers d'années , quitta enfin la monotoûie du tronc , et poussa de nouvelles branches , l'une après Tautre, avec d'autant plus de vigueur que l'écorce du tronc ^ n'ayant pas laissé suinter le suc, le transmet en entier à la cime. C'est ainsi que, dans l'espace de quelques siècles j depuis Descartes jusqu'à Hegel , nous voyons cette foule de principes et de systèmes naître l'un de l'autre et s'absorber enfin dans la philosophie de nos jours , laquelle les concentrant dans un dernier foyer universel , tend à la perfection d'une science démontrée et exacte. Cette naissance de nouveaux principes devait sans doute détrôner Aristote et l'écarter ^our quelque temps. Mais encore dans cette époque nous pourrons signaler plusieurs

systèmes ^ qui montrent les traces les plus directes de la Métaphysique d'Aristote.

TRACES DXAECTES DE l'INFLUENCE DE LA METAPHYSIQUE DANS

l'histoire de la philosophie.

Après ces idées générales' sur l'influence d'Aristote dans l'histoire de la philosophie , il me reste à indiquer en détail les systèmes de l'antiquité et ceux des temps

aSo OR LA MÉTAPHYSIQUE

modernes, où l'influence directe de sa Métaphysique est la plus palpable.

DANS l'ANTIQUITÉ.

stoïciens.

Et d'abord nous ne pouvons pas méconnaître l'influence de la Métaphysique d'Aristote sur la cosmogonie des Stoïciens , quoiqu'elle n'en soit pas la seule source ^ mais qu'elle s'y trouve mêlée surtout avec les idées d'Héraclite, Toute la nature^ selon cette école, n'est que la manifestation de la raison éternelle qui gouverne tout , qui produit tout et qui est répandue partout. Cette raison est l'actualité de la matière, c'est-à-dire de la substance qui manque de qualités; elle y réduit à l'acte les semences de toutes choses qu'elle contient. La raison éternelle est donc la totalité des finesses qui se réalisent dans la matière. La doctrine de la forme et de la matière^ de l'acte et de la puissance, de l'actualité éternelle de Dieu ^ est indiquée dans cette cosmologie, et

c'est évidemment dans la Métaphysique d'Aristote qu'elle a été puisée.

PLOTIN.

La pensée de la pensée, constituant l'essence de Dieu , est ensuite la pierre fondamentale du système à l'école d'Alexandrie. Plotin dit : Si l'objet de l'âme

DARISTOTE* CHAP. 3, C, 1. 3 I

« lui est étranger, elle ne peut pas le reconnaître; « mais s'il est de la même nature , elle le pourra » . N'est-ce pas dire ce que dit Aristote , que le coélément de la pensée est identique avec elle et devient intelligible comme elle ? « Il ne faut pas , « ajoute Plotin , » « chercher l'objet de l'intelligence hors d'elle ; la véritable intelligence est toute réalité , et les êtres y « trouvent une assiette ferme ». C'est exactement ce qu'avance Aristote, en disant que l'intelligence recueille la substance et l'objet intelligible. Plotin admet, comme Aristote, l'identité de l'être et de l'unité. « L'unité, » dit-il , est le plus grand des êtres , non par sa grandeur, mais par sa puissance, de sorte qu'il n'est qu'en puissance » • Dire que Dieu est la virtualité de toutes choses, c'est parler comme Platon, mais toujours encore en termes d' Aristote, Plotin continue : à II se suffit à « lui même » et n'a besoin de rien. L'unité ou Dieu déborde sans cesse , parce qu'il est . la perfection qui consiste à se répandre tout autour de soi , sans jamais « perdre quelque chose , comme la lumière est une émanation continuelle du soleil et l'odeur celle d'une « plante. Cette superfluité dans la perfection est la toute créature, qui se tourne vers l'unité, en est remplie » et l'a pour objet. Cette première émanation est l'intelligence, ensuite seulement vient le monde. Mais «

en pensant , l'intelligence recueille l'être ; et l'être , « pour être pensé , communique à l'intelligence le pens- € ser et l'être. L'intelligence n'est pas en puissance ^ sa . « substance est actualité 9 l'être, l'intelligible et l'in- « telligence sont donc actuellement identiques » • On croirait entendre Aristote , à la différence près , que cette unité primitive qui , selon Plotin , n'a que la valeur d'une virtualité, a été condamnée avec raison par

25a DE LA MÉTAPHYSIQUE

notre philosophe , comme n'étant qu'un chaos ou une nuit éternelle. Enfin , lorsque Plotin dît , que « la substance intelligible ou l'idée de chaque chose est l'intelligence elle-même , et l'intelligence la totalité des idées ou des formes , » nous voyons la doctrine de Platon expliquée par celle d'Aristote , sans que la soi-disant contradiction entre ces deux philosophes fasse naître le moindre obstacle.

FROCLUS.

Unité est aussi le premier principe dans le système de Proclus. Comme d'autres philosophes dont Aristote parle plusieurs fois dans sa Métaphysique , Proclus reconnaît l'unité et la pluralité pour les principes les plus simples d'où toutes les choses tirent leur origine. « L'unité, dit-il, a la priorité sur la pluralité. Rien « n'est préférable à l'unité ; elle est la cause de l'existence de la pluralité. Il n'y a qu'un principe ; il est incorporel, indépendant de la matière et immuable » . Ne sont-ce pas là les expressions dont Aristote se sert également dans la Métaphysique ? <c Ce principe , ajoute <(Proclus, ne doit pas appartenir à une substance; i< mais est éleyé au-dessus de toutes les substances » .

Admettant ensuite avec Plotin l'idée de la perfection surabondante, Proclus dit, que a tout sort du prin- « cipe en même temps qu'il y reste: il sort, en tant « qu'il, en est différent; il reste, en tant qu'il lui est « semblable. Dieu est l'unité inexprimable , la puissance « surabondante de toutes choses et la création complète « des êtres. » Proclus corrige donc Plotin , en ne fai-

d'aristote. CHAP. 4^eC, I. 253

sant de la puissance qu'une des trois faces de la divinité et non pas sa substance primitive. <c La pluralité, sorte- « tant de la surabondance de l'unité , est une négation « de l'unité jamais ces négations ne sont pas des négations privatives , elles sont négations génératrices des « deux opposés. Là tournure (6 zpono;) des négations « est une perfection qui reste dans l'unité, laquelle, « malgré son émanation continuelle, habite cependant « dans la surabondance inexprimable de la simplicité, a Chacun des êtres , qui sortent de l'unité , est lui-même « une unité. Dieu est donc affranchi également de ces « négations ; il se tourne autour de lui-même, ne repose a jamais, et produit toutes choses en se combattant « lui-même. » Reconnaissez ici le principe d'Aristote, que la privation (atépuyffi;) est une forme virtuelle , qui est réduite à l'acte par la négation de la forme opposée. Dans le système des deux philosophes la négation renferme quelque chose d'affirmatif. Mais la catégorie qui, dans la Métaphysique d'Aristote , n'est employée que pour expliquer la nature des substances finies , Proclus l'applique à la substance infinie; et déjà avant lui les Stoïciens en avaient fait autant de la forme et de la matière.

Enfin , le principe de la pensée est adopté clairement par Proclus. Il observe que « déjà son maître Sy- « rien avait relevé l'opinion de Plotin, qui avait rangé « l'intelligence immédiatement

après l'unité, tandis qu'il « faut placer la vie entre elles. L'unité en sortant d'elle- « même produit la vie ; mais cette sortie est en même « temps retour à elle-même j et voilà l'intelligence. « L'unité, la vie et l'intelligence sont toutes les trois « Dieu ; car l'unité ne sort pas d'elle-même. L'unité

« qui reste dans elle-niémie, est le Dieu intelligible. ((L'infinité y est encore renfermée dans la limite ; et a le Dieu intelligible est la substance mixte qui y sans « rien perdre de sa simplicité, réunite fini et Finfini. « Tandis que cette première triade reste en soi , la se- « conde qui est la vie reste en soi et émane , la troisième (f retourne à l'unité. La seconde triade est le Dieu à la « fois intelligible et intelligent. Dans la première tout « était contenu dans la limite , dans la seconde tout « est expansion et infinité. La vie ^st d^abord substance a et forme , c'est sa limite ; elle est ensuite matière ^ a c'est la puissance et l'indéfini ; elle est enfin leur iden- « tité , c est-à-dire la totalité de la vie elle-même. L'in- « telligence ou la troisième triade est le retour à Dieu ; a c'est le Dieu intelligent. Mais rester , émaner et re- « tourner est pour lui une même pensée ; c'est pourquoi a l'intelligence est le comble de l'existence. L'intel- (C l'intelligence est dans l'intelligible, mais passivement; u l'intelligible est dans l'intelligence , mais active- « ment » .

DANS LE MOYEN-ÂGE

On peut à peine parler d'une influence d'Aristote sur les Arabes et la philosophie scolastique du moyen-âge , parce que l'influence suppose toujours encore une certaine indépendance et un carac-

tère particulier de la chose influencée qui, par FinfluencQ, ne perd pas toute son originalité. Les Arabes et les Scolastiques^ au contraire^ n'ont fait qu'adopter les idées d'Aristote, sans les développer davantage, comme Plotin et Proclus Fa vaient

d'arISTOTE. CHAP. ^, C, 2. 205

fait ; et souvent ils les comprennent mal, ou les défigurent même. Pendant tout le temps de la philosophie scplastique on a disputé^ par exemple, sur la réalité des universaux. Toute cette dispute acharnée que les Réalistes ont soutenue contre les Nominalistes, qui prétendaient que les universaux n'étaient que des noms ^ est-elle autre chose que la question mal comprise qu^Aristote résout si bien dans la Métaphysique, en disant , que la science a pour objet l'universel et que celui-ci a de la réalité , parce que l'individu n'est autre chose que l'actualité de l'universel ; ce dernier existe donc actuellement , mais sans avoir une existence indépendante de l'individu. " L'erreur du moyen-âge a donc été d'avoir séparé l'actualité de l'universel de l'actualité de l'individu.

AHABES.

AVtCENNE.

Mais parlons d'abord des Arabes, puisqu'ils' ont été les maîtres des Scolastiques péripatéticiens. Dans la Métaphysique d'Avicenne nous ne voyons autre chose que la spéculation d'Aristote, qui lui a été inspirée par la raison absolue , retomber dans les bornes de l'entendement , qui veut comprendre Dieu moyennant les catégories de la pensée finie, et non pas par celles de la pensée absolue ou de la raison. « L'Etre ,

Voyez notre second chapitre : III , B , 2 , b

« dit Avicenne, est l'objet de la Métaphysique. Un « être nécessaire n'a pas de cause ; ce n'est que le vir-

« tuel*qu'il en a une. Il n'existe qu'un seul être nécessaire ; tout ce qui naît et commence doit être précédé <« de la matière. La matière est la base et le fondement « d'un corps possible; elle est substance corporelle, en « tant qu'elle est susceptible de formes corporelles ». La critique ne saurait trouver rien à dire contre un tel passage. Mais bientôt après Avicenne retombe dans les préjugés de l'entendement. Dieu est pour lui le dispensateur des formes , le corps céleste compose de forme et de matière. Le rapport de Dieu avec le monde est , selon cet interprète, un rapport tout-à-fait extérieur , tandis que dans Aristote la pensée divine est absolument identique avec son objet.

AVEBROES.

Averroès , nommé le commentateur d'Aristote par excellence, mêla sa doctrine sur la forme et sur la matière avec la théorie de Fémanation avancée par l'école d'Alexandrie. Voici avec quelle admiration il parle d'Aristote. « Depuis quinze cents ans, dit-il, que sa doctrine existe , on n'y a pu découvrir la moindre « erreur. Il est l'exemple et la règle que la nature a « voulu nous donner de la perfection humaine ». Averroès continue : Aristotelis doctrina est summa Veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectus. Quare bene dicitur, quod fuit creatus et datus nobis divina providentia, ut sciremus quidquid potest sciri.

Averroès combat l'opinion d'Avicenne, qu' la forme est donnée extérieurement à la matière , et dit dans son commentaire sur la Métaphysique , que le vrai sens d'Arîstote est celui-ci : « La cause efficiente ne produit « autre chose que la composition de la forme et de la « matière; ce qu'elle fait en changeant la matière, « jusqu'à ce que la forme , qui y est en puissance , « en sorte actuellement. Mais la cause efficiente n'est-elle pas proprement elle-même l'union des deux choses; elle ne fait que réduire en acte ce qui n'est « qu'en puissance , sans détruire le sujet qui contenait la chose virtuelle : et c'est de cette manière « que la nouvelle forme et la matière se réunissent dans « la composition. »

Ce principe d'Arîstote , Averroès le fonde maintenant dans l'émancipation du Néoplatonisme, en disant : « Le principe du mouvement et l'âme n'agissent pas extérieurement ; mais tout n'est qu'émanation de la « forme cachée dans la matière et enveloppée dans sa « virtualité. Les formes ne naissent ni ne périssent; « Dieu , le premier principe moteur, est à la fois l'actualité de ces formes et l'intelligence active. L'intelligence qui recueille est l'intelligence virtuelle; l'intelligence recueillie est l'intelligible ; l'intelligence, qui est le premier principe moteur, a une existence indépendante. L'intelligence ne recueille de l'intelligible que ce « qu'elle est elle-même. Les formes des objets , en tant « qu'elles sont matérielles, meuvent l'intelligence virtuelle; les formes matérielles sont donc intelligibles en « puissance. L'intelligence indépendante réduit cette puissance à l'acte comme le soleil communique de la « lumière à l'œil pour voir; et, par ce procédé l'intelli-

US^ nK LA MÉTAPHYSIQUE

« gence virtuelle comprençci également Tintelligence « active, cohime Toeil Yoit k la fois le soleil et l'objet « éclaire. C'est par là que ce qui est intelligible en ^ puissance) le devient actuellement. L'âoie raisonnable é est conduite à Tidentité , avec Tintelligence active , «t eè qui n^était pas le cas auparavant ^ et elle se réduit « à l'intelligible et se comprend elle-même ,. ce qui h'é- « lait pas le cas auparavant. C'est ainsi que tous les « trois sont réduits à l'unité actuellement , et que les « choses matérielles sont ramenées à Fessence divine, » Cependant la faute de cette exposition est que l'identité de ces trois intelligences ne semble pas être primitive selon Averroës ; elles ne sont réduites à Ptinité qu'après coup, et ce premier principe moteur, le philosophe arabe le place dans la lune , comme ayant une existence isolée (ut abstractus). On ne peut donc pas dire que le principe de la pensée de la pensée soit très- bien développé par Averroës; c'est en voulant saisir ce fruit le plus mur de la raison spéculative d'Aristote qu'a dû échouer nécessairement l'entendement de son commentateur. L'intelligence qui recueille devrait être actuelle d'abord, et ne pas recevoir seulement l'actualité du princip emoteur^ et ce dernier nedeaurait pas résider dans la luné, en tant qu'il est l'intelligence active. L'union des trois intelligences devrait donc être plus intime.

SCHOI/ASTIQUJÊS.

ce.

scoTus erigÈne-^^

De tousleâ Sçholast'iques qui oiit vécu avant le temps où la philosophie arabe eût fait connaître gêné-

d'arirtotk.» chap. 4) ^) ^" ^Sg

ralement dans l'Occident les ouvrages d'Aristote[^] je ne puis nommer ici que le saVabt Scotus Ërigène; et encore n'ai-je à signaler qu'une seule idée qu'il ait prise d'Âristote , savoir la gradation des substances. Arlstote distingue le premier principe moteur qui est lui[^]-même immobile, ensuite le ciel ou le principe à la fois moteur et muy enfin la substance mue sans être motrice. La na*ture 9 selon Scotus, est la totalitë[^] de& étras : « Èllë crée « sans être créée, c'est Dieu le père; elle crée et est « créée, c'est Dieu le fils ; elle est cre'ée et ne crée pas, « c'est la dature sensible. ^ Ce rapport avec le Përipatëtisme , cependant , n[^]est que faible ; et Erigène tst de tous les Scholastiques celui qui montre encore le plus d'originalité.

ALBERT LE GBAND.

Albert le Grand, au contraire, pour avoir suivi en toutes choses Aristote , a été nommé son singe.. Déjà dans la dispute des Réalistes et des Nomînalîsteâ, à laquelle il a dû se mêler sans doiite[^] nous le Voyons faire l'application des principes de la forme et de la matière, établis par Aristote. « L'universel, dit-il, en tant « qu'il a l'aptitude d'exister dans plusieurs, se trouve « dans l'objet extérieur ; mais par rapport à l'existence « actuelle dans plusieurs , il n'est que dans l'intellî- « gence. L'universel (ou la forme) n'existe bctuelle-

« ment dans la chose extérieure qu'en tant qu'il est « déjà particularisé et déterminé. La forme constitue « toute l'essence a un objet[^] et c'est ce qu'il nommait juidditas. La matière D*est que la condition indis- '

aCo I>fe l'A MÉTAPUTSIQC

« pensable pour l'existence de la forme y sans être le n but de la nature ; elle n'est pas nécessaire pour Têtre « même, mais seulement pour sa détermination. » Aristote, au contraire , avait dit que la matière est la substance indéterminée , qui n'est déterminée que par les formes ; il ne fait attention à la diJBTErence accidentelle des individus de la même espèce, qu'en passant '. En effet, elle ne saurait être Tobjet de la science , parce que celle-ci ne s'occupe que des universaux.

Dans son commentaire sur la Métaphysique , Albert n'offre rien de fort original. <c La matière , » dit-il , • n'est pas séparable de la forme , comme si elle pou- « vait exister actuellement sans elle. La forme est la « cause de l'existence actuelle de la matière. La succes- « sion des formes la maintient donc toujours en actua- « lité ; et la génération d'une forme est la corruption « de Tautre. Puisque la matière ne saurait exister, « à moins qu'elle ne soit actuelle , la forme est en gé- « néral la cause de l'existence de la matière ; et il n'y « aurait pas de matière , s'il n'y avait pas de forme. Ce « qui attribue chaque matière à sa forme , c'est le moa- « vement du ciel donnant à la matière diverses dispo- « sitions. Dieu a donc réparti diversement à la matière « les formes comme des germes ou des semences, v Cette dernière idée est prise des Stoïciens. — Si la pensée finie avait déjà de la peine à suivre la théorie d'Aristote sur la substance sensible , et la maintenir dans sa pureté, cela lui devient entièrement impossible à l'égard de la substance absolue. Albert parle dans sa théologie de l'essence de Dieu, de ses propriétés. Il ad-

1 . Voir notre second chapitre : . Il , B , I , b , (p. 162) et 2, b (p. 165).

met Tëmanatioa des formes substantielles de Dieu , et accorde que soa intelligence actuelle est la cause de leur existence extérieure. « Mais y dît-il y nous n'a- « Yons qu'une intuition de Dieu ; nous ne pouvons pas c(le comprendre ; Tintelligence ne saurait définir Pin - « fini. » Combien ce singe d'Aristote n'a-t-il pas dégénéré de son maître !

SAINT THOMAS..

Saint Thomas sépare les trois intelligences encore plus que ne Fa fait Ayerroè's : <(L'objet intelligible peut « être rapporté à une intelligence de deux, manières , « en soi et accidentellement En soi , il se rapporte à « l'intelligence divine , de laquelle il a reçu l'être f ac- « cidentellement à l'intelligence j pour laquelle il est « reconnaissable. Chaque objet n'est donc absolument « vrai^ qu'en tant que,, rapporté à Tintelligence créa- « trice y il exprime parfaitement sa forme substantielle « qui se trouve dans Tesprit divin. y> C'est ainsi que Fentendement borné sépare les trois intelligences , dont Proclus , qui saisit mieux le sens d'Aristote^ avait dit encore^ qu'elles n'étaient qu'une même pensée. L'union que Saint Thomas accorde, n'est qu'un commerce extérieur : « Le vrai, dit- il , ^ est dans les choses et dans « l'intelligence. Le vrai qui est dans les choses, a com-* « merce avec l'être (convertitur cum ente), ((comme étant sa substance^ mais le vrai qui est dans a l'intelligence a commerce avec l'être , - comme ce qui « est susceptible de manifestation l'a avec ce qui a été « manifesté. » Dans la Métaphysique , il traite aussi la

question de la forme et de la matière : a L'existeoce « suppose 'Quelque chose tqi puisse être , c'est la ma* « tière; elle -suppose quelque chose qui n'est pas en- « core ce qu'il doit être ,

c'est la privation ; enfin quel- « que chose qui tienne la réalité à un objet, c'est la « formel etc. »

DANS LES TEMPS MODERNES

Je ne finirais pas , si je voulais alléguer tous les essais que l'entendement limité a faits , pour saisir la révélation chrétienne au moyen des doctrines qu'il croyait avoir prises d'Aristote. Les exemples que nous avons donnés, suffiront. La renaissance des lettres nous délivra de ce faux Aristote ; et le génie de la philosophie , ne voulant plus suivre les traces de la théologie y mais puiser la vérité dans son propre fond , eut besoin d'abord de retourner à sa source et d'apprendre une seconde fois les philosophies anciennes , pour établir ensuite de nouveaux Systèmes. Nous voyons paraître des Platoniciens comme Marsilius Ficinus , des Péripatéticiens comme Pomponatius, des Stoïciens comme Juste Lipse, et des Epicuriens comme Gassendi. Ils rendent aux philosophies anciennes leur pureté ; et bientôt le génie de la philosophie moderne se sentit assez de forces pour s'abandonner à ses propres inspirations.

4>IORBÀIVb BHimO.

Ceci^ des philosophes de cette période dans lesquels

P*ABISTo5P6. CH^P. 4, C, 3. 3i63

VinQtkww d'Aristote ^t la plus marquée, j'est Gi ordan o Bruno, Tout ce qu'il dit, pourrait se déduire des principes d'Aristote ; mais il montre pourtant de l'originalité dans l'ordre systématique de ses idées..

9 La première cause, dit-il, est à b fois effleîteate,
« foniieUè et finale. L'nniq^ie principe acluéL^t-Pin-
« telligence universelle, Tâme du monde qui se mani.^
« feste comme forme universelle de l'univers ; elle est
« répandue dans l'univers et Téclaire. Gomme Fintel-
« ligencp humaine produit ses idées , celle-là produit
« les objets ; elle est un artiste qui forme la matière inlé-
« rieurement. Elle constitué la vie de Tunivers ; tout y
« est vie^ et l'âme de chaque cjio»^, c'est sa forme.
« On admet deux substances , là forme el û .matière ;
« mçiis la première fornae, universelle et ,1a première
« matière universelle sont insépara|Dles et identiques.
« La matière qui est Ja virtualité .de Texistence jtiepe;\xt
« précéder l'existence actuelle^ ni subsister après elle.
« Le premier principe est tout en puîssapçç, parce
« qu'il est tout a.ctuellement : la virtualité et ractualité
« y sçnt identiques, La matière n'a aucune for^ne, pour
« les avoir toutes. Tout est substantiellement un.L'u-
« nivera e^ un, infini et immuable ; il copseryje şon
« unité, tout Qn se transformant ^n toutes cbases.

« Tous les ⁴^ l'univers sont semblables iauxdi|Eé-
 « ré)its çpcs ;d'up miême être iOrganisé; ils ne «pnt que
 « la forme extérieure de la même substance. Ce que la
 « la nature écrit en caractères extérieurs , la pensée
 « humaine l'écrit en caractères intérieurs, p

Depuis que Descartes a donné à la philosophie une direction tout à fait nouvejie , on ne peut plus parler de rînfluencîfî générale de la J\létaphysiquè d*Ariscôle y

elle n'est que partielle , et c'est par une tout autre raison que l'on commença à estimer gënëralementAristote. Depuis que Locke eut établi les principes de l'empirisme , c'est à cause de son empirisme prétendu qu'Aristote fut regardé comme le premier des philosophes , tandis qu'il l'avait été auparavant à cause de la profondeur de sa spéculation.

spmosA.

Les" principes deSpinosa, quelque ressemblance qu'ils aient avec les résultats de la Métaphysique d'Arîstote , sont pourtant plutôt TefîFet de la filiation générale des idées , que nous devons admettre dans l'histoire de la philosophie , que celui d'une influence particulière et directe d'Aristote. La substance une et éternelle de Spinosa , dont les deux attributs sont la pensée et l'étendue qui sont identiques , tellement que l'ordre des idées est le même que l'ordre des choses tandis que Tindividualité n'est qu'un mode dé l'existence divine, soit sous l'attribut de la pensée, soit sous celui de l'étendue , n'est-ce pas le principe d'Aristote ,

que la pensée est identique avec son autre coélément (l'étendue), et que par son contact elle le rend intelligible?

LEIBNITZ

Leibnitz est presque le seul qui ait employé la terminologie et les idées d'Aristote, pour établir son

d'aristôte. chap. 4> C, 3. 265

système. Aussi Leibnitz a-t-il déjà deviné que la philosophie d'Aristote pouvait être réunie à la philosophie moderne et devait même l'être. Cette conciliation des systèmes est en effet le véritable point de vue, sous lequel il faut considérer l'histoire de la philosophie. Ce que Leibnitz a senti confusément, a été clairement énoncé par la philosophie de notre siècle, à laquelle, Hegel en Allemagne, Cousin en France, ont donné naissance. Les Scholastiques, selon Leibnitz, ont défiguré la Métaphysique. Dans son système des monades, il a rétabli effectivement quelques idées d'Aristote dans leur pureté; mais la majeure partie appartient à son propre génie. «Les monades^ dit-il, sont des substances simples; elles ne naissent pas par composition, et ne périssent pas par décomposition. Elles ne souffrent de modifications et de changements par aucun être extérieur; mais tout ce qu'elles sont et de-^c viennent part d'un principe interne. Ce principe « doit avoir la pluralité incluse dans l'unité j cet état « qui représente la pluralité dans l'unité, c'est la perception. Toutes les monades sont des entéléchies ou « formes substantielles douées de la force actuelle de « la perception et de l'appétit j elles sont par conséquent les premiers réservoirs de la vie. »

Ces monades de Leibnitz se distinguent cependant des formes substantielles d'Aristote, en ce que l'individualité constitue leur essence intellectuelle, tandis que le philosophe ancien regarde toujours encore la généralité de la forme comme l'essence des êtres, et qu'il ne prend leur individualité que pour un accident qui a sa source dans la matière. L'antiquité tout entière n'a pu s'élever nettement au principe de l'individuation qui n'a été établi dans toute sa clarté que depuis le temps des

5166 PE LA M[^]TAPHYSIjQÇF

Scholastiques. P'un autre côté, <>'est là l'âcl[^]e dç Ift philosophie inoderne, dç délivrer l'individualité de Wn Clément et d'e labandon où elle sfs trouve, et de J[^] confondre ou plutôt de la concilier en U[^] remeat avec 1[^] pensée absolue.

Leibnitz continue : « Chaque monade est perception » de l'univers. Mais il y a une infinité de degrés dans « les monades : Les monades nues n'ont pas de perception claire j d'autres vont jusqu'au sensible, ce « sont les animaux; Âme humaine simple. Jusqu'à la « raison. - Dans Dieu seul, la monade des monades, « cette perception est parfaite. Une même douée de raison est donc une imitation de Dieu j et comme Dieu « contient l'univers éminemment, ainsi l'âme le contient virtuellement. Dieu n'est pas seulement la source des existences, mais aussi des essences,, en tant qu'elles sont réelles-; puis est la source de tout ce qu'il y a de réel dans les possibilités, l'intelligence divine est « donc l'endroit où, pour ainsi dire, l'âme a ses « rites éternelles ou des idées dont elles dépendent. « Dieu seul est l'unité primitive ou l'âme substance simple et originaire dont les productions sont toutes les « monades créées, et dérivées, qui ne naissent et ne se « maintiennent, pour ainsi dire, que par des ful-

gura- .<f tipns continuelle de la Divinité. Dieu est donc puis- (j, ^nce , parce qu'il est la source des choses ; il est con naissance ^ p^rce qu'il renferme t:Qii|;es î^s. formes ou <(idées ; il est volpnté ^ p^rce qu'il cliiangç.lejs choses tt d^jis le but jdu ipieux. Diieu est, donc 9, ooijiaie le dit jii A:rigtote,,le.prei?ier principe actif* de loîitî^Vîiver^ . » On pfi\it4|re de Lmbnitaj.qu'^l a pçnj- pris AriftQte j mais ilji'a pu pjpliqupr nettement le rapport de la monade

D'ARiffrore. chap. 4> C, 3. 267

de\$ inoiià<tos 4vec les autres monades; il .n'a fait que proposer uti mot, c'est l'harmonie præla'blie.

SCHELLmG.

Il y a le même rapport entre Schelling et AristotCi qu'entre celui-ci et Spiaosa. Les résultats de ces philolosophes sont donc les mêmes et doivent l'être , puisque tous les princes de la science de la vérité sont d'accord. Schelling dît : « Je nomme raison la Raison « absolue-, en taXit qu'elle est l^ndifférence absolue du M subjectif et de l'objectif. La raison est absolument « une et identique avec elle-même j sa loi suprême est « i'identîtç. La seule connaissance absolue est celle de « l'identité absolue. La raison est identique avec l'i- « dentité absolue. Tout ce qui est , est substantielle- « ment Tidenti té absolue. La connaissance primitive de « l'identité absolue n'est que le mode de Texistence de « l'identité primitive elle-même ; l'essence et la con- « naissance sont donc identiques. Pour se connaître, a l'identité absolue s'oppose à elle-même comme sujet « et objet ; mais en soi , ils ne sont pas opposés. L'i- « dentité du sujet et de l'objet ne peut être actuelle , à « moins que leur différence ne soit réduite à Tunité. »

Toute cette doctrine est-elle différente de celle qui nous enseigne l'intelligence actuelle reconnaissant son identité avec son autre coélément ?

CONCLUSION DE CE CHAPITRE

Cette idée d'Aristote, une fois introduite dans This-

toire de la philosophie , ne nous quitte plus et n'a pas seulement exercé son influence sur tous les systèmes ultérieurs, mais en est encore la substance et la pierre fondamentale. Voilà ce que j'ai à prouver dans ce chapitre. Nous voyons que les esprits les plus philosophiques ont suivi les traces d'Aristote , et que , malgré la divergence apparente des systèmes y nous avons trouvé la clef de leur identité\ Mais je n'ai pas parlé encore de l'immense influence que la Métaphysique d'Aristote a exercée sur le dernier des philosophes allemands. C'est ici que commence la tâche du cinquième chapitre. Car on ne peut nommer Hegel , sans parler de la philosophie de nos temps. Quel est donc le rapport d'Aristote à la philosophie de notre siècle? Quelles sont les idées de la Métaphysique qui subsistent encore , ou qui pourraient entrer utilement dans notre philosophie?

D*A«lâTOTE. CHAP. 5, A. * 269

CHAPITRE

APPRECIATION DE LA METAPHYSIQUE d'ARISTOTE.

DE LA PART DE VÉRITÉ QUI SE TROUVE DANS LA MÉTAPHYSIQUE d'aristote.

Avant de pouvoir rechercher et discuter la part d'erreur et la part de vérité, qui se trouvent dans la Métaphysique d'Aristote, il semble nécessaire d'établir la règle et Pécielle, d'après les quelles nous voulons la mesurer. Cette mesure serait notre système , et ses principes une fois bien établis, nous n'aurions qu'à leur comparer la Métaphysique, pour découvrir la part de vérité et la part d'erreur qui s'y trouvent. Mais puisqu'il est impossible d'établir les principes d'un système d'une manière convaincante , sans développer tout le système , il ne faudrait rien moins que cela pour établir la règle que nous voulons faire servir de mesure à la Métaphysique. Si nous nous contentions, au contraire , d'énoncer comme des lemmes les résultats de notre système , sans donner les déductions qui nous j ont conduits y cette règle ou échelle que nous établirions manquerait absolument de base. Chacun aura le même droit que nous,

ayO DE LÀ MÉTAPHYSIQUE

et jugera différemment le système d'Aristote, selon les principes dont il part; et l'appréciation que nous ferions de la Métaphysique serait quelque chose de tout à fait subjectif, parce que nous emprunterions nos jugements à un système exclusif.

Une autre difficulté plus grande encore est celle-ci. Dussé-je développer ici tout le système de la philosophie de notre siècle pour juger d'après lui la Métaphysique, puisque ce système n'est que le résultat de toutes les philosophies antérieures, Aristote a essentiellement contribué pour sa part à la naissance de cette philosophie. La mesure que nous voudrions appliquer à la Méta-

physique , est donc en partie le produit même de l'objet qu'elle doit mesurer j et nous tournerions dans un cercle vicieux. D'un autre côté^ nous pourrions dire que cela est tout naturel et ne saurait (être autrement. Puisque la philosophie de notre siècle comparée aux systèmes antérieurs, est la totalité de la vérité, dont ceux-là n'ont exprimé qu'une face exclusive, i.l est dans l'ordre de mesurer la partie à la totalité et non pas la totalité à la partie , parce qu'on ne saurait comprendre une partie, qu'en tant qu'on la rapporte à l'organisation du tout. C'est ainsi que nous n^ .pouvons, coraprendre l'histoire {^olitique des siècles passés qu'en la comparant au développement que l'humanité a atteint dans le nôtre ; et ce résultat est la mesure de tous les événements antérieurs qui Tout produit, ta mesure et la chose mesurée sont de la même nature *, Sans cela il serait impossible de rjen mesurer. La philosophie de tios jours n'est pas étrangère aux systèmes antérieurs.

i. Voir Botrc second chapHre: u^ G, l (p. n3-.l?4).

©'ARliTOTE. CHAÎ». 5, A. ^Jl

Lh vèritè absolue n'est pas née dans une époque, dans notre siècle , par exemple^ elle a toujours Âé la même , parce qu'elle est éternelle : le mode seul de son existence n'a pas toujours été lé .même. Le premier système contenait la vérité, toute la vérité, mais îi'nelacoiïtenaît qu'en puissance. La marche de Fhistoire de la philosophie n'a donc dl'auti*èf but que celui dé réduire en acte ce qui n'était qu'eFl puïssaïce, La virtualité réunît t-outes les faces de la vérité eh une identité abstraite , l'actualité les sépai*e. La diversité des systèmes est donc nécessaire à l-actiiaUté de la vérité, parce que sans cette diversité ieis différentes faces de la vérité ne pourraient existèi" actuellement. La fin de l'histoire de

la philosophie n'est autre chose que la réduction de toutes ces faces au foyer de la vérité absolue où, malgré l'actualité dont elles jouissent, elles ont recouvré cependant l'union qu'elles avaient étant encore virtuelles.

C'est ainsi qu'il serait faux d'établir d'abord la mesure et de l'appliquer ensuite à la chose mesurée. La règle et l'échelle naissent elles-mêmes et ne s'éclaircissent qu'à mesure que l'objet mesuré se forme et se développe. Sans cela la mesure et la chose mesurée resteraient étrangères l'une à l'autre. Par conséquent, quelque système que nous voulions apprécier, il ne faut le juger que d'après ses propres principes et non d'après des principes établis hors de ce système. Chaque grand système qui a fait un pas en avant (car les autres n'entrent point en considération) contient la vérité absolue, mais parvenue à un degré différent de son développement, cette vérité absolue est sa mesure intrinsèque. La critique n'a donc à demander que ceci : Quelles sont les faces de la vérité que ce système a su réduire à l'acte? Quelles sont celles qui n'y sont que

'aj% DE LA MÉTAPHYSIQUE

virtuellement? Ces dernières ont les limites du système. Ce qui y est actuel, c'est la part de vérité du système; ne pas avoir développé le reste, c'est sa part d'erreur. Cette erreur n'est donc pas une erreur absolue ou positive, mais elle est seulement une privation ou manque de développement, et voilà le véritable sens des mots de Leibnitz que nous avons cités dans le quatrième chapitre (A). Ce n'est qu'en appréciant de cette manière un système que nous pouvons le juger d'une manière absolue et intrinsèque; et c'est ainsi que nous déclarerons en même temps notre système, c'est-à-dire la règle à laquelle nous mesurons. Car

pour montrer la part d'erreur qui se trouve dans un système il faut réduire en acte ce qui ne s'y trouve encore qu'en puissance. Nous devons donc faire dans la philosophie, ce que Cuvier a pu faire dans l'anatomie (Comparée, reconnaître l'organisme entier, un os lui ayant été donné. Sans doute, suivant que cet os ou ce membre, qui nous aura été donné, sera plus important, plus noble et plus développé et qu'il exprimera plus clairement le tout, notre jugement sera plus facile et plus sûr dans cette anatomie comparée de la philosophie. Or, le système d'Aristote dont les principes sont contenus dans la Métaphysique, est une des parties vitales de l'organisme de la vérité absolue. Cette vérité y paraîtra donc dans tout son éclat, et la part de vérité que nous y découvrirons sera immense.

LE PRINCIPE INFINI, QUI EST LE MILIEU ENTRE DEUX OP-POSES, SE TROUVÉ DANS l'ENCHAINEMENT DE LA PENSÉE;

D'abord Aristote blâme dans sa Métaphysique ceux

D'ARISTOTE. CBAP. 5 > A¹ I. 2³

qui partent de principes opposés, par exemple, de l'unité et de la pluralité, parce que ce qui est opposé n'est identique qu'en puissance. Il dit donc (livre XII) qu'il admet un moyen terme qui réunit les deux opposés. ' Les opposés n'y sont plus comme opposés. Exis* tant isolément, ils étaient actuellement incompatibles; réunis dans une nouvelle existence, ces contradictions se sont effacées, et leur identité intérieure, qui n'était qu'une possibilité, est devenue actuelle. Cette troisième existence les renferme donc et a la priorité sur eux en réduisant en acte ce qui, dans eux, n'était que virtuel.

Rien n'est plus vrai que ce principe. Car si nous cherchons un principe absolu et primitif, il est impossible de lui opposer quelque chose. En effet, chaque opposé ayant le même droit et la même valeur que l'autre, ils seraient indépendants l'un de l'autre, et nous aurions deux principes absolus. Mais le système du dualisme est le plus absurde de tous. Car, chaque opposé existant indépendamment de l'autre, l'un commencerait où finirait l'autre. Ils seraient donc limités l'un par l'autre, cette limitation constituerait leur dépendance réciproque, et l'indépendance de chacun ne serait par conséquent qu'apparente. Car chaque chose [limitée n'est ce qu'elle est, que parce qu'elle est limitée de cette manière ; elle a donc son être dans cette limite. Ainsi quelque puissant que vous vouliez imaginer d'ailleurs un pareil principe, il n'aura pas la cause de son* existence en soi-même, mais dans cet autre être qui le limite. Un premier principe, cependant, doit être la

Voyez notre second chapitre : UI, G⁴ (p

'⁴ ELà MÉTAPHYSIQUE

cause absolue de soi-même et de toutes les autres choses. Mais limite car son opposé, il ne se* a pas causalité pure ; il aurait en partie sa cause dans un objet étranger et serait à cet égard effet. Ainsi, selon Aristote (livre XIV), aucun opposé ne sera le premier principe. * Aussi remarque-t-il très-judicieusement, dans le passage du douzième livre mentionna ci-dessus, que ceux qui ont admis des principes opposés, ont toujours donné la préférence à l'un d'eux. Ensuite, toute limitation suppose pri-

vation ou négation. En tant qu'une "chose est limitée, elle est rapportée à une réalité qui n'en dérive pas et qui lui est étrangère. Il faut donc réduire les deux opposés à un être qui, les limitant tous les deux sans être limité par eux, constitue la réalité de l'un par laquelle il limite l'autre, et la réalité de celui-ci, qui lui sert à son tour à limiter celle du premier ; cet être doit par conséquent, renfermer tout ce qu'il y a de réel dans les deux opposés, sans jamais être limité par une réalité exclusive. En effet, le principe universel des choses doit réunir toutes les réalités, pour qu'il n'y en ait aucune hors de lui qui puisse le limiter. C'est là la catégorie de l'infini qui est une définition nécessaire de Dieu comprise dans le principe de la Métaphysique dont nous venons de discuter la vérité. Mais elle n'est pas la seule, et toutes les catégories ultérieures que la dialectique aurait à développer, représenteraient autant de définitions ultérieures de ce premier principe, Aristote lui-même, comme nous le verrons, en propose encore plusieurs.

Le premier principe est donc le terme intermédiaire qui

Voir notre second chapitre : III, B, 3, a (p

D*ARISTOTE* CHÂP. 5, A, I. 15

identifier les déterminations des opposés et l'ontoté affirmativement. Où. faut-il chercher un tel principe? Aristote dit très-bien dans le onzième livre : « Ce qui « existe véritablement et non accidentellement, se « trouve dans l'enchaînement de la pensée et en est « une affection. » ' Car hors de la pensée les opposés ne sont identiques qu'en puissance; l'un peut passer à

l'autre y mais l'actualité les sépare. C'est cet état qui en fait des êtres limités. Dans le monde, l'un des deux opposés exclut toujours l'autre ; il est, impossible que le noir soit blanc. Voilà l'accidence du monde extérieur : l'un des deux opposés seulement peut exister, et il est accidentel ; que ce soit l'un ou l'autre. Le tiers, au contraire qui réunit les opposés, les renferme nécessairement tous les deux. Cependant, il ne confond pas seulement les attributs opposés, comme le fait la matière indéterminée dans laquelle ils n'existent ensemble qu'en puissance ; ils doivent exister actuellement, et pourtant ne plus s'exclure. Or, cela n'a lieu que dans l'enchaînement de la pensée qui, par conséquent, est la véritable existence des deux opposés. Dans la pensée ils n'existent pas seulement en puissance, mais l'actualité de l'un est la même que celle de l'autre. Pour avoir actuellement l'idée du blanc, il faut avoir actuellement celle du noir. Une action est exclusivement bonne ou mauvaise ; mais pour qu'elle le soit, il faut que le bien et le mal aient existé actuellement dans la pensée de leur auteur. * Sans cette actualité simultanée des deux opposés dans la pensée, la liberté de l'homme serait incompréhensible. Puisque

t. Voyez Notre second chapitre: UI, A, 2 (p. 179). 2. Le Christ lui-même a été tenté par Satan.

II DE LA MÉTAPHYSIQUE

sont autre chose que les faces du principe infini lui-même séparées l'une de l'autre ; et voilà la différence entre la matière et la pensée. Dans la pensée les opposés sont réduits à l'unité actuelle, dans le monde extérieur leur union n'est jamais que virtuelle. C'est pourquoi Aristote dit 'très-bien, à l'endroit du douzième livre

^tié nous avons dléjà cite plus haut : Tout ce <^ù est ôjipôsé
 « a de la matière , et. n'est identique qu'en puissan^cè »i Là ma-
 tière n'est unité actuelle, qu'en tant ^uëinousla pensons ainsi.
 Néanmoins la même idée se manifeste dans le monde intellec-
 tuel et dans le monde âemsible; ils sont donc identiqties dans
 leur source.

l Le principe infini qtii renferme éminemment toutes les réali-
 tés y ne laisse subsister leur existence extérieure que p6ur les ré-
 duire actuellement à Tanîté. L'union ne serait pas actuelle, si
 Fexclusion ne Tétait pas ; il faut donc pa,^outir ce moyen terme ,
 potii* passer^ de Tidehtité virtuelle à l'identité actuelle. Le
 monde extérieur est donc lui-même une statioq dans le
 moaveaient

intrinsèque de la peiisée» Là pensée est 'cUe^ixième objec-
 tive; die s'est abaissée à être matière^ pierre, être vivant , et a dbi
 le faire , pour pouvoir entrer danssa gloire. Voilà le sens de la
 création' : la pensée^diviBe ck vient. nature, mais reiître.^isoi
 >de:.celte Vexistence extérieure ; de cette manière elle s'élève à
 l'esprit ou a la4)eDflée, qui a conscienèe de soi-. JG'est.aînsi.-
 quela pe.Qsée est le principe de 'toutes jchoses. ÈUe est identique
 .av^c son opposé qui est senti de sou sein ;. et déjà ilanaljse de là'
 notion de la matière nous a^rail: jprouvé J:iâentité de cesdeux
 déterminatxonls.' Lai 'pensée est la rentable généralité, qu^
 l'eist tiroublée et limitée .par la fësislatice d'aucun étr^, le pri-
 noipe , domime dit Arisr

l^ïtermirT . - ® ^ entendement sont le

J 1? ! i '^«^''' ^« l'exclusion du tiers,

Z: ^;;^« à /endroit cit,(^et««).

^ ^ - ? 4 • '^'tioĩ • « Il n'existe pas

^^ ^ >\$ i '• "® chose est ceci ou

1 '^ j - voir en même temps

^ « . ' acîpe semble con- .lie n est • ,yi.ip j^ premier

un temps ; elle jou ^^^^^ ^^^ .

Elle comprend, toutes les a. ^ip^^ ^^

unité , son identité et sa généraïu. s pas Fin-

ie moins du monde. Elle se soustrait suivant

car tout ce qui tombe sous les sens est u,,^ 'osophe tîon de la
matière. L'existence de la matièr ^ • ^ndre

même considérée dans son état de virtualuT^ *^ at dire la
pensée abstraite. La matière est Vide^uT^^ traite de la pensée
cpi^on suppose un moment Am ^ de la totalité des réalités» Elle
est une générali^^^^ mune à toutes les choses matérielles; elle
est elle-tod!!îl dans l'intelligence Tun des opposés; dont
Fautif***** l'existence isolée des réalités. Mais la matière contient
aussi les déterminations, que la pensée distingue* et ca n est pas
seulement dans la pensée qu'elle existe actuellement et sans s'ex-
clure. Si la totalité de la matière est une, toutes ses détermina-
tions , quoiqu'elles existent dans des lieux et des temps différents
, subsistent aussi actaellement dans cette unité. La matière est
donc la même actualité infinie , que nous avons reconnue dans le
premier principe , qui est la pensée absolue. La matière absolue
et la totalité de ses déterminations ne

fet , on ne parvient à la pensée de Têtre pur qu'en faU 8ant abstraction de toutes les déterminations ; ce qui reste j c'est la pensée abstraite elle-même. Or ^ le néant est cette même abstraction absolue; il est la pensée pure qui existe tout aussi actuellement que celle de Têtre. Les deux catégories sont opposées, nous ne voulons pas nier ce résultat de l'entendement ; mais elles sont aussi identiques , puisqu'elles sont toutes les deux la pensée pure. Leur identité est donc le passage de l'un à l'autre , c'est-à-dire le devenir y la vérité de ces deux catégories abstraites de l'entendement ; vérité supérieure aux deux opposés et les réunissant. C'est ainsi que de cat^orie en catégorie , dont l'inférieure est toujours absorbée par la supérieure , la logique de la raison , aidée de la dialectique, nous mène finalement à l'idée identique avec l'objectivité. Cette idée est l'idée absolue qui contient toutes les catégories , et les élève à leur vérité; elle est le premier principe , d'où sortent toutes choses. C'est à ce principe qu'Aristote lui-même nous a déjà conduits dans le dernier livre de sa Métaphysique (A).

LES PRINCIPES DU SYLLOGISME APPARTIENNENT AUSSI A LA

MÉTAPHYSIQUE.

Si , après ces explications nous continuons à rechercher la part de vérité qui se trouve dans la Métaphysique y il faut avouer ^ en second lieu , qu'Aristote a eu raison de dire dans le quatrième livre ' , que les princi-

I. Voir noire chapitre second : n, A, b, «, aa (p. Ia

b'aristote. chap. 5^e A^e 2. a8i

pes des sciences de l'entendement et les principes de la science spéculative doivent être considérés ensemble. Ces principes de la logique de l'entendement sont le principe de contradiction et celui de l'exclusion du tiers, tels qu'Aristote les a développés à l'endroit cité (j3 et aa). Ils sont renfermés dans la proposition : « Il n'existe pas de tiers entre deux opposés ; une chose est ceci ou elle ne l'est pas, elle ne saurait avoir en même temps les deux attributs opposés. » Ce principe semble contredire celui que nous venons de découvrir le premier dans la Métaphysique, je veux dire l'identité des opposés. Mais cela n'est pas, parce que ces principes se rapportent à des objets différents. Nous n'avons pas l'intention de nier le principe de l'entendement, suivant lequel ce qui est blanc n'est pas noir. Quel philosophe voudrait le nier, et comment a-t-on jamais pu prendre dans ce sens les principes de la philosophie moderne ? L'entendement a donc une sphère où il règne et dont il ne doit pas sortir. Car s'il y a des êtres finis, il faut aussi leur appliquer les catégories finies de l'entendement. Pour les êtres finis il est tout à fait juste de dire qu'ils ne sont que l'un des opposés et qu'ils excluent l'autre ; voilà leur borne et leur limite. Ils sont des êtres déterminés, mais c'est précisément dans cette détermination que consiste leur négation, comme le dit Spinoza (*determinatio est negatio*) tout ce qui est limité n'existe pas substantiellement. Dieu, au contraire, le principe de toutes choses, n'est pas limité par un opposé, parce qu'il est lui-même la source dont ils dé-

rivent tous. L'entendement ne peut donc pas com[^] prendraDieu, parce qu'il lui appliquerait Tune des catégories opposées y en excluant l'autre. Mais Dieu est

21S2 DE LA MÉTAPHYSIQUE

ridentilé absolue des opposes; il faut dpnc lui appliquer les catégories de la raison;

SI maintenait les {>:*incipes\$ de l'entendement et Ceux de la raispn se rapportent à des choses différentes, pourquoi approuver Aristote d'avoir dit que les principes des êtres finis doivent aussi trouver place dans la science des principes absolus ? La raison en est tout à fait simple. Quelque différents que soient les objets de l'entendement de ceux de la raison , l'entendement lui-même cependant, n'est pas un opposé de la raison qui l'exclut ; l'entendement est l'ua des opposas que la raison spe'culative surmonte et absorbe , l'autre est la dialectique négative. La raison est le tiers qui les réunit en les combattant; pour cet effet, il faut les traiter tous les deux. Âristote a donc parfaitement raison de les considérer ensemble. Quant aux choses finies ellesinêmes, la philosophie ne les laisse pas dans leur isolement j mais les compi'endre, c'est leur appliquer au. tant qu'elles le permettent , les catégories de la raison y c'est les considérer par rapport à Dieu , ou cppime dit encore Spinoza : s ub specie aeterniv

Cependant, on pourrait reprocher à Aristote de ne [^] pas avoir restreint ces principes de l'entendement aux choses finies: Il semble leur donner une valeur absolue et les applîqier à tous les objets, puisque (livre IV) il en fait des principes universels , qui renferment une certitude absolue et nWmettent point d'erreur*.

Tel, sans' doute , paraît d'abord être l'avis d' Aristote ; j'ais un esprit attentif remarquera bientôt le contraire. Car

Voir notre second chapitre : U ; A, h, a, 9ca(p

d'aristote. c. 5, a, i. 2183

pourquoi dirait-il qu'ils sont les principes des sciences finies ou démonstratives * ? Pourquoi en général agiterait-il la question, s'il faut s'en occuper en même temps que des principes absolus ? Cette question elle-même ne prouve-t-elle pas qu'Aristote ne les croit pas identiques avec les principes absolus ? D'ailleurs , il n'attaque que ceux qui voulaient nier le principe de contradiction à l'égard des existences finies « car alors y dit-il j'ai une galère serait un homme, et il j'aurait identifié « . entre boire du vin et ne pas le faire. ^ Enfin il a fait l'erreur de reprendre les termes ^ « qu'il existe un tiers entre deux opposés « mais non pas entre deux, choses contradictoires » (livre X). » Et dans le livre même , où il défend le principe de contradiction , il exprime ainsi : « En saisir l'essence la même chose peut réunir les deux opposés , « n'est pas actuellement, de sorte que l'un des « opposés peut naître de l'autre, parce que l'un est virtuellement. L'être est donc en quelque façon produit par le non-être , c'est-à-dire par un être qui n'est qu'un lapsus, et non pas. actuellement. » En quelque façon une chose peut donc à la fois être (« et ne pas être', mais non pas de la même manière'. » C'est sans doute aux objets finis que se rapporte l'adresse; mais toujours il les considère philosophi-

quement y et le principe - de l'entendement y fait place aux catégories de la raison. > ; ; ; - • • ^

1. Voir notre second chapitre: I, G, second problème (p. 151).
2. Voyez notre second chapitre: H, A, b, «> /Sy3(p. 146-147).
5. Voir notre second chapitre : II, g;3 (p. 176).
4. Voir notre second chapitre : 11 , A > b , a ; v> (p< 147).

284 ^^ M MÉTAPHYSIQUE:

DE L'UNITÉ SUBSTANTIELLE DES ÊTRES.

De la réunion des opposés dans le premier principe suit aussi l'unité de l'être en général, Aristote dit souvent que tous les opposés se réduisent à la proposition la plus simple , qui est celle de la pluralité et de l'unité*; et, dans d'autres endroits, il affirme l'identité de l'être et de l'unité : « Un homme est et il est un , dit-il « dans le quatrième livre, sont deux propositions identiques'. » En effet, puisque la pluralité des choses constitue leur limitation réciproque , et que toute limitation est négation, les choses ne sont pas en réalité en tant qu'elles sont cette pluralité. L'être dans lequel les réalités opposées ne sont plus en contradiction et ne se limitent pas réciproquement, a donc seul une véritable existence , parce qu'il est seul la réalité absolue cet être est un , parce que la pluralité le limiterait, il n'existe donc substantiellement qu'une chose , et cette existence est la pensée. Elle ne laisse subsister la pluralité , qu'autant que celle-ci est nécessaire pour l'actualité de l'unité. L'unité n'est actuelle que par la réduction de la pluralité à l'identité. Car la réalité absolue, pour être causalité pure et jouir d'une indépendance entière doit nier la

limita. Pour qu'il soit possible de nier la limite , il faut qu'elle existe. Si la négation de la

1. Mélaph. IV, ch.2, p. 65, I. Î-5;I. 9-10; l. 14-15; XIV,Cñi. i»P* 290, l. 5-6. ,

^ 2. Voyez notre second chapitre : II , A , 1 , a (p> 14S >.

d'aristote. chap. 5, A, 3. a85

Jimîte constitue l'actualité du premier principe , la négation de la limite est en même temps la création de la limite^ parce que si elle était donnée extérieurement à la réalité absolue , celle-ci en serait dépendante ; ce qui implique cohleradiction. La négation est donc négation génératrice , comme Proclus le dit déjà ; et la création de la pluralité n'est autre chose que la manifestation de l'unité par la négation nrême de la pluralité. Caria pluralité, renfermée dans l'unité de la réalité absolue, n'est point encore limitée, parce que ses déterminations opposées sont encore enveloppées dans l'identité virtuelle. Gréer la pluralité, c'est opposer les réalités intrinsèques de l'unité Tune à l'autre ; c'est donc les limiter, c'est-à-dire nier , en effet, les réalités qui dans l'unité absolue n'existaient point encore comme limites. Cette création est donc la seule véritable négation de la pluralité , parce qu'alors seulement elle est limitée de tous côtés , chaque être déterminé étant limité par la totalité des autres. Or, la négation de la pluralité , c'est la réalité de l'unité. L'unité n'est donc actuelle^ que lorsque les réalités de la pluralité se nient réciproquement en se limitant effectivement; avant cela cette unité n'était que virtuelle , ou une simple abstraction. La réalité de la pluralité ne limite point l'unité , parce que cette création de la pluralité n'est que la limitation de l'unité par elle-même; c'est la toute puissance de

l'unité qui nie elle-même cette limite dans laquelle elle s'est restreinte. Voilà comment le premier principe n'est affirmation absolue, que parce qu'il est la négation de la négation, ou la négativité absolue, comme Hegel avait coutume de s'exprimer.

La pluralité existe donc, mais son existence n'est

a86 DE LA. MÉTAPHYSIQUE

que phénoménale ; elle n'a pas une véritable essence, et tout ce qu'elle a de réel, c'est l'unité de la pensée, C'est pourquoi Aristote dit très-bien, au commencement du quatrième livre, que la Métaphysique traite de l'être, en tant qu'il est*, que cet être est la seule vérité et la cause de la vérité de tous les autres êtres % et que l'actualité de la pensée est cet être unique par lequel tous les autres sont absorbés et appelés en jugement'. N'est-ce pas admettre l'existence substantielle d'un être seulement sans nier la pluralité phénoménale des autres? N'est-ce pas déclarer en même temps que tous sont sortis de cette unité, comme ils y rentrent de nouveau ? Mais le caractère de l'unité de l'être, qui n'est pas étranger aux principes de la Métaphysique d'Aristote y n'y est pourtant pas assez prononcé. Aristote a plutôt cette unité, pour considérer la pluralité des objets dans leur rapport avec le principe absolu^ c'est-à-dire avec leur unité substantielle; et c'est là précisément un trait véritablement sublime de notre philosophe. Giordano Bruno a dit qu'il est facile de reconnaître l'unité substantielle des choses par le principe de la coïncidence des opposés ; , « ce qui est plus difficile, ajoute-t-il, « c'est de descendre de nouveau de l'unité aux opposés. » Voilà exactement ce qu'Aristote a fait, et c'est une des raisons principales qui l'ont rendu si grand dans l'histoire de la philosophie.

Comparez notre second chapitre : IU, C, 4 (p

d'aristote. chap, 5, a, 4- ^^

DE I.A- FORME ET DE LA MATIERE, DE L'ACTUALITE ET DE LA VIRTUALITE, DE L'UNIVERSALITE ET DE L'INDIVIDUALITE.

Après avoir considéré cette opposition primitive de l'unité et de la pluralité, Aristote passe ensuite, dans l'Ontologie, à d'autres opposés; et, tout en recherchant soigneusement leur caractère distinctif, il nous montre en perspective la source d'où ils sortent. Ces opposés sont surtout la forme et la matière, la virtualité et l'actualité, l'universalité et l'individualité*. Ce sont donc ces principes que nous avons à discuter maintenant, en justifiant les idées énoncées dans l'Ontologie, comme jusqu'à présent nous avons. Quant à l'égard principalement à celles qui avaient été avancées dans l'introduction à la Métaphysique.

a. De la forme et de la matière. Nous avons

démontré que l'unité, pour être actuellement ce qu'elle est, a besoin de se poser elle-même comme pluralité. Les opposés renfermés dans l'unité doivent donc se mettre en contradiction l'un avec l'autre. Mais la première opposition était celle de l'unité et de la pluralité elle-même*. L'unité en se réalisant par la création de la pluralité se pose donc elle-même sous les deux moments qu'elle renferme. En se transformant en unité abstraite qui exclut toute détermination, elle devient l'être indéterminé; en devenant pluralité abstraite, elle n'est que la foule des déterminations qui manquent d'une unité ou d'une base solide à laquelle elles puissent se rattacher. L'un de ces opposés, c'est la matière; et

l'autre , c'est la forme. Dans la réalité la forme et la matière, sans doute y ⁱⁱ existent pas séparément. Chaque matière est douée d'une forme , chaque forme est attachée à une matière ; ce n'est que l'entendement borné qui les sépare. Admettre une matière , préexistant à la forme [^] et une forme indépendante qui, après coup, se soit unie à la matière , c'est prétendre que le chaos et une nuit éternelle sont le premier principe dans lequel toutes les choses ont pris naissance. Or, nous avons vu, dans le second chapitre (III, G, 2) avec quelle énergie Aristote s'est prononcé contre une pareille doctrine. Néanmoins les deux opposés Ont, dans le monde extérieur, une existence bien distincte. Chaque point de la matière est à la vérité imprégné d'une forme; mais , malgré cela , la détermination de l'une exclut absolument celle de l'autre. La pluralité logique, au contraire, n'est pas en opposition avec l'unité logique; chacun des plusieurs est un , et la pluralité n'est que la série des unités. Le contraste des opposés est donc le caractère distinctif de l'être fini , tandis que dans la pensée ils sont conciliés. Aristote a donc raison de dire que la forme et la matière sont les principes des substances sensibles (livres septième et huitième).

La matière est la même unité que la pensée, à cela près que l'unité représentée par la matière est abstraite[^] pour ne pas se donner à elle-même ses déterminations* Aristote dit par conséquent, que la matière n'est substance qu'en puissance ; car si on lui ôte tous ses attributs, il ne reste rien. * Elle ne peut donc pas exister indépendamment de ces attributs ; ce qui pourtant serait nécessaire,

Voyez notre second chapitre : li, B, 2, d (p

d'aristote. cháp. 5, A, 4- 289

SI elle voulait être une véritable substance '. On eroit donc posséder quelque chose de bien réel, lorsqu'on parle de la matière , et qu'on la prend pour le principe de toutes choses. Mais, dans le fait , on n'a en main qu'une abstraction , qu'un spectre , qu'une ombre , qui vous échappe au moment où vous voulez la saisir.

La véritable substance, suivant Aristote, est par conséquent la forme. La matière n'existe pas , parce qu'elle n'est pas quelque chose (ti). Pour exister il faut se dé* terminer, c'est-à-dire se limiter ; mais la matière est à la fois indéfinie et illimitée. Par la forme, au contraire, un objet se distingue de l'autre et devient une réalité déterminée. La forme est donc la substance actuelle selon Aristote\ La totalité actuelle des déterminations, qui dans la pensée ne se limitent pas réciproquement , existe à la • vérité aussi dans la matière; car la totalité des formes n'est pas indépendante de la matière. Mais cette exisjkence extérieure des déterminations est en même temps la cause de leur limitation réciproque ; chaque forme exidut Tautre. La forme détermine donc, sans doute, la ma* - tière à exister; mais la matière est la virtualité de toutes les formes. L'existence d'une forme est , par conséquent, dans la matière la privation de toutes les autres.

Nous voyons par là qu'une substance sensible n'existe que par privation ; c^est donc ici que se manifeste là nature de l'être fini, de laquelle nous avons parlé précédemment (1 et 2). La forme est une réalité isolée

i. Comparez notre second chapitre : U , B, 3 , a (p. 164). 2. Voir notre second chapitre : $H^n S^1$ { p. 168).

ftgO Dfe LÂ MÉÏÀPHVSI^tE

dâîl la tuatière , et c'est parce qu'elle est exclue des iutres forlhés qu'elle eh est limitée , comme elle les limite à ^on tour. Ali^tote a donc Maison de nommer la matière, la forme et la privation, les trois principes de la substance âenâible. Puisqu'une formé est la privation deTautre, elle a cette privation en elle-même; chaque foiine est afiectée virtuellement de la forme ôppb^{de} , paf^{cé} qu'elle est attachée à la matière ^i les contient toutes en puissance. Une forme périt donc dans la matière , si sa privation , c'est-à-dire la puissance bposée, se manifeste en passant à racte. Le changement d'une foi^{*me} dans Vautre, le passage de la privation à l'a forme et de la forme à la privation constituent la nature deâ êtres finis; et par ce passage, dît très-bieô Âristote dans le neuvième livre \ «les êtres finis imitent « te prîficij)e infini » . Car le principe infini est la totalité actuelle des détertnina'tions existant simultanément saYis s^{*}exclute. Les déterminations ou les formes des êtres finis ne peuvent pas exister actuellement ensemble ; elles n'ont qu'une identité virtuelle dans la matière. JMais là succession (continue des déterminations, qui se mlanifeste par le changement des êtres passagers , imite Cn quelque Sorte Têtrè infini ^ parce que les déterminations existent l'ûue âptès Tautre dan» le temps ou Aussi Tune à côté de l'autre en différents endroits ; de façon que leur totalité développée a aussi une existêlice actuelle dans la série infinie de l'espace et du temps* Le changement d'un être fini est donc ea tendance à franchir J^{es} limites[^] quoique ce passage d'une formai Vautre ne soit qu'un vain effort qui le fait retomber

i. Voyez uolre Ee(X)nd chapitre : U, B, S, c(p. 172).

D'ÂRKTOilX. CBAP. 5, A/ 4* 291

dans une nouvelle limite. L'être fini ne fait que passer d'une limite à l'autre.

Âristote continue maintenant à développer plus au long comment la substance sen[^]ble imite la substance infinie ; « La matière elle-même ne périt pas et ne tiak pas ; il en est de même de la forme » Pour former une « sphère j il faut que la matière , l'airain par exemple* , « existe déjh ; mais la rondeur préexiste également » '. Tout changement àe r[^]arde donc que cette matière et c ette forme. Cette fbnne change et périt dans cette naatière ; et cette forme se manifeste et naît dans eettè jQQUSitière. La matièpe absolue reste toujours la même , parée qu'elle est seulement cette identité abstraite de îa pensée* .La totalité des formes reste également la joiême[^] dans la nature, ce qui seul naît et périt, e'est la aubatanoe conipoftée de forme et de matière ; et cette oomposifcioa constitue , selon Aristote , la nature de la «ubstance sensible* Mais non seulement les principes de la substance sensible, la forme et la matière [^] mais . aussi leur résultat , eQQlte substance sensible eile[^]mêmeii imite l'être infinL Car. comme dans celui-ci l'unité n'est pas séparée de la pluralité ou de la détermination , afnsi dans une substance sensible la forme et la matière sont identiques; dles ne sont cependant qUe virtuelles, et ce qui seul exi[^]e actuellement , «c'est leur union [^]. La matière est formée et la forme est [^]matérialisée. La sn}>atance sensible n'esl donc pas • finie parce qu'elle ren*> fernaè Tideultité de la forme et de la matière[^] mais parce

1. Voir notre second chapitre: H, B, %, b(p.160); IU, €, i <p. 189 }•

V(ff«x noire Neond «hapltre: il, fi, 9, 4 {p

2^*2 \)£ Ll MfÉtlPBYSIQXJE

que cette composition n'est pas indissoluble ; et encore ici ce qui cesse d'exister , ce n'est pas la réunion de la forme et de la matière en général , mais seulement l'union de cette matière et de cette forme. Il n'y a pas un seul instant, où la forme et la matière ne soient unies; cette union est nécessaire et de toute éternité , et la dissolution d'un composé de forme et de matière n'est que la naissance d'un autre composé pareil,

b. De la virtualité et de l'actualité.

Non seulement cette forme et cette matière sont identiques dans ce composé, mais la forme et la matière sont identiques en général , comme elles étaient éternelles. JVéanmoins , la forme et la matière sont entièrement opposées Tune à l'autre ; l'une est le contraire de l'autre. Voilà le point où nos recherches nous ont menés jusqu'à présent. Comment concilier maintenant ces deux propositions contradictoires? Cela nous fera apprécier la valeur de deux autres catégories j de la virtualité et de l'actualité y qui sont presque les plus importantes dans la Métaphysique d'Aristote, non seulement pour connaître les choses finies , mais encore les choses infinies ; «u^si avons-nous été obligés de nous en servir continuellement. Nous avons déjà vu que la matière et la forme , quoique opposées^ étaient inséparables; elles imitent

donc aussi, de cette manière, le principe absolu , qui contient également les opposés dans son unité. Mais il y a plus ; comme la matière est elle-même la totalité des formes , puisqu'elles peuvent toutes j l'une après l'autre, émaner de la matière, ainsi la continuité de ses changements est une unité qui, successivement et dans toute l'étendue de l'espace, déploie toutes ses réalités infinies. La totalité des formes est donc

D AaiSTOTB. GHÂP. 5^e A | 4v^e 9^e

cette même unité que nous avons connue dans la matière ; mais dans celle-ci la totalité des formes n'est que virtuelle. La différence de la forme et de la matière, malgré leur identité, est donc celle de l'actualité et de la virtualité. Mais puisque la virtualité est un être affecté du non-être , c'est un être qui n'est pas encore , mais qui pourra être ; l'actualité a , par conséquent , la priorité sur la virtualité % Il suit de là que la virtualité ou la matière n'est pas la véritable substance des choses , précisément parce qu'elle est affectée du non-être. La substance des êtres est par conséquent leur actualité; et comme cette actualité est la forme , la forme est la véritable substance des choses. Aristote a donc raison d'accorder à la forme la priorité sur la matière et de nommer la substance des choses leur forme substantielle\

Examinons donc maintenant quelle est la nature de cette forme substantielle, qui constitue la substance actuelle des choses. Puisque la matière d'une chose se prête encore à de nombreux objets bien différents, une chose n'a son être que dans sa forme substantielle. Cette forme substantielle, dit Aristote à l'endroit que nous venons de citer , est l'unité de l'espèce qui se reproduit dans les différents individus ; elle n'est pas limitée par une matière., elle est la substance immatérielle. En effet, la forme

substantielle qui[^] dans la plante, déploie ses déterminations ,. sa tige , ses feuilles , sa couleur , etc.. , survit à la matière et ne périt pas , Lorsque 1 individu dans Le-

VQir ci-dessus

•2. Comparez notre second chapitre: U, B , 5, c (p. 171)..

^ . Çomparea^ nolre second. chapitre : U, B, 2, b (p. 167)^

quel elle était actuelle, se Bëtrit. La plante qui se fane produit, par ce dépéris[^]ment) justement la yie qu'on croyait perdue. La dernière fonction de la plante est la putréfaction du fruit, qui .met à découvert son noyau et y mûrit ainsi les graines[^] d[^] la[^]emence qui retombent dans la terre, pour y produire de nouvelles plantes. La mort d'un individu est donc la reppoduotion d[^]iin grand nottibre d'autres[^] Chaque grain renfermé dans la oapsule contient la forme substantielle ; mais elle n'y a pas une existence réelle et matérielle. Bonnet autrefois Pa prétendu : cependant ^ dans sa théorie de Teniboitement[^] toutes les parties du chêne , son tronc ma* jestueux, sets rameaux , Timmense quantité de ses fruits et tous les arbres qui sortiront un jour de ces derniers, préexistent, selon lui, dans le gland, mais réduits sans doute à une petitesse infinie. C'est dire une absurdité pour échapper à la vérité, savoir, à Texistence idéale et immatérielle de la forme substantielle dans la semence; tellement il est difficile de convaincre les hommes de la substantialité de la pensée î II est vrai que la forme substantielle a besoin encore d'une cer-

tain matière pour exister , elle n'est pas la pensée indé* pendante ; mais elle est toujours la substance immatérielle qui détermine la semence , c'est-à-dire la virtualité ou la matière , à se réaliser.

L'existence de la forme substantielle, pour être . idéale, se conserve même lorsqu'elle perd l'actualité dans cette matière : Aristote la nomme donc très-bien *To ti Yiv ehai*. Si une rose s'est fanée , sa forme substantielle n'existe plus actuellement; elle est une détermination passée (*ti'wv*). Mais cet *an<feintissement* de l'existence extérieure n'a pas nui à la substantialité in-

ter^{ici}Ure de la forme , elle existe encoi'e (*ti eS;ai*) dⁿ\$ la matière > mai^{en} puissance. Ainsi , puisque la forme est la véritable substance d^{et} ras matériels^{li}QUS [^]voyons que leur substance est la substance imma^térielle , Q'e8t*à-<^{re} la pensée» Ge n^{est} donc pas seule* ment la matière qui , comme unité abstraite , imite la pensée) c'est bien plus la forme qui le fait , parce que de son existence réelle elle se réduit toujours à l'existence idéale de la semence , pour retourner de nouvcoi à la réalité. La forme idéale est donc la pensée créatrice de toutes choses , et nous voyons comment la pensée est la seule actualité même dans le monde sen-^{sible}.

Voflà pourquoi Aristote dit très-bien , dans le p^{rist} sage rapporté ci-dessus , que la forme substantielle est la définition ou la notion d'un objet. Tous les êtres ne sont donc que des notions (Xo7o1) inaliénables. La totalité des formes est la totalité des déterminations di^{la} Raison absolue (Xo/joç), qui se réalisât par la création du monde ; les formes substantielles des êtres sensibles sont donc les pensées de Dieu. Les déterminations de la pensée divine ne perdent cependant pas le caractère distinctif de

la pensée, qui est celui de l'universalité, Aristote a par conséquent raison d'identifier la forme substantielle d'un objet avec son genre et l'universel } le genre auquel les individus sont subordonnés, constitue leur essence.

c. De l'universalité et de l'individualité.

Nous voici donc arrivés à l'ici célèbre question 4^e 1^{re} 1^{re} référence qu'il y a entre les individus et les universaux. Partout Aristote agite cette question, et toujours il réfute la théorie des idées proposées par Platon. Cûmpa-

SI96 DE JJI métaphysique

rez dans l'extrait que nous avons fait de la Métaphysique, surtout le premier livre (α < β < γ < δ), le septième et le huitième (Z et H), et le douzième et le treizième (M et N). Cette question qui a si long-temps occupé les philosophes, Aristote l'a déjà suffisamment résolue.

La forme substantielle, selon Aristote, est elle-même l'idée ; celle-ci n'est pas une substance différente - de celle de l'individu. Tout ce qu'il y a de substantiel dans l'individu, c'est le genre et l'espèce qu'il représente et qui se manifestent en lui. C'est là ce que l'individu a d'incorrutable ; et plus un individu n'est que la manifestation de son espèce, plus il est grand. La particularité ne vient que de la matière, déterminée déjà auparavant d'une certaine manière, et formant l'extérieur périssable dans lequel cette forme substantielle se manifeste. Aristote l'a indiqué lui-même dans l'endroit que nous avons déjà cité souvent, et dans un autre passage, que nous n'avons pas transcrit dans notre abrégé de la Métaphysique ; et, dans ce sens, l'explication qu'Albert le Grand a donnée du principe de l'individuation, est admissible.

Toutes les difficultés de cette question viennent de la faute primitive qu'on commet en séparant les idées des individus. Cette remarque d'Aristote est fort juste. Les idées, en tant qu'elles ne sont pas réalisées dans un individu, mais qu'on leur accorde une existence indépendante, ne sont que de simples possibilités. La

1. Métaph. VIII, ch. 4, p. 170, l. 21-p. 171, l. 10.- 3. Voyez notre quatrième chapitre : G, 2, b, (p- 259). 5. Comparez notre second chapitre : m^B, 2, h i¹⁸).

D ARISTOTE. CHAP. 5, A

forme séparée de sa puissance qui est la matière, devient elle-même quelque chose de purement virtuel ; car rien n'est actuel s'il est séparé de la puissance nécessaire à son existence. Platon en séparant les idées de la matière en fait des possibilités qui manquent d'un principe actif. Les universaux qui ont seuls la substantialité, ne sont cependant actuellement, qu'en tant qu'ils constituent la forme substantielle des individus. On peut donc dire tout aussi bien que l'individu existe seul substantiellement, quoiqu'il n'emprunte cette substance que de l'universel. L'individu ne fait donc autre chose que réduire à l'acte la substantialité virtuelle de l'universel ; et celui-ci est lui-même cette cause efficiente qui détermine la matière virtuelle à l'existence actuelle de l'individu. Les deux opposés ne s'excluent donc plus et leur coexistence est la vérité»

Par la solution de cette difficulté Aristote a résolu en même temps la question, si les principes sont universels. « Le principe

a, » dit-il dans M[^] un en « aspèce et général se reproduit dans l'infinité des indivi- « dus[^]. » Puisque les universaux, comme notions et pensées des objets, en sont également les véritables substances, l'unité de la pensée, en expliquant ses déterminations, n'a fait autre chose que rentrer en elle-même par l'existence actuelle même qu'elle leur donne; c'en est donc qu'en s'[^]individualisant que les principes parviennent à leur véritable universalité. — Ici Aristote termine la contemplation de la substance sensible pour passer à la théologie, où il considère la substance absolue qui est

1. Voyez notre second chapitre : I^U, B[^] 2, b (p. 185-186).

[^]8 DE LA MATHÉMATIQUE

la pensée de la pensée. C'est de ce premier principe que nous avons encore à examiner la vérité.

DE LA PENSÉE DE LA PENSÉE

Nous avons vu que la forme est identique avec la matière, l'actualité avec la virtualité, l'universel avec l'individu. Ce qui seul change, c'est cet individu qui a cette forme et existant dans cette matière. Il change, parce qu'il n'existe que par privation, et que sa limitation se manifeste précisément par sa négation qui est le passage de «a forme à une autre forme qu'elle renfermait négativement ou virtuellement. Cette existence virtuelle de l'opposé dans l'individu est donc évidemment la cause de son changement. Ce qui, au contraire, ne peut pas passer d'un opposé à l'autre, parce qu'il les renferme tous actuellement, n'est pas sus-

ceptible de changement , comme dit Aristote à la fin du livre K. ^
Ainsi le premier principe de toutes choses , réunissant nécessairement tous les opposés, doit être immuable; car les opposés , dans lesquels il pourrait passer, constituent sa propre essence. Il ne deviendrait donc que ce qu'il est déjà , c'est-à-dire il reste toujours le même. Néanmoins il n'est pas tranquille et immobile, comme un corps mort. La pensée , contenant actuellement les opposés, est cette vie intérieure, ce passage d'un pp-* posé à l'autre ^ qui ne fait souffrir aucun changement à cet être , parce qu'il est lui-même . tous ces opposés. L'actualité de la pensée est donc cette puissance qui se

Voir notre second chapitre: Ul, A, 5 (p. ISI

d'aristote* ghAp. 5, a, 5. 2pg

réduit à l'acte y cette forme qui se réalise dans la matière, cet universel qui perce à travers l'individu j mai» au milieu de ce mouvement général , elle reste elle-même inébranlable et immobile. La pensée est donc le premier principe, immobile lui-même, tout en étant le premier moteur de toutes choses, comme Aristote l'a exposé dans le livre A *.

Il s'ensuit d'ailleurs que cette substance immuable est toujours en actualité, comme Aristote le prétend au même endroit. Car , puisque la substance immuable réunit en elle les opposés , et que la dialectique intrinsèque de la pensée les force continuellement à passer l'un dans l'autre , leur identité est toujours actuelle. La substance immuable n'est donc jamais en puissance seulement; elle n'existe pas sous la forme d'un opposé ^ qui soit

actuel , tandis que l'autre ne serait que virtuel. Car , dans ce cas, elle serait la matière qui peut être actuelle, ou non ; elle est, au contraire ^ la substance im* matérielle, qui, par sonniouvement immanent, est toujputs eïx actualité pure.

Ce principe absolu qui , par son actualité éternelle, fait passer leè opposés l'uo daus l'autre, et les réduit h l'identité , ne sort donc jamais de soi-même , mais reste toujours en soi. L'opposé que la pensée rencontre , ou plutôt qu'elle se suscite, est lui-même la pensée ; le coélément de la pensée est donc devenu intelligible , par cette actualité éternelle de la pensée qui l'a touché'.. C'est ainsi que toutes les parties de la définition de

1. Voyez notre second chapitre : LU , C , 2 (p. 190). % Voir notre second chapitre : HI , G , 5 (p. 192).

300 DE LA MÉTAPHYSIQUE

Dieu } qu'Aristote propose dan^ le dernier livre de la Métaphysique (A), sont de simples corouaipes des principes que nous avons établis. Nous avons donc prouvé la vérité de cette définition d'Aristote*. Diea.est Factualité pure de la pensée qui dans le monde retrouve la pensée , qu'il y a cachée lui-même. Dieu dit que la lumrière soit , et la lumière fut. La pensée ou la parole de Dieu (le Verbe), c'est la création , et penser , c'est être y disait déjà Descartes , le premier fondateur de notre philosopliie moderne. Cette identité de la subjectivité et de Tobjectivité, de Kdéé et de Têtre, est te but de la philosophie encore de nos jours. Arîstotç a atteint ce comble de la philosophie ; sous ce point de vue , nous ne pouvons pas aller plus loin que lui. « La « vérité et Têtre , » dit-il déjà dans ie a èloazov , « ré- ^ pondent l'une à l'autre \ » Toutes les phrases du livre A , dont nous avons donné dans notre

second chapitre , une analyse plus détaillée que des autres livres , renferment autant de vérités. Aristote serait donc irréfutable[^] et nous n'aurions qu'à rentrer dans les promenades du Lycée , nous déclarer Péripatéticiens ? Oh non , sans doute ! Et ici commence la seconde partie de notre recherche , ou la part d'erreur qu'il y a dans la Métaphysique.

DE LA PART d'ERREUR QUI SE TROUVE DANS LA MÉTAPHYSIQUE.

En discutant la part de vérité qu'on rencontre dans

Voyez voire second chapitre : 1 , B , 1 (p

d'aristote* chap. 5, B. ' 30i

la Métaphysique d'Aristote , nous avons déjà découvert en grande partie la part d'erreur qu'elle renferme. Car, pour prouver la vérité des principes de la Métaphysique ^ BOUS avons dû signaler les pensées intermédiaires qui enchaînent les idées d'Aristote Tune à l'autre ; de sorte qu'elles forment une suite de raisonnements irréfutables. Ces chaînons du système que nous avons fait ressortir davantage par notre déduction , n'y étaient qu'en puissance , ou cachés dans les principes explicites de la Métaphysique. Nous avons donc, de fait, recherché à la fois la part d'erreur qui se trouve dans la Métaphysique d'Aristote , c'est-à-dire l'absence de plusieurs idées <pii n'y sont que virtuellement. Car les pensées d'un système qui ne s'y trouvent qu'implicitement , dussent-elles découler tout logiquement de ses principes , ne sauraient être attribuées à son auteur. Sans cela chaque philo-

sophie serait le système absolu , puisque chacune est en puissance la vérité absolue. Critiquer un système, c'est élever ses idées au véritable système, en réduisant en acte ce qu'elles ne contiennent qu'en puissance. La grandeur d'un système consiste à nous laisser trouver facilement les moyens termes , dont il a besoin pour être ramené à la vérité absolue. Aristote à cet égard a beaucoup facilité notre tâche.

Mais, outre cela, il y a dans les principes de la Métaphysique et dans tout le système d' Aristote , une erreur fondamentale qu'il me reste encore à signaler. Cependant, elle est si étroitement liée à une vérité, qu'ici encore nous ne pourrions pas entièrement séparer les deux parties de notre chapitre. Ce que nous allons examiner maintenant, regarde la méthode par laquelle Aristote croit pouvoir parvenir à la connaissance des principes.

302 ' DE tk MÉTAPHYSIQUE

Aristote dit très-bien : « La connaissance des principes ne saurait s'acquérir par voie de démonstration ^ a parce qu'ils seraient dépendants , si Ton voulait les en démontrer ' • » Et dans un autre endroit : <r II est « impossible de prouver tout ^ puisque dans ce cas la « démonstration irait à l'infini ; de sorte qu'il n'y a rien qui ne soit prouvé par quelque chose >• » En effet si Ton voulait prouver les principes , ils cesseraient d'être ce qu'ils sont j car le principe est la cause de la vérité des autres objets ^ et ne peut pas lui-même recevoir sa vérité d'une autre chose. Chaque démonstration suppose donc j suivant Aristote^ quelques axiomes ou principes d'où elle parte; notre philosophe a très-bien décrit la nature des sciences finies. Elles supposent les premières notions les plus générales, et en déduisent les conséquences ultérieures. Si Ton voulait prouver ces principes il fau-

drait chercher des prémisses dont ils seraient la conclusion. Pour prouver ces prémisses, il faudrait les changer à leur tour en conclusions, c'est-à-dire admettre d'autres prémisses, dont ils soient les conséquences, et ainsi de suite. Et comme chaque conclusion d'un syllogisme exige deux prémisses, leur nombre doublerait à chaque syllogisme que Ton voudrait faire en arrière, pour remonter à la source première. Vouloir tout prouver, c'est donc aller à l'infini. Le syllogisme suppose donc toujours des prémisses fixes, d'où il part et où lentement s'arrête; et l'on ne peut procéder par voie de démonstration, que dans les connaissances qu'on déduit des principes mais non pas dans celles des principes mêmes.

1. Voir notre second chapitre : I, G, second problème (p. 151).

2. Voyez notre second chapitre: M, A, 1, b, a, 3/3 (p. 146).

D'après ToTBk GHÀP. 5^e fi. 303

. Jusque ici nous avons distingué les sciences de la science spéculative. Puisque la dernière est la connaissance des principes, elle ne procède pas par démonstration. Mais comment parvenons-nous à la connaissance des principes? Aristote dit à la fin du neuvième livre : « Saisir et énoncer ces êtres « simples, c'est la vérité; ne pas les saisir 5 Pignorance. « On ne saurait se tenir à l'égard des êtres simples ; « on peut seulement les peiner ou ne pas les penser ; « les penser, c'est la vérité » \ Aristote admet donc, en quelque sorte, une intuition immédiate des principes. Et dans d'autres écrits il développe cette idée encore davantage : « Les principes sont clairs par eux-mêmes*, ils se manifestent nécessairement à

nous par <i leur propre éclat; la dialectique est le chemin , qui «
 nbus conduit aux principes. Elle considère les objets « que 1 cx-
 périeDoe nous présente ; et en nous faisant « voir les difficultés
 et les contradictions qu'ils renfer- « ment, elle nous mène à la vé-
 rité. L'expérience n'est a donc ()a8 la source de notre connais-
 sance des prin^ « çipes 9 mais elle fortifie la vue pour discei^ner
 les « principes «w

Il est encore vrai que la dialectique nous porte aux principes.
 La pensée dont la nature intérieure consiste à passer dialecli-
 quement d'un opposé à Pautre et à poser toujours leur identité
 actuelle , nous élève de degré en degré, par toutes les catégories
 de la raison , au premier principe des choses ou à la pensée abso-
 lue qui , comme pensée de la pensée, identifie les -opposés su-
 prêmes , le isujet et l'objet , et contient tous les autres qui leur
 sont

i. voir notre second chapitre ; U , B , 5 , c (p. 173).

304 DE LÀ MÉTAPHYSIQUE

iaférieurs. Ce mouvement immanent de la pensëe absolue est
 donc tout aussi bien la substance de la vëritë elle même que la
 méthode pour la saisir; il est à la fois principium essendi et prin-
 cipium cognoscendi , comme s^exprimait IMcole. Le contenu de
 la philosophie n est pas différent de sa forme ; et le principe ac-
 tuel est lui-même sa méthode* C^est ainsi seulement que nous
 possédons une méthode absolue, irrépréhensible y parce qu'elle
 n'est que la marche intrinsèque de la chose elle-même. Que fait
 Aristote au contraire ? II manque de méthode , comme les an-
 ciens en général ; ils ont la vérité en substance^ et vivent, pour
 ainsi dire , dans celte jouissance. Le moyen-âge se repaît de

formes et ne peut se défaire de ce formalisme aride. Il était réservé à la philosophie moderne, de ne pas tuer le contenu par la forme et d'élever la philosophie à la hauteur d'une science exacte par la découverte de cette méthode immanente. Elle est une démonstration, si Ton veut, mais non pas une démonstration moyennant le syllogisme de Tentendement. Le principe n'est pas mis à la tête sans démonstration , comme une assertion gratuite, de sorte que tout le système manquerait de base. Mais le développement intrinsèque des opposés et leur retour à l'identité absolue de la pensée est la démonstration spéculative dont nous restons, en quelque sorte, les spectateurs tranquilles, ne faisant qu'obéir aux mouvements de la pensée absolue qui nous entraîne involontairement par sa dialectique objective.

La méthode d'Aristote est, au contraire, subjective. Il n'est pas empirique sans doute, et ne croit pas que la sensation soit la source de nos connaissances. Au con-

D ARISTOTE. CHAP. 5, B. 305

traire , nous Tayons entenda dire dans Fintroductiona de la Métaphysique * « que la sagesse est éloignée le plus « des sensations , parce que celles-ci ne nous donnent « que des connaissances particulières » . Mais il s'adresse pourtant à Fexpérience pour y découvrir ses principes intelligibles ; et c'est ici que réside la part d'erreur que nous devpns signaler. Il n'appartient qu'à un génie comme Aristote de découvrir la vérité par l'expérience. Car les sensaCions sont communes à tous les hommes ; elles sont les connaissances les plus £»4|jles et celles que nous recevons les premières. Mais ce n'est pas au vulgaire des hommes que ces sensations fortifient la vue, pour apercevoir les principes. II faut que l'idée spéculative telle qu'Aristole, par exemple^ l'avait reçue de

Platon , soit déjà toute présente à l'esprit , s'il veut dans l'expérience découvrir les principes. La méthode d'Aristote est donc individuelle , et a péri avec lui ; nous avons vu dans le premier chapitre (A) qu'il n'a pu fonder une école spéculative, parce qu'il manquait d'une méthode scientifique.

Mais rejetterons-nous l'expérience et nous abandonnerons-nous entièrement aux élans de notre pensée? On pourrait alors nous reprocher d'avoir substitué les rêves de notre imagination au mouvement de la Raison absolue : c'est ici que l'expérience vient à notre secours. Si le résultat de nos pensées , trouvé indépendamment de l'expérience, s'accorde avec ce que celle-ci nous présente, nous voyons que nous n'avons été que les vases purs qui ont recueilli l'or de la pensée absolue ,

TEMPS

Par les développements que nous avons donnés jusqu'ici dans ce chapitre nous avons résolu en même temps la question : « Quelles sont les idées de la Métaphysique qui subsistent encore aujourd'hui ou qui « pourraient entrer utilement dans la philosophie de « notre siècle? » Car toutes les vérités que nous avons découvertes dans la Métaphysique subsistent encore , par là même qu'elles sont des vérités ; et la philosophie de notre siècle s'en servirait utilement, puisqu'elle doit réunir toutes les vérités qui se trouvent éparses. dans les différents systèmes. C'est dans ce sens que Cousin a fondé en France l'éclectisme. Aussi n'y a-t-il aucun principe^ aucune catéorie , aucune pensée, aucune vérité enfin de la Métaphysique d'Aristote^ qui ne wU

maintenue , pr exemple , dans la logique de Bég^l. Cependant il y en a quelques unes que la phi|iQ\$qqhie moderne pourrait avec fruit employer' plw SQUȲepti}u'eUe ne l'a fait jusqu'ici. Je ne sâ-gnale.^ue ce}k de l'acte et Be la puissance, dont je me suis servi dans ce mémoire plus souvent que d'ordinaire , non seulement dans le dessein de prouver son importance pour la philosophie

D^RISTOTE. CHàP. 5 ^ G. Soj

en général j mais encore parce que la nécessité wHy forçait en quelque sorte ; car on ne peut mieux expliquer Aristote que par lui-même.

Ainsi tous les principes de la Métaphysique sont conservés dans la philosophie de notre siècle ; Aristote a c^a de commun avec les vrais philosophes de toutes les époques. Mais ce qu'il distingue encore de tous les autres^ c'est que non seulement nous pouvons adopter tous ses principes, mais que son génie philosophique, ayant, par le caractère de sa méthode, su porter le Hambeau de la vérité dans chaque partie et , pour ainsi dire , dans le moindre coin de l'univers , il offre dans tous ses autres écrits à la philosophie spéculative les matériaux les plus riches et si bien préparés que nous pouvons immédiatement les employer. Les ouvrages d'Aristote sont à cet égard un trésor inépuisable , mais presque inconnu à présent ; la Métaphysique cependant en restera toujours le diamant le plus précieux. C'est à la réhabilitation de ce génie que j'ai voulu contribuer dans ce mémoire , en appréciant la valeur philosophique de la Métaphysique , et en déterminant son plan dont l'harmonie a été si long-temps contestée.

CHAPITRE i. — Hypothèses sur la composition du livre

d'Aristote intitulé Métaphysique. 15-114

Notes historiques sur le sort des manuscrits autographe?
d'Aristote en général, et de ses éditions dans l'antiquité. 5.16

Données historiques et hypothèses sur le temps dans lequel*
la Métaphysique a paru pour la première fois sous sa forme et
son titre actuels. 17-15.

Le nom de la Métaphysique n'est point authentique. 15-ST

Hypothèses sur les morceaux et dissections primitives,

qui ont servi à la confection de la Métaphysique. 158-114

Les trois derniers livres xii-xiv (A, M, N) formaient

un tout sous le titre de l'écrit en trois livres. 28-78

310 TABLE DES MATIÈRES

Le treizième et le quatorzième livre de la Métaphysique sont
les deux premiers livres de l'ouvrage intitulé

écrit ...

pages.

Le troisième livre est identique avec le douzième de la Métaphysique. 3948

Preuves générales de l'existence de l'être avec les trois derniers livres de la Métaphysique. 48-54

Les trois livres de la première partie avaient aussi le titre Iphi: ro-syBoxt et Ils'ot iâstùv : ce qui fournit de nouvelles preuves de leur identité avec les trois derniers livres de la Métaphysique.
'54r'73

Réfutation de l'hypothèse , selon laquelle le premier (A) , le onzième (K) , et le douzième livre (A) de la Métaphysique réfutent aux trois » IWRes Uifà fù^éfùs^ 79^T8

Examen du second livre de la Métaphysique nommé A

a«TTov. 78-94

Hypothèses suivant lesquelles on a détaché le huitième et le sixième et le septième livre de la Métaphysique » 1^ Métaphysique. 9MQS

Examen du huitième livre de la Métaphysique (H). 95-98

Examen du sixième livre de la Métaphysique (E). 98-10

TàMIS DS5 MÀTLXSKS.

dl.l

pagef

&bam«o du cinquième livre de la Métaphysique (Ji) : Jiffi

. Le dixième , le neuvième et le troisième livre sont , à l'instar du cinquième , de » it\$ iisela qiti eM eu des

titres, spéciaux,

Le dixième livre (i) portait, comme écrit indépendamment, les titres ilspî ^ovàc^oc , n«^i ivovréca v îî ixXo^v} tâtê évocu"

TtWV.

Le troisième livre (B) était un écrit indépendant ^otis le titre
Àizopriiaraf le neuvième (o) sous celui de îtêpi tiHç

Le résultat de cette analyse est Thypothèse générale que les di-
vers livres de la Métaphysique sont des ouvrages particuliers qui
ont paru isolément sous des titres spéciaux.

GMPITRE 2. — Analyse de la Métaphysique d'Aristote comme
preuve intrinsèque de l'unité du plan et de l'harmonie qui y
règne.

Division de tout l'ouvrage de la Métaphysique.

tOO-105

ilS-199

Introduction (livres 1-111).

De la sagesse et des principes qui en sont l'objet. — Livre pre-
mier (aXyix psiÇov). — De la sagesse.

fiff-lfi»

TABtE o£S MATIEftÊS.

page».

Définition de la sagesse. i f 8-f SI

a. L'expérience enseigne ce qui est; la science, le pourquoi.
118-119

b. Les opinions' reçues prouvent que la sagesse est la ^ *
science des principes et des premières causes. 4f9^1So

c. But et prix de la sagesse. ISO-ISi

Exposition des systèmes des devanciers d'Aristote, pour prouver que la philosophie a toujours été la recherche des principes.

Il y a quatre principes des choses.

a. La cause matérielle*

b. La cause efficiente.

c. La cause finale.

d. La cause formelle .^

Critique des philosophes qui ont posé l'un ou l'autre de ces principes.

a. La cause matérielle.

b« Critique des Pythagoriciens.

c. Réfutation de la théorie des idées*^

A, Résultat de cette exposition historique.

Le premier principe de la vérité absolue. — Livre second (αὐτὸ τὸ ἀληθὲς). — De la vérité.

La philosophie est la science de la vérité

TABLE DES MATIÈRES,

â. De l'unité du principe qui est l'objet de la vérité'.

5. Le degré d'exaditade dont une science est susceptible dépend de la nature de son objet.

page*.

Difficultés que prêienfek rechercbé des principes. -«Livre

troisième (B). — Problèmes

métaphysiques.

Premier problème.

Second problème.

Troisième problème.

Quatrième problème.

Gin(piième problème.

Sixième problème.

Septième problème.

Huitième problème.

Neuvième problème.

Dixième problème.

Onzième problème.

Douzième problème.

Treizième problème.

Quatorzifjne problème.

Quinzième problème.

Seizième problème.

Dix-septième problème.

MI

Ontologie.

Division de l'Ontologie.

Notions de l'Ontologie.

De la nature de cette science. <

— Livre quatrième (r).

— - De l'unité de la science.

316 TABLE P[^] MATIÈRES.

Les nombres et les idées ne sont pas le premier principe . <|e8
choses. i ! ' : ' '

a. Des nombres.

b. Des idées.

Livre quatorzième (N.) t- Continuation { ^tpĩ I ^m ^ jS*).

pagci.

De l'unité de l'Être, en tant qu'il est. — Livre dixième

(1). — De l'unité (mpi fiova ^oç). 1 754To

Livre onzième (K). «— Récapitulation*. i1ft-i

1 . Principal objet de la philosophie première. 178 S. La vérité ne se trouve pas dans les phénomènes du

monde sensible ^ mais dans le monde intellectuel 179

5. Du changement et du mouvement par rapport au premier principe. L'infini n'est pas le principe que nous cherchons. ^*^^

Réfutation de la théorie des nombres et des idées. —

Livre treizième (M). 7re|9t IJsâv a

Les êtres mathématiques n'ont pas une existence indépendante ■

des choses sensibles. 181-W

TABLE DES MATIÈRES. Hiy

La substance immuable et éternelle ne saurait se trouver dans les êtres que nous venons de considérer. 18T-180

a. Elle ne dérive pas de principes opposés. 187

b. La substance éternelle n'est pas composée d'éléments. 18T

c. L'unité et les nombres ne sont pas les principes du Bon

et du Beau. 188

De la nature de la substance immuable. — Livre douzième

(A). — De Dieu (Tcspĩ TtkyaBoù). 189-198

Les principes sont à la fois universels et particuliers. 189-190

Il existe une substance éternelle qui est le principe immobile de tout mouvement. 190-192

Dieu ou l'intelligence éternelle qui meut sans se mouvoir

est la pensée de la pensée. 192-194

Preuve de l'unité de ce principe. 194-198

CHAPITRE III. De la manière dont il faut se représenter la composition de la Métaphysique d'Aristote. 199-241 But de ce chapitre. 199-200

De la manière dont les grands ouvrages d'Aristote ont été

mis dans l'ordre actuel. 200-216

De la méthode dont se servit Aristote pour la composition

de ses ouvrages. 200

TABLE DES MATIERES

a. Il fut le premier qui entra dans les grands détails, sans perdre de vue les principes.

b» Les grands ouvrages d'Aristote sont d'écrits indépendants.

c. Changement que les écrits antérieurs ont du subir pour cet effet.

Explication des catalogues de Diogène de Laerte et de l'Anonyme.

Exemples d'ouvrages d'Aristote rédigés de la manière indiquée.

De la composition de l'ouvrage d'Aristote intitulé *Ethica Nicomachea*.

De la réunion de tous les livres physiques en un grand ouvrage.

page*.

ao0-201

20i-SK)â 903-205

Quatrième partie de la Physique

cf.

SU

Aristote a-t-il rédigé et pu-t-il lui-même la *Métaphysique* ? 215-227

Tâche DES MATHÉMATIQUES.

Àristote a rédigé une œuvre importante d'après son propre témoignage.

De la place que la *Métaphysique* a occupée dans l'ensemble des ouvrages physiques.

La publication de la rédaction complète de la Métaphysique n'a eu lieu que quelques siècles après Aristote.

Gomment Aristote a-t-il procédé dans la rédaction de sa Métaphysique ?

pages.

M2-2ST

Première rédaction.

Seconde rédaction.

Troisième édition.

Quatrième édition.

Conclusion tirée de cette recherche.

Récapitulation. Plan et contenu de cet examen critique de la Métaphysique d' Aristote.

CHAPITRE 4. — De la position de la Métaphysique et de l'autorité dont elle a joui dans l'histoire de la philosophie.

Ec quoi consiste l'influence d'un système sur les systèmes ultérieurs.

TÀSLE DES MATIKitiSS.

pages.

De la position d'Aristote dans rhistoire de la philosophie.

Traces diverses de l'influence de la Métaphysique dans l'histoire de la philosophie.

Antiquité.

Stoïciens.

Plotin.

Proclus.

Bas le moyen-âge.

Arabes

oc.

Avicenne.

Averroès.

Scholastiques.

Scotus Erigène.

Toutes les MATIÈRES.

Albert le Grand.

3^{ai}

pages.

Saint Thomas.

Dans les temps modernes.

Giordano Bruno.

Spinoso.

Leibnitz.

SchelUng.

Conclusion de ce chapitre*

CHAPITRE 8. — Appréciation de la Métaphysique d'Ariëtote

De la part de vérité qui se trouve dans la Métaphysique d'Aristote.

Le principe infini qui est le milieu entre deux opposés , se trouve dans Tenchaînement de la pensée.

Les principes du syllogisme appartiennent aussi à la Métaphysique.

TABLE DES MATIERES

De Yumié substantielle des êtres.

De la forme et de la matière , de Tactualite et de la yii tualite , de l'universalité et de Tindividualile',

De la forme et de la matière.

De la virtualité et de l'actualité'.

De l'universaHle^t de l'individualité'.

De la pensée de la pensée*

De la part d'erreur (pii se trouve dans la Métaphysique,
Rapport de la Métaphysique à la philosophie de nos temps»
page*.

S84^fi8T

S87-â9rJ

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/examencritiqued01michgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.